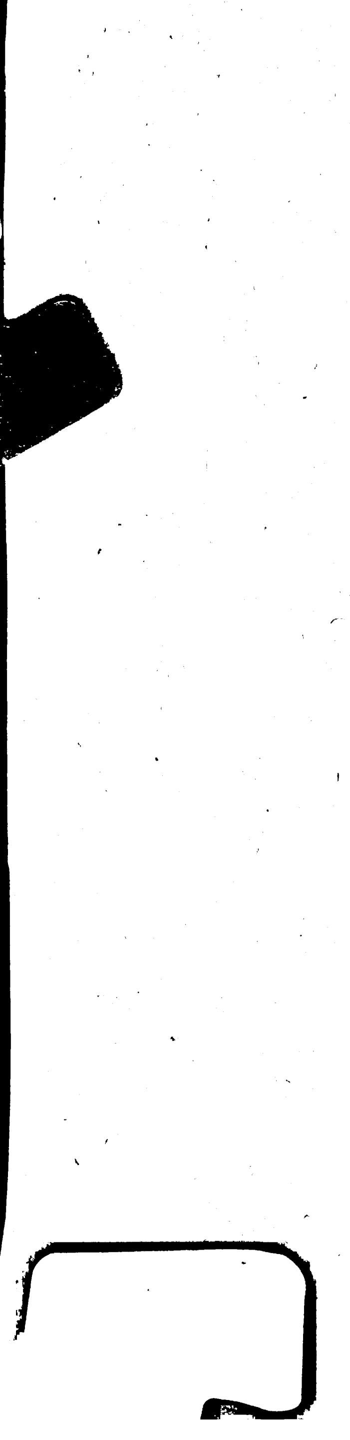

3 3433 08171474 7



(Mars 1810.)

MAGASIN ENCYCLOPÉDIQUE, OU JOURNAL DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS;

RÉDIGÉ

PAR A. L. MILLIN,

Membre de l'Institut et de la Légion d'Honneur, Conservateur des Médailles, des Pierres gravées et des Antiques de la Bibliothèque Impériale, Professeur d'Archæologie, Membre de l'Académie de Gœttingue, de l'Institut de Hollande, etc., etc.

A PARIS,

Au Bureau d'abonnement dudit Journal, chez *Gabriel* Dufour, et Compagnie, libraires, rue des Mathurins S. Jacques, n.° 7.

A Amsterdam, chez Gabriel Dufour, libr.

A Cassel, chez Tourneisen fils, libraire.

M. DCCC. X.

Table des Articles contenus dans ce Numéro.

MAGASIN

ENCYCLOPÉDIQUE.

ANNÉE 1810.

TOME II.

MAGASIN
ENCYCLOPÉDIQUE,
OU
JOURNAL DES SCIENCES,
DES LETTRES ET DES ARTS;

RÉDIGÉ

PAR A. L. MILLIN,

Membre de l'Institut et de la Légion d'Honneur, Conservateur des Médailles, des Pierres gravées et des Antiques de la Bibliothéque impériale, Professeur d'Archæologie, Membre de la Société royale des Sciences de Gœttingue, de l'Institut de Hollande, de l'Académie royale de Munich, de celle de Vilna, de l'Académie italienne, de celle de Turin, de celle des Curieux de la Nature à Erlang, des Sciences physiques de Zurich, d'Histoire naturelle et de Minéralogie d'Iéna, de l'Académie royale de Dublin, de la Société Linnéenne de Londres, impériale d'Histoire naturelle de Moscou; des Sociétés d'Histoire naturelle, Philomathique, Galvanique, Celtique, Médicale d'émulation, de l'Athénée des Arts de Paris; des Académies de Lyon, de Rouen, d'Abbeville, de Boulogne, de Poitiers, de Niort, de Nîmes, de Marseille, d'Avignon, d'Alençon, de Caen, de Grenoble, de Colmar, de Nancy, de Gap, de Strasbourg, de Mayence, de Trêves, de Francfort, de Nantes, de Soissons, de Lille, d'Evreux.

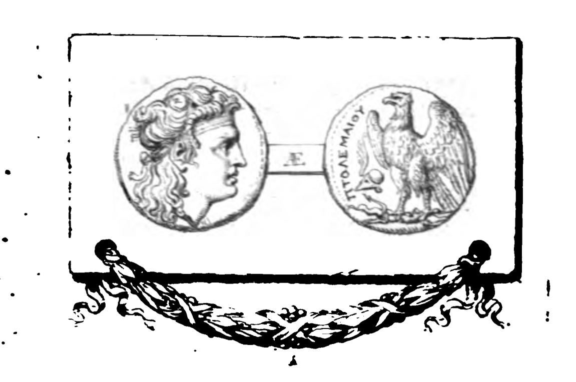
ANNÉE 1810.

TOME II.

PARIS,

Au Bureau du Magasin encyclopédique, chez G. *Dufour* et C.ie, rue des Mathurins S. Jacques, n.° 7.

IMPRIMERIE DE J. B. SAJOU, RUE DE LA HARPE, n.° 11.



NUMISMATIQUE.

SUITE *de la quatrième Lettre sur le Monument de Rosette* (*).

Ptolémée Soter et Ptolémée Philadelphe.

J'ARRIVE, mon cher Confrère, à Ptolémée Soter, le premier des aïeux du prince à la mémoire duquel fut consacrée l'inscription

(*) Voyez *Magasin Encyclopédique*, ann. 1810, t. 1, p. 283.

de Rosette. La connoissance du système monétaire de ce chef de la dynastie des Lagides et celle du système de ses successeurs, vont nous donner le moyen de reconnoître les portraits de tous les rois de cette dynastie, apothéosés à Memphis, dont les noms se trouvent dans l'inscription.

Convaincu de la satisfaction que vous aurez à considérer tous ces portraits, je les ai fait graver sur une planche que je joins à ma Lettre. Le Cabinet Impérial de Paris possède toutes les monnoies sur lesquelles ils se trouvent. MM. les conservateurs de ce riche cabinet ayant bien voulu se prêter à mes recherches, j'ai eu la liberté de les faire dessiner.

Ptolémée I, surnommé Soter, *Sauveur*, par les Rhodiens, étoit fils naturel de Philippe. Ses vertus civiles et militaires le rendoient digne de cette illustre origine. L'histoire le dépeint comme le plus modeste et le plus religieux des successeurs d'Alexandre. Il seroit difficile de croire qu'avec de pareilles qualités, à peine monté sur le trône, il se fût arrogé le droit de placer son portrait sur la monnoie, malgré l'opinion générale qui regardoit encore cette innovation comme un attentat aux droits de la Divinité. Je crois pouvoir affirmer qu'il ne le fit jamais, non plus que Séléucus, que Cassandre,

Antigone et Lysimaque, successeurs immédiats d'Alexandre ainsi que lui.

Aucun de ces princes ne se montra plus pieux que Soter envers le conquérant de l'Asie. Il s'empara de ses dépouilles mortelles; il fit son apothéose, et se plut à lui rendre un culte solennel. Nous ne pouvons douter qu'il ne fît d'abord renouveler la monnoie d'or et d'argent d'Alexandre, et même celle de Philippe : tous les jours on découvre encore en Ægypte des pièces de ces différentes monnoies. Il honora ensuite par un culte monétaire particulier cette nouvelle Divinité, ainsi que le pratiquoit Lysimaque.

Les preuves de ce culte sont parvenues jusqu'à nous; mais elles ont été mal examinées, et les médailles par conséquent mal placées dans nos cabinets. La principale des monnoies que fit frapper Ptolémée Soter, après avoir élevé un temple au Héros, est une pièce d'argent de première forme, ordinairement très-belle de coin. Elle représente la tête d'Alexandre coiffée de la dépouille de l'éléphant, symbole de l'Ægypte et de l'Afrique : sur le front est placé un diadême, symbole de Bacchus; plus bas se voit la corne d'Ammon, appropriée au fils de ce Dieu, et dont la partie supérieure est cachée sous la peau de l'éléphant; le revers présente la Minerve d'Itone lançant le dard. La plu-

part des successeurs d'Alexandre honorèrent beaucoup cette Déesse ; on la voit aussi sur les monnoies de plusieurs villes libres (1).

Le savant Eckhel avoue que cette médaille a été longtemps attribuée à divers princes qui portoient le nom d'Alexandre. « Per varia « autem regna, dit-il, vagatus est (hic nu- « mus), neque alius magis antiquariorum « ingenia torsit. » Lui-même a fait erreur : il donne en effet pour incontestable une simple conjecture de Pellerin, qui croyoit que cette médaille avoit été frappée par Alexandre fils de Pyrrhus.

Eckhel, qui prend la tête du héros macédonien pour celle d'une femme, attaque en même temps le sentiment du Père Froelich, qui penchoit pour celle d'Alexandre (2) ; mais il se récrie particulièrement sur l'opinion de Beger qui avoit aperçu la corne d'Ammon. Il ne sera pas inutile de citer encore Eckhel à cet égard. « Begerus, ajoute-t-il,

(1) La Minerve d'Itone, telle qu'elle est représentée au revers de la médaille du frontispice de cette Lettre, étoit honorée particulièrement dans la Thessalie, dans la Macédoine et surtout à Pella.

(2) Baudelot de Derval, qui cite Pollux au sujet du mot Ἀλεξάνδρειον, rend cette expression par monnoie des Alexandrins, explication qui me paroît bien hasardée. *Hist. de Ptol. Aul.*, p. 40. Jul. Pol., *Onom. Segm.* 85, l. IX, cap. VI.

« in thesauro Palatino, mutato consilio quod « cornua arietina, capite adstituta, aut vidit, « aut videre sibi visus est, (ea in utroque « quem hîc descripsi absunt) eum in the- « sauro Brandeburgio Alexandri Magni tri- « buit. »

Le Père Froelich et Beger ont donc, ainsi que moi, reconnu les traits d'Alexandre sur cette médaille; mais l'un a hésité, et l'autre n'a rien prouvé.

Il y a lieu de croire que Soter commença à faire frapper cette monnoie, lorsqu'il rendit à Alexandre les honneurs de l'apothéose : elle dut être d'abord une monnoie de consécration, et il est vraisemblable que Soter fit ensuite servir le même type pour une de ses monnoies courantes : elle dut prendre le nom éponimique que des auteurs anciens donnent à la monnoie d'or et d'argent d'Alexandre. Celui d'Ἀλεξάνδριον νόμισμα, *Monnoie Alexandrine*. Vous avez vu une gravure de cette belle monnoie à la tête de cette Lettre (3). Je mets maintenant sous vos yeux, au commencement de cette seconde partie, une autre médaille frappée aussi sous le régne de Ptolémée Soter, et qui représente comme la précédente la tête d'Alexandre. Ces

(3) Cette gravure se trouve au numéro précédent, p. 283.

deux médailles varient par la légende : la première porte le nom d'*Alexandre* ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ; la seconde, qui est de bronze, porte celui de *Ptolémée*, avec ces mots ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ; mais, malgré cette différence, si on considère les deux médailles avec attention, on reconnoîtra à la chevelure, au profil, à la corne d'Ammon, et au diadême placé sur le front, que la tête est la même, et qu'elle représente Alexandre. Il est par conséquent évident que si Soter n'a pas mis son nom sur la médaille d'argent, c'est pour en laisser l'honneur tout entier au conquérant de l'Ægypte, dont il avoit fait lui-même la consécration (4).

(4) On a attribué à Ptolémée IX, surnommé Alexandre, une monnoie qui est dans tous les cabinets. Elle représente une tête jeune, coiffée de la peau de l'éléphant; on y voit une aigle au revers, et la légende ordinaire ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ; mais soit que la plupart de ces médailles soient frustes, ou que le coin n'ait pas toujours assez appuyé sur le flaon, le diadême, que la tête porte sur le front, n'a pas été aperçu. On n'a pas non plus remarqué que ces médailles sont de différens règnes. Toutes ces considérations, ajoutées à ce que je viens d'avancer sur le système monétaire de Soter, me font penser que Philadelphe fut le premier à se servir de ce coin, lorsqu'il supprima la monnoie d'argent qui représentoit Alexandre avec la dépouille de l'éléphant, pour y substituer celle

Eckhel n'a pas connu la dernière de ces médailles : je la trouve seulement dans l'histoire de Ptolémée Aulète par Baudelot de Dairval. Cet auteur la cite au sujet des diadêmes dont il fait mention à la page 20 ; mais il n'indique pas le roi à qui elle appartient, et il croit reconnoître sur plusieurs médailles la tête d'Aulète, qui, si je ne me trompe, n'existe nulle part.

Parmi les temples que Ptolémée Soter fit élever à ses Dieux protecteurs, soit à Alexandrie, soit dans le reste de ses états, avec une magnificence royale, on doit remarquer celui où il plaça la fameuse statue de Sérapis qu'il obtint non sans peine des habitans de Sinope. Je ne puis m'empêcher de croire qu'à cette occasion il ne fit frapper le médaillon d'argent qui représente d'un côté les têtes accolées de Sérapis et de Proserpine, ou si l'on veut d'Isis, et de l'autre l'aigle tenant la foudre dans ses serres, avec la légende ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ. Quoique l'abbé Eckhel ait paru douter qu'on pût admettre cette médaille pour le règne de Soter (5), il ne laisse pas que d'y avoir beaucoup de motifs de la lui attribuer.

qui portoit le portrait de son père devenu Dieu. Le savant Eckhel a cru que cette médaille représentoit le génie d'Alexandrie. *Doct.* t. IV, p. 20.

(5) *Doct. num. vet.* t. IV, p. 24.

Le système monétaire de Soter va être encore mieux éclairci par celui qu'adopta Ptolémée Philadelphe son fils. Ce prince, autant pour honorer la mémoire de son père issu d'Hercule, que pour obtenir plus sûrement le respect des peuples, se hâta après la mort de Soter de célébrer son apothéose à Memphis, où la statue du nouveau Dieu fut placée auprès de celle d'Alexandre; et il fit rendre les mêmes honneurs à Bérénice sa mère. Nous voyons la preuve de ce fait dans l'inscription de Rosette. Il fit frapper à l'occasion de cette consécration de très-belles monnoies d'or et d'argent, avec l'image de son père, et où ce roi est quelquefois qualifié de ΣΩΤΗΡ, *Sauveur*. Pendant tout son règne, Philadelphe n'employa que ces mêmes types sur les trois métaux, et à l'exemple de son père, il s'abstint de faire représenter sa propre image sur aucune de ses monnoies, quoique déja Antiochus, roi de Syrie, se fût arrogé, ainsi que nous l'avons dit, le droit de portrait sur la sienne. Vous trouverez dans la planche que je vous ai annoncée, et sous le numéro 1, une des médailles d'or dont je viens de parler. Soter y est représenté dans un âge avancé, et tel qu'il devoit être lorsqu'il abdiqua en faveur de son fils.

Ptolémée Philadelphe ne fut cependant pas

le seul des rois de ce temps qui donna un exemple de modestie de ce genre, lorsqu'il fit graver sur sa monnoie, la tête de son père plutôt que la sienne. Attale I, à Pergame, en faisant la consécration de Philétaire et d'Eumène I, leur fit frapper des monnoies d'argent sur lesquelles on voit les portraits de ces deux princes, avec le nom de Philétaire sur l'une et sur l'autre. Tous les successeurs d'Attale renouvelèrent les mêmes coins sans y rien changer; ce qui nous prive des portraits des rois qui régnèrent après les deux chefs de la dynastie (6). Il est à remarquer encore que la monnoie de bronze, sur laquelle ils ne mirent point de portraits, ne présente pareillement que le nom de Philétaire (7).

Après la mort d'Arsinoé, sœur et femme de Philadelphe, ce prince lui fit rendre les honneurs les plus extraordinaires, et à son

(6) Aucun antiquaire, jusqu'à présent, n'avoit fait cette observation. Pellerin, qui a publié plusieurs de ces médaillons, a cru qu'ils représentoient les portraits de divers princes de la dynastie des Attalides, sans oser leur appliquer un nom. Dans le Musée Theupoli, on en a décrit une d'or semblable à celles d'argent. Je serois porté à la juger bonne par cette seule raison qu'elle n'est pas du premier module.

(7) Je possède dix types différens de ces sortes de monnoies, parmi lesquels plusieurs sont inédits.

exemple les peuples lui firent bâtir un temple où elle fut honorée sous le nom de *Vénus Zéphiritide.*

On pourroit supposer qu'à l'époque de l'apothéose de cette reine, Philadelphe lui consacra le beau médaillon d'or que vous trouverez au numéro 3, sur lequel nous voyons son nom et son portrait; mais cette opinion ne me paroît pas admissible. Philadelphe, qui n'avoit point fait frapper de monnoies soit d'or, soit d'argent, en l'honneur de sa mère, dut à plus forte raison n'en point consacrer à sa femme. De plus, les médaillons dont il s'agit étant d'une plus grande forme que ceux que Philadelphe dédia à Soter, il faudroit croire qu'il auroit voulu accorder plus d'honneur à son épouse qu'à son père lui-même; et ce fait seroit également contraire aux idées religieuses adoptées à cette époque relativement au culte monétaire, et à l'opinion que nous devons avoir de la vénération de Ptolémée Philadelphe pour l'auteur de ses jours. Il est plus que vraisemblable qu'Evergète, fils adoptif d'Arsinoé, lui consacra ce beau médaillon. Ce fut en effet sous le règne de ce prince que les temples élevés à sa mère durent être terminés. Il paroît que la monnoie dont il s'agit fut souvent renouvelée, du moins jusqu'au règne de Ptolémée VI. On peut en

juger par la quantité qu'on en trouve encore, et par d'autres circonstances dont je ferai mention plus bas.

Tyr, Sidon, Tripoli, Rhodes peut-être et diverses autres villes, firent frapper des monnoies en l'honneur de Ptolémée Soter, où l'on voit son portrait; mais il est difficile de croire que ce fût pendant le règne de ce prince; il ne l'auroit pas permis. Ces monnoies durent commencer à avoir cours sous le règne de Philadelphe. Ce roi ordonna sans doute que ces villes suivissent le système qu'il avoit adopté lui-même pour la monnoie de l'Ægypte. L'hommage rendu par-là à la mémoire de son père, flattoit sa piété filiale: il lui convenoit d'ailleurs, à cause du commerce immense que faisoient les Ægyptiens, et dans un temps où les anciennes opinions religieuses subsistoient dans presque toute leur vigueur, d'acréditer sa monnoie, par l'image d'un prince déja honoré comme un Dieu. On reconnoîtra enfin pleinement quel fut à cet égard le système de Philadelphe, si l'on considère qu'il n'existe pas aujourd'hui une seule monnoie d'argent, ni même de bronze qui présente son portrait.

Ptolémée III, Evergète I.

Ptolémée Evergète, prince pieux et vaillant, respecta des usages que la religion

et une sage politique avoient sanctionnés, et que le peuple approuvoit. A la mort de Philadelphe, il fit célébrer les fêtes d'une apothéose devenue héréditaire, à en juger par l'inscription de Rosette; et à cette occasion il fit frapper des monnoies d'or de diverses grandeurs, qui représentent non-seulement les portraits de son père et d'Arsinoé, mais encore ceux de Soter et de Bérénice ses aïeux. Ce fut alors, pour la première et la seule fois, qu'on vit dans l'Orient des monnoies d'or à quatre têtes, sur lesquelles on lit les mots ΘΕΩΝ ΑΔΕΛΦΩΝ *des frères Dieux*, légende qui a fait penser à divers savans que Bérénice, dernière femme de Soter, étoit sœur de ce roi, et déja mère de Magas qui fut gouverneur de la Cyrénaïque (8).

(8) Magas, après la mort de Soter, fit frapper en mémoire de sa mère la belle monnoie de bronze très-rare qui se trouve sous le numéro 2. Le monograme qui contient les lettres initiales ΜΑΓ sur cette monnoie, ne laisse aucun doute à cet égard. Pellerin, persuadé que la tête de cette reine étoit la même que celle dont il donne le dessin, dans la même planche, s'est contenté du revers de celle dont il s'agit ici. On reconnoîtra aisément que la comparaison étoit nécessaire, puisque la tête qu'il présente est celle de Bérénice, femme de Ptolémée Evergète, et que l'autre est celle de la femme de Ptolémée I. Voyez le *Recueil des Rois*, pl. V, p. 44.

Quoique cette monnoie soit connue dans plusieurs recueils, elle devoit trouver place au numéro 4, dans la planche où j'ai réuni les rois et les reines apothéosés en Ægypte, d'autant plus que le module est plus grand que celui des médailles de même métal, que Philadelphe consacra à son père.

Il existe quelques monnoies d'argent, extrêmement rares, sur lesquelles on voit les portraits des Lagides depuis Evergète jusqu'à Philométor inclusivement. On peut croire qu'elles ont été frappées sous le règne des princes dont elles portent les effigies; mais l'excessive rareté de ces monnoies, qui embrassent cependant quatre règnes, doit nous faire conclure qu'elles n'ont pas été frappées à Alexandrie, pour le commerce des Ægyptiens. Il est vraisemblable que dans des solennités extraordinaires, quelques villes auront demandé la permission de les fabriquer, soit pour témoigner aux princes leur soumission et leur gratitude, soit pour montrer la joie publique au sujet de quelque événement très-important, tel qu'un mariage ou la naissance d'un héritier du trône, soit enfin pour des concessions particulières en faveur de ces villes. Les peuples recherchoient l'occasion de flatter les princes, et d'acheter leur bienveillance par cet hommage religieux.

Un petit médaillon d'argent de cette espèce,

ou didragme, qu'on voit dans le Cabinet des Antiques de Paris, offre le portrait de Ptolémée Evergète I; et une autre médaille, de même métal et de même format, nous présente le portrait de Bérénice, son épouse: je me flatte de le prouver dans l'article suivant.

Malgré ces actes d'adulation et malgré l'exemple que donnoient les rois de Syrie, Evergète et ses successeurs conservèrent constamment le système de Philadelphe, de ne placer sur la monnoie d'argent courante que l'image de Soter.

Il n'en fut pas de même sous ce règne, de la monnoie de bronze. Evergète est le seul des rois d'Ægypte dont le portrait se trouve sur des monnoies de ce métal frappées de leur vivant. On peut reconnoître celles de ce prince à leur forme, à celle des lettres, au caractère de la tête, et à la finesse du travail. Elles ont été méconnues, comme la monnoie d'argent dont je viens de parler, et que vous trouverez au numéro 5. Le numéro 6 offre la tête de Bérénice son épouse, qu'on a prise jusqu'à présent pour le portrait de la première princesse de ce nom. Le numéro 7, qui est en bronze, représente le même Ptolémée III. Cette médaille est de moyenne grandeur, et beaucoup plus rare que celles de plus petite forme que l'on trouve

dans l'histoire des rois d'Ægypte de Vaillant, page 145, comme portrait de Ptolémée XI (9). Enfin les monnoies que ce savant a attribuées à Evergète I, ne lui appartiennent point : vous en serez bientôt convaincu.

Ptolémée Philopator.

Ptolémée Philopator, indigne rejeton de la race de Soter, fit l'apothéose de son père Evergète et de sa mère Bérénice, quoiqu'il eût été le meurtrier de l'un et de l'autre. Memphis reçut ces nouveaux Dieux dans le temple d'Alexandre et de Soter. Le monument de Rosette rappelle clairement cet acte religieux. Il n'est pas vraisemblable que le fils d'un prince aussi célèbre qu'Evergète, et qui affectoit le titre de Philopator, *aimant son père*, n'eût pas solennisé cette consécration par des médailles, ainsi que son père l'avoit pratiqué à l'égard de Philadelphe, d'Arsinoé, de Soter et de Bérénice. Si l'on n'a pas indiqué jusqu'aujourd'hui les mon-

(9) Si l'on se donne la peine de comparer la médaille que présente ce n.° 7 avec celle de petit bronze que le même auteur [p. 145] attribue à Ptolémée XI, et qu'on retrouve de plusieurs formes et toujours de même métal, on reconnoîtra aisément que ces monnoies appartiennent au règne de Ptolémée III, Evergète I.

noies qui durent en rappeler le souvenir, c'est par l'effet d'une erreur. Je retrouve ces monnoies de commémoration dans un beau médaillon d'or qu'on a faussement attribué à Bérénice, fille de Ptolémée VIII, dans un autre médaillon d'or, du cabinet de Colbert, cité par Vaillant, page 145, et qu'il attribue, ainsi que la monnoie de bronze du n.° 7, à Ptolémée XI, surnommé *Aulète*. Le même auteur donne à Ptolémée XII qui avoit pris le titre de *Dionysus*, le petit médaillon d'argent que j'ai cité plus haut, et qui appartient au même Evergète. Vaillant et les autres antiquaires qui ont fait cette erreur, n'ont pas considéré que la beauté des coins annonce une époque où dans l'Ægypte les arts ne s'étoient pas encore beaucoup éloignés de la perfection, et que par conséquent ces diverses médailles ne sauroient appartenir, la première à Bérénice, fille de Ptolémée VIII, la seconde à Ptolémée XI surnommé *Aulète*, et la troisième à Ptolémée XII surnommé *Dionysus*. Tout nous prouve que sous le règne de ces deux derniers princes, et même auparavant, les bons artistes grecs fuyoient un pays affligé par des désordres continuels, et que les arts y avoient dégénéré d'une manière très-remarquable.

Aulète, prince foible et détesté de ses sujets, consuma une partie de son règne à Rome,

où il étoit réduit au rôle pénible de suppliant. Ptolémée XII, jouet de Jules-César, ne conserva qu'un instant une ombre de royauté. Pour croire que le médaillon d'or que je présente sous le numéro 8, appartint à Ptolémée Aulète, ainsi que le pensoit Vaillant, il faudroit se persuader, avec cet auteur, que depuis Philadelphe jusqu'à Aulète, aucun prince n'auroit obtenu ou fait frapper de monnoie d'or avec son image : il faudroit croire que huit princes parmi lesquels se trouveroient Evergète et Epiphane, n'auroient pas joui de cet honneur, et qu'il auroit été renouvelé en faveur d'un des rejetons les plus méprisables de la dynastie des Lagides: il faudroit enfin supposer que deux souverains que l'inscription de Rosette nous dit avoir été mis au rang des Dieux, n'auroient pas joui du culte monétaire, et qu'après un intervalle de près de cent cinquante ans ce culte auroit été accordé isolément à un prince, fils d'une concubine, et qui loin d'être reconnu pour Dieu n'étoit réellement qu'un esclave des Romains. N'est-il pas plus vraisemblable, si d'autres circonstances viennent d'ailleurs à l'appui de cette opinion, que cette médaille ait été frappée immédiatement après celles de Soter et de Philadelphe, par une suite du système monétaire des premiers

Ptolémées, et pour un prince couvert de gloire ?

Quel autre roi d'Ægypte, après Soter, avoit plus qu'Evergète, mérité un pareil honneur? Quel roi de sa dynastie étendit plus loin ses conquêtes, et enrichit davantage ses sujets par le commerce? Vainqueur sur les mers, il offrit pendant son séjour à Adulis des sacrifices à Neptune (10), et parut partager avec lui l'empire des eaux. Dans sa marche victorieuse, il pénétra jusqu'aux frontières de l'Arménie. Du Nil aux sources de l'Euphrate, rien ne lui résista. Ce sont les emblèmes de ses victoires que nous retrouvons sur la monnoie de sa consécration : la rapidité de ses triomphes le fait comparer au soleil; il porte tantôt la couronne radiée de ce Dieu, et tantôt le laurier; il est honoré en même temps comme un nouveau Neptune, et derrière son épaule est placé le trident. Je ne crains pas de répéter que des attributs aussi magnifiques ne sauroient convenir

(10) Chishull, *Antiq. Asiat.*, p. 82, inscrip. d'Adulis. Ce monument fait mention du soin que prit Evergète de faire transporter dans ses états tout ce qui appartenoit au culte des Dieux du pays, et que les Perses avoient enlevé; action si agréable aux Ægyptiens, qu'elle mérita au souverain le titre de bienfaisant ΕΥΕΡΓΕΤΗΣ.

à un prince aussi complètement avili que Ptolémée Aulète. CICÉRON a dit de ce roi : « *Non animo regio esse, qui neque genere* « *erat regio.* »

Quant à la monnoie d'argent que j'ai citée à l'article précédent, et qui est gravée sous le numéro 5, la couronne de lierre, le thyrse qu'on voit derrière l'épaule, et le diadême qui pose sur le front (11), servent également à y faire reconnoître Evergète I. Il y a lieu de croire qu'elle fut frappée dans quelque ville de la Syrie ou de la Phœnicie, qui en accordant à Evergète les honneurs de la déification, l'assimila à Bacchus (12).

Une inscription qui se trouve au bas d'une statue découverte à Rome, et qui est citée par Vaillant (13), porte le nom d'un Ptolémée avec le titre de ΝΕΟΣ ΔΙΟΝΥΣΟΣ, *Nouveau Bacchus*. Cet illustre auteur veut qu'elle appartienne aussi à Ptolémée Aulète ; il se fonde sur la ressemblance de la tête avec les médailles où il croyoit voir ce prince, et sur

(11) VAILLANT, et aucun antiquaire après lui, n'avoient aperçu ce diadême.

(12) Il est à remarquer que ni cette médaille, ni celle de Bérénice, femme d'Evergète I, ne sont de forme et de fabriques ægyptiennes. C'est un motif de plus pour ne pas attribuer celle d'Evergète à un prince qui ne possédoit rien hors de l'Ægypte.

(13) *Hist. reg. Ægypt.*, p. 145.

lesquelles je reconnois Evergète. Ce dernier étoit un allié important des Romains pendant la première guerre punique : il étoit naturel qu'ils cherchassent à la flatter. Le surnom de ΝΕΟΣ-ΔΙΟΝΥΣΟΣ se rapporte aux attributs donnés à Evergète sur la médaille dont nous parlons (14).

Philopator, en faisant l'apothéose de sa mère Bérénice, fit frapper le beau médaillon d'or dont j'ai fait mention plus haut, sous le numéro 9. Si vous le comparez avec le numéro 2, il vous sera facile de reconnoître que la Bérénice représentée sur ce numéro 9, n'est ni la même que l'épouse de Soter, du numéro 2, ainsi qu'on pourroit peut-être le penser, ni la fille de Lathyrus, ainsi que l'ont avancé divers savans. Cette raison, et d'autres encore, me font conclure que nous voyons ici Bérénice, femme d'Evergète I.

Nous n'avons qu'un seul exemplaire d'une monnoie d'argent où l'on trouve le portrait de Philopator ; elle est dans le Recueil de Pellerin (15). Il est reconnu qu'elle a été frappée à Tyr dans la Phœnicie. L'extrême rareté de cette monnoie et l'impossibilité d'en citer aucune autre de même métal, qui pré-

(14) Il pourroit se faire aussi que la statue dont il s'agit, eût été transportée de l'Ægypte à Rome, sous le règne de quelque Empereur.

(15) Rois, pl. V, p. 44.

sente le portrait de ce prince, me confirment dans l'opinion que le système monétaire des Lagides fut continué sous ce règne, c'est-à-dire que Philopator renouvela les coins des monnoies courantes qui représentoient la tête de Soter.

Ptolémée V, surnommé Epiphane.

Après le règne exécrable de Philopator, Epiphane son fils, qui rappeloit le bonheur public par sa conduite, et qui paroissoit devoir l'affermir par son mariage avec la fille d'Antiochus III, dut paroître un Dieu sauveur aux yeux des Ægyptiens. Non-seulement il obtint les honneurs dont il est fait mention dans l'inscription de Rosette, mais il n'éprouva aucune difficulté lorsqu'il voulut placer son père et sa mère au rang des Dieux, malgré la juste indignation que les crimes de Philopator avoient inspirée aux Ægyptiens. Nous apprenons par les médailles qui se trouvent sous les numéros 10 et 11, qu'Epiphane leur rendit aussi les honneurs du culte monétaire. Ces deux belles médailles, qui sont l'un des plus précieux ornemens du Cabinet impérial de Paris, portent les noms de Philopator et d'Arsinoé, sa femme: elles n'ont pas été connues de Vaillant, et Eckhel n'a fait mention que de celle d'Arsinoé (16).

(16) *Doct. Num. vet.*, t. IV, p. 15.

Une observation à faire sur ces deux médailles de consécration, c'est que celle de Philopator ne présente aucun signe qui puisse faire croire que ce roi ait été assimilé à quelque divinité, tandis que son père Evergète, et ensuite Epiphane son fils sont représentés avec des attributs divins (17). Une semblable retenue qu'on ne pourroit supposer dans un prince tel que Philopator, s'il eût fait frapper lui-même cette monnoie, paroît plutôt l'effet de la défiance d'Epiphane pour l'opinion publique, qui n'auroit pas souffert qu'un prince abhorré fût assimilé à une divinité.

La médaille d'argent extrêmement rare dont vous avez le dessin dans ma troisième Lettre, et qui représente la tête d'Epiphane, me paroît étrangère à l'Ægypte, ainsi que celles d'Evergète et de Philopator. Plus les monnoies qui portoient l'image de Soter s'étoient répandues dans divers marchés de l'Asie, et dans l'Archipel, plus il devenoit convenable et même nécessaire de les renouveler comme monnoies courantes; et c'est ce que Ptolémée Epiphane ne manqua certainement pas de faire pendant tout le temps de son règne.

(17) Le foudre orne le diadême de Ptolémée Soter, sur une médaille d'or à quatre têtes, du Cabinet de M. Tochon, à Paris.

Ptolémée VI, Philométor.

Quoique j'aye dit dans ma précédente Lettre qu'il n'existe aucune preuve écrite de l'apothéose de Ptolémée Epiphane, et quoique l'inscription de Rosette fasse mention seulement de sa déification, il est très-vraisemblable qu'après la mort de ce prince, son fils ne manqua point de lui décerner les honneurs accordés auparavant à tous les rois ses ayeux.

Il existe au Cabinet impérial de Paris deux médaillons d'or, l'un et l'autre inédits, sur lesquels je crois pouvoir reconnoître le portrait d'Epiphane, et qui nous donnent par conséquent une preuve indirecte de son apothéose. Sur l'un, qui est le numéro 12 de la planche, on voit d'un côté la tête d'un roi portant une couronne radiée dont les rayons sont entremêlés de graines ou de perles; derrière l'épaule est placé le fer d'une lance; au revers est une corne d'abondance ornée de rubans et radiée. Sur l'autre, qui est le numéro 13, se trouve un portrait parfaitement semblable au premier; il est orné d'un diadême sur lequel est un épi de blé; le revers présente l'aigle, tel qu'on le voit sur les monnoies des premiers règnes. Chacun de ces médaillons

porte le nom d'un Ptolémée ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ.

Le portrait ne ressemble ni à celui de Soter ni à celui de Philadelphe, sur l'authenticité desquels il ne reste aucun doute; il ne ressemble point à celui que je me crois fondé d'attribuer à Evergète; il diffère pareillement de ceux de Philopator et de Philométor que nous possédons, avec les noms de ces deux rois. A qui donc peut appartenir ce portrait, orné d'attributs divins, imprimé sur des monnoies d'or, et très-remarquable par la beauté de l'exécution?

Pour le donner à un des princes postérieurs à Philométor, il faudroit supposer que quelqu'un d'entre eux eût reçu les honneurs de l'apothéose, et il n'existe sur ce point aucune sorte de preuve ni même d'indice. De plus, l'aigle posé comme nous le voyons ici, tenant la foudre dans ses serres, et sans autre accessoire, ne se trouve plus sur les médailles des Ptolémées, postérieures à Philométor. Sous les règnes suivans, les symboles qui accompagnent l'aigle furent changés plusieurs fois.

Je remarque enfin qu'une monnoie d'argent, unique, portant le portrait de Philométor avec le nom et le surnom de ce roi, nous présente sur le revers la date ΙΔ qui

indique la quatorzième année de son règne. Cet usage de marquer la date du règne sur les monnoies, établi par Philadelphe, avoit été abandonné après lui. Il fut remis en vigueur sous Philométor. La monnoie d'argent dont nous parlons, et qui porte le portrait de ce prince, dut être frappée hors de l'Ægypte, et vraisemblablement par la ville de Ptolémaïs : j'en juge par les lettres initiales Π Τ, surmontées d'un Ο, qu'on voit dans le champ du revers (18). Les magistrats de cette ville se conformèrent sans doute à l'usage établi sur ce point par Philométor. Au devant des lettres ΙΔ est placé un *lambda* ainsi figuré *L*. Cette lettre est, comme vous le savez, l'initiale du mot grec λυκάβας qui signifie *année*. Si l'on considère avec attention toutes les médailles d'argent, des rois d'Ægypte, frappées après Philométor, et évidemment reconnoissables, soit à l'incorrection du dessin, soit à la forme irrégulière des flaons, soit à la pose moins fière de l'aigle et à la diversité des symboles qui l'accompagnent, on trouvera que toutes ces médailles, sans exception, portent sur le revers une date, et au devant de la date on verra toujours

(18) Cette médaille, publiée par VAILLANT et par CHISHULL (*Antiq. Asiat.* p. 88), est dans le Cabinet impérial de Paris.

la lettre initiale du mot λυκάβας. Cet usage se conserva jusqu'au règne de Dioclétien. Les monnoies d'or et d'argent, au contraire, frappées sous les règnes antérieurs à Philométor, et sur la généralité desquelles on peut admirer le beau style des artistes grecs, n'offrent jamais ou presque jamais, cette lettre initiale du mot λυκάβας. Celles de Philadelphe portent des dates, et cette lettre n'y est point (19). A peine pourroit-on citer quelques médailles d'or d'Arsinoé, et une de Philopator, où elle se trouve, tandis que plus de vingt exemplaires connus de la médaille d'Arsinoé ne portent point de dates, soit qu'on y trouve la lettre *L*, ou qu'on ne l'y trouve pas.

Le règne orageux de Philométor qui dura 34 ans, forme un point central qui sépare deux époques essentiellement différentes dans la fabrication des monnoies sous les Lagides. Dans la première de ces deux époques, on voit des monnoies relatives à des apothéoses; dans le seconde, on n'en retrouve plus. Dans l'une, les coins sont ordinairement beaux : dans l'autre, ils annoncent l'avilissement des

(19) Lorsqu'on aperçoit la même lettre sur des médailles d'or, on acquiert la preuve que les coins de ces monnoies furent renouvelés après le règne de Philométor; on y reconnoît déja de la négligence dans le style, malgré l'intention d'imiter avec exactitude.

princes régnans et leur indifférence pour les beaux-arts; les portraits de ces princes ne paroissent plus.

Le célèbre Vaillant, qui n'avoit pas assez remarqué cette différence, a attribué à Philadelphe deux médaillons d'argent, qui portent l'un la lettre *L* avec les numérales ΛΘ, 39, et l'autre la même lettre *L*, suivie de MΘ, 49 (20). Il n'a pas fait difficulté de prendre ce dernier nombre pour une indication de l'ère des Lagides, et le nombre précédent pour une date du règne de Philadelphe; il suppose aussi que ce roi avoit, après la mort de sa mère Bérénice, abandonné cette ère prétendue pour ne faire usage que des dates relatives à son propre règne. « Utinam, dit-il, « illam æram semper secutus esset! Omnes « Ptolemæi nobis facile innotuissent, ut Syriæ « reges, etc., etc. » Le portrait de Philadelphe est connu par les beaux médaillons d'or à quatre têtes que j'ai déja cités, et ce portrait ne ressemble en aucune manière à ceux qui se trouvent sur les médailles que Vaillant attribue à ce roi. Si cet auteur eût observé la différence que j'ai indiquée entre les médailles qui portent la lettre initiale du mot λυκάβας, et celles où elle ne se trouve point,

(20) Pellerin en cite deux avec les dates NB, 52, et NS, 56. *Additions*, p. 79.

il auroit abandonné son opinion pour en adopter une plus naturelle. Trop passionné pour la recherche du portrait de chaque roi dont il écrivoit l'histoire, ce savant s'est livré à des illusions qui lui ont fait perdre de vue un principe lumineux qu'il étoit à la veille de saisir, lorsqu'il annonce avec raison que les médaillons d'or à quatre têtes sont du règne d'Evergète, et qu'il ajoute que Philadelphe n'avoit pu se déclarer Dieu sur sa propre monnoie (21). Il a poussé si loin la confiance, qu'il a cru reconnoître, tantôt l'air de l'enfance et tantôt les traits de l'âge viril sur des têtes qu'il suppose devoir représenter Ptolémée Epiphane, successivement enfant et homme fait, tandis qu'elles n'appartiennent toutes qu'à Ptolémée Soter déja avancé en âge. Voici comment il s'exprime sur la première des cinq monnoies dont il donne la gravure à la fin de l'histoire de Ptolémée Epiphane. « Hic, anno ejus imperii « primo, percussus est, et puerum exibet « diadematum. » On aura de la peine à concevoir comment un œil exercé à juger les chef-d'œuvres monétaires a pu s'écarter ainsi de toute vraisemblance.

Si vous réunissez, mon cher Confrère,

(21) *Nam se Deum ut patrem inscriberet.* Hist. Reg. Æg., p. 53.

toutes ces considérations; si vous remarquez que les deux médaillons dont il s'agit sont en or, et doivent appartenir à un prince apothéosé, qu'ils sont d'une très-belle exécution, qu'ils ne portent ni des dates ni la lettre initiale du mot λυκάβας, et que par conséquent ils sont antérieurs à Philométor; si vous remarquez enfin que ces deux médaillons nous offrent le même portrait, et que ce portrait ne ressemble à aucun des ayeux de Ptolémée Epiphane dont les images nous sont connues, vous conclurez sans doute avec moi que nous devons y reconnoître les traits d'Epiphane lui-même. Il en est de même du médaillon d'argent que j'ai fait graver à la tête de ma troisième Lettre; si on le compare aux deux médaillons d'or du Cabinet impérial, on reconnoîtra sans peine que ces trois monnoies représentent ce même personnage.

On a donné à Epiphane, sur les deux médailles d'or, des symboles relatifs à Apollon, à Mars et à Triptolème (22). L'inscription de Rosette le qualifie de Fils du Soleil; dans celle d'Adulis, que j'ai citée précédemment, Evergète se déclare lui même fils de Mars : il suit de là cette conséquence

(22) Sur une médaille d'argent du Cabinet impérial, on voit au dessus du diadême une conronne d'épis, comme sur la dernière médaille de la planche.

singulière qu'Epiphane, fils d'Apollon, pouvoit être issu de Mars par son ayeul.

Je m'étois engagé, mon cher Confrère, à prouver que nous possédons des médailles d'or représentant les portraits de Soter, de Philadelphe, d'Evergète, de Philopator, d'Epiphane et des quatre premières reines de cette dynastie, tous désignés comme Dieux dans l'inscription de Rosette, et que ces médailles sont relatives à leur apothéose. Je me flatte d'avoir réuni assez de preuves pour vous convaincre de la vérité de ces deux propositions. Je crois avoir démontré en même temps qu'il existe dans nos cabinets un assez grand nombre de médailles d'argent où nous pouvons reconnoître le portrait d'Alexandre, chef de cette dynastie, et je vous ai fait remarquer notamment le beau médaillon frappé par Soter, sur lequel le héros est représenté comme nouveau génie de l'Ægypte. J'ai dit encore que s'il n'existe point de médaille d'or avec le portrait de ce conquérant, c'est parce qu'il est le premier mortel connu dont l'image ait été placée sur des monnoies, et que ses successeurs imitant en cela son respect pour les Dieux et pour l'opinion publique, n'osèrent pas plus que lui placer sa tête sur un métal qui sembloit encore à cette époque devoir appartenir exclusivement à la Divinité.

J'avois promis enfin de prouver que toutes les médailles d'or que nous possédons de la famille des Lagides, appartiennent uniquement aux cinq rois désignés comme Dieux dans l'inscription de Rosette; et aux reines leurs épouses. Les faits sur lesquels j'ai établi les preuves des deux propositions précédentes, ont dû ne laisser aucun doute sur ce dernier point. On n'a cité jusqu'à présent qu'une seule médaille d'or qu'on a cru postérieure à Ptolémée Epiphane, et on l'a attribuée à Ptolémée XI. J'ai démontré la fausseté de cette opinion.

Quant aux médailles d'argent où nous voyons des dates précédées de la lettre initiale du mot λυκαϐὰντος, et qui ont été frappées sous Philométor et sous ses successeurs, il me paroît certain qu'elles portent toutes sans exception le portrait de Ptolémée Soter. L'image de ce prince que les peuples avoient depuis longtemps l'habitude de respecter sur la monnoie courante, en rendoit la circulation plus facile hors de l'Ægypte, où elle luttoit avec celle qui portoit la tête d'Alexandre constamment renouvelée, et admise partout : observation qui n'avoit pas encore été faite. Les coins de la monnoie avec l'effigie de Soter, gravés à des époques successives dans l'espace de deux siècles et demi, et par des artistes souvent ignorans,

ont dû présenter des différences assez remarquables, quoique le prototype fût le même. Le portrait de Soter, dans les belles médailles des premiers règnes, offre toujours un front large et découvert; le muscle surcilier est très-prononcé; l'œil est profondément enchassé et très-incliné; le nez est un peu aquilain; la mâchoire est carrée; le menton élevé dépasse beaucoup les lèvres; la tête, si l'on excepte ce dernier trait, a beaucoup de rapports avec celle d'Alexandre, et même avec celle de Bérénice sa femme; mais ce qui la distingue essentiellement, c'est une grande boucle de cheveux, arrondie sur la tempe, qu'on seroit souvent tenté de prendre pour une corne.

Toutes les têtes que Vaillant a distribuées presque au hasard à divers règnes, portent ces mêmes caractères; et les différences qu'on remarque dans les dessins qu'il en a donnés, ne proviennent que de la négligence des artistes auxquels il avoit confié son ouvrage, ou de l'impéritie des graveurs employés par les derniers princes de la maison des Lagides.

Les motifs qui engagèrent tous ces rois à conserver constamment sur leur monnoie l'image de Soter, les déterminèrent tous successivement à la placer sur la monnoie de bronze. On ne trouve en effet qu'un très-petit

nombre de ces monnoies qui présentent le nom de quelques-uns d'entre eux; et Ptolémée Evergète I est le seul, ainsi que je l'ai déja observé, dont le portrait soit sur ce métal. Presque toutes nous offrent ou Jupiter Ammon, père d'Alexandre, ou Alexandre lui-même, coiffé de la dépouille de l'éléphant, ou Soter, chef de la dynastie.

Je pourrois, mon cher Confrère, étendre davantage ces observations; mais ce que j'aurois à dire trouvera sa place dans un ouvrage plus considérable auquel je travaille. C'est là que je développerai les faits que je viens de vous exposer très-sommairement: je suivrai à peu près dans ce nouvel écrit le plan que j'ai adopté dans ma Lettre.

Convaincu par mes propres recherches qu'il n'exista avant Alexandre aucune monnoie des rois grecs, frappée de leur vivant, sur laquelle on trouve leurs portraits, je m'attacherai d'abord à prouver ce fait important. Je chercherai à faire remarquer la simplicité religieuse des mœurs de ces premiers temps, où la monnoie faisoit partie du culte que l'on rendoit aux Dieux protecteurs de chaque contrée; je ferai observer en même temps la marche de l'art. Ma collection seule, qui contient beaucoup de médailles primitives en tous métaux, ou inédites ou mal expliquées jusqu'aujourd'hui, me fournira

la plupart des pièces nécessaires pour établir l'histoire monétaire de cette première époque.

C'est en examinant ces premières productions de l'art monétaire, et en les classant avec autant d'ordre qu'il me sera possible, que je chercherai à prouver l'existence de la monnoie d'or, désignée chez les anciens Grecs sous le nom de *statere*. J'indiquerai les subdivisions de cette monnoie. Cet examen m'a paru d'autant plus digne d'attention que le savant Eckhel n'ose pas regarder le mot *statere* comme appartenant à une monnoie effective. Eclairé par divers auteurs anciens et par les monnoies elles-mêmes, j'appliquerai aux monnoies d'or frappées par les Lagides le nom éponimique qui me paroîtra convenir le mieux à chacune d'elles, et j'indiquerai le nombre de *stateres* que ces diverses sortes de monnoies pouvoient renfermer.

Nous verrons dans la seconde partie Alexandre, reconnu Dieu de son vivant, permettre aux peuples de graver son image sur la monnoie à la place de celle des immortels. Nous observerons l'influence de ce nouveau culte monétaire sur la conduite des rois qui succédèrent au héros macédonien, et sur la fabrication des monnoies dans les villes libres, depuis son règne jusqu'à Jules-César.

Je joindrai à cette partie, des éclaircissemens sur le prétendu règne d'Aridée et sur les monnoies qu'on attribue à ce prince. Lorsque j'exposerai le système monétaire de chacun des successeurs immédiats d'Alexandre, on pourra reconnoître qu'ils consultèrent bien moins, relativement au droit d'image, leur propre satisfaction, que l'opinion des peuples et leurs véritables intérêts. Lysimaque et Soter nous offriront un exemple remarquable de cette retenue.

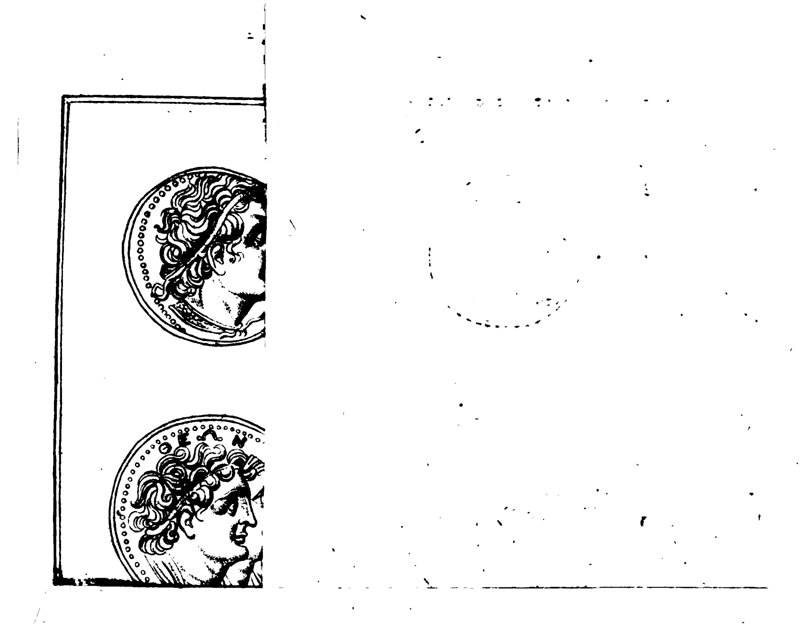
J'examinerai quelques portraits d'Alexandre qui se trouvent sur des statues, sur des bas-reliefs, sur des médailles et des pierres gravées. Je me flatte de prouver que le pyrrhonisme qui s'est manifesté depuis quelque temps à l'égard des portraits de ce nouvel Hercule, doit céder aux témoignages de la vénération religieuse que tout le monde connu conserva pour lui pendant plusieurs siécles. Comment croire en effet que les monumens du culte rendu à ce héros soient presque tous anéantis, quand on considère qu'il lui en fut consacré un si grand nombre et de son vivant, et pendant plusieurs générations après sa mort?

La troisième partie indiquera les changemens survenus dans l'ancien système monétaire des Romains, dans celui des princes de l'Asie devenus tributaires de Rome, et

dans celui des villes grecques, depuis Jules-César jusqu'à Dioclétien.

L'ordre que je suivrai dans chaque partie de cet ouvrage et dans leurs subdivisions, pourra fournir des moyens de classer la plupart des médailles autonomes dans nos cabinets, suivant les époques auxquelles elles appartiennent réellement, et par conséquent avec plus de méthode qu'on n'a fait jusqu'aujourd'hui.

Je m'estimerai très-heureux si par cet essai j'apporte dans la masse des connoissances numismatiques quelques idées qui méritent d'être accueillies. C'est alors seulement que je pourrai m'applaudir d'avoir respiré longtemps l'air de la Grèce, et d'avoir médité, sur le berceau des arts et des sciences, le sujet intéressant qui a tant de fois animé nos conversations au milieu des ruines que nous parcourions ensemble.



BIOGRAPHIE.

NOTICE *sur la Vie de* Georges ZOEGA; *par M.* A. Ch. GIERLEW, *Danois* (*).

ZOEGA est issu d'une famille italienne. Son bisaïeul, *Mathieu* ZOEGA, gentilhomme italien, étoit propriétaire d'une terre auprès de Vérone. Le duc de cette ville (1) s'étant brouillé avec lui pour quelque différend territorial, il blessa ce prince dans un duel, ce qui l'obligea de quitter l'Italie et de se retirer en Allemagne. Il se fixa d'abord à la cour du duc de Lunébourg, qui lui donna un emploi comme maître de langue et comme joueur de luth. De là il alla à Meklenbourg, où le prince lui confia l'éducation de ses

(*) Cette Notice n'a pas été tirée de l'original danois de M. GIERLEW; elle n'est que l'extrait d'une traduction allemande. Celle-ci, ainsi que les détails sur la famille de Zoëga, qui la précèdent, et les notes qui l'accompagnent, appartiennent à M. KORDES. Outre cela, le traducteur français, M. SCHIKARDT, jeune allemand, intéressant par son savoir et sa modestie, a cru devoir profiter d'une lettre sur Zoëga qu'on lit dans le *nouveau Mercure allemand.* Les additions, qui en ont été empruntées, sont désignées par des *lettres alphabétiques* pour les distinguer des autres. J'ai aussi joint quelques notes et indications particulières qui sont marquées de mes *initiales:* A. L. M.

enfans. C'est à cette époque, qu'il faut placer son changement de religion, opéré par le zèle du prédicateur de la cour. Ayant refusé depuis ce temps d'accepter le pardon, que le Pape lui avoit fait offrir, ses biens furent confisqués, et lui-même fut brûlé à Rome en effigie. Sa femme, qui étoit d'une noble maison d'Italie, conçut tant de chagrin de cette ignominie, qu'elle en mourut. Dans la suite, il épousa *Anne* STAMPE, fille du même ministre protestant, qui l'avoit porté à abjurer la foi catholique. Quelque temps après, Zoëga obtint la place de premier valet de chambre du prince de Holstein-Gottorp. Le père de Georges Zoëga étoit ministre du village de *Moegeltondem*, célèbre à cause de la corne d'or qui, en 1609, a été trouvée dans ses environs (2).

Georges ZOEGA est né le 20 décembre 1755 (3) à *Dahler* (4) dans le comté de Schakenburg, où son père étoit ministre. Plusieurs précepteurs, auxquels on avoit confié sa jeunesse, n'ayant pu satisfaire son esprit ardent, il fut envoyé au Collége d'*Altona*, en 1772, où sa conduite le fit généralement estimer. L'année suivante, il alla à l'Université de *Goettingue ;* et là, sous les auspices des savans les plus distingués, il continua ses études, cependant sans cultiver exclusivement une seule partie de quelque science.

Après un séjour de trois ans, il alla voir le monde. Après avoir parcouru la Suisse, l'Allemagne méridionale et l'Italie, il en revint à la fin de la même année, et passa l'hiver à *Leipsick.* Le printemps de 1777 le ramena dans la maison paternelle; mais il en repartit vers l'automne pour se rendre dans la capitale du royaume. Il y passa l'hiver et une partie de l'été suivant, dans une position si peu convenable à son activité et à son goût, qu'il en devint malade, et qu'il manqua de se porter au dernier excès de désespoir. Son ardeur infatigable ne trouvoit pas d'aliment: personne ne se soucioit de ses connoissances étendues; on négligeoit de lui donner une place où il auroit pu faire valoir ses talens. Il se hâta donc en 1778 de rejoindre sa famille, et fut fort content, lorsqu'il eut obtenu une place de gouverneur à *Kjerteminde.* Il y passa l'hiver assez tranquillement; mais, un gentilhomme l'ayant engagé à conduire son fils dans un voyage, il quitta sa patrie de nouveau. Après avoir séjourné à *Goettingue* pendant un an, il parcourut l'Allemagne et l'Italie; mais la mort d'un parent de son élève le rappela subitement, et détruisit en même temps les belles espérances que Zoëga avoit de voir la France, l'Angleterre et la Hollande. C'étoit là son projet favori; et le célèbre HEYNE, qui l'honoroit de

sa correspondance, le lui avoit rendu encore plus cher. Etant revenu à Copenhague, il y trouva les esprits mieux disposés en sa faveur, qu'il ne les avoit laissés. Le gouvernement lui assigna un traitement annuel de 600 rixdales pour faire un voyage dans l'Italie, en y joignant la promesse de le placer à son retour en qualité de conservateur du Cabinet royal des médailles.

Après une absence de deux ans, qu'il avoit passés pour la plus grande partie en Italie et à Rome, il repartit, et déja il étoit arrivé à Paris, et prêt à continuer son voyage, que les mauvais chemins et le manque d'argent lui avoient rendu extrêmement pénible, lorsqu'il apprit tout-à-coup les changemens qui s'étoient opérés dans le ministère de son pays. Cet événement inopiné lui parut si défavorable à ses projets, qu'à Paris même il en croyoit sentir les suites fâcheuses. Il ne falloit pas davantage, pour exciter dans son ame le plus ardent desir de retourner à Rome et de consacrer le reste de ses jours à la contemplation des monumens de l'antiquité. Mais ce ne furent pas seulement ces circonstances qui lui firent prendre une si prompte résolution, elle lui fut inspirée encore par l'amour qui le rappeloit en Italie. Une jeune et belle Romaine, *Marie* Pietruccioli, fille d'un peintre, lui avoit su inspirer des senti-

mens tendres; et il s'étoit uni à elle avant son départ par un mariage secret. C'est cette union, sans doute, qui avec quelques autres raisons contribua beaucoup à faire naître en lui la résolution d'embrasser la foi catholique, ce qu'il fit à Paris avant de repartir pour Rome, où il a passé tout le reste de sa vie. Le cardinal *Borgia*, alors prélat et secrétaire auprès de la Propagande, protecteur zélé des savans (5), et qui aimoit beaucoup les Danois (6), fut aussi le bienfaiteur de Zoëga: et bien qu'il n'eût rien fait, ni pour le retenir à Rome, ni pour le faire changer de religion (car il n'a été instruit du mariage de Zoëga que dans la suite et par le hasard); on doit cependant dire que non-seulement il a influé beaucoup à diriger le choix de celui-ci sur la partie des antiquités qu'il a cultivée; mais aussi que c'est à sa protection et à ses encouragemens que nous devons les productions littéraires, qui ont rendu leur auteur immortel. Le Cardinal, qui possédoit une très-riche collection d'antiquités, et qui desiroit toujours qu'on en fît quelque usage profitable aux lettres, invita Zoëga à faire tomber ses recherches sur des objets relatifs aux trésors de sa collection. Il est peu probable que Zoëga eût composé son excellent ouvrage sur les obélisques, si les antiquités ægyptiennes aussi rares que nombreuses, qui sont dans le

Musée Borgia, ne l'avoient pas porté à tourner ses regards sur ce sujet obscur, et si le Pape Pie VI n'avoit pas cédé aux instances du Cardinal, de faire imprimer l'ouvrage à ses propres dépens. On doit faire la même observation sur un ouvrage posthume de Zoëga, dans lequel il explique les manuscrits ægyptiens qui existent dans le cabinet du même Cardinal. Aussi celui-ci n'a pas méconnu le zèle de Zoëga pour le servir. Car c'est lui, sans doute, qui lui a procuré la place d'interprête auprès de la Propagande. Cependant le gouvernement danois n'avoit pas oublié un homme qui faisoit tant d'honneur à sa patrie; et il le nomma au commencement de l'an 1798 son agent à Rome et dans les Etats de l'Eglise (7). Il en remplit les fonctions, jusqu'à ce qu'en 1802 il eut une vocation de premier bibliothécaire et de professeur ordinaire de l'histoire ancienne et des antiquités à l'Université de *Kiel*. Zoëga reçut avec joie un si honorable rappel : il lui sembloit doux de revoir sa patrie, de lui consacrer ses jours et ses talens : il ne pensoit pas d'abord, que sa vraie patrie étoit là, où depuis tant d'années il s'étoit accoutumé à vivre au milieu des monumens de l'antiquité, les uniques objets de ses travaux et de ses délassemens. Il ne pouvoit pas manquer de faire lui-même cette réflexion, et enfin le présent

l'emporta sur l'avenir. En effet, lorsqu'il comparoit tous les liens, aussi forts que nombreux, qui l'attachoient au sol romain, sa famille, un séjour de presque vingt ans, la douceur du ciel italien, la foiblesse de sa santé, tant de beaux monumens anciens et modernes, la tranquillité et l'indépendance dont il jouissoit, aux fatigues d'un voyage long et coûteux, au peu d'assurance que lui offroient les nouvelles liaisons dans lesquelles il devoit entrer; dissuadé d'ailleurs par ses amis, qui savoient bien que cette plante du sud ne s'acclimateroit plus au nord; Zoëga, après avoir balancé longtemps, résolut enfin de rester à Rome, ou plutôt de différer son départ indéfiniment. Le gouvernement eut la générosité de lui laisser le traitement de la place qu'il lui avoit offerte, comme une pension honorable et bien méritée, sans exiger le moindre service de sa part. Il fit plus encore, il le créa chevalier de l'ordre de Danebrog; mais la mort l'enleva avant qu'il pût se réjouir de cette faveur, ni même en apprendre la nouvelle. Il resta donc à Rome jusqu'à la fin de sa vie (*a*), chéri de tous ceux qui connoissoient sa douceur et sa modestie, admiré de ceux qui savoient apprécier une érudition si rare et si étendue, et la profondeur de ses vues qui embrassoient également l'ensemble des antiquités et leurs

plus minutieux détails. Une extrême timidité, une circonspection, qu'une santé souffrante, et peut-être aussi quelques tristes événemens de sa vie lui avoient laissées, l'empêchoient souvent de paroître sous les traits que nous venons de retracer. Mais dès qu'il avoit surmonté cette timidité, et qu'il se trouvoit dans un petit cercle de personnes, qu'il estimoit et qu'il croyoit capables de l'entendre, sa conversation devenoit animée et instructive; avec quelle justesse il savoit juger et combiner les événemens de l'histoire ancienne et moderne. Quoique les antiquités fussent le principal objet de ses travaux et de ses méditations, il prenoit aussi de l'intérêt à toutes les branches des connoissances. Il s'étoit familiarisé avec les écrits des auteurs anciens non-seulement en antiquaire et en philologue, mais il avoit tâché de s'approprier leur esprit et leur façon de penser (*b*). Par une lecture étendue, et par des recherches profondes et continuelles, il s'étoit acquis un fonds rare d'érudition; mais son esprit ne s'étoit pas contenté d'amasser des connoissances; il n'approuvoit aucune chose, avant qu'il ne l'eût examinée au flambeau de la critique. Si d'un côté cette méthode paroissoit peu favorable à l'essor de l'imagination, elle le mettoit aussi en état de faire des recherches plus libres,

et le garantissoit de toute prévention. Zoëga aimoit sa patrie avec toute la chaleur d'un bon citoyen ; il se plaisoit à parler sa langue, et il la parloit bien ; tout bon Danois recevoit chez lui l'accueil le plus amical. Quoiqu'il dût son instruction aux Universités de l'Allemagne, quoique une longue absence l'eût dépaysé, tout ce qui concernoit sa patrie lui étoit cher, et il ne laissa jamais de prendre le plus vif intérêt à son sort. Aussi ce n'est pas sans raison qu'on a cru que les malheurs qui, dans ces dernières années, ont désolé le Danemarck, ont éminemment contribué à abréger ses jours.

Sa constitution étoit naturellement foible et cachectique ; mais il l'avoit fortifiée par une vie sobre. Cependant l'assiduité de son travail, qui l'empêchoit de faire de l'exercice, lui attira des fièvres bilieuses dont ses jours furent menacés plus d'une fois, et auxquelles il succomba enfin le 10 février 1809, à l'âge de 53 ans, n'ayant gardé le lit que pendant 10 jours (*c*). Il avoit perdu l'année précédente sa femme, et de onze enfans qu'elle lui avoit donnés, il n'en a laissé que trois. Il souffrit avec beaucoup de résignation ; et son digne compatriote, THORWALDSEN, dont il avoit été le fidèle ami et le guide expérimenté, lui ferma les yeux. Sa mort

fut celle d'un homme sage, doux et tranquille, comme avoit été sa vie.

Je donnerai maintenant une liste des ouvrages qu'il a publiés.

Numi AEgyptii imperatorii prostantes in Museo Borgiano Velitris. Romæ, 1787 (*d*).

De origine et usu Obeliscorum. Romæ, aux dépens du pape Pie VI. C'est cet ouvrage (*e*) qui a fait principalement sa réputation (8).

En 1804, il acheva son *Catalogue raisonné des Manuscrits œgyptiens, la plupart chrétiens, existant au Musée Borgia.*

Bassirilievi antichi di Roma (*f*). Cet ouvrage périodique avoit commencé dans l'été de l'an 1807, et il en a paru quinze cahiers. Il prouve et l'érudition et le goût de Zoëga, qui pendant son long séjour à Rome avoit amassé beaucoup de matériaux sur ce sujet.

Outre les ouvrages que je viens d'indiquer, il a composé différens Mémoires qui quelquefois ont été insérés dans les journaux, sans nom d'auteur (9). Quant aux papiers qu'il a laissés, ils seront examinés et mis en ordre par un jeune Danois qui est à présent à Rome, et auquel on en a confié le soin (10).

On doit encore remarquer que Zoëga appartenoit à plusieurs Académies étrangères,

et qu'il étoit membre de la Société des sciences, ainsi que de l'Académie des arts de Copenhague, et membre correspondant de la Société scandinave. D. SCHIKARDT.

NOTES.

(1) Ce fait paroît être douteux. La ville de Vérone ayant été rendue aux Vénitiens en 1516, en vertu de la paix de Bruxelles, comment peut-on parler d'un duché de Vérone, comme existant à la fin du seizième siècle?

(2) Ces circonstances de la vie de Zoëga ne sont point dans la *Notice sur sa vie et ses écrits*, qui a été publiée dans le *Magasin Encyclop.*, ann. 1809, t. 2, p. 241. Il y a aussi dans cette Notice des détails qui ne se trouvent point ici; c'est pourquoi j'ai cru devoir profiter des bontés de M. SCHIKARDT qui a bien voulu faire la traduction de celle-ci, parce que tout ce qui concerne la vie d'un homme tel que Zoëga doit être connu, et a droit d'intéresser.

A. L. M.

(3) Cette date est conforme aux tables généalogiques de M. *Giessing*, savant danois; et les autres, qui portent les années 1751 et 1756, sont manifestement fausses.

(4) On a également varié sur le lieu de naissance de Zoëga. Les journalistes allemands, qui le font naître à *Gœnningue*, dans le duché de *Schleswig*, sont aussi peu dignes de foi, que l'auteur de la *Nécrologie* insérée dans le *Magasin Encycl.*, qui le

fait naître à *Kiel*. Mais ce qui doit surprendre, c'est que M. *Gieslew* lui-même augmente le nombre des erreurs, en parlant du diocèse de *Dahler*, comme du lieu de naissance de Zoëga, au lieu de la placer dans le diocèse de *Moegeltondern*, comme cela est évident d'après ce que son frère m'a communiqué sur ce point.

(5) Voyez la Notice que j'ai insérée sur sa vie, *Magasin Encycl.*, ann. 1807, t. 1, p. 275. A. L. M.

(6) J'ai parlé, dans la note (A), de la Notice que je viens de citer, *Magasin Encycl.*, ann. 1809, t. 2, de l'attachement de *Borgia*, pour cette noble et belle nation, et de ses causes. J'ai aussi rappelé la manière généreuse dont elle a témoigné sa reconnoissance à ce grand ami des lettres. A. L. M.

(7) Dans la même année il fut nommé professeur de l'Institut national de Rome.

(8) Quoique le titre de ce livre porte l'année 1797, il n'a cependant paru que vers la fin de l'an 1801.

(9) Il est bien dommage que ces Mémoires ne soient pas indiqués en détail. Voilà ce qui en est venu à ma connoissance : 1) Une Lettre du cardinal *Borgia*, datée du 18 août 1798, et adressée au Père *Paolino a Santo Bartholomeo*, contient le passage suivant : *Zoëga trovasi in Roma Professore nell' Istituto, nel quale lesse ultimamente con plauso un suo lavoro* SULLE COSE MITRIACHE. Ce Mémoire, traduit par M. DEGEN, a été inséré dans les Commentaires de la Société royale des sciences à Copenhague. M. THIÉBAUT DE BERNEAUD en a donné un extrait. 2) Un Mémoire inédit, en langue italienne, sur *Lycurgue et les Mœnades*, lu dans l'In-

stitut national de Rome. M. Thiébaut en a promis une traduction française. 3) *Nogle Anmaerkninger over et gammelt Monument i Museo Pio-Clementino à Rome :* dans les Mémoires de la Société scandinave, vol. 1, chap. 1. Un Journal danois dit : ce monument est le même qu'on trouve dans le quatrième volume du Museo Pio-Clementino, pl. 25. L'explication qu'en avoit donnée le célèbre VISCONTI ne convient pas à Zoëga, qui prend ce bas-relief pour un monument sépulcral du nombre de ceux que les anciens avoient coutume de mettre sur les tombeaux, et qu'ils appeloient *mensae.* 4) Dans la même collection, vol. 3, on trouve un mémoire en langue danoise, traduit de l'italien, qui a pour objet un sarcophage existant au Musée Borghèse. 5) Zoëga est l'auteur des observations qui enrichissent l'ouvrage intitulé : *Fossilia ægyptiaca Musei Borgiani Velitris descripsit* Georgius WAD. *Velitris.* 1790, in-4.°.

(10) C'est M. Koës, qui s'est déja fait connoître par plusieurs ouvrages (*).

Extrait d'une Lettre de Rome, sur les papiers de Zoëga.

Zoëga a laissé tout fait le reste de son catalogue raisonné des manuscrits ægyptiens, ainsi que cinq mémoires écrits en italien, savoir *sur la religion mithriaque* (voyez ce que nous en avons dit ci-dessus note 9); — *Dio primogenio degli Orfici ;* — *Tyché et Némésis ;* — *quelques bas-reliefs du palais Borghèse et du Musée Pio-Clémentin.* Un catalogue des

(*) Voyez le *Magasin Encyclopédique*, ann. 1809.

monumens ægyptiens du Musée Borgia à Velletri, en italien. Deux *ouvrages sur la Topographie de Rome*. L'un en allemand, l'autre (qui est plus détaillé) en français n'attendoient que la dernière main (*g*). Les extraits de Zoëga sont très-considérables et en fort bon ordre. Une table exacte des matières rend la recherche peu difficile. Les nombreuses observations sur les bas-reliefs de Rome ne sont que brouillons, peu propres à paroître devant le public. Seize cahiers de ses *Bassirelievi* avoient été publiés avant sa mort; mais voyant le peu de débit qui s'en faisoit, il avoit résolu de finir par ceux de la Villa Albani. *Philippe* Visconti, frère du célèbre antiquaire qui porte ce nom, s'est chargé de la rédaction des matériaux qu'on a trouvés sur ce sujet, ils rempliront encore trois cahiers, qui ne tarderont pas à être publiés. Parmi les observations que Zoëga a faites en lisant les auteurs anciens, il y en a de très-intéressantes sur *Hésiode* et d'autres auteurs.

(*a*) Ce qu'un ancien a dit d'Athènes, Zoëga en fit plusieurs fois l'application à Rome, qu'il falloit ou ne la voir jamais, ou la voir toute sa vie.

(*b*) Son commerce non interrompu avec les auteurs classiques lui a fait prendre le goût des anciens pour l'ironie et leur manière de s'exprimer en sentences et en apophthegmes. Aussi son esprit caustique tourna-t-il souvent ses propres armes contre lui-même et contre ses propres écrits. Il dit par exemple de sa Topographie de Rome, que ce n'est qu'une *Mataeoponie*.

(*c*) Deux jours avant qu'il expirât il n'avoit pas encore le moindre pressentiment qu'il touchoit de si

près au terme de sa vie. Le masque qu'on a eu soin de faire après sa mort, a servi de moule à son compatriote *Thorwaldsen*, pour exécuter son buste. On dit que les Danois, qui sont présentement à Rome, érigeront dans l'église Saint - André-des-Frères un monument en son honneur. Le gouvernement de sa patrie, qui avoit répandu tant de faveurs sur lui, ne s'est pas démenti. Le fils de Zoëga, qui a toujours montré des dispositions pour la peinture, a eu l'assurance d'une pension de 500 rixdales jusqu'à ce qu'il soit parvenu à l'âge de vingt-cinq ans. Une pension viagère de 200 rixdales a été assignée à chacune de ses deux filles, dont l'une est déja en âge d'être mariée. L'ouvrage de leur père, sur les Manuscrits ægyptiens, sera vendu à leur profit.

(*d*) Cédant aux instances de Borgia, Zoëga se mit à étudier la langue ægyptienne. Il fit des progrès rapides, et se vit bientôt en état d'expliquer les manuscrits coptes de la collection de ce Cardinal. Il y en avoit de *Memphis*, de *Sahis* (ceux - ci en font la plus grande partie), un fragment de douze feuilles d'un manuscrit de *Basmyre*. Il donne des extraits sur tout ce qui est relatif à l'histoire et à la géographie : pour la théologie, il se contente ordinairement d'en donner de courtes notices. On y trouve, entre d'autres pièces, l'*ascension de S. Paul* et celle de *Sainte Thécla* et un morceau de *poésie rimée* du premier siécle; ce sont peut-être les plus anciennes rimes que l'on connoisse. L'ouvrage étoit fini, lorsque Borgia mourut en voyage, et il oublia de faire mention dans son testament des promesses réitérées, qu'il avoit faites à Zoëga, que les exemplaires seroient

vendus à son profit. La Propagande, qu'il avoit instituée héritière de ses biens, excepté du Musée de Velletri, s'étoit approprié les manuscrits, les pierres gravées, les médailles ægyptiennes, qui alors avoient été portés à Rome; et, comme le frère du cardinal les réclamoit comme faisant partie de la collection dont il étoit l'héritier, elle lui intenta un long procès. Elle retint de même l'ouvrage de Zoëga, qui, indigné d'un tel procédé, refusa d'entrer dans un accommodement injuste. Ce n'a été qu'après la mort de Zoëga que M. le baron de *Brown*, norwégien, qui a passé à Rome une grande partie de sa vie, a arraché des mains de la Propagande la plupart des exemplaires imprimés, pour les restituer aux héritiers légitimes.

(*e*) Quand il eut fini cet ouvrage immense, où il avoit placé un grand nombre d'observations sur les auteurs classiques, il s'attendoit à une pension considérable, la mort malheureuse de Pie VI détruisit ses espérances. Il n'eut pour toute récompense que le profit d'une centaine d'exemplaires. Cependant Pie VII ne lui témoigna pas moins d'affection que son prédécesseur (*).

(*f*) Les bas-reliefs n'ont été connus dans l'Europe savante que très-tard, leur auteur n'ayant pu nulle part trouver un libraire qui ait voulu hasarder cette entreprise. Dernièrement M. Welker, professeur à l'Université de *Giessen*, a annoncé une traduction allemande de cet ouvrage; quoique ornée de gravures faites d'après les planches originales, elle ne coûtera que le tiers de l'ouvrage italien (*).

(*) Voyez l'extrait que nous en avons donné, *Magasin Encyclopédique*, ann. 1801, t. 2, p. 216. A. L. M.

(*g*) Cet ouvrage a été refondu plusieurs fois. Zoëga l'avoit d'abord écrit en français à l'usage des étrangers. Dans la suite il en avoit fait un extrait en allemand pour servir à un prince qu'il aimoit beaucoup; mais il ne s'en tint pas là. Cette seconde édition devoit être suivie d'une troisième, revue, corrigée et augmentée en langue italienne. Mais à peine l'eut-il commencée, que les *bas-reliefs de Rome*, qu'il avoit enfin trouvé moyen de faire paroître, en demandant et ses soins et son temps, interrompirent ce travail pour toujours. Quant aux éditions française et allemande, Zoëga lui-même n'en étoit pas satisfait; et il les a déclarées insuffisantes et erronées sous beaucoup de rapports. D'ailleurs il jugea que son âge et sa santé l'empêchoient d'achever d'une manière digne de son nom une tâche si pénible.

(*) Le but de cette entreprise est louable, elle peut cependant être nuisible, en diminuant de moitié le débit d'un ouvrage déja difficile à vendre, et en arrêter ainsi la continuation. A. L. M.

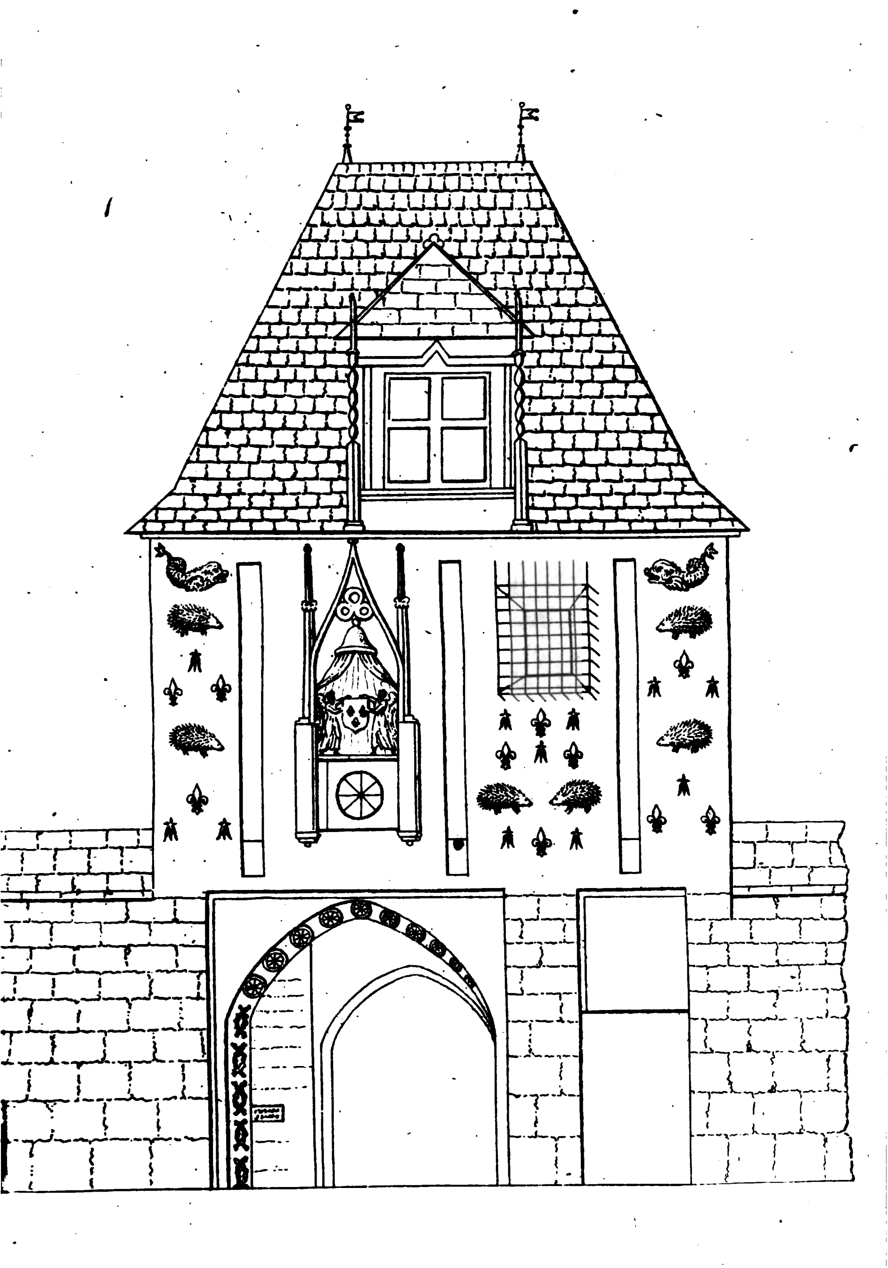
TOPOGRAPHIE.

Explication *des Emblêmes et Inscription de l'une des Portes de la ville d'Auxonne; par* C. X. Girault, *jurisconsulte, ancien maire de ladite ville, membre de plusieurs Sociétés savantes.*

Après avoir admiré dans les fortifications d'Auxonne, un ouvrage du célèbre Vauban, notre illustre compatriote (1), les amateurs des monumens historiques et des arts, remarquent encore, à l'enceinte de cette ville, une Porte, reste des anciennes murailles, que ce grand homme jugea devoir être conservée, et qu'il coordonna avec les ouvrages de défenses dont il entoura Auxonne, pendant l'intervalle qui s'écoula entre les deux conquêtes du comté de Bourgogne.

Cette Porte est celle qui conduit au *Jura*, d'où elle a pris le nom de ce département; antérieurement elle portoit celui

(1) Le maréchal de Vauban naquit, en 1633, à Saint-Léger de Fourcher, département de la Côte-d'Or.



du Comté, par la même raison qu'elle étoit sur la route de cette ancienne province, et plus anciennement elle étoit nommée *Porte Dampnot* (*a Damno*, ancienne orthographe *Dampnum*, *Dommage*), parce que c'étoit près de là qu'on exécutoit les criminels condamnés au dernier supplice; elle est au levant d'Auxonne (2).

Elle étoit autrefois Porte avancée des premières fortifications élevées dans le milieu du seizième siécle (3); une autre la précé-

(2) Auxonne avoit quatre Portes opposées aux quatre points cardinaux : celle du *Jura*, du *Comté* ou *Dampnot* au levant, celle de *Flammeran Royale*, ou de la *Haute Saône* au nord, celle du *Grand Pont*, de *France*, ou de la *Côte-d'Or* au couchant, et celle de *Pautesson* ou *Notre-Dame* au midi. Cette dernière qui s'alignoit dans la ville avec la rue aux *Febvres*, des *Ursules*, ou *Davot*, et dans les granges avec le chemin de *Labergement* ou rue *Tabour*, fut la seule supprimée lors des nouvelles fortifications.

(3) Auxonne, située entre les Duché et Comté de Bourgogne, devint place frontière, lorsque ces provinces cessèrent d'obéir aux mêmes souverains, ce qui arriva deux fois dans le quatorzième siécle: on retrancha une partie de la ville pour la rendre plus régulière, elle fut entourée de vingt-quatre tours liées entre elles par des courtines, le tout surmonté d'une charpente couverte en *clavins*, afin qu'on

doit dans l'intérieur de la ville, et ne fut détruite que vers le milieu du dix-huitième siécle (4) : aujourd'hui elle est devenue porte intérieure La construction de la Porte avancée fut commencée dans une demi-lune qui couvre la Porte dont nous parlons ; mais à peine étoit-elle élevée au niveau du parapet,

pût en tout temps faire, à l'abri, les rondes sur les murailles, suivant l'ordre du duc Jean, les retrayans ou ressortissans des villages voisins, assujettis au droit de Guet et Garde envers la ville d'Auxonne, devant être à couvert. Les tours du *signe de Beauregard*, de *Notre-Dame*, la moitié de celle du Boichot, et l'ancien mur de la clôture des Capucins, sont tout ce qui nous reste des précédentes fortifications.

(4) Cette porte intérieure servit longtemps d'hôtel de ville à Auxonne : nous voyons dans le quatorzième siécle, la commune s'y assembler, ses magistrats y être élus, y tenir leurs audiences ; le banc des jours étoit placé en face de la cheminée, les délibérations y étoient prises, les impositions réparties, les comptes rendus : les chartes y étoient renfermées, l'artillerie y étoit déposée, les piques et pertuisanes suspendues dans une husserie, les armes resserrées jusqu'à l'époque où l'on en établit un magasin dans les halles ; des canons étoient sur la plate-forme, les prisons dans le bas ; comme on le voit, il falloit qu'elle fût bien vaste, et l'on peut en juger par l'esplanade, pour servir simultanément à tous ces usages.

lorsque la paix conclue entre la France et l'Espagne réunit la Franche-Comté à la couronne : cette cession rendant dès-lors les fortifications d'Auxonne bien moins importantes, cette demi-lune et quelques autres ouvrages ne furent point continués, et très-probablement ils ne seront jamais achevés.

On remarque dans cette porte un guichet, et les embrâsures de la charpente d'un pont-levis; elle est chargée de plusieurs emblêmes qui n'ont point été effacés, avantage qu'ils doivent aux animaux qu'ils représentoient; d'autres ont été grattés sous la révolution; mais une teinte plus blanche qui est restée sur la pierre, ne peut laisser méconnoître les hermines et les fleurs de lys dont elle étoit parsemée; les roues et les bâtons noueux qui s'y remarquent encore, les girouettes qui la surmontoient, l'écusson de France dont les supports et le pavillon subsistent, l'inscription gothique qui y est incrustée, sont autant d'objets dont l'explication peut offrir quelque intérêt, au moins celui de la curiosité, aux gens de la ville, et aux étrangers.

C'est par ce motif, et d'après l'invitation de M. le maire de cette ville, que nous nous sommes livrés à quelques recher-

ches à ce sujet (5). Examinons les détails qu'on observe à cette porte.

Le Guichet. Toutes les Portes d'Auxonne étoient anciennement placées dans des tours

(5) *Extrait du Registre des arrêtés de la Mairie d'Auxonne, du 30 juillet* 1807.

Claude Nicolas Amanton, maire de la ville d'Auxonne, vu la lettre à lui écrite le 28 de ce mois par M. Girault, conservateur de la Bibliothéque publique de cette ville, membre de plusieurs Académies, portant : « M. Masson, sous-maître en phar-
« macie en cette ville, a pris la peine de lever,
« d'après les nouveaux procédés indiqués par M.
« Millin dans son *Voyage au Midi de la France*,
« t. 2, p. 334, l'inscription gravée sous la porte du
« Jura, et je suis parvenu à la déchiffrer. J'ai
« conservé dans mon porte-feuille copie de l'inscrip-
« tion placée autrefois au dessus de la principale
« porte de l'église. Ces deux inscriptions ne se trou-
« vant rapportées nulle part dans les papiers ou re-
« gistres des archives, j'ai pensé qu'il pouvoit être
« intéressant pour la ville de les consigner, et je
« propose, si cela vous est agréable, de les inscrire
« moi-même sur le registre de la ville à la suite
« de l'arrêté que vous prendrez pour le consentir
« et m'y autoriser. »

Considérant que la conservation des monumens anciens, qui excite le zèle des savans, doit être secondée par l'autorité toutes les fois qu'on lui en offre l'heureuse occasion, arrête : M. Girault est autorisé à transcrire, à la suite du présent arrêté,

carrées, ayant créneaux, machicoulis et guichet, précédées d'un pont-levis ou de bascule, suivi d'un pont de charpente (6) fermé, à l'extrémité extérieure, par une barrière de palis, couvert et si étroit que deux voitures ne pouvoient y passer de front, aboutissant d'un bastion dans lequel étoit une seconde porte donnant sur la campagne: sur l'une des piles de ce pont étoit une maisonnette pour le portier, plus loin un banc abrité où le maire et le prévot rendoient sommairement la justice. (Voyez, dans nos Etymologies des Usages, notre article sur *les Juges sous l'Orme*, aux Archives de l'Académie celtique.) *non confundetur. cum loquetur inimicis suis in portâ*, p. 126.

Le *Porc-Epic:* cet animal qu'on voit sur les *demi-écus d'or*, et les *grands blancs* gra-

les deux inscriptions dont il s'agit. — M. Girault demeure remercié de son zèle explorateur des monumens qui intéressent cette ville, et invité à continuer et communiquer ses recherches. — Extrait du présent arrêté sera remis à M. Girault par le Secrétaire en chef.

Signé au registre, *Amanton;* et pour extrait conforme, *Roussel.*

(6) Depuis la révolution, le pont de bois a été converti en une chaussée en terre, exigeant beaucoup moins d'entretien.

vés dans le *Traité des Monnoies* de LEBLANC, étoit l'emblême du bon roi Louis XII : l'ordre du porc-épic avoit été institué par son aïeul, Louis duc d'Orléans, fils du roi Charles *le Sage*, à la cérémonie du baptême de son fils Charles en 1394, afin de montrer à Jean *sans Peur*, duc de Bourgogne, qu'ayant enfin un héritier de son nom, il le seroit aussi de sa vengeance : *exoriatur ex nostris ossibus ultor;* les mots *cominus* et *eminus* étoient la devise de cet ordre, et signifioient qu'il sauroit, ainsi que ce petit animal, par ses piquans, se défendre *de près* comme *de loin*. La dernière promotion de cet ordre eut lieu lors de l'avénement de Louis XII à la couronne.

Les Bâtons noueux sont encore un des emblêmes de la maison d'Orléans contre celle de Bourgogne, sa mortelle ennemie (7) : en 1405 le duc d'Orléans avoit pris, comme em-

(7) La cause de l'animosité de ces maisons fut la préférence que les états-généraux de France donnèrent au duc de Bourgogne, Philippe-le-Hardi, pour la régence du royaume, sous Charles VI, contre les prétentions de la maison d'Orléans à cette dignité : de là Louis, duc d'Orléans, fut assassiné par les ordres du duc de Bourgogne, et Jean sans Peur fut égorgé sur le pont de Montereau, par les partisans de Charles, duc d'Orléans.

blêmes de la force, deux bâtons noueux en sautoir, et les fit peindre sur ses étendards et pennons; pour riposte à cette allégorie dirigée contre lui, Jean *sans Peur*, duc de Bourgogne, fit faire plusieurs petits Rabots garnis de perles et pierres précieuses, et les distribua aux Seigneurs de sa cour, voulant signifier par là qu'il aplaniroit les nœuds; aussi les Parisiens disoient-ils après la mort du duc d'Orléans, *le Bâton noueux est plané*. Les Bâtons noueux et les Rabots se retrouvent sur les monnoies d'argent que le duc Jean fit frapper à Auxonne en 1405, et qui furent appelées *Niquets*, à cause de cet emblême choisi pour faire la *Nique* aux bâtons du duc d'Orléans. (Jurain, p. 60, et *mon Mém. sur la monnoie d'Auxonne, aux Archives de l'Académie des sciences de Besançon.*).

Les Dauphins sont des marques du regret qu'eut Louis XII d'avoir perdu les deux fils qu'il eut d'Anne de Bretagne, successivement Dauphins, et qui moururent au maillot dans la même année. Les prénoms de ces deux princes ne nous ont pas été conservés par l'histoire, mais leur existence et leur mort sont consignées dans Mézerai, Daniel, Lobineau, et les auteurs de l'*Hist. générale de la Maison de France*, qui ajoutent que le mariage de l'un de ces princes avoit été

accordé avec une des filles de Philippe, archiduc d'Autriche, et que Louis XII avoit envoyé à Trente le cardinal d'Amboise, en 1501, pour traiter de cette alliance avec l'empereur Maximilien; d'où il faut conclure, poursuivent ces auteurs érudits de notre histoire, qu'il s'agissoit du mariage du premier de ces Dauphins qui, n'ayant pu naître que dix mois après sa sœur, la princesse Claude, née en octobre 1499, suivant le Journal de la reine Anne sa mère, vint au monde le 21 janvier 1501. Cet emblême des deux Dauphins se retrouve sur les *écus d'or* et les *grands blancs*, frappés sous Louis XII et gravés dans le *Traité des Monnoies de* LEBLANC. Aucun détail ne nous est transmis sur l'autre de ces Dauphins, son existence seule est attestée; mais il est probable qu'il ne vint au monde qu'en 1502, et qu'il mourut ainsi que son frère en la même année.

Les Hermines sont les armoiries de l'ancienne province de Bretagne : on sait que la dernière souveraine des Bretons, quoique deux fois devenue Reine de France, ne voulut jamais quitter le titre de Duchesse de Bretagne, et qu'elle conserva la souveraineté de cette province et tous ses revenus à sa disposition, suivant les conditions de son mariage consignées dans l'histoire de DARGENTRÉ.

Anne de Bretagne fut la première de nos reines qui eut une compagnie de gardes spécialement attachée à sa personne et composée de cent gentilshommes bretons; si bien, dit Dreux Duradier, que l'on auroit dit qu'à la cour de France il y eût deux souverains. Un des articles du traité relatif à son mariage porte que la monnoie, d'or ou d'argent, sera forgée sous le nom du Roi et de la Duchesse, ce qui fut observé jusqu'à la réunion : aussi Leblanc rapporte-t-il des monnoies sur lesquelles Louis XII fit accoller les fleurs de lys de France aux hermines de Bretagne. D'après cela il ne doit pas paroître extraordinaire que sur un monument élevé pendant ce mariage, les fleurs de lys et les hermines soient parsemées et alternées.

Le Pavillon de France avec deux Anges pour supports date du règne de Louis XII; on n'en remarque point avant le règne de ce monarque sur le sceau du royaume; si quelques monnoies de Philippe de Valois représentent ce Prince assis sous un pavillon fleurdelysé, il paroît que cet usage ne fut pas continué et même fut abandonné : l'on remarque au contraire que ce genre de décoration se maintint en Bretagne, car nous voyons, dans le commencement du quinzième siécle, Jean V, duc de Bretagne, représenté

dans son grand sceau, sous un pavillon herminé (LOBINEAU). D'après cela, ne pourroit-on pas être tenté de croire que cet ornement de nos armoiries nous vient de l'alliance de nos rois avec l'héritière des anciens ducs de Bretagne.

La grande Roue qui se remarque, au frontispice de ce monument, sur un champ placé au bas des armoiries de France, et au dessus du cintre, est un attribut spécial à cette porte et en rapport avec son premier nom *Dampnot*.

Nous avons dit que non loin d'elle étoit le lieu destiné au supplice des criminels : dès 1361, les maire et échevins d'Auxonne avoient reçu du roi Jean les droits de haute justice : lorsqu'un coupable étoit jugé à mort par les prud'hommes, on cassoit une baguette blanche dont les morceaux étoient jetés à ses pieds, il étoit livré, en chemise, au prévôt qui le faisoit exécuter hors de la ville à quelque distance de cette porte. Des *parties de dépenses* de cette ville, aux années 1474 et 1477 portent en frais, *les dépens de six compaignons qui ont planté le pivot et dressé la roühe en treillart, pour faire et accomplir justice d'ung homme que l'on y a destruit*, III gros. *A maistre Jehan, maistre de la haulte justice au lieu de Salins, venu*

en cette ville, III gros. *Au maistre de la haulte justice de Salins, affin qu'il ne feist point de queste pour le mechief*, I gros. Ce fait prouve, conformément à ce que disent DUCANGE et MÉNAGE, que le supplice de la roue existoit en France dès le quatorzième siécle; ils citent en preuve des arrêts de 1310, 1326, 1328, et ces comptes de la ville d'Auxonne fournissent la preuve que la peine de la roue subsistoit même sur la fin du siécle suivant. Il n'est donc pas exact de dire, comme l'ont avancé certains Dictionnaires, que le supplice de la roue ne fut introduit en France qu'en conséquence de l'édit de 1535 qui applique cette peine aux voleurs de grand chemin; il ne fut pas même remis en usage, puisqu'en 1503 la roue fut gravée sur cette porte; ce supplice reçut seulement une application plus spéciale à certains délits.

Les Girouettes qui surmontent cette porte sont encore un attribut spécial pour la ville d'Auxonne. Comme l'on sait, les girouettes étoient une marque de seigneurie, celles-ci indiquent la concession honorable dont Louis XII favorisa la ville par ses lettres données à Compiégne au mois de juin 1498: « ce prince voulant avoir sur tous ses pré« décesseurs la crête d'honneur et de ma-

« gnificence, et engager les maire et éche-
« vins d'Auxonne à vacquer avec affection
« à la garde de la ville et entente de leurs
« offices auxquels aucuns gages ne sont at-
« tachés, confirme tous les priviléges de la
« ville, et accorde aux maire, échevins et
« à leurs successeurs aux dits offices, de
« pouvoir, pendant le temps qu'ils sont en
« exercice, acheter tous héritages et fiefs
« nobles avec justice et seigneurie haute,
« moyenne et basse, comme gens nobles
« et vivant noblement, sauf à en rendre
« les devoirs envers tels seigneurs qu'il ap-
« partiendra. » (*Archiv.* n°. 2, cote 1.). Privilége que François I, par lettres données à Vergy, en juin 1521, étendit à tous les habitans de la ville d'Auxonne. Telle est l'origine des girouettes qu'on voyoit, avant la révolution, sur une infinité de maisons à Auxonne; celles qui surmontoient cette porte de la ville étoient la preuve et l'effet de cette concession à ses magistrats.

Tous ces emblêmes suffisent déja pour faire assigner la construction de cette porte sous le règne de Louis XII; l'inscription qui y est incrustée en fixe la date précise à la cinquième année du règne de ce monarque le Père du Peuple : elle est écrite en caractères

gothiques carrés, sur deux colonnes, et ligne par ligne, ainsi qu'il suit (8).

Po. le Roy de ce Roynt lors	Ville et Morte-païes. et estoit m dés
fut fait ce Boullovart	levés de Milice foret. prn. emp.
l'an cinq cens et III.	de Potailler. et s'appeloit le Mural.
par Moss. Egelbert de Cleves	ſo qu'il baztiza p. ſo. no. et po. lors estoit
Conte de Nevers Lieutent Gou-	a la ville avec aucuns. Le honn.
vne. po. le Roy e. bourgne fut fait le	hoe le maire Hugn. Courtois. et
devis de ceste besoigne. et estoit	estant la ville affectée vivem. de
ſo. Bailli Mess. Jeha. de Karolle	mortalité. po. ce, vo. qui ce lisés
vant. et illec Comis po. ſolliciter les	priés Dieu po. les Tréspassés. ſhit
ovraiges. athe. Godefroy Capne de la	an. carn. di. M. d. et III Jeh. Vainer.

Les noms et les faits consignés sur cette pierre méritent aussi leur explication.

ENGILBERT, fils de Jean duc DE CLÈVES comte de la Marck, et d'Elizabeth de Bourbon comtesse de Nevers, cousin-germain de Louis XII, étoit Pair de France, gouverneur et lieutenant général en Bourgogne depuis 1499; il accompagna Louis XII dans ses guerres d'Italie, et à son entrée solennelle dans Gênes le 26 août 1502; il mourut le 21 novembre 1506, époque où Georges de

(8) Elle a été gravée sur une pierre cassante, de sorte que le marteau, dont il paroît qu'on s'est servi, a

Tremoille lui succéda dans le gouvernement de Bourgogne, et fut enterré aux Cordeliers de Nevers; sa femme Charlotte de Bourbon, fille de Jean comte de Vendôme, prit le voile à Fontevrault après la mort du duc son époux.

Le nom de ce gouverneur consigné dans cette inscription fixe définitivement l'epoque de la construction de cette porte à l'année du retour de Louis XII en France; plus tôt ou plus tard, Engilbert n'y eût pas été mentionné. Ainsi les abréviations du graveur doivent s'expliquer, dans les deux dates qu'il rapporte, par 1503.

souvent fait lever des écailles qui empêchent de reconnoître les signes d'abréviation, ou se confondent avec les abrévations elles-mêmes, ou avec les queues des lettres, ce qui rend cette inscription assez difficile à dechiffrer. M. Masson, très-habile chimiste, notre confrère à plusieurs Académies, a bien voulu prendre la peine de tirer le *fac simile* de cette inscription, d'après le procédé indiqué dans l'ouvrage que nous venons de citer, et ensuite dans le *Magasin Encyclopédique*, volume de novembre 1806; sans cela, nous n'aurions pu parvenir à la déchiffrer, la pierre qui la contient étant placée sous la voûte où le fréquent passage des voitures ne permet pas de s'arrêter longtemps. M. Lombard, professeur aux écoles d'artillerie, a bien voulu dessiner cette porte avec tous les emblêmes dont elle fut ornée, et dont plusieurs s'y remarquent encore aujourd'hui.

Jean DE CHAROLLES n'étoit point un des anciens comtes du Charollois, mais un des baillis de Dijon : c'est en cette qualité, qui y est exprimée, qu'ayant dans ses attributions l'intendance des armes, la défense des places, la surveillance et entretien des fortifications en tout temps sujettes à sa visite (9), il devoit présider à la construction de ce boulevart.

Entre autres preuves de l'autorité des baillis sur les fortifications, il ne sera pas sans intérêt de préférer celle-ci qui a rapport avec cette porte : « par procès-verbal de visite « des fortifications par le lieutenant du bailli « de Dijon au siége d'Auxonne, en date du « 27 décembre 1599, fut reconnu, qu'il y « avoit 24 tours à son enceinte, lesquelles « il convient de recouvrir ainsi que les cour- « tines...... Arrivé à la porte du comté fut « reconnue cette porte, de laquelle, après « un pont qui se lève, on entre en un « grand bastion rond, et la sortie du dit « bastion est par une autre porte voûtée; « sur la porte voûtée est un pavillon à faire « corps de garde, et au devant d'icelle un « autre pont levis, et près de là un corps

(9) Ordonnance du duc Jean, *Traité de la Police*, par LAMARE. *Acad. des inscrip. Mém.*, t. 40, p. 492.

« de garde, au delà duquel est un grand
« circuit fermé de palissades, duquel la
« sortie est par une bascule, où il y a
« une sentinelle pour arrêter les passans et
« avertir la garde. » (*Archiv.* n.° 23).

Il ne restoit plus aux baillis de leurs attributions militaires que le droit de commander le ban et l'arrière-ban, qu'ils ont conservé jusqu'à leur suppression.

Antoine Godefroy, gentilhomme dauphinois, fut le second des capitaines nommés par les rois de France au gouvernement des ville et château d'Auxonne : il étoit, dit Jurain, très-fidèle à son roi, et très-aimé des habitans; ce fut lui qui refusa l'entrée de la ville au comte de Lannoy.

Une des conditions de la rançon de François I fut la cession à l'empereur du duché de Bourgogne, pays et comtés adjacents: mais lorsqu'il fut question d'obtenir le consentement des états de Bourgogne à cet arrangement, ceux-ci s'y opposèrent, et les députés de cette province déclarèrent hautement à l'assemblée des notables tenue à Cognac, présidée par le roi en personne, qui insistoit sur la nécessité de tenir son serment; *ce serment est nul, puisqu'il vous a été arraché par la violence : si toutefois vous persistez à rejeter de fidèles sujets, si les états-généraux nous retranchent de leur association,*

il ne vous appartient plus de disposer de nous ; nous adopterons telle forme de gouvernement qu'il nous plaira , et nous déclarons d'avance que nous n'obéirons jamais à des maîtres qui ne seront pas de notre choix.

Les Etats de Bourgogne, et ceux du comté d'Auxonne assemblés, ayant tenu le même langage, le comte de Launoy, vice-roi de Naples, fut envoyé à la tête de 500 chevaux et de deux régimens d'infanterie, mettre le siége devant Auxonne , et sommer cette ville de se rendre aux armes de Charles-Quint; mais les Auxonnois ayant bien prévu que le premier choc seroit contre eux avoient cantonné des troupes dans la place, les gentilshommes voisins s'y étoient retirés avec leurs vassaux, la ville étoit mise en état de défense.

A la première attaque, M. de Lannoy fut repoussé avec une telle vigueur qu'il fut contraint de se replier dans la forêt des Crochères , laissant une bonne partie de ses munitions sous les murs de la place; mais ne se bornant pas à la simple défense, de suite les Auxonnois prirent la résolution d'aller forcer le vice-roi jusques dans son camp et se disposoient à la mettre à exécution , lorsqu'une servante Franc-Comtoise, instruite de ce dessein, sortit de la ville, sous le pré-

texte d'aller cueillir des plantes pour un malade, et fut en toute hâte prévenir le comte de Lannoy de ce qui se passoit; celui-ci la fit mettre à mort, digne récompense des traîtres, profita néanmoins de l'avis et décampa en toute diligence. La garnison d'Auxonne qui marchoit à sa poursuite, rencontra les blessés dans la forêt, se fit instruire de la marche, doubla le pas, atteignit l'arrière-garde, la tailla en pièces : Lannoy arriva assez à temps à Dôle pour s'y renfermer avec sa troupe (D. Merle, page 549; Jurain, p. 78; et mon Mémoire sur les anciens Etats d'Auxonne et leur résistance à la cession de leur pays à Charles-Quint, aux Archives de l'Académie des sciences de Besançon.).

A combien peu en a-t-il donc tenu, que la ville d'Auxonne n'ait vengé son roi, en lui envoyant à son tour prisonnier dans Paris, le même général qui avoit reçu ses armes à la bataille de Pavie.

Les Morte-Païes étoient la compagnie des gardes du gouverneur, qui continua d'avoir la garde du château jusqu'à l'arrivée à Auxonne d'une garnison permanente d'artillerie en 1764.

Milice, fortifications, principaux emparemens; les châtellenies de Fresne-Saint-Mametz, *Pontailler,* Laperrière et Chaussins,

les villages du bailliage d'Auxonne, et de partie de ceux de Saint-Jean-de-Losne et Dijon, au nombre de plus de quatre-vingts, étoient retrayants et ressortissants du château d'Auxonne; comme tels, les uns y devoient à tour de rôle, et sans discontinuer le droit de guet et garde (10), tous étoient sujets aux réparations de la levée et des fortifications. Ce fut en conséquence de cette obligation que les habitans de Pontailler et de son ressort, furent mandés par le bailli de Dijon pour travailler à cet ouvrage faisant partie de ceux élevés pour la défense de la place.

Huguenin COURTOIS, maire d'Auxonne, à cette époque, pour la quatrième fois, étoit déja maire de cette ville, lorsqu'elle se rendit aux armes de Louis XI, en 1479.

Auxonne, dit *Jean* DE SERRES, *méritoit bien un alpre et long siége;* il commença le 26 mai 1479. Malgré les préparatifs de résistance que cette ville avoit faits; la réunion de la noblesse du comté d'Auxonne qui étoit accourue à la défense de leur principale ville; malgré les efforts des retrayants et ressortissants qui

(10) Voyez sur les retrayants et ressortissants, l'Ordonnance du duc Jean, donnée à Courtray le 31 août 1408, insérée dans l'éd. in-4.° de BANNELIER, t. 1, p. 658.

s'y étoient retirés, et les munitions de guerre dont elle étoit pourvue, Auxonne voyoit ses faubourgs brûlés, et partie de ses fortifications détruites, lorsqu'après dix jours de tranchée ouverte, Huguenin Courtois, devenu maire, assembla les principaux habitans dans l'église paroissiale, et leur représenta : « qu'il étoit beaucoup plus utile « d'être sujet d'un grand roi, que d'un petit « prince qui, par la nécessité de ses affaires, « est contraint de ruiner les siens par tailles « et subsides (ainsi qu'avoit fait le dernier « duc, auquel, en cinq ans, la Bourgogne « avoit accordé cent mille livres estevenant) « et beaucoup plus honorable de se réduire « sous la couronne de France à qui originellement toute la Bourgogne appartenoit, « et où l'on parloit même langage, que de « se ranger sous un Allemand avec des « Flamands de qui la langue et les mœurs « n'étoient intelligibles ni compatibles. » (Jurain, *Antiq.* d'*Auxon.*, pag. 61, et mon Mémoire sur la Confédération des comtés de Bourgogne et d'Auxonne, pour la défense commune de leurs pays contre Louis XI, aux Archives de l'Académie des sciences de Besançon.).

Cette harangue produisit tout son effet; la capitulation d'Auxonne fut signée par Charles

d'Amboise à l'*Ost* devant les murs, le 4 juin 1479 (11).

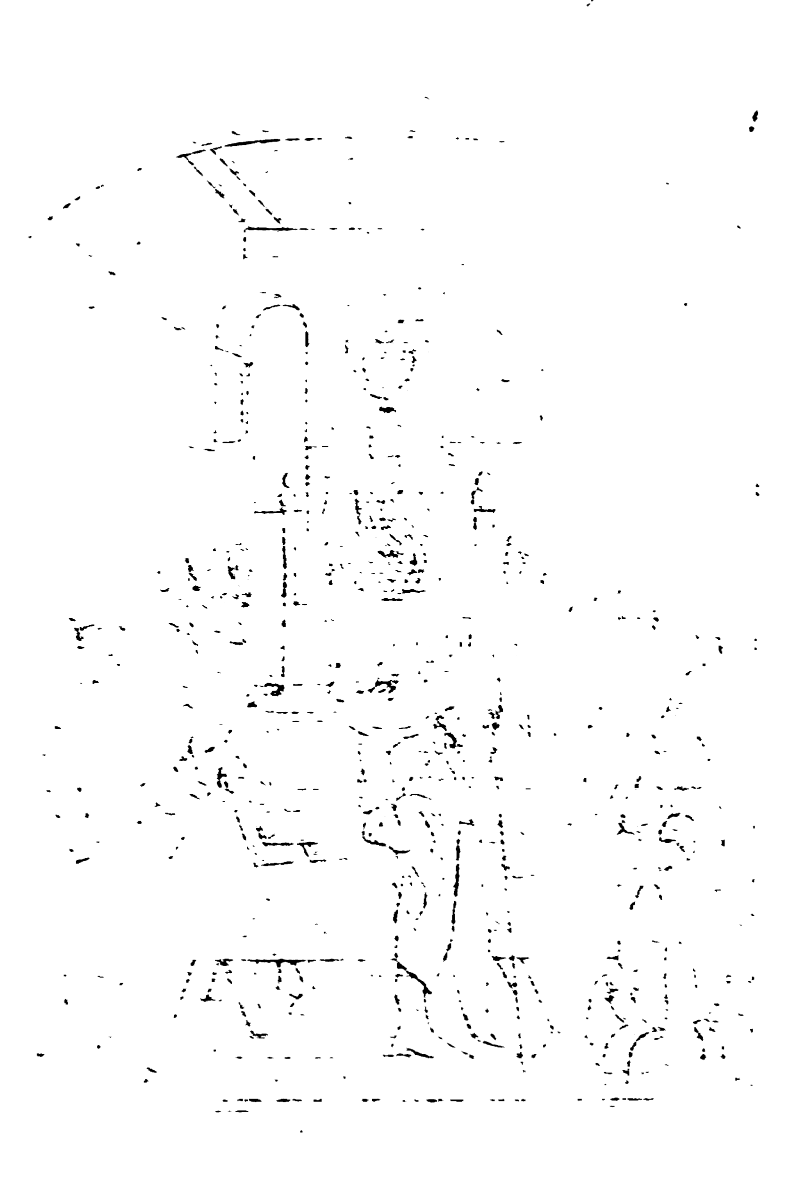
Par son nom : nous voyons par certains titres que cet ouvrage de fortification porta pendant quelque temps le nom de *Boulevart de Nevers.*

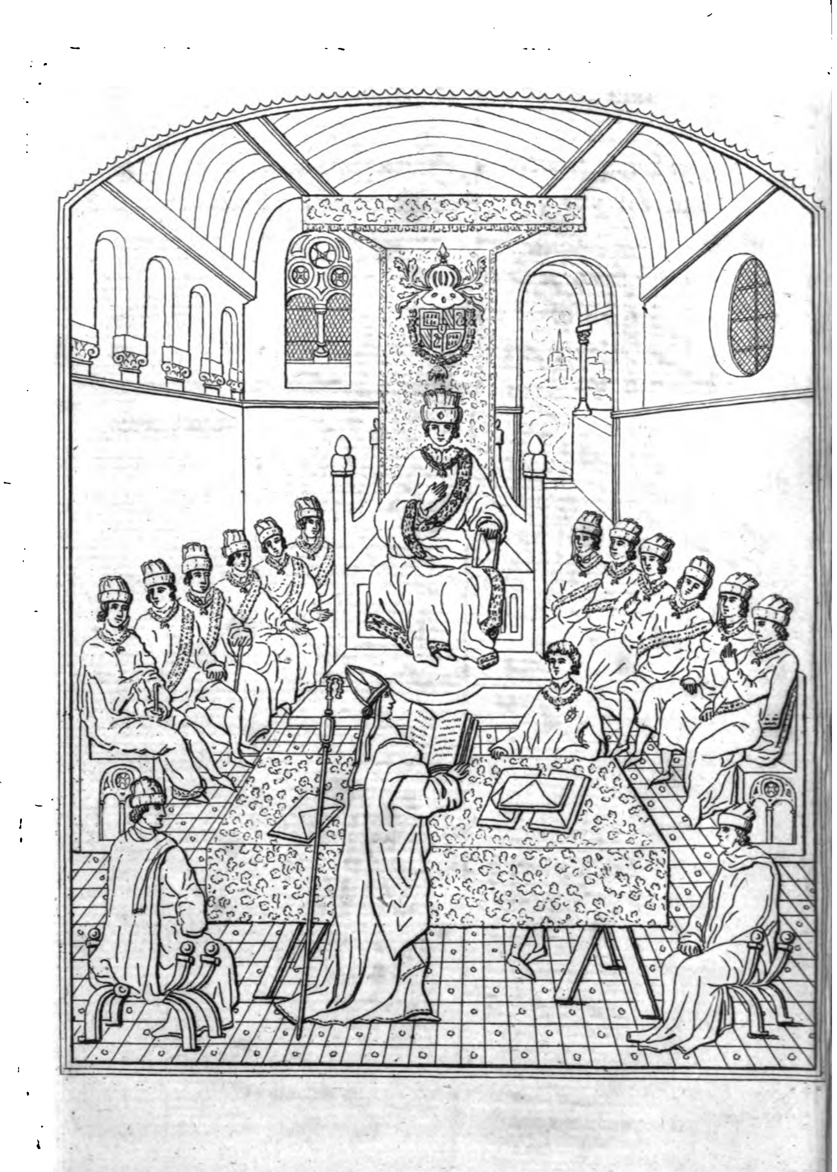
Mortalité : Courtépée, dans sa *Description de Bourgogne,* t. 2, p. 67, nous apprend qu'en 1500 la peste faisoit de tels ravages à Dijon, que la Chambre des Comptes se retira à Auxonne où elle tint quelque temps ses séances ; et qu'ensuite cette cour se transféra à Barjon dans le château de M. Bouesseau l'un de ses présidens. *Ibid.* t. 6, p. 508 ; ce second déplacement sans doute eut lieu lorsque la contagion gagna la ville d'Auxonne. Les registres des délibérations municipales ne commençant qu'en 1513, et se trouvant à l'année 1503 une lacune dans les comptes de la ville, nous n'avons rien pu découvrir relativement à cette épidémie ; mais d'ailleurs le fait est suffisamment attesté par l'inscription.

(11) C'est en reconnoissance de ce service de Huguenin Courtois, qui procura la réunion d'Auxonne à la couronne deux siècles avant que la Franche-Comté ne devint province de France, que sur notre proposition comme maire à la séance du 28 pluviose an XI, la ville a donné le nom de ce maire à l'une des nouvelles rues qu'elle fit paver.

J. Vainer étoit probablement le nom de l'ouvrier qui a sculpté les lettres de cette inscription.

Ainsi les monumens s'expliquent par l'histoire, comme l'histoire s'appuye sur les monumens : ainsi les chartes, les notes de l'annaliste, le ciseau du sculpteur, se prêtant un mutuel secours, concourent ensemble à fournir la description d'un édifice que le génie d'un grand homme a voulu conserver à notre souvenir.





HISTOIRE.

LETTRE *à M.* MILLIN, *membre de l'Institut et de la Légion d'honneur*, etc., *sur quelques particularités historiques relatives à l'ordre de la* Toison d'or.

L'EXTRAIT des archives de l'ordre de la Toison d'or, que l'on a publié dans le tome IX des *Annales des Voyages*, in-8.°, p. 179 à 212, est un morceau fort intéressant que les amateurs de l'histoire des temps de la chevalerie ont lu sans doute avec un extrême plaisir. On aime à trouver dans une institution militaire des réglemens qui ont la morale pour objet, et auxquels les guerriers les plus fiers ne rougissoient pas de soumettre même leur conduite intérieure. On chérit la mémoire du bon prince qui, revenu des erreurs d'une jeunesse peut-être trop dissolue, prescrit à ses compagnons d'armes une régularité de mœurs, dont il leur donne l'exemple; et qui érige une censure fraternelle dont Charles-Quint reçut paisiblement les remontrances plus d'un siécle après son établissement, et dont il étoit réservé à Philippe II d'anéantir l'ancienne autorité.

Je n'ai pas sous les yeux les livres où le

rédacteur de l'article dont il est question a puisé les détails historiques dans lesquels il est entré relativement à l'institution de l'ordre de la Toison d'or. Le dénombrement des vingt-quatre maîtresses du duc Philippe et les conséquences qu'on en tire, ont bien l'air d'une de ces plaisanteries que le *Prince de Ligne* a semées dans ses ouvrages, préférant le plaisir frivole d'égayer ses lecteurs, au devoir de les instruire, dont l'historien de bonne-foi ne doit jamais s'écarter. Peut-on en effet attribuer une origine aussi ridicule à un ordre établi suivant les principes énoncés dans les statuts donnés par le duc Philippe à Lille, le 27 novembre 1431 ? Le trente-troisième article de ces statuts ordonne aux chevaliers de vivre avec la régularité et la dignité qui conviennent à leur rang. Le Duc, chef et souverain de l'ordre, se soumet par l'article trente-quatre aux mêmes remontrances, *correction, peine et punition*, que les simples chevaliers pourroient mériter par leur mauvaise conduite. Enfin, l'article quatorze de la section qui concerne les devoirs des officiers de l'ordre, charge le greffier de tenir registre des *fautes commises par les chevaliers, dont ils auront été blâmés et réprimés en chapitre, les corrections, punitions et peines qui, pour ce, leur auront été ordonnées*, etc.

Le savant dijonnois, *Jean* Godrau (1), à qui nous devons d'excellens Mémoires sur l'institution de l'ordre de la Toison d'or, et une Notice des premiers chevaliers de cet ordre, attribue cette institution à une cause bien plus noble et plus vraisemblable : « ce « fut, dit-il, un gage précieux dont cet « excellent seigneur, le Duc Philippe, voulut « se servir pour honorer la vertu, le cou- « rage et la noblesse des principaux seigneurs « de ses états, et un lien honorable pour « entretenir les plus puissans de sa cour, dans « la fidélité et l'affection qu'ils devoient à leur « souverain.

« Il tira sa dénomination de la Toison d'or, « où, sous le sens moral d'une invention fa- « buleuse, que l'artifice des poètes avoit « voulu feindre du courage de Jason, et de « son voyage en l'île de Colchos, de ses en- « treprises et de ses combats pour la con- « quête de la Toison d'or, il donnoit mysté- « rieusement à entendre cette vérité, que cette « Toison d'or n'étoit autre chose que la « poursuite de la vertu, laquelle ne se peut « acquérir que par la destruction des mons-

(1) *Jean* Godrau, avocat au parlement de Dijon, mourut en 1683; son ouvrage, dont il avoit puisé la substance dans un ancien manuscrit du cabinet de M. le conseiller de Chaumalis, n'a point été imprimé.

« tres, ou plutôt des choses qui doivent
« donner de l'horreur, comme sont la noir-
« ceur des vices, la fureur des passions et les
« feux des affections déréglées qui troublent
« les esprits des hommes, lesquelles doivent
« être vaincues et soumises à la puissance et
« force d'esprit de celui qui fait profession
« de générosité, laquelle magnanimité de
« cœur, si elle ne se trouve en ceux qui
« font profession de noblesse, ils ne sont
« pas dignes de manier les armes dont tous
« les véritables gentilshommes font profes-
« sion, lesquels n'ayant d'autre objet que
« d'augmenter leur gloire par la valeur et
« par le courage qui sont les seules vertus
« qui savent dompter toutes les vicieuses
« habitudes, comme Jason combattoit les
« monstres, et tout ce qui s'opposoit à la
« générosité de ses desseins. »

Je n'ai pu me dispenser, Monsieur, de vous citer les expressions même d'un auteur estimable et modeste qui avoit conçu l'idée de son ouvrage, pour servir à expliquer les blasons des chevaliers qui assistèrent au troisième chapitre de l'ordre, tenu à Dijon en 1433. Ces blasons peints étoient dans le chœur de la Sainte-Chapelle, bâtie à Dijon par l'un des Ducs, dits de la première race royale. L'église a été détruite depuis peu; mais on a conservé de bonnes copies des blasons dont il s'agit.

Je ne ferai pas au rédacteur des *Anecdotes historiques*, le reproche d'avoir mal transcrit plusieurs des noms qu'il a cités. *Ravenstein*, le duc d'*Aléçon* [p. 186], *Inglebert* de Nassau, *Gruythuse* [p. 189], *Cunnengem* [p. 193], *Isaelstein* [p. 196], *Ferdinand Remon* [p. 198]; au lieu de *Ravestein*, *Alençon*, *Engelbert*, *Gruthuse*, *Gruninghe*, *Lichtenstein*, *Fernand Remontfolck*, etc. Ces légères inexactitudes étoient apparemment dans la copie qu'il avoit sous les yeux, et ses recherches n'en sont pas moins précieuses. Mais j'aurois desiré qu'en donnant un peu plus d'étendue à la partie historique de son Mémoire, il eût dit quelque chose des époques des chapitres de l'ordre, tenus, au moins, jusqu'au règne de Philippe II, sixième chef, et des princes qui remplirent avant lui cette importante dignité. Car, par exemple, lorsqu'il est fait mention, à l'année 1491, *du duc Philippe, qui avoit alors treize ans*, il n'eût peut-être pas été inutile d'annoncer qu'il s'agit de *Philippe* dit *le Beau*, fils de l'archiduc *Maximilien*. Comme son père, parvenu à l'Empire, ne le fit déclarer majeur qu'en 1493, quelques auteurs ont cru qu'il ne devint qu'alors le quatrième chef de l'ordre de la Toison; et Gollut, historien du comté de Bourgogne, n'ose pas admettre l'opinion de ceux qui ont cru qu'il

présida le chapitre tenu à Malines en 1491. L'extrait des archives tirées autrefois de Bruxelles, semble annoncer [p. 190 et 191] que Philippe, qui étoit souverain des Pays-Bas dès l'année 1482, époque de la mort de sa mère Marie de Bourgogne, étoit chef de l'ordre de la Toison d'or au chapitre de Malines en 1491. Il fut roi de Castille en 1504, puis d'Arragon en 1506; mais étant mort dans la même année, il eut pour successeur dans la souveraineté de l'ordre de la Toison, Charles son fils, qui fut depuis empereur sous le nom de *Charles-Quint*. On annonce [p. 180] que le duc *Philippe*, fondateur, *se fit peindre en habit de pélerin*. Ce fait est-il attesté par l'autorité des monumens? Je soupçonne que les auteurs d'où on l'a tiré, ont pris pour un portrait du duc Philippe-le-Bon celui du comte de Charolois son fils, qui existoit jadis dans le palais de Bruxelles. On voyoit, dans ce grand tableau peint en détrempe, le prince portant un cierge allumé, et rendant *à pied* son vœu à Notre-Dame de Boulogne-sur-la-Mer, après la bataille de Montlhéry en 1465. Le comte de Charollois étoit dans cette peinture *armé de son plein harnois de guerre complet, la salade en tête, les éperons chaussés*, et une couronne sur son heaume. C'est peut-être ce signe qui a déterminé les auteurs modernes à attribuer ce pélerinage

au duc Philippe. Mais le témoignage de *Jacques* DUCLERQ, de *Jean* DE HAYNIN, et du Prieur des Carmes d'Arras, tous contemporains, ne laisse aucun doute sur ce tableau dont il doit exister une copie à l'huile dans la maison royale de *Pardo* en Espagne.

L'habillement des chevaliers de la Toison d'or, réglé par l'article vingt-cinq des anciens statuts étoit un *long manteau d'écarlatte vermeille...... richement bordé de larges semences de fusils, cailloux, étincelles, et thoisons, fourré de menu vair........* avec un *chapperon d'écarlatte vermeille à longue cornette sans découper........* Mais *environ l'an* 1468, le duc Charles fit prendre aux chevaliers la robe de velours cramoisi doublé de satin blanc, avec sa devise ajoutée à la bordure. On remarque cette nouvelle décoration dans un tableau en miniature, peint sur vélin, dont j'ai l'honneur de vous envoyer un dessin que j'ai fait moi-même, en réduisant ce tableau au quart à peu près de ses dimensions.

Il représente l'intérieur d'une chapelle dont le plafond divisé en trois parties, paroît être de bois doré. Le carrelage est en compartimens ornés avec goût. La porte laisse voir un petit vestibule plafonné de même, qui donne sur la campagne. L'intérieur, jusqu'à la hauteur des fenêtres, est garni d'une ta-

pisserie d'étoffe de soie bleue légèrement rehaussée d'or avec une bordure blanche et rouge. Cette tapisserie est ouverte seulement en face de la porte. Elle forme un espace carré au milieu duquel est un duc de Bourgogne, vêtu du manteau cramoisi dont je viens de parler, avec le collier d'or et le chaperon; il a la main droite sur la poitrine, la gauche apppuyée sur un livre, et est assis sur un grand trône de bois doré, dont le couronnement est un magnifique dais orné, au fond, de l'écusson de ses armes surmonté d'un heaume, avec les lambrequins et la fleur de lys au sommet; aux deux côtés sont assis sur des bancs à dossier aussi de bois sculpté, et légèrement doré, douze chevaliers du même ordre, vêtus et coiffés de même. Sur le devant est une grande table posée sur de simples treteaux, couverte d'une riche étoffe pareille à celle du dais. On y remarque quelques volumes, et un homme vêtu d'une cotte d'armes de même couleur cramoisi, par dessus un habillement vert, avec un collier, mais sans la toison, et la tête nue, est asssis près de ce bureau derrière lequel un évêque de bout, en chape violette doublée de vert, et coiffé de sa mitre en argent, paroît présenter au Duc un grand livre ouvert, où sont écrits ces mots: *à très-excellent prince, très-puissant et mon très-redouté seigneur monsei-*

gneur le Duc de Bourgogne et de Brabant, de Lothier. Enfin, à droite et à gauche, tout-à-fait sur le premier plan du tableau, sont deux hommes vêtus du même manteau, avec le chaperon pareil, mais sans broderie, ni collier, assis sur des pliants à bras.

Toute cette ordonnance est très-simple : les personnages ont un caractère de dignité et d'attention, très-remarquable ; tout y est extrêmement soigné, et il n'est pas douteux que les figures offrent la ressemblance exacte de quelques-uns des preux du quinzième siécle.

En examinant ce précieux tableau, on se demande à quelle époque et pour quel motif il a été fait. Quelques amateurs qui l'ont vu, comme moi, à Dijon, ont pensé que c'est un ouvrage de Réné d'Anjou, duc de Bar, qui, pendant sa détention dans une tour du palais du duc Philippe, à Dijon, où il resta jusqu'à l'an 1435, passoit son temps, dit-on, à peindre en miniature. Ils ont cru apparemment que le duc de Bar avoit voulu retracer le chapitre de l'ordre de la Toison d'or, tenu à la Sainte-Chapelle de la même ville en 1433. C'étoit en effet un événement récent qui s'étoit passé presqu'en sa présence : et comme l'histoire rapporte que le duc de Bourgogne avoit beaucoup d'égards pour son prisonnier, il pouvoit bien se faire que ce jeune prince

eût choisi un sujet de peinture qui ne pouvoit manquer d'être agréable au Duc fondateur, dont il avoit intérêt de gagner de plus en plus les bonnes grâces.

Le visage un peu allongé du chef de l'ordre, qui semble annoncer une sorte de ressemblance avec le duc Philippe-le-Bon, et la conformité des armoiries qui se trouvent sur le fond du trône, ont pu contribuer encore à accréditer cette opinion. Quant à moi, je ne puis la partager. En effet, en regardant ce tableau avec beaucoup d'attention, on voit sur la bordure de l'etoffe du dais, une devise brodée en or sur une bande à fond bleu. Cette devise écrite ainsi : *je l'ai emprins*, qui signifie *je l'ai pris*, est répétée plusieurs fois, non-seulement sur le dais, mais encore sur la broderie du manteau dont le duc et les chevaliers sont revêtus. Or, on sait que c'étoit la devise du duc Charles dit le Guerrier, qui l'avoit adoptée peut-être depuis qu'il avoit surpris à Péronne, et laissé assez longtemps dans l'inquiétude, le roi Louis XI; parce qu'il s'étoit aperçu que sous l'apparence de la bonne amitié, ce roi travailloit sourdement à soulever les Liégeois contre lui.

Cette circonstance ne permet pas de penser que le tableau ait pu être peint avant la mort du duc Philippe-le-Bon. Il ne paroît pas que

Charles son fils et son successeur ait eu le loisir d'assister à plusieurs chapitres de l'ordre de la Toison d'or. L'histoire fait mention seulement du onzième chapitre tenu à Bruges en 1468, et du douzième qui eut lieu en 1473 à Valenciennes. Le tableau pourroit représenter l'un de ces deux chapitres. Les chevaliers qu'on y voit sont tous décorés suivant la nouvelle ordonnance du duc Charles; ils ont jusqu'au pantalon de velours cramoisi; la toque ou le chaperon sont aussi semblables. Les chaperons n'ont plus la pièce qui pendoit sur l'épaule au temps de Philippe-le-Bon : quatre chevaliers seulement, qui paroissent plus âgés, ont conservé cette pièce; ce sont des anciens qui sont restés attachés à cette ancienne coiffure de leur ordre. Il en est deux qui tiennent chacun un petit bâton doré. L'un ne seroit il pas *Thibaut de Neufchâtel*, créé maréchal de Bourgogne en 1467, qui mourut en 1473; et l'autre *Antoine Batard de Bourgogne*, premier chambellan, qui vécut jusqu'en 1504. Le premier avoit été fait chevalier de la Toison d'or, au dixième chapitre, tenu à Saint-Omer en 1461; et le second étoit chevalier dès l'année 1456.

Il est remarquable qu'en ajoutant cette circonstance à celle du rang que chacun de ces personnages occupe, suivant son ancienneté dans l'ordre, on peut les nommer tous;

et seroit-ce pousser la supposition trop loin, que de voir dans des figures peintes avec le plus grand soin, la ressemblance même plus ou moins exacte des personnages qu'on avoit voulu représenter? L'artiste a eu certainement cette intention. Il a fait par respect la figure du Duc dans une proportion plus forte que les autres; mais quand on compare les figures de quelques-uns de ces chevaliers, avec celles que nous connoissons, d'après les mausolées, dessins ou autres monumens, comme celles du bâtard Antoine, de Philippe Pot, du Duc lui-même, etc., on ne peut s'empêcher, sans toutefois trouver ici une vérité historique, d'accorder au moins beaucoup de vraisembiance à la conjecture que je viens d'annoncer.

Les chevaliers peuvent dont être dénommés ainsi qu'il suit:

15. ANTOINE, *seigneur de Croï.*
26. *Simon* DE LALAIN.
39. JEAN, *duc d'Alençon.*
50. JEAN, *seigneur de Lannoy.*
54. ANTHOINE, *bâtard de Bourgogne.*
59. THIBAUT DE NEUFCHATEL.
19. BAUDOIN DE LANNOY *le Bégue.*
28. *Jean* DE MELEUN, *seigneur d'Antoing et d'Epinoy.*
47. JEAN, *duc de Clève, comte de Lamarck.*
53. *Jean* DE BOURGOGNE, *comte d'Etampes.*

58. Adolphe *le jeune, duc de Gueldres.*
60. *Philippe* Pot, *seigneur de la Roche Nolay.*

On m'objectera que le bâtard de Bourgogne étoit moins ancien chevalier que le seigneur de Lannoy, et que cependant il paroît dans le tableau placé avant lui. Ce changement de place pouvoit avoir été occasionné par quelque réglement particulier résultant de la naissance du Bâtard ou des prérogatives de sa place; mais cette considération est trop minutieuse pour qu'on s'y arrête.

Les quatre personnages placés sur le devant du tableau sont sans contredit les officiers de l'ordre. Celui qui est assis devant le bureau, vêtu d'une cotte d'armes sans manteau ni broderie, mais avec un simple collier, est le Roi d'armes, auquel on donnoit le nom de *Thoison d'or*. Il porte sur sa poitrine, du côté gauche, un petit médaillon en émail, aux armes du Souverain. Cette décoration étoit son signe distinctif; et, en cas de mort, ses héritiers étoient tenus de la rendre au trésorier. Enfin ce qui ne permet pas de se méprendre sur la qualité de ce personnage, c'est qu'il est le seul qui ait la tête nue. En effet, quoiqu'il fût, comme nous l'apprend Gollut (2), *autorisé et respecté*

(2) *Mémoires de la Franche-Comté*, in-folio, p. 817.

grandement, il n'est pas moins vrai qu'il étoit le dernier des quatre officiers de l'ordre de la Toison d'or.

Ceux dont le rang étoit immédiatement au dessus de celui du Roi d'armes, étoient le trésorier et le greffier. Ces deux officiers sont représentés ici en manteaux pareils à ceux des chevaliers, ornés d'un simple rebord, mais sans broderie. Ils sont coiffés du même chaperon; mais ils ne portent pas le collier de l'ordre, parce que, quoiqu'ils fussent choisis parmi des personnes de distinction, ils n'étoient cependant pas chevaliers, et voilà sans doute aussi pourquoi ils ne sont pas dans les rangs à droite et à gauche du Duc.

Les mêmes circonstances se rapportent au chancelier de l'ordre, qui en étoit le premier officier, et qui devoit toujours être choisi parmi les personnages constitués en prélature. Je pense que l'évêque qui est debout derrière le grand bureau, dans l'habit de cérémonie que les évêques portoient dans ce temps-là à l'église, et qui présente un livre ouvert au Duc souverain, n'est autre qu'un certain Guillaume *Fillastre*, qui fut successivement moine de Saint Pierre de Châlons-sur-Marne, prieur de Cermaise au duché de Bar, abbé de Saint Thierry, près de Reims, évêque de Verdun, puis de Toul,

abbé de Saint Bertin, et enfin évêque de Tournay, et chancelier de l'ordre de la Toison d'or. Il avoit pris cette qualité à la tête d'un grand ouvrage qui a paru imprimé en 1517 et 1530, sous le titre suivant: *la Toison d'or, ordre de chevallerie, où sont les vertus de magnanimité et de justice appartenant à l'état de noblesse, et où sont contenus les faits, tant des maisons de France, de Flandres et de Bourgogne, que d'autres rois et princes* (3).

Un article des réglemens ordonne au greffier de l'ordre de faire deux livres en parchemin, *en chacun desquels sera écrite la fondation dudit ordre, les causes, ordonnances et statuts d'icelui..... Et au commencement desdits livres*, est-il ajouté dans le même article, *sera historié la présentation du souverain et des vingt-quatre premiers chevaliers dudit ordre, ci-dessus nommés....* On pourroit penser, d'après cette disposition, que le tableau dont il s'agit étoit l'un des frontispices des livres tenus par le greffier. Rien d'apparent ne détruit cette conjecture, que le nombre des chevaliers qui peut fort bien avoir été réduit à douze sur le titre du livre des statuts et des délibéra-

(3) *Bibliothéque historique de la France*, nouvelle édition, t. 3, n.° 40,410; et t. 4, au *Supplément.*

tions des chapitres, depuis l'époque de l'institution.

Cependant il paroît plus naturel de présumer que cette belle miniature étoit jointe à une copie que l'évêque de Tournay avoit fait faire de son ouvrage sur l'ordre dont il étoit chancelier, avant que cet ouvrage fût imprimé. Il y est représenté lui-même offrant son livre au duc Charles : on lit distinctement sur le livre qu'il présente, la dédicace ordinaire : *à très-excellent prince, très-puissant et mon très-redouté seigneur*, etc. C'est assez sans doute pour attester que cette peinture a dû être placée à la tête d'une copie manuscrite en vélin, du livre de Guillaume, évêque de Tournay. Les auteurs s'accordent à dire que ce prélat mourut en 1473 ; c'est donc au plus tard dans le cours de cette année que notre peinture a été faite. Elle représente les plus anciens ou les principaux chevaliers qui existoient à cette époque, peut-être ceux qui avoient assisté au chapitre tenu à Valenciennes depuis peu de mois ; et sa belle conservation annonce même qu'elle a été longtemps dans le livre pour lequel on l'avoit exécutée.

Reste à savoir si ce manuscrit, qui appartenoit sans doute au duc de Bourgogne, a été conservé. La *Bibliothéque historique de la France* annonce bien qu'il existoit autrefois

dans la Bibliothéque de la ville de Paris, une copie manuscrite de l'ouvrage de l'évêque Guillaume; mais comme l'éditeur n'observe pas que cette copie eût rien de remarquable, et que celle qui avoit été présentée au Duc par l'auteur lui-même, devoit être d'une rare beauté, si l'on en juge d'après la miniature dont il est question, il est probable que la copie dont on a parlé dans la *Bibliothéque historique*, n'est pas la même que celle qui a été faite par les ordres de l'évêque de Tournay.

Vers le même temps on vit paroître aussi des copies de statuts de quelques autres ordres de chevalerie, que la peinture s'est pareillement efforcée de décorer. Je ne citerai que les deux miniatures qui ont été faites pour accompagner *le livre de l'institution des chevaliers de Saint-Michel*, ordonnée par Louis XI en 1469 (4), et notamment celle où ce Roi est représenté assis sur son trône au milieu des chevaliers de son ordre. Elles avoient été faites environ l'an 1476, à l'instar de celles qui nous retracent les principales décorations de l'ordre de la Toi-

(4) Voyez le *Catal.* DE LA VALLIÈRE, *liv. rares*, tom. 3, n.° 5293. La *Bibliothéq. histor. de France* annonce ce beau manuscrit avec quelques différences, et comme existant en Angleterre.

son d'or. Mais il faut convenir que c'est sans contredit pour cette dernière corporation militaire, que les artistes ont composé les plus beaux ouvrages, soit en blasons, soit en autres détails historiques, dans un temps où l'on ne peignoit presque que ces sortes de sujets.

Ce 11 novembre 1809.

TYPOGRAPHIE.

Discours *sur les premiers effets de l'Invention de la Typographie; par* Chr. Baron d'Arétin, *Bibliothécaire en chef de S. M. le Roi de Bavière, Membre de l'Académie royale de Munich, de la Société royale de Goettingue*, etc., etc.

Toute invention d'un grand intérêt est accompagnée dans son origine et dans les premiers essais, qu'on en fait, de tant de circonstances remarquables; elle donne l'essor à tant de facultés, elle excite un étonnement, un mouvement si universels, qu'il doit nous importer beaucoup, d'observer les impressions qu'elle fait naître dans l'esprit des contemporains, au moment où elle se montre soudainement à leurs regards.

Sous ce rapport, on n'a pas encore obtenu, sur l'invention de la Typographie, des notions aussi complètes, qu'il eût été possible d'en recueillir d'après le grand nombre de traités qui ont paru sur ce sujet.

Ce n'est qu'un art mécanique, il est vrai, dont nous nous proposons de considérer les commencemens et les premiers résultats. Un tel sujet paroîtra peut-être ne devoir procu-

rer que des jouissances très-imparfaites à des esprits accoutumés à goûter les agrémens des arts libéraux, ou à s'élever aux hautes conceptions de la philosophie : car un mécanisme, quelque surprenant qu'il soit, dès que son exercice est purement manuel, ne suppose que des idées communes et des habitudes grossières : alors le sentiment de l'admiration s'affoiblit. Mais si l'on considère, que cet art mécanique a produit dans le monde politique et religieux ces grandes révolutions, qui sont l'objet de l'histoire ; si l'on considère, que l'Imprimerie est devenue, pour la pensée, un instrument de communication, dont ni le temps ni l'espace ne peuvent arrêter les effets ; si l'on considère, que c'est à l'aide de l'Imprimerie, qu'on a pu saisir et comparer les inventions, les expériences, les arts et les sciences ; qu'elle est devenue l'inviolable palladium de la vérité désormais impérissable : ces avantages réunis assureront à ce mécanisme, si légèrement apprécié d'abord, un degré de gloire, auquel des arts plus distingués dans la pratique ne sauront que rarement atteindre : ce ne sera plus alors l'atelier de l'Imprimeur, mais le génie secret qui le guide, qui fixera notre attention.

Du roseau, de l'écorce, des feuilles, des tablettes enduites de cire, d'autres matériaux

de ce genre, dont le besoin prescrivoit l'emploi; tels étoient les moyens dont les anciens faisoient usage pour fixer et transmettre la pensée. Les inconvéniens graves, inhérens à ces moyens de communication, étoient peu propres à tranquilliser sur la conservation des productions du génie (1); mais ces productions doivent être impérissables par cela seul qu'elles étoient parfaites. Le même génie, qui leur avoit donné le jour, voulut les conduire à travers les siécles, et les protéger contre les ravages du temps.

Les anciens empires ne s'écoulèrent que progressivement. De grands hommes pressentirent et signalèrent leur chûte. Tacite, le dernier des vrais Romains, présageoit la catastrophe. Cette teinte austère et sombre, répandue dans ses Annales, est le reflet de la douleur qui brisoit son ame. L'écrivain disparut après avoir en quelque sorte allumé la lampe sépulcrale sur le tombeau de sa patrie.

Ainsi quand le génie de la culture antique fit place aux principes de la science moderne, quelques esprits privilégiés échappèrent encore au désastre, se montrèrent à ceux de la race nouvelle, leur dévoilèrent les trésors de l'antiquité et frayèrent la route du sanctuaire à ceux qui voulurent y pénétrer.

Cependant le nombre de ces hommes éclairés diminua sensiblement jusqu'à ce qu'ils s'éclipsèrent tout-à-fait. Dans le moyen âge, les moines seuls consacrèrent leurs loisirs à la conservation des manuscrits. Sans le secours de ces laborieux Cénobites, à peine quelques débris de ces monumens littéraires seroient parvenus jusqu'aux temps, où ils devoient produire dans les lettres une révolution générale. Alors les généreux souverains de quelques états s'associèrent aux hommes de génie, pour sauver de la destruction les précieux restes de l'antiquité, et les exposer à la vénération publique.

L'Italie fit naître bientôt des hommes unis par le sentiment à ceux qui depuis des siécles les avoient précédés dans la carrière. Ils interrogèrent de vénérables ruines. D'heureuses conjectures les favorisèrent, ils atteignirent leur but, et les anciens ressuscitèrent.

C'est aux travaux des Bocoacc, des Pétrarque, des Médicis que nous sommes redevables de respirer l'air de l'ancienne Grèce et de l'ancienne Rome; de nous instruire avec Socrate à l'ombre des platanes; de nous promener au Lycée avec Platon; de nous enthousiasmer aux sublimes récits d'Homère, et à la peinture des grands hommes, tracée par Plutarque; enfin de nous former

à la même école, qui a fourni les Périclès et les Scipions.

Les études de ces hommes généreux reçoivent un encourageant accueil. Une noble émulation se propage; on ambitionne de toutes parts le titre de restaurateur des lettres : on fouille les Archives, les Bibliothéques; et chaque lustre s'annonce par d'importantes découvertes. La recherche des vieux manuscrits devient un objet de mode pour les hommes titrés, et l'ardeur de les recueillir est telle que ces précieux monumens sont regardés par eux comme le plus riche ornement de leurs maisons (2).

Ainsi plusieurs classes de la société ne tardèrent pas à sentir la nécessité de se livrer à la lecture des livres classiques. Elle fut même appréciée par les professeurs des Universités. Ce fut un grand succès; car ces instituts avoient jusques-là plutôt retardé qu'avancé les progrès de la science par la manie de restreindre aux quatre Facultés la matière de l'enseignement.

La science de l'histoire reprit en même temps de l'éclat, et avec elle les autres sciences qui lui servent de cortége.

Cette époque, déja si riche en procédés utiles, fut encore illustrée par l'invention du papier de lin, invention précieuse, qui fut comme l'avant-coureur de cette grande

révolution qui bientôt devoit naître de la Typographie.

Le papier devenu plus commun étendit l'usage de l'écriture, et facilita celui des livres classiques, à mesure qu'on en trouvoit les originaux. Ainsi ces livres, qui, jusques-là, n'étoient réservés qu'au luxe des grands, et dont quelques savans s'étoient servi dans leur travail, furent enfin un bien commun à tous. Ainsi le génie des anciens reparut dans toute sa vigueur; il la déploya contre les formes étiques du génie du moyen âge: ainsi l'univers se ressentit de cette lutte, sur laquelle nos regards se reportent encore avec tant d'intérêt.

Mais cette opposition entre l'ancien et le nouveau génie ne put que secrètement éclater à sa naissance; elle dut échapper à la connoissance de la multitude, parce qu'on manquoit alors des moyens de communication, d'une littérature commune, parce que la république des lettres n'existoit pas.

Cet état d'isolement, dans lequel étoient plongés non-seulement les trésors de l'esprit humain, mais les savans eux-mêmes; cet état, dont on peut à peine se faire une idée, devoit nécessairement retarder les progrès du génie classique à peine rappelé à la vie.

Si l'on réfléchit sur ces temps malheureux,

si l'on considère les difficultés qui s'opposoient aux efforts des savans, peut-on ne pas plaindre et admirer ceux qui en triomphèrent? — Les manuscrits étoient rares; ceux qui les possédoient y attachoient un grand prix; on pouvoit à peine en acquérir un petit nombre; ceux qui étoient assez heureux pour s'en procurer, étoient obligés de consumer tous leurs loisirs à les dépouiller et à en tirer des copies; les bibliothéques publiques étoient alors inconnues; et, si quelques-unes étoient ouvertes aux zélateurs de l'antiquité, elles ne leur offroient que de foibles secours.

Tels furent les obstacles, qu'eurent à combattre *Laurent de Médicis, Jean de Ravenne, Poggio* et tant d'autres (3). L'admiration s'exalte, si l'on jette un coup-d'œil sur l'état de langueur qui caractérise le siécle dans lequel ils vivoient.

Le quinzième siécle n'avoit pas reçu de ceux qui le précédèrent un legs bien distingué. Il trouva de toutes parts la trace des fureurs de parti, toujours en opposition, et toujours destructives.

Dans l'église, ceux-là même qui l'avoient gouvernée avoient laissé éclater les humiliantes discordes qui déchiroient son sein.

Les puissances ecclésiastiques et séculières avoient ouvert la lutte. Les différends de Philippe-le-Bel avec Boniface; le décret des

Electeurs d'Allemagne, par lequel ils convinrent de ne plus faire sanctionner par le Siége apostolique la nomination de leur souverain, furent les premiers coups qu'elles se portèrent, et ces coups furent décisifs.

Pouvoit-il être question d'une république des Lettres à cette sinistre époque, où les plus précieux ouvrages des anciens étoient impitoyablement proscrits? La saine raison pouvoit-elle ne pas être opprimée par les subtilités de la dialectique?

L'invention de la poudre à canon, et le changement universel dans l'esprit militaire qui en fut l'effet, imprimèrent une direction plus régulière à tous les états de l'Europe. Cela servit à simplifier l'administration par la concentration du pouvoir.

Les habitans des cités, qui ne furent plus obligés de s'enrôler sous les drapeaux, se livrèrent aux arts et aux métiers. A la même époque, les familles nobles, les plus riches en fonds de terre, s'étoient la plupart insensiblement éteintes par les émigrations des Croisades. Le tiers-état, les gouvernemens même avoient ainsi gagné plus d'espace. Ils en profitèrent pour créer un meilleur ordre de choses; et ce n'est qu'aujourd'hui, que nous goûtons les fruits de cette amélioration.

L'établissement du tiers-état, la concentration du pouvoir suprême détruisirent la

féodalité, donnèrent aux constitutions et à la jurisprudence, des formes plus solides, et ouvrirent la route à la culture de l'esprit, au perfectionnement des mœurs.

On conçoit qu'une insurrection si prononcée contre les institutions du moyen âge ne put, à son origine, être à l'abri des difficultés et des secousses. Une fermentation soudaine agita le corps politique, celui du clergé, protégé par les conciles, et celui même des gens de lettres; comme si la soif d'une révolution dût être générale et portée à son comble. Cette fermentation provenoit de la fluctuation et du vide des idées, disposition de l'esprit, qui produit ordinairement le desir du changement.

Tel étoit, au commencement du quinzième siécle, l'état de la littérature en Europe. Tout étoit préparé pour sa restauration. Un nouvel ordre de choses étoit devenu, pour les esprits du Nord, comme pour ceux du Midi, l'objet de leurs vœux les plus ardens; mais, n'ayant aucun moyen de communication, ils ignoroient que ces vœux leur fussent communs. L'on ne peut douter, que l'ignorance et la confusion ne fussent devenues indestructibles, si ce défaut de communication eût encore duré quelques années.

Mais alors parut tout-à-coup le grand phénomène, qui devoit guérir le mal, transmettre

universellement et rapidement les conceptions humaines, et les garantir de l'oubli : *la Typographie fut inventée.*

Cette découverte, comme toutes celles qui font époque dans l'histoire, ne doit pas son origine à l'amour du bien public, mais seulement au génie industrieux de l'homme, qui se suffit à lui-même dans ses créations. L'intérêt particulier, mobile toujours si puissant et si actif, ne concourut pas moins au perfectionnement de cet art.

Mais ce perfectionnement ne s'opéra que très-lentement : et ce n'est pas exagérer en disant, que plusieurs générations virent la Typographie pour ainsi dire dans un état d'imperfection.

Quoique cette importante époque semble se rapprocher de la nôtre, l'invention de la Typographie sera toujours un objet d'étonnement et d'admiration pour quiconque voudra se transporter en idée dans un Monde, où l'on ne voyoit aucun livre imprimé (4), pour quiconque voudra se représenter les prodigieux changemens qui ont été opérés à l'aide du nouvel art. Cet étonnement doit redoubler en nous, qui sommes nés pour ainsi dire au milieu des Bibliothèques et des maculatures.

Pour dessiner exactement le tableau du nouvel ordre de choses établi par l'inven-

tion de la Typographie, et pour ne pas confondre les objets, il est nécessaire de les partager en groupes, que l'on doit envisager séparément.

Sur le premier plan se montrent *les Imprimeurs* eux-mêmes : et ce premier coup-d'œil rappelle un fait bien humiliant pour l'humanité. Nous voyons un ingénieux inventeur frustré tout à-coup des fruits de son industrie, et en proie à la misère, tandis qu'un homme avide s'attribue la gloire de l'invention, et s'en approprie les bénéfices. *Jean* FAUST ravit à *Jean* GUTTENBERG tous ses droits (5), quitte Mayence et court s'ouvrir à Paris une nouvelle source de richesses. Soit pour donner le change, soit pour favoriser sa cupidité, il y vend comme manuscrits les produits de l'invention de Guttenberg. Mais la fraude est bientôt découverte, et un arrêt du parlement de Paris le condamne à indemniser ceux qu'il avoit dépouillés (6).

L'Art typographique s'établit sans bruit dans les autres pays; et la seconde moitié du quinzième siécle avoit à peine commencé, qu'il étoit répandu dans toute l'Europe, sans que des événemens dignes d'attention eussent marqué ces établissemens.

Les Imprimeurs se multiplièrent en Italie plus qu'ailleurs. Quarante villes de ces con-

trées leur avoient donné asyle, lorsqu'ils n'avoient été encore établis que dans quinze villes de l'Allemagne (7). Cette branche de commerce florissoit principalement à Venise et à Naples. Naples, pour honorer le propagateur de la Typographie, le célèbre Sixte Risinger, voulut l'élever à l'épiscopat. Il préféra retourner à Strasbourg sa patrie, non sans avoir répandu dans l'Italie l'amour et les secrets de son art.

Alors, comme on le voit encore en France, les Imprimeurs étoient Libraires, ce qui leur ouvrit une double source de prospérités commerciales. Citons entre autres KOBURGER, qui possédoit vingt-quatre presses à Nuremberg, y occupoit plus de cent ouvriers, et avoit établi des magasins dans seize villes principales de l'Europe.

La plupart des Imprimeurs renoncèrent, dans la suite, au commerce de la librairie. Il résulta de cette démarcation, que ce ne furent plus les Imprimeurs, mais les Libraires qui donnèrent leur attache aux ouvrages, ce qui fit naître parmi les premiers un grand relâchement dans le perfectionnement de leur art.

Outre l'Imprimerie et la Librairie proprement dites, les Imprimeurs avoient d'abord attaché aux charges de leurs professions la fonte de caractères et la correction des épreu-

ves (8). Ces attributions formèrent bientôt de nouvelles branches de travail, et donnèrent lieu à la création d'autres métiers distincts. On vit s'élever des ateliers de Relieurs, de Graveurs, et des manufactures de papier. Le nombre de ces arts mécaniques s'accrut au point que de nos jours on en compte quatre-vingts en activité pour le service de l'Imprimerie.

Dans cette multitude de professions, celle de correcteurs des épreuves étoit considérée comme la plus importante, elle tenoit le premier rang après celle d'imprimeur. Elle n'étoit confiée qu'à des hommes distingués par leurs lumières : ils s'obligeoient sous la foi d'un serment de ne laisser aucun *erratum*. Le célèbre ALDE fonda à Venise une Académie, dont les membres ne devoient avoir d'autre soin que de donner à l'Art de l'Imprimerie toute la beauté et toute la pureté possibles (9). A Anvers, six savans, employés dans la qualité de correcteurs, étoient toujours à la solde de PLANTIN : à Venise encore, BOMBERG, qui ne s'attacha qu'à l'impression des ouvrages hébraïques stipendioit plus de deux cents Israélites.

Des hommes, qui dirigeoient le travail des savans, devoient briller par le savoir. Celui des Imprimeurs étoit, dans les commencemens, si éminent que la plupart donnoient eux-

mêmes des commentaires sur les ouvrages classiques qui sortoient de leurs presses (10). Leurs ateliers méritèrent d'être regardés comme un centre de réunion pour les hommes instruits et éclairés.

Je ne fatiguerai pas l'attention par les minutieux détails des circonstances qui amenèrent la dissémination des catalogues (11), des souscriptions, des prénumérations, des affiches, des journaux critiques, des contrefaçons; j'observerai seulement, sur ces derniers, qu'elles suivirent de très-près l'invention de l'Imprimerie, et qu'elles tournèrent à la gloire des Imprimeurs, dont elles blessoient les intérêts. Les obscurs auteurs des contrefaçons, pour procurer à leurs ouvrages de l'éclat et du débit, étoient obligés de les décorer des noms et des types des Imprimeurs les plus renommés.

Fixons maintenant nos regards sur le second plan du tableau, il nous représente *les hommes de lettres*, qui formoient dans l'Art de l'imprimerie la classe la plus active.

Personne plus qu'eux ne devoit s'intéresser aux succès de l'Imprimerie. Elle offroit à leur intelligence ce point d'appui, que demandoit Archimède pour ébranler le monde. Par elle, ils commandoient au temps, ils traversoient les espaces, ils existoient toujours, ils se trouvoient partout. Chez tous

les peuples, à travers toutes les générations, ils pouvoient s'assurer un nom glorieux.

Les difficultés inséparables de la transcription et de la correction des manuscrits avoient disparu (12). Le temps fut économisé, et l'on put se procurer, à un prix modéré, les trésors de la littérature. Ainsi les lettres, qui, jusques-là, avoient été le domaine des riches, devinrent la propriété de tous; ainsi les prêtres et les chevaliers virent se former à leurs côtés un troisième ordre de nobles, qui, comme eux, pouvoit prétendre à l'illustration.

Cette révolution, sans doute, devoit flatter la vanité et l'intérêt personnel de quelques ames étroites, mais les ames élevées étoient fortifiées par cette sublime pensée : *il existe un public ; nous avons le Monde entier pour interlocuteur.*

Bientôt on vit s'élancer dans la carrière un grand nombre d'écrivains. Ils essayèrent de représenter avec l'énergie qui caractérise les ames fortes, ce beau idéal dont leur génie, depuis longtemps, échauffoit, dans le silence, le précieux germe, ils soufflèrent dans l'esprit de leurs contemporains les grands sentimens qui les animoient.

Ainsi le clergé cessa de dominer exclusivement par les lumières ; les écrivains ne tardèrent pas à prouver qu'eux aussi

étoient dignes de fixer l'attention des gouvernemens et des grands.

De cette manière les hommes lettrés prirent insensiblement connoissance des affaires politiques; mais, dans ces temps où un mouvement général se faisoit sentir, ils éprouvèrent un sort à peu près égal à celui qui, dans une révolution semblable, étoit réservé aux savans modernes. Ils avoient approfondi les besoins actuels, l'urgence, et la nature des secours applicables aux circonstances; ils les connoissoient beaucoup mieux que les hommes d'état : ceux-ci méprisèrent les conseils des hommes sages et bien intentionnés; cet orgueil attira des maux sans nombre, dont ils devinrent les victimes, et qui désolèrent les Etats dont le salut leur étoit confié.

Il est hors de doute, que l'établissement de la Typographie imprima un mouvement rapide à l'étude de l'histoire et de la politique. Les autres études restèrent, il est vrai, en arrière. C'est ce qui a donné lieu à cette remarque de Robertson : « Le nouvel « ordre de choses qui fut amené par l'invention de la Typographie s'écarta de la « marche ordinaire que les sciences et les « arts suivirent ailleurs à leur éveil : car la « poésie fut le premier art que toutes les « nations cultivèrent, tandis qu'à la nais-

« sance de la Typographie, les premiers hom-
« mages de l'esprit humain furent consacrés
« à une aride dialectique.»

Avouons cependant, que cette remarque de Robertson est plus éblouissante que fondée. L'extrême différence, qui existe entre l'état de la littérature à son premier développement et l'état des lettres à leur renaissance, auroit dû ne pas échapper à cet esprit observateur. Quand la Typographie parut, l'Europe avoit déja fini sa carrière poétique, le génie de la poésie fleurit principalement à ces époques où les idées sont nouvelles, et privées du concours des grandes connoissances. On devoit donc s'attendre que la Typographie alloit favoriser les sciences qui ont pour base la mémoire, préférablement à un art qui est du ressort de l'imagination.

De cette application aux premières de ces sciences sortirent d'autres branches très-importantes de la littérature, telles que l'art de la critique, les études méthodiques et encyclopédiques. Elles avoient dû jusques-là rester dans un état d'inertie, parce qu'on manquoit d'objets de comparaison et d'aperçus généraux.

On conçoit sans peine la prodigieuse influence de la Typographie sur les Universités, sur les Colléges, sur tous les Instituts littéraires.

Les bibliothéques surtout lui doivent pour ainsi dire d'ètre impérissables. Dans les temps qui précédèrent immédiatement sa création, une collection de cinquante à soixante ouvrages formoit déja une bibliothéque considérable. Grand nombre d'œuvres classiques disséminées dans un vaste empire, étoient en quelque sorte introuvables. La Bibliothéque royale de Paris, l'une des plus renommées, n'étoit pas plus riche en bons ouvrages que celle d'un étudiant de nos jours.

Quand les livres *imprimés* devinrent communs, leur acquisition fut si peu dispendieuse que des particuliers en firent des collections à côté de celles des souverains et des couvens. Les Savans s'approprièrent les ressources qui naguères ne pouvoient appartenir qu'à des *Lucullus*.

Quelques-uns joignirent à ces acquisitions celles de presses typographiques. C'étoit un objet de spéculation lucrative dans un temps où non-seulement les productions des hommes de lettres ne leur donnoient aucun profit, mais où le métier d'auteur obligeoit à beaucoup de frais.

Ils tiroient de leurs imprimeries cet autre avantage bien appréciable, qu'aucune erreur typographique ne déparoit leurs ouvrages. Ces erreurs étoient un grand malheur à leurs

yeux; peu d'entre eux cependant y furent aussi sensibles qu'*Alexandre* Guidi, qui mourut de chagrin pour une faute d'impression.

Les *artistes* occupent la troisième place parmi les hommes, dont l'activité s'exerça dans l'Art typographique. L'Imprimerie leur donna l'occasion d'inventer la gravure sur cuivre, à l'aide du burin; de là naquit une nouvelle branche d'industrie.

Peu après l'invention de la Typographie, les graveurs en bois furent forcés de renoncer à l'impression xylographique. Son utilité avoit pris sa source dans la publication de petits livres usuels et de quelques feuilles volantes (13). La lente manipulation des caractères fixes ne pouvoit atteindre la promptitude que permettoit l'emploi des caractères mobiles. L'étude du dessin devint donc pour les graveurs le principal objet de leur application, et d'artisans qu'ils étoient, ils s'élevèrent à la classe des artistes.

Le premier et en même temps le plus précieux monument de la gravure en bois unie à l'Art typographique est le fameux *Pseautier*, qui vit le jour en 1457, et qui fut réimprimé en 1459.

Le quinzième siécle n'étoit pas encore écoulé, que la gravure en bois avoit acquis son dernier degré de perfection. On vit alors paroître des éditions dont le luxe typo-

graphique n'a pu être surpassé jusqu'à nos jours.

Peut-on voir rien de plus magnifique et de plus parfait, que l'*Histoire de la Vierge*, celle de la *Passion de Jésus-Christ*, l'*Apocalypse*, etc., ornés des figures dessinées par *Albert* Durer, ou l'*Hypnérotomachie*, autrement dite le *Songe de Polyphile*, décorée des superbes vignettes dessinées ou par Raphael lui-même, ou par *André* Mantegna? Le poëme du *Theuerdank*, appelle l'attention sous d'autres rapports également intéressans.

On confioit quelquefois aux artistes l'honorable soin d'appliquer les plus belles productions de leur art à l'ornement des livres, qu'on vouloit faire imprimer dans tout l'éclat du luxe typographique. La Bibliothéque royale de Munich posséde un monument de ce genre, qui efface tout ce que le génie du dessin et de la typographie a pu produire de plus merveilleux, c'est un *livre de prières* imprimé sur vélin, et décoré de dessins marginaux d'*Albert* Durer. L'*Imprimerie lithographique* de Munich, dirigée par son inventeur *Aloys* Senefelder, a fidèlement retracé tous ces dessins copiés par l'habile artiste Strixner. Le savant M. de Goethe en a rendu compte dans la Gazette littéraire de Jéna, année 1808, N.° 67.

Les progrès de l'art du burin furent plus tardifs que ceux de la gravure en bois; et ce ne fut qu'à mesure que celle-ci dégénéra que ceux-là concoururent aux succès de la Typographie.

Tels furent les talens et l'emploi des hommes à qui l'Imprimerie est redevable de son existence et de son perfectionnement.

Reportons maintenant nos regards vers l'esprit public qui caractérisoit ces époques.

Certes, on ne pourra nous accuser de partialité, si nous disons que pendant les premières années qui suivirent la naissance de la Typographie, l'esprit de nos aïeux n'étoit pas plus cultivé que ne l'est aujourd'hui celui de la multitude. On colporte encore dans les foires des campagnes les mêmes livres qui servoient exclusivement à la lecture des premières classes de la société, tels que l'*Histoire de l'Empereur Octavien*, de *Mélusine*, des *quatre Fils Aimon*; *quand il est bon d'ouvrir les veines*, etc. (14).

Le petit nombre d'idées renfermées dans ces ouvrages étoit un cercle magique, sur lequel l'attention des lecteurs se fixoit invariablement. Le charme ne fut rompu que par la publication des Saintes Ecritures et de l'Histoire Ancienne; et quand les voyageurs donnèrent leurs relations sur les terres qu'ils avoient découvertes, les connoissances se mul-

tiplièrent, les idées s'agrandirent, on fut frappé de l'existence de faits et d'événemens inouïs jusqu'alors.

Les livres offerts à la curiosité du lecteur crédule lui ouvrirent inopinément le spectacle d'un Monde nouveau peuplé d'Israélites, d'Ægyptiens, de Grecs, de Romains, d'Africains et d'Américains. Ainsi, sans s'en apercevoir, il fut transporté d'un Monde fantastique dans un Monde réel. Son intelligence, enrichie par la connoissance de faits sans nombre et de thèses nouvelles, put dès-lors établir des comparaisons, et se former des aperçus qui avoient toujours dû lui échapper. En état, pour lors, de méditer et de juger les objets dans leurs rapports intrinsèques, il put les envisager sous différens points de vue. Son esprit ressembla parfaitement à celui d'un jeune homme qui, lancé pour la première fois sur le théâtre du Monde, parvient, à l'aide de la réflexion, à l'apprécier à sa juste valeur.

Mais c'étoit principalement sur les opinions religieuses, que la nouvelle instruction devoit exercer son influence. Les documens qui servent de preuves à la religion chrétienne, furent examinés; on la découvrit dans toute sa pureté.

Dans la politique, même opposition entre les chimères et la réalité. Le sentiment de

l'indépendance et la haine de la tyrannie devoient s'allumer à la lecture des ouvrages classiques et des chroniques, dans lesquels étoient tracés avec chaleur et énergie, et toujours avec le ton simple de la vérité, les grands exemples de la patrie. On commença à pressentir les principes du droit naturel et à sentir les défauts de la plupart des institutions publiques.

De ce rapide élan vers la civilisation, il résulta que la sottise fut couverte de mépris, que l'injustice excita l'horreur. Ainsi se forma le tribunal terrible, dont on n'aperçut l'existence que lorsque sa puissance fut irrésistible, ce tribunal, qui, déployant une force immense, étendit sa jurisdiction sur toute l'Europe : *le tribunal de l'opinion publique.*

L'idée du *bon*, dont les ames nobles et éclairées possédoient le germe, trouva dans le tribunal de l'opinion publique un représentant irrécusable; elle se développa dès-lors pour le bien général, et ce bien fut à l'abri de toute attaque et de toute violence. Les ateliers typographiques portèrent les intérêts de tous au pied du redoutable tribunal, et la liberté de la presse y plaida la cause de l'humanité.

Les hommes puissans craignirent pour leur autorité. Il s'éleva dans leur esprit une question, à laquelle ils n'avoient pas pensé jus-

qu'alors : « s'il est plus convenable de laisser « les peuples dans l'ignorance, que de les « instruire de leurs droits et de leurs de- « voirs. »

Les moyens opposés que les différens gouvernemens employèrent pour resoudre la question, décela l'esprit qui dirigeoit chacun d'eux. Les gouvernemens paternels favorisèrent l'instruction ; les autres s'occupèrent d'en arrêter les progrès et cherchèrent à lui mettre des entraves.

La traduction des ouvrages étrangers en langue vulgaire (15), celle de la Bible surtout, fut défendue sous les termes les plus sévères. Pour abattre le courage des Ecrivains et des Imprimeurs, et leur ôter toute envie de publier des ouvrages qui attaquassent le clergé, on les menaça d'amendes ecclésiastiques et de peines afflictives. Et pour que ces mesures eussent tout leur effet, on établit des tribunaux qui devoient agir avec la plus grande rigueur ; les nonces, dans leurs instructions, reçurent spécialement celle de surveiller scrupuleusement les Imprimeries en pays étrangers ; de se concilier la confiance et l'amitié des libraires, afin d'être toujours au courant des livres qui devoient être publiés (16).

L'empereur Maximilien I, chef séculier de la chrétienté, se conduisoit alors avec plus de

libéralité. Il aimoit les belles-lettres, et savoit les apprécier. Pour toute mesure préservative, il établit à Strasbourg un intendant-général de la librairie. Ses attributions se bornoient à veiller à ce qu'aucun livre ne pût nuire à la tranquillité ou à la sûreté publique.

Un grand nombre de faits, consacrés par l'histoire, atteste que la plupart des gouvernemens séculiers se pénétrèrent des bienfaits de la Typographie, et qu'ils ne négligèrent rien pour se la rendre utile; elle leur offroit de grands secours, non-seulement pour la promulgation de leurs édits, mais aussi, et dans toutes les circonstances, pour diriger l'opinion publique.

Sous ce rapport même, on a droit de s'étonner qu'ils se fussent laissé dévancer par les savans. Sans parler de la Russie et de la Turquie, qui ne peuvent être citées pour exemple, parce que la Typographie n'y fut introduite que longtemps après que les autres Etats l'eurent adoptée, on ne peut nommer un seul gouvernement où l'Imprimerie fut établie par les soins du gouvernement. Dans tous les Etats, au contraire, tels que la France, l'Angleterre, etc., elle y fut naturalisée par le zèle des savans, qui appelèrent des Imprimeurs des pays étrangers (17).

On connoît les suites qu'eut dans ces temps

la réformation de Luther; il seroit superflu de les rappeler ici. En faisant une nouvelle époque dans l'histoire de l'Europe, elle termine celle des premiers effets de l'Art typographique. Elle nous offre, pour ainsi dire, une pause, qui nous permet de jeter un dernier regard sur les événemens que nous avons retracés.

Si nous voulons réunir en un seul tous les groupes détachés, que la Typographie nous présente à son origine, nous y découvrons d'un même coup-d'œil un rassemblement hétérogène d'artisans et d'artistes, de commerçans et de savans, de lecteurs et de censeurs, et dans ce tourbillon de forces sans cesse agissantes, tout ce que les lettres ont de sublime, les arts de merveilleux, les métiers d'utile; tout ce qui peut occuper l'attention de l'Eglise, la politique des souverains, les méditations des peuples; et, si nous voulons saisir en perspective l'ensemble du tableau, voilà ce qui se découvre à nos yeux. Avant que la publicité de la pensée fût introduite en Europe, l'Eglise étoit au dessus de l'Etat, comme chez les anciens l'Etat avoit été au dessus de l'Eglise. Depuis l'invention de l'Imprimerie les deux corps se réunirent, et la république des lettres devint pour l'un et pour l'autre un centre de réconciliation et d'harmonie.

Roscoë assure que, si l'Art typographique avoit été inventé plus tôt, il auroit également été protégé par le génie du siécle qui l'auroit vu naître. C'est une question qui nous paroît très-difficile à résoudre. Mais ce qui nous paroît certain, c'est que, s'il eût été inventé plus tard, il n'eût trouvé aucune trace de la littérature classique, et que la culture de l'esprit humain auroit suivi en Europe la marche de celle des peuples barbares privés des modèles de l'antiquité (18).

Enfin, si nous comparons les temps qui ont précédé et ceux qui ont suivi l'invention de l'Imprimerie, nous la placerons parmi les moyens les plus efficaces qui ont transformé l'espèce humaine en une *famille universelle;* car l'intervalle que les événemens remarquables ont à parcourir pour arriver à leur point de maturité, est toujours en égale relation avec la manière plus prompte ou plus lente, dont le bruit s'en répand dans le monde. Ainsi le cours des Croisades dura pendant plusieurs siécles; un siécle et demi suffit pour terminer l'œuvre de la Réformation; et il n'a fallu que quelques années pour répandre dans toute l'Europe la connoissance des principes et des causes de la révolution française. Ce qui prouve évidemment combien la Typographie imprime un mouvement rapide à la communication des idées.

Nous étions persuadés d'avoir été au dix-huitième siécle familiarisés avec tous les prodiges de l'Imprimerie ; cependant, arrivés au dix-neuvième, nous sommes étonnés de l'influence immense que peut produire un seul journal ; influence qu'il reçoit lui-même de l'homme qui fixe sur lui les regards de l'Univers.

Quel que soit le sort réservé désormais à l'Art typographique, nous pouvons nous réjouir par la pensée, que les vérités une fois acquises par la voie de l'impression ne peuvent plus périr, et que les gouvernemens sages protégeront toujours l'art qui sert à les répandre et à les conserver.

NOTES.

(1) Plusieurs écrivains voyant que les anciens, dans leurs manipulations, avoient touché de si près à l'invention de la Typographie, ont exprimé leurs regrets, de ce qu'elle n'a pas été en usage chez les Romains. Mais ils ont oublié apparemment, qu'elle auroit alors peu servi à ce peuple, parce qu'il n'avoit pas inventé l'usage du papier.

(2) La découverte d'un manuscrit classique étoit alors autant estimée par les grands que la conquête d'une province. Le zèle avec lequel ils cherchoient de pareils manuscrits, les dépenses qu'ils faisoient à cet égard, surpassent toute croyance. L'histoire de la littérature classique est une partie remarquable de l'histoire littéraire de ce temps. ROSCOÉ, *Vie de Laurent de* MÉDICIS, raconte un trait bien précieux et qui caractérise ce siécle. *Côme de Médicis*, ayant découvert un Tite - Live, le communiqua aussitôt à Alfonse, roi de Naples, pour lui faire plaisir, quoiqu'il fût en guerre avec lui. Les médecins du Roi, craignant que le livre ne fût empoisonné, ne voulurent pas lui permettre de s'en servir; mais le Roi ne fit pas attention à leurs défenses; lut le manuscrit, et conclut la paix avec le Duc.

(3) Les savans du moyen âge jouissoient de l'avantage immense, que leur esprit n'étoit pas opprimé par le poids de la lecture, comme cela arrive aux savans modernes.

(4) S'il nous restoit encore des relations historiques sur les changemens importans qui ont été opérés chez les anciens peuples par l'invention de l'écriture, nous pourrions nous former une idée plus claire

des premiers effets de l'Imprimerie, qui, sous plusieurs rapports, mérite de lui être comparée. Comme on ne trouve cependant (excepté la réflexion remarquable du Dieu *Theut* dans le *Phèdre* de PLATON, et le rapport que DIODORE DE SICILE, au livre XII, fait de l'établissement de l'écriture ordonné par Charondas), aucune relation semblable dans l'antiquité, il faut avoir recours aux exemples que nous offre l'analogie, de même qu'on a essayé quelquefois d'éclaircir l'histoire des anciens peuples par l'examen de celle des peuples sauvages, nous devons chercher à connoître l'histoire des effets que l'invention de la Typographie a produits dans son siécle en examinant ceux qu'elle a causés parmi les peuples modernes non policés, par exemple chez les Turcs.

Toutes les relations sur l'introduction de l'Art typographique en Turquie s'accordent à nous apprendre qu'il trouva des obstacles presque insurmontables, et que ce furent non-seulement les prêtres qui s'y opposèrent, mais aussi la foule des copistes, dont le nombre se portoit jusqu'à 6,000, et qui, par l'usage de l'Imprimerie, se trouvoient réduits à la misère. Ils firent si bien, qu'il n'y eut pas moyen d'introduire la Typographie dans la Turquie. En 1784, elle y fut rétablie; mais on jugea nécessaire de publier une ordonnance très-longue à cet égard; elle contenoit, par exception, la défense d'imprimer des livres de religion.

En comparant à ces relations relatives à la Turquie celles qui nous restent sur l'histoire de l'établissement de l'Imprimerie en Allemagne, en France, en Italie, etc., nous ne trouverons plus étonnant que les prêtres et particulièrement les moines, qui, de la

calligraphie avoient fait un trafic bien lucratif, s'opposoient de même si vivement à l'introduction de la Typographie, dont ils cherchèrent à la fin à tirer du profit, en établissant eux-mêmes des ateliers d'imprimerie.

(5) Il est très-vraisemblable que *Faust* s'est séparé de *Guttenberg* précisément à l'époque à laquelle *Schoeffer* lui communiqua le secret de procédés meilleurs que ceux qu'il suivoit.

(6) On avoit jusqu'ici regardé le *Pseautier de* 1457 comme le premier livre imprimé avec date. Il mérite cette distinction, si on entend par date l'indication non-seulement de l'année, mais aussi du lieu de l'impression, et du nom des imprimeurs. M. le Professeur FISCHER, présentement à Moskou, a trouvé à Mayence un almanach pour l'année 1457, qui, par conséquent, est encore plus ancien que le Pseautier. Voyez *Notice du premier livre imprimé avec date.* Mayence, an XI, in-4.^d (1). Mais j'ai découvert un autre livre plus ancien encore, savoir de l'année 1455, dont il porte la date. Ce livre s'appelle : *Manung der Christenheit wider die Türken*; c'est-à-dire, *Invitation faite à la Chrétienté de prendre les armes contre les Turcs.* J'ai amplement décrit ce livre précieux, conservé à la Bibliothèque royale de Munich, dans l'*Indicateur littéraire universel*, que je publiois à Munich en 1807. J'en ai fait faire ensuite une copie lithographique, et je l'ai annexé à mon *Discours académique sur les premiers effets de la Typographie*, imprimé en allemand à Munich, 1808, in-4.° (2). L'invention de l'Art typo-

(1) *Magasin Encycl.*, an IX, t. 5, p. 421.

(2) Le Discours que nous publions, écrit en français par l'auteur, en est un abrégé.

graphique n'a été complètement achevée que par le stéréotypage et la lithographie; revenant ainsi à l'imprimerie tabellaire, par laquelle on avoit commencé, il a parcouru le cycle qui lui étoit prescrit.

(7) La collection des premières impressions conservées dans la Bibliothéque royale de Munich est si nombreuse, qu'elle seule suffiroit pour réfuter l'opinion erronée du célèbre Bibliographe M. SANTANDER DE LA SERNA, qui prétend qu'il n'y a qu'à peu près quinze mille de ces impressions. On peut s'instruire encore plus clairement là-dessus, si on compte tous les articles indiqués par PANZER dans ses *Annales typographiques*, et si en même temps on fait réflexion aux supplémens *très-considérables*, dont cet ouvrage est susceptible.

(8) Il est d'un très-grand intérêt pour l'histoire de la Typographie de savoir dans quel temps les fonderies des lettres ont été séparées des imprimeries. Nous trouvons dès le commencement de la septième dixaine du quinzième siécle, un nombre considérable d'Imprimeurs, qui se sont servis tous de la même espèce de caractères; tels ont été les Imprimeurs d'Augsbourg et de Cologne.

(9) Voyez RENOUARD, *Annales de l'imprimerie des Aldes.* Paris, an XI, 2 vol.

(10) C'est principalement pour cette raison, que l'on attache un si grand prix aux éditions premières. Mais quelquefois on les estime trop, car très-souvent elles ont été faites d'après des manuscrits vicieux, ce qui a donné lieu aux correcteurs de les interpoler à leur gré. Malgré cela, on voit bien des collecteurs d'*éditions premières*, mais il n'y a guères de curieux qui cherchent à faire une collection des *meilleures* éditions.

(11) Le premier catalogue de livres, connu jusqu'ici, a été publié par *Jean* MENTEL, à Strasbourg. Je l'ai fait réimprimer dans le *Allgemeiner litterarischer Anzeiger.* (*Indicateur littéraire universel*) année 1808, t. I, p. 302. Munich, 1807, in-4.°.

(12) Ces obstacles ne disparurent que très-lentement, Mélanchthon ne put acquérir la première Bible que quand il fut magister. En 1477, les manuscrits des œuvres de Platon coûtoient encore 2,000 ducats milanois.

(13) On trouve jusques dans la huitième dixaine du quinzième siécle des ouvrages xylographiques imprimés avec texte. On réussit alors à imprimer le texte sur les deux côtés du papier, on n'avoit d'abord imprimé que sur un seul côté; mais il paroît que ces essais ne répondirent point à l'attente qu'on s'en étoit faite, car ils ne furent plus répétés. Voyez HEINEKE, *Idée générale d'une collection d'estampes.*

(14) Ce furent principalement les *Almanachs*, qu'on acheta avec une sorte de fureur égale à celle avec laquelle on a recherché de nos temps les livres défendus. On trouve une description très-intéressante des premiers almanachs et d'autres écrits populaires dans l'ouvrage savant de M. le Professeur GOERRES, *sur les écrits populaires allemands.* Heidelberg, 1807, in-8.°.

(15) On y comprit principalement la Sainte-Ecriture. Ce procédé fut semblable à celui des Turcs, qui ne voulurent jamais imprimer le Koran par la raison « qu'il leur a été laissé par écrit. » Voyez MURADGEA d'OHSSON, *Tableau de l'Empire Ottoman.* Au reste, les ouvrages licencieux qui se débitèrent dans ce temps-là, et particulièrement dans les états du Pape, prouvent assez que la conservation de

la pureté des mœurs n'entroit pour rien dans les attributions des censeurs des livres.

(16) J'ai traité amplement de cette matière dans mes *Recherches sur l'Histoire de la Censure des Livres.* Voyez mes *Mélanges d'Histoire et de Littérature.* Munich, 1803—1808, t. 1—7, in-8.°. On sait d'ailleurs, que les nonces reçurent l'instruction secrète de s'informer partout s'il ne s'imprimoit pas quelque ouvrage contraire aux intérêts des Papes. Voyez Sarpi, *Hist. du Concile de Trente*, livre VI. L'index des livres défendus, et à corriger, suivit de bien près l'établissement de la censure. On poussa l'ardeur contre les prétendus hétérodoxes au point de défendre des livres qui n'existoient pas, ou de damner des auteurs qui n'avoient rien écrit, mais qui paroissoient suspects, tels que le fameux Brigand Knipperdolling, qui ne savoit pas même écrire, et dont néanmoins l'index proscrit les œuvres : Knipperdollingii *opera omnia.* Il fut enjoint à Romulus Paradisus de ne se jamais servir de son nom, pour ne pas profaner le Paradis. On l'appela donc Romulus *trium punctorum.* Cette censure sévère donna occasion à un nouveau genre de littérature, et au style figuré, dont il nous manque encore la théorie et une chrestomathie.

(17) La propagation de l'art d'écrire fut une suite de celle de l'Art typographique. La difficulté de lire des manuscrits, éprouvée particulièrement dans les quatorzième et quinzième siécles, époque de la plus grande décadence de la Calligraphie, dut beaucoup contribuer à rendre plus rare l'art de lire et d'écrire. L'histoire fournit bien des exemples, que même à la fin du quinzième siécle, les princes et les souverains ne savoient ni lire ni écrire. Au

reste, les diplomatistes conviendront qu'à la fin du quinzième et au commencement du seizième siécle, les écritures s'embellirent d'une manière étonnante. Cet avantage est dû à l'invention de la Typographie, qui occasionna aussi très-probablement la séparation des archives et des bibliothéques.

(18) L'esprit romanesque, auquel Roscoë a recours pour défendre son hypothèse, commença à s'éteindre dès le treizième siécle. Ce fut l'art de l'écriture, devenue plus commune par l'invention du papier de lin, qui l'anéantit. Plusieurs savans, tels que le comte de Tressan, ont déja observé, mais sans réfléchir à la circonstance indiquée ci-dessus, qu'il y eut deux époques principales de la littérature romanesque, l'une naïve et naturelle, l'autre fade et diffuse. La dernière se rapporte précisément à l'époque à laquelle l'usage de papier de lin devint plus général, et la multiplication des écrits surchargea la mémoire et éteignit l'imagination.

VARIÉTÉS, NOUVELLES

ET

CORRESPONDANCES LITTÉRAIRES.

NOUVELLES ÉTRANGERES.

DUCHÉ DE WEIMAR.

M. SCHMIDT, qui est mort dans le mois de novembre 1809, étoit âgé de 63 ans, dont il avoit passé 28 au service de la Bibliothéque du duc de Saxe Weimar. Il commença par en être aide-conservateur; en 1794 il en fut nommé secrétaire, et en 1805 bibliothécaire conjointement avec M. VULPIUS. Il étoit du nombre de ces hommes dont le Platonicien MARSILE FICIN, qui vivoit à Florence à la cour de COSME LE GRAND, avoit coutume de dire que leur ame auroit dû habiter plus longtemps dans un corps de femme avant d'entrer dans un corps d'homme. Il étoit presque sans aucune énergie, et il lui falloit absolument une impulsion étrangère pour le porter à quelque entreprise. Voilà pourquoi ses ouvrages sont plutôt des imitations et des traductions que des productions de son invention. Cependant il se plaisoit à composer des petites pièces de poésie. Son étude favorite étoit celle des langues; ses traductions de l'espagnol et de l'anglois prouvent qu'il y obtint de grands succès. Il étoit surtout avide de biographies et d'anecdotes relatives aux gens de lettres, princi-

palement à Voltaire, pour lequel il avoit pris une affection particulière; mais le plaisir qu'il avoit d'apprendre des anecdotes n'étoit complet que quand il avoit occasion de les raconter aussitôt à d'autres. Il avoit beaucoup de complaisance pour les étrangers qui venoient voir la bibliothéque; les dames surtout avoient beaucoup à se louer de ses prévenances; c'étoit en leur honneur que sa muse l'inspiroit le plus souvent et le plus volontiers.

Il étoit ennemi juré de toute application continue; aussi ne pouvoit-il pas souffrir les in-folio. Comme il tenoit beaucoup aux formes extérieures, il ne faisoit pas trop de cas des meilleurs livres, s'ils n'avoient pas eux-mêmes une belle reliûre. De tous les livres, il n'aimoit proprement que ceux de Philologie; il ne les lisoit pas plus pour cela, mais il aimoit à les voir dans la bibliothéque. Il avoit du dégoût pour les voyages et la géographie; il avoit plusieurs fois commencé à lire le *Voyage en Abyssinie de* BRUCE, sans pouvoir terminer cette lecture, tant les livres de ce genre lui répugnoient. Il étoit naturellement très-méfiant, et ce défaut augmenta surtout vers la fin de sa vie. Il avoit toujours eu soin de cacher son âge, et ce ne fut que lorsqu'il fut obligé de monter la garde dans le corps de la bourgeoisie, que pour être exempt du service il avoua qu'il avoit 60 ans. A cette occasion, il raconta aussi qu'il étoit né en Hollande, où son père étoit aumônier d'un régiment. Le duc ERNEST AUGUSTE de Saxe Weimar et d'Eisenach l'y avoit entendu prêcher et lui avoit donné ensuite la place de surintendant du diocèse de Kreutzbourg; enfin le Duc avoit été son parrain; c'est de là qu'il tenoit ses prénoms *Ernest-Auguste*. C'étoit un homme très-estimable tant à cause

de ses connoissances que pour la bonté de son cœur.

La traduction des *Lettres de* Pline le Jeune fut le premier pas que Schmidt fit dans la littérature; nous la devons aux instances d'un homme à l'autorité duquel il ne pouvoit opposer de vaines excuses. M. Bertuch à Weimar, directeur du *Comptoir d'Industrie*, qui s'est deja acquis un nom dans la littérature, par la publication de plusieurs ouvrages et de plusieurs journaux littéraires, tels que les excellentes *Ephémérides Géographiques*, l'engagea à travailler pour son *Magasin de la Littérature Espagnole*, et il y fournit la traduction du *Tacanno* de Quévédo. M. Bertuch lui fit ensuite traduire l'*Histoire du Nouveau Monde, par* Munnoz; il n'en a paru que le premier volume.

Il publia, dans l'année 1795, d'après les vives instances de M. Bertuch, le premier volume de son *Diccionario Español y Aleman*, qui renfermoit l'espagnol expliqué par l'allemand; le second volume qui comprenoit la partie allemande-espagnole ne parut qu'en 1805. Le travail pénible qu'impose la Lexicographie étoit entièrement contraire à ses goûts; aussi cet ouvrage lui coûta-t-il bien des efforts; combien de fois ne dût-il pas s'écrier avec *Joseph* Scaliger : *quem Jupiter oderit, Lexicographum fecerit.* Le célèbre Herder l'estimoit beaucoup à cause de son goût pour la littérature étrangère. Il lui donna à traduire l'ouvrage du lord Momboddo: *On origin and progress of the language*, et composa la préface qui est à la tête de cette traduction. A son retour de l'Italie, Herder, qui avoit, par sa propre expérience, reconnu l'utilité des *Cartæ familiares* ou *Lettres sur l'Italie*, de l'abbé

Jean ANDRÉ, conseilla à M. SCHMIDT de les traduire (1).

Deux collections de *Biographies d'Hommes célèbres avec leurs portraits*, qu'il avoit commencé à publier, mais auxquelles il n'a point donné de suite, prouvent sa prédilection pour les notices et les anecdotes littéraires. Ses poésies en langue allemande sont la plupart consacrées à chanter les charmes des femmes, et les délices des belles contrées; on peut encore citer une heureuse imitation de l'*Héroïde* de POPE, *Heloise and Abelard* (2).

ROYAUME DE NAPLES.

On continue les fouilles de Pompeji près de Naples, dont il n'y a tout au plus que la sixième partie qui soit dégagée. On y a rencontré un grand édifice orné de colonnes, qui étoit peut-être autrefois un des bâtimens publics de cette ville. Mais, excepté quelques vases, on n'y a pas trouvé d'objets curieux.

EMPIRE FRANÇAIS.

Quoique les résultats des fouilles qui ont été faites dans le sol de ROME, pendant les quatre dernières

(1) Cette collection presqu'indispensable pour la littérature de l'Italie moderne, a paru sous le titre *Voyage* de DON JUAN ANDRÉ, *Reise durch verschiedene Stædte Italiens*; à Weimar, dans le Comptoir d'Industrie, en 1792; 2 vol. in-8.°.

(2) Cette notice est tirée du Mercure allemand; elle a été traduite par M. BADER.

années, n'aient pas été très-importantes, on peut cependant en tirer cette conséquence consolante que les sources souterraines de l'antiquité classique ne sont pas entièrement épuisées. On ne trouve que très-rarement des chef-d'œuvres comparables à l'Apollon, au Laocoon ou à la Vénus de Médicis, même lorsqu'on est guidé dans ses recherches par des indices assez sûres. Les hommes, qui comme Hamilton et Fégan, possèdent le véritable esprit de critique et le goût que la direction de ces fouilles exigent, sont cependant rares. Car il est certain qu'aucun de ceux qui se sont livrés à de semblables entreprises, n'y a apporté autant de connoissance qu'Hamilton (1). Cependant les fouilles produisent encore des choses qui méritent quelque attention.

Les fouilles qui ont été faites dans les deux dernières années sous les auspices du *prince royal de Bavière*, près d'Ariccia, ont enrichi sa collection de plusieurs bustes et d'autres objets intéressans.

Celles qui ont été faites par le *Chevalier* Canova, dans la Campagne de Rome, lui ont valu plusieurs fragmens de sculpture du genre colossal. Celles que le prince *Frédéric de Gotha* a faites l'hiver dernier sur le penchant nord-ouest du Mont-Aventin dans Rome même, ont présenté des résultats plus impor-

(1) Hamilton dont il est question ici n'est pas le chevalier Hamilton, ambassadeur à Naples, où il a tant rassemblé de vases peints ; mais M. Gavin Hamilton, peintre, à qui l'on doit le grand ouvrage intitulé *Schola Italica picturæ*, fol. 1773. C'est lui qui a fait les recherches les plus heureuses, et il a enrichi l'Angleterre, sa patrie, de monumens précieux. Voyez l'ouvrage de M. Dallaway, *Beaux-Arts en Angleterre*, traduit par M....., avec les observations que j'y ai jointes. Paris, 1807. *Buisson*, tom. 2, p. 116. A. L. M.

tans. Quoique l'on n'y ait trouvé qu'un petit nombre de fragmens de bustes, de bas-reliefs ou de statues, qui soient de quelque intérêt, les fouilles qui ont été faites dans l'espace de 600 pieds carrés ont offert aux amateurs de la *Topographie* le moyen de faire plusieurs observations très-curieuses. On a rencontré des aqueducs, de vastes débris de thermes presqu'entièrement inconnus dans cette partie de la ville, plusieurs petites chambres dont les parois étoient ornées de peintures d'une composition spirituelle, et qui étoient très-bien conservées, des restes de murs du temps de la République romaine, et une chaussée pavée de grandes pierres, à vingt pieds sous la surface actuelle de la montagne, qui est aujourd'hui couverte de vignobles. Nos connoissances relatives à cette montagne ont donc beaucoup gagné par ces fouilles; elles ont servi à nous apprendre, ce dont on ne s'étoit pas encore douté, que la montagne avoit autrefois été haute et escarpée, et qu'elle étoit aussi couverte de maisons de particuliers, tandis que l'on a toujours cru jusqu'à présent qu'il n'y avoit jamais eu que des temples ou des sacelles (*sacella*).

Parmi les vases qu'on a tirés de ces fouilles il y en a un petit très-rare, qui a la forme d'une *Tire-lire;* il semble avoir servi aux Athlètes qui avoient remporté les prix, pour faire la collecte du *Stipe*, ou des pièces d'argent que les spectateurs leur donnoient dans le Cirque ou dans l'Amphithéâtre.

Un autre vase, bien plus grand que le précédent, est aussi unique dans son genre; il a beaucoup d'intérêt pour ceux auxquels l'économie domestique et rurale des anciens Romains est familière. Il est fait d'un seul bloc de beau marbre blanc, et a la

forme d'une caisse à quatre faces; il a intérieurement un pied de haut et autant de large. Il n'a point de couvercle, et pose sur une base au bord extérieur de laquelle sont pratiquées des rigoles pour l'écoulement d'une liqueur, qui en sortoit à travers une grande quantité de petits trous qui sont dans les côtés.

D'après l'opinion des antiquaires de Rome, c'est un pressoir antique, qui étoit destiné à paroître sur les tables des riches, pour recevoir les grains de raisins et renvoyer dans de plus petits vases posés au dessous la liqueur sucrée qu'on obtenoit par la presse, et à préparer ainsi une boisson qu'on pouvoit boire aussitôt. Cette opinion a, si l'on examine avec soin la construction de ce vase, beaucoup de probabilité, et il mérite, à cause de sa simplicité et de sa destination, d'être publié par une gravure.

Pendant que le sénateur *Lucien* BONAPARTE s'étoit fixé dans sa campagne le *Cassino*, près de Viterbe, il a ordonné qu'on fit des fouilles dans des constructions souterraines d'une *villa* romaine antique, et elles ont eu lieu. Parmi plusieurs fragmens on a découvert une très-belle statue colossale d'une Muse, à laquelle il ne manquoit que la tête, on n'a pas encore pu la trouver.

Dans les mois de septembre et d'octobre 1809, il a fait faire des fouilles dans la montagne d'Albe, près de Rome et dans le voisinage de sa campagne appelée *Rufinella*, où l'on a rencontré quelques bâtimens dépendans de l'ancien *Tusculum*. Les monumens qu'on en a retirés consistent, outre une grande quantité d'instrumens anciens de tout genre, en sept grandes statues, parmi lesquelles est celle d'une Muse de la grandeur de la Pallas du

palais Giustiniani; elle est parfaitement bien conservée et d'une grande beauté; il l'a fait placer dans sa galerie. Les antiquaires romains estiment sa valeur à 22,000 scudi de Rome. On y a trouvé encore un grand fragment de la frise d'un ancien temple, qui est aussi fort beau. D'après la direction dans laquelle ces fouilles sont continuées, on doit espérer que bientôt une grande partie de l'ancien Tusculum sera découverte, et que le nombre de monumens antiques sera augmenté de plusieurs morceaux intéressans, qui nous ont été inconnus jusqu'à présent.

Dans le printemps de l'année 1808 on découvrit, dans une voûte antique des environs de Perugia, plusieurs petites statues qu'on y avoit cachées. Elles étoient enduites d'un vernis gris, et paroissoient être dans le style dit étrusque. On a trouvé bientôt qu'elles étoient d'or massif, et elles ont disparu tout-à-coup. Le gouvernement en a été averti; mais comme leur possesseur les avoit emportées à Venise selon les uns, et à Vienne selon d'autres, on ne put les retrouver. Il est à desirer que ce rare trésor de l'art antique ne soit pas tombé entre les mains de quelque Juif ou d'une fabrique de monnoies.

Il y a déja assez longtemps que les fouilles commencées à Ostia (2) ont été interrompues. On peut s'attendre qu'elles produiront de grandes découvertes, puisque cette ville, autrefois si spacieuse et si opulente, a été presqu'entièrement inondée par un débordement subit du Tibre, et que tous les objets précieux qu'elle renfermoit ont été engloutis dans la vase du fleuve.

(2) Il a déja été question plusieurs fois dans ce Journal des fouilles qui ont été faites à Ostia, sous la direction de M. Canova. *Voyez* an IX, t. 1, p. 428; et t. 2, p. 507.

Si on la découvroit en entier, elle présenteroit un aspect aussi intéressant que Pompeïa. On peut encore aujourd'hui se promener sur les toits des maisons, en suivant leur direction reconnoître celle de rues entières, et descendre dans quelques-unes de ces maisons de peu d'étendue, qui ont été découvertes et qui sont bâties dans le même genre que celles de Pompeïa. Il n'y a que le temple de Neptune situé sur une élévation qui ait été entièrement dégagé; celui de Mercure, où ce dieu est représenté tenant la bourse dans la main, ne l'est qu'en partie. Fégan trouva ici avec d'autres monumens antiques une très-belle Vénus, qui est parfaitement bien conservée et qui dispute le rang à la *Vénus du Capitole* (3); malheureusement elle a été transportée en Angleterre. Le gouvernement de Rome a également trouvé là plusieurs belles choses. Mais aujourd'hui des troupeaux de buffles et de taureaux sauvages paissent comme autrefois sur les toits d'Ostie, de façon qu'on ne peut approcher de ces lieux qu'avec beaucoup de précaution.

Sous le dernier gouvernement, les artistes de Rome avoient l'usage d'exposer publiquement chaque ouvrage de l'art de quelque importance qu'ils produisoient. Cette exposition a lieu ou dans l'atelier de l'auteur ou dans de grandes salles, ou encore dans des églises. Parmi ces dernières, le Panthéon est le lieu ordinaire de l'exposition de ceux des ouvrages de l'art qui représentent quelque sujet biblique ou religieux; on choisit pour cela la saison du printemps, depuis la Semaine Sainte jusqu'à la Pentecôte. Il ne se

(3) Celle-ci est actuellement au Musée Napoléon.
A. L. M.

passe guères d'année sans qu'une semblable exposition n'ait lieu, et c'est alors là que l'admiration ou la critique trouvent pleine pâture. Cette année deux grands tableaux peints par deux des premiers maîtres de l'école romaine moderne, et destinés pour l'église d'un couvent à Plaisance, y ont été exposés. L'un est du chevalier CAMUCCINI, et a pour sujet la *Présentation de Jésus au Temple;* l'autre a pour auteur le chevalier LANDI, et représente *Jésus au Calvaire, au moment où il vient de donner la croix au Cyrénéen* et où il dit au peuple de Jérusalem, qui le suit, ces paroles : « *Ne pleurez pas sur moi,* » *etc.* Ces deux ouvrages, qui présentent beaucoup de beautés dans le détail, ont donné lieu à un grand nombre de critiques. En général les amateurs se sont prononcés en faveur du premier, et les artistes pour le second.

— CANOVA travaille présentement au tombeau du célèbre ALFIERI; la figure la plus intéressante est l'Italie en pleurs. Il vient d'achever ses deux *Charites* (Grâces) sortant du bain. Ses deux *Pugiles* ou *Athlètes combattant à coups de poing*, sont actuellement placés l'un vis-à-vis de l'autre dans le Belvédère du Vatican.

— Il vient de paroître une nouvelle gravure qui représente *le Forum Romanum* (*Campo Vaccino*), tel qu'il est à présent. Le célèbre dessinateur à l'aquarelle de cette ville, *Filippo* GIUNTOLARDI, en a fait le dessin; la gravure a été exécutée à ses frais et sous sa direction; c'est chez lui qu'elle se vend. La vue est prise du Capitole, près des ruines des temples de Jupiter *Tonans* et de la Concorde. Cette grande feuille est sans contredit la meilleure gravure de toutes celles qui représentent cette place célèbre.

— Pinelli, jeune dessinateur très-habile, publie une collection de planches au trait in-4.°, sur lesquelles sont représentés dans de petits paysages les costumes, les mœurs et les danses des habitans du ci-devant Etat de l'Eglise. L'entreprise est louable, et la collection sera à bon marché. Il auroit cependant été à desirer que l'artiste eût mieux suivi la nature. Il faut observer que ce ne sont que des contours, qu'il enlumine aussi quand on le demande.

— L'*entoilement* ou *transport sur toile* de la célèbre *Inhumation du Christ*, tableau à fresque de Daniel de Volterra, dans l'église de la Trinita de Monti à Rome, a été heureusement terminée par Palmaroli. Il faut convenir que l'idée de préserver par ces entoilemens, les tableaux de maîtres anciens, de leur destruction est très-heureuse, et qu'elle servira à enrichir les arts de monumens respectables.

Jusqu'à présent on n'avoit fait rentoiler que des tableaux peints à l'huile sur du bois ou de la toile tels que la *Madonna di Foligno* de Raphael, et d'autres semblables tableaux; et l'on avoit cru qu'il étoit impossible d'en faire autant à l'égard des tableaux à fresque; mais M. Palmaroli a prouvé le contraire. Cependant il garde le secret sur le procédé qu'il a employé. On voit encore ce tableau sur la toile, tel qu'il étoit il y a peu de mois sur la chaux. Il est destiné pour Paris, et comme il étoit l'un des trois principaux non-seulement de Rome, mais aussi du monde entier, il y figurera à côté des deux autres, qui sont la *Transfiguration* de Raphael et le *Saint-Jérôme* du Dominiquin.

— On vient de mettre la dernière main à l'organisation du *Museo Pio-Chiaromontano*. Il est placé dans la galerie qui est vis-à-vis de la bibliothéque

du Vatican, et qui a 1300 pieds de long; l'entrée en est sous les loges de Raphaël, et on la traverse pour arriver à la bibliothéque. Plusieurs milliers d'anciennes inscriptions (1) murées dans les parois des deux côtés, qui ont jusqu'à 20 pieds de haut, occupent la première moitié du Musée; du côté gauche près de l'entrée sont les inscriptions latines chrétiennes des premiers temps, à compter depuis Constantin; du côté droit sont des inscriptions grecques et latines des temps profanes de Rome. On a cherché à partager celles-ci en plusieurs cases, accompagnées d'écriteaux qui en indiquent la classe (2). I. *Dii deæque et sacrorum Ministri*; II. *Augusti, Augustæ, Cæsares*; III. *Consules, Magistratus, Dignitates*; IV. *Inscriptiones solo Ostiensi erutæ*; V. *Duces exercitus, tribuni, centuriones, equites, singulares milites*; VI. *Officia domus Augustorum artifices, officinatores, negotiantes*; VII. *Inscriptiones græcæ, omne genus*; VIII. *Epitaphia parentium et liberorum.* Près de ces inscriptions l'ami de la littérature et de l'histoire anciennes oublie aisément le Monde entier. Ces restes éloquens le rapprochent de l'empire des ombres et le placent comme par enchantement dans des temps, qui n'avoient été pour lui que des songes et qui lui semblent prendre le caractère de la réalité. L'aspect de la vallée paisible du Tibre depuis Ponte-Molle, et celle d'une partie de Rome même, qu'on voit

(1) Il a déja été question dans ce Journal de ce curieux Musée, et des inscriptions qu'il renferme. Voy. an 7, t. 6, p. 166. A. L. M.

(2) On voit qu'elles sont à peu près rangées d'après le système des Recueils de GRUTER et de MURATORI. A. L. M.

des fenêtres et des voûtes majestueuses percées entre les différents panneaux couverts d'inscriptions, achève de compléter l'illusion; il se croit au milieu des anciens Romains qui les ont composées, les ont gravées sur la pierre et en ont arrosé plusieurs de leurs larmes (3).

Nous ne citerons que trois de ces inscriptions : les amateurs de la littérature ancienne les liront peut-être avec plaisir. En voici une qui a été posée sur le tombeau d'une amante :

Ac veluti formosa rosa, cum tempore prodit,
Arescit certo tempore deinde suo;
Sic tu coepisti primo fomnosa Anna (3*) *videri*
Tempore, sed subito desinis esse mea.
Hoc stabilis tuus eheu quo possum munere parvo
Prosequor atque opto, sit tibi terra levis (4)!

Une autre est une imprécation singulière dirigée contre les Dieux, par une certaine Procope, dont la

(3) Nous avons plus d'une fois témoigné, dans le *Magasin Encyclopédique* et le *Voyage dans le Midi de la France*, le vœu qu'on rassemblât ainsi toutes les inscriptions dans tous les lieux de la France où on en trouve. A. L. M.

(3*) Il est probable que le mot Anna a été ajouté dans ce vers ainsi que le mot *eheu*, par celui qui avoit fait faire l'inscription, car ils rendent faux les deux vers où ils se trouvent. A. L. M.

(4) « De même qu'une belle rose paroît dans la saison qui « lui convient, et se flétrit au terme fixé par le temps, ainsi « belle Anne tu as paru, et tu as bientôt cessé d'être à moi. « Moi, ton amant fidèle, je t'honore autant que je le puis par « ce petit présent, hélas! et je souhaite que la terre soit pour « toi légère. » A. L. M.

mort a été précoce. On voit sur le marbre deux bras élevés, et dans l'intervalle ainsi que sur les côtés, l'inscription suivante :

PRO COPE MA NVS
LE VO CON TRA
DE VM QVI
ME INNO CEN
TEM SVSTV LIT
QVAE VIX IT
AN NXX
POS. PROC VLVS (5).

Parmi les inscriptions grecques on remarque la suivante, par laquelle on a consacré un bocage à la muse champêtre :

ΑΛCΟC. ΜΕΝ. ΜΟΥCΑΙC. ΙΕΡΟΝ
ΛΕΓΕ. ΤΟΥΤ'. ΑΝΑΚΕΙCΘΑΙ
ΤΑC. ΒΥΒΛΟΥC. ΔΕΙΞΑC. ΤΑC. ΠΑΡΑ
ΤΑΙC ΠΛΑΤΑΝΟΙC
ΗΜΑC. ΔΕ. ΦΡΟΥΡΕΙΝ. Κ'ΑΝ. ΓΝΗCΙΟC
ΕΝΘΑΔ'. ΕΡΑCΤΗC
ΕΛΘΗ. Τω. ΚΙCCω. ΤΟΥΤΟΝ. ΑΝΑ
CΤΕΦΟΜΕΝ (6).

(5) « Moi Procope j'élève les mains contre Dieu qui m'a « enlevée, malgré mon innocence, après avoir vécu vingt ans. « Proculus a posé ce monument » A. L. M.

(6) « En montrant ces papyri qui croissent sous ces platanes, « dis que ce bois sacré est consacré aux Muses, que nous « en sommes les gardiens, et que quand notre ami véritable « vient dans ces lieux, nous le couronnons de lierre. »

A. L. M.

Ce Musée d'inscriptions est séparée de la collection des antiques par une haute grille de fer. On entre par une porte pratiquée dans cette grille dans les Propylées de l'art des anciens. On est saisi d'étonnement de voir cette galerie longue de 600 pieds, tellement remplie de monumens de l'art, qu'ils occupent tout l'espace le long des murs, et jusqu'au milieu de la galerie, de manière qu'il semble qu'il n'y a plus de place pour d'autres. Des têtes, des bustes, des fragmens et des figures entières de toutes les grandeurs, des bas-reliefs, des mosaïques, des coupes, des candélabres et des sarcophages en quantité presqu'innombrable attirent tour-à-tour les regards des curieux. Deux grandes figures de femmes couchées, d'un très-beau style, entourées chacune de cinq génies charmans et appelées l'Automne et l'Hiver, sont placées aux deux côtés de l'entrée. Au bout de ces Propylées on parvient enfin à un grand escalier, qui conduit aux trésors plus connus du sanctuaire de l'art dans le Vatican. C'est des deux papes Pie VI et Pie VII Chiaramonti, qui ont formé cette galerie à grands frais, qu'elle a pris le nom de *Museo Pio-Chiaromontano*.

Le Musée du célèbre KIRCHER dans le *Collegium Romanum* est toujours dans le même état; il est placé dans le plus haut étage de l'édifice. Le conservateur de ce Musée est astronome et prêtre; et, comme il est plus porté à soigner le culte d'Uranie que celui de Mnémosyne, il n'y a que peu de personnes qui le voient.

La Galerie Giustiniani, autrefois si riche en tableaux et statues, est à vendre; la belle tête d'Apollon, l'un de ses plus beaux ornemens, a été donnée il y a quelque temps pour un prix très-modique; elle

a été emportée en Suisse. Cependant cette galerie contient encore bien des belles choses, entre autres une grande quantité des plus beaux et des plus grands tableaux du CARAVAGE (7).

Le dessinateur LABRUZZI, connu comme graveur de paysages par son ouvrage sur la *Voie Appienne*, qu'il a laissé sans suite, travaille présentement à des gravures imitées avec fidélité des célèbres tableaux à fresque du MASACCIO, dans l'église de Saint-Clément à Rome, près du Colysée, qui appartient à l'ordre des Dominicains Irlandois.

Parmi les papiers du célèbre ZOEGA (8), que la république des lettres a perdu trop tôt, il s'est trouvé un manuscrit entièrement terminé sur la *Topographie de Rome* (9), qui va être publié incessamment. Il est écrit en langue allemande, et se borne à la seule ville de Rome. Comme cet objet a continuellement occupé l'auteur dans les excursions journalières qu'il a faites dans cette ancienne capitale du monde, pendant l'espace de vingt années, on peut s'attendre à un ouvrage important de la part d'un homme dont on connoît l'amour de la vérité, la profondeur, la pénétration et l'immense mémoire; car, quant à ce dernier point, il n'y a pas de passage relatif à ce sujet dans quelque auteur ancien ou moderne que ce soit, depuis AURELIUS VICTOR et FRONTINUS jusqu'à NARDINI et ADLER, qui ne lui fût présent à l'esprit. Le soin de l'impression et celui d'enrichir le texte de citations éparses dans les divers papiers de l'auteur,

(7) On voit encore ici le reste de la collection des tableaux dont le précieux catalogue a été rédigé par M. VISCONTI.
A. L. M.

(8) *Suprà*, p. 41. A. L. M.

(9) *Suprà*, p. 57. A. L. M.

est confié à un jeune savant danois, M. **Koes** (10), qui est déja avantageusement connu par un ouvrage sur l'*Odyssée* d'Homère, et qui travaille dans ce moment sur les manuscrits de la Bibliothéque du Vatican.

Il sera peut-être agréable aux amateurs de la Numismatique, d'apprendre qu'il a paru à Rome, il y a quatre ans, sur la fameuse médaille de Cicéron (11), dont quelques antiquaires mettent en doute l'authenticité, une dissertation sous le titre : *De nummo M. T. Ciceronis a Magnatibus Lydiæ cum ejus imagine signato; dissertatio, qua ipsius incorrupta vetustas asseritur et vindicatur, ab abbate di* Sanclemente. Romæ, 1804. Paggioli.

A l'occasion d'une dispute sur une maison à construire contre le Panthéon, M. Fea, à qui l'on doit l'édition italienne de l'*Histoire de l'art* de Winkelmann, et qui remplit aussi les charges d'avoué et de président des Antiquités à Rome, a publié un écrit intitulé : *Dei Diritti del Principato sugli antichi edifizi publici sacri e profani in occasione del Panteon di Marco Agrippa.* Le même travaille dans ce moment à une édition critique et explicative de Vitruve.

L'ouvrage de M. l'abbé Uggeri : *Giornate Pittoriche degli edifizi di Roma antica*, chez Pagliarini, est au sixième volume. Il est d'une grande utilité tant pour l'architecte que pour l'antiquaire par la grande quantité de planches qu'il renferme (12).

(10) *Suprà*, p. 41. A. L. M.

(11) Voyez l'extrait que M. Dumersan en a donné dans le *Magasin Encyclopédique*, ann. 1807, t. 5, p. 466. A. L. M.

(12) Voyez la Notice que M. l'abbé Pouyard en a donnée, ann. 1809, t. 4, p. 297. A. L. M.

L'auteur d'une Description très-volumineuse d'Albano, *Giovanni* Ricci, a publié il y a quelques années sur le *Roma Vecchia* situé sur la route d'Albano à Rome, l'écrit suivant : *Dell' Antico Pago Lemonio, in aggi Roma Vecchia; Ricerche Storico-Philologiche.* Roma, chez Fulgoni.

Au mois d'avril de l'année dernière le Tibre a débordé deux fois, et a inondé une grande partie de la vallée, qui s'étend en pente douce depuis Ponte-Molle jusqu'à la ville de Rome, et même quelques-uns des quartiers bas de cette ville. Le Panthéon de Marcus Agrippa qui est situé dans un de ces quartiers et qui est en outre en communication directe avec le fleuve par un canal souterrain, son prostyle et son intérieur se trouvèrent à trois pieds sous l'eau. Cela offroit un spectacle aussi singulier que remarquable, surtout lorsqu'on montoit par l'escalier placé dans le mur sur la plate-forme, d'où l'on a la vue de l'intérieur de l'église à travers une ouverture en forme de cercle pratiquée dans la coupole. Cette coupole immense et voûtée en pente douce est couverte de plomb, et élevée en forme de gradins, sur lesquels on peut très-aisément parvenir jusqu'au sommet. La vue qu'on avoit là sur la surface de l'eau qui couvroit le fond étoit unique; l'eau réfléchissoit toute la forme demi-sphérique de ce bel édifice; et, en reportant ses regards le long des murs jusqu'à l'ouverture où l'on se trouvoit, on croyoit être sur un bâtiment entièrement sphérique, qui repose sur l'un de ses poles. On voyoit doubles les tableaux, les statues, les bustes, les niches, les autels, dont les images n'étoient cachées que par quelques chaises qui flottoient sur l'eau. La vue seule de ce spectacle

offroit une forte preuve en faveur de l'opinion de ceux qui ont soutenu, que le Panthéon avoit été originairement un bain (à nager), et qu'il avoit été bâti afin de représenter, au moyen de l'eau qu'on y faisoit entrer, l'image parfaite d'une sphère céleste. Car autrefois l'intérieur du Panthéon étoit, comme on sait, couvert de bronze, très-bien poli, de couleur bleue et parsemé d'étoiles d'or, de manière que quelque part qu'on s'y trouvât l'eau y étant entrée, on croyoit effectivement voir devant soi la sphère céleste elle-même. Ce ne fut que beaucoup plus tard que cet édifice devint le temple consacré à tous les Dieux, parmi les statues desquels celles de Mars et de Vénus étoient les principales. La statue de Vénus portoit comme deux pendans d'oreilles les deux moitiés de la seconde perle précieuse de Cléopâtre; elle avoit, dit-on, dans le fameux repas avec Antoine, fait dissoudre l'autre dans du vinaigre, et l'avoit bue ensuite.

L'ouvrage le plus important qu'on puisse s'attendre de voir publier sur l'état actuel des ruines de l'ancienne Grèce, est celui dont s'occupe dans ce moment M. DODDWEL. Ce savant antiquaire est de retour depuis trois ans à Rome, où il met la dernière main à son manuscrit. Il y a passé avec M. BOMARDI de Rome, son dessinateur, cinq années en deux voyages. Pausanias, Strabon et autres sources à la main, il a parcouru ce pays autrefois consacré aux Muses dans toute son étendue. Depuis le Cap Matapan jusqu'à la Thrace, il n'y a pas un endroit tant soit peu marquant dans l'histoire qu'il n'ait visité, dessiné et décrit. Les dessins, supérieurement bien exécutés, de paysages et de ruines, de son porte-feuille, sont au nombre de près de mille; parmi ces dessins, il

y a plusieurs Panoramas, tel que ceux d'Athènes, de Delphes, de Corinthe, de Larisse, etc. Aussitôt après son retour en Angleterre, et lorsque les temps seront plus favorables à ces sortes d'entreprises, il se propose de publier son précieux ouvrage.

Il y a quelques semaines qu'a paru la première livraison de l'ouvrage de Madame DIONIGI, de Rome, *sur les villes saturnales de l'ancien Latium*, dont les ruines consistant en des constructions dites cyclopéennes, se sont conservées. Le texte est en forme de Lettres; le célèbre M. GMELIN en a gravé les paysages qui sont parfaitement exécutés. Cette première livraison, contenant trois planches, coûte, à Rome, huit paoli romains; les amateurs étrangers des antiquités de Rome s'empresseront de se procurer cet ouvrage, dont les planches du moins répandront un grand jour sur l'histoire la plus ancienne du Latium; car il ne faudra pas attendre, de Madame Dionigi, des recherches trop profondes : on sait que les grandes difficultés d'une semblable entreprise demandent l'esprit de critique d'un savant historien. On est ici très-curieux de savoir comment M. MICALI, savant Florentin, a traité le même sujet dans l'ouvrage qu'il va publier incessamment, et dont il va être question plus bas.

Au mois d'octobre il a également paru une très-belle collection de planches représentant des monumens antiques de Rome peu connus, avec une courte explication. Elle est composée de six planches d'assez grand format, qui seront suivies d'autres. Les objets que ces planches représentent sont : l'*intérieur de la Villa de Mécène* à Tivoli; une ruine de la *maison d'Horace;* le *Tempio della Tossa; le Bocage de Tiburnus*, etc.; les trois *aqueducs* et la *grotte de Nep-*

tune, tous au même endroit. La gravure et le texte sont de M. *Fr.* GMELIN (13).

M. MICALI s'occupe, depuis plusieurs années, d'un ouvrage très-important sur l'état le plus ancien de l'Italie avant l'époque des Romains, c'est-à-dire, avant l'apparition de Romulus dans le Latium (14). L'auteur traite surtout des constructions dites cyclopéennes et du peuple auquel il faut les attribuer. Cet ouvrage sera accompagné de cartes et de dessins de la main de MM. RIEPENHAUSEN.

On publie dans ce moment, sur quarante planches, le *Campo Santo* de Pise, qui, par la grande quantité de tableaux peints sur ses murs, par les premiers maîtres, depuis la renaissance des arts en Italie, a été la première, l'unique et grande Lesche ou Poëkile de la Toscane. Une Société de Toscans fait les frais de cette entreprise. L'artiste qui est chargé de l'exécution, s'appelle *Carlo* LASINIO, de Venise; il y travaille depuis trois ans. C'est dans la librairie de *Landi*, à Florence, qu'on peut avoir la collection entière ainsi que des planches isolées. Chaque planche en noir coûte une piastre, et enluminée un louis La collection porte le titre suivant. : *Pitture del Campo santo di Pisa, intagliate presso gli originali.* On est obligé de convenir que l'artiste a rendu ces tableaux avec la plus grande vérité, et les arts ont sûrement beaucoup gagné par cela seul que ces planches présentent des copies fidèles des ouvrages précieux de *Bonamico* BUFFAMALCO, *Benozzo* GOZZOLI, *Simon*

(13) Ce long article sur Rome a été tiré en plus grande partie de l'ouvrage de M. SICKLER, intitulé : *Almanach aus Rom für Künstler und freunde der bildenden Kunst.* Leips. Goeschen, 1810. Voyez *Suprà*, t. 1, p. 243; et *Infrà*, p. 219.

(14) Voyez-en l'annonce, ann. 1809, t. 3, p. 146. A. L. M.

MEMMI, SPINELLO d'Arezzo, ANTONIO de Venise, *Taddeo* BARTOLI, *Pietro* LAURATI, *Antonio* VITA de Pistoja, dont les noms tiennent un si haut rang parmi les artistes anciens.

Les mêmes libraires ont également fait paroître quatre portraits supérieurement bien gravés par MORGHEN; ce sont ceux du DANTE, de l'ARIOSTE, du TASSE et de PÉTRARQUE; et ceux de POLITIANO et de MACHIAVELLI, gravés par BETTELINI.

— Le 14 janvier 1810, l'*Academie Italienne* a tenu une séance à PISE, pour célébrer la treizième année de son institution. Le professeur *Giuseppe* RAGNINI, président, en a fait l'ouverture par un discours analogue à la circonstance, après quoi le secrétaire-général, le professeur *Giacomo* SACHETTI a lu un extrait de la correspondance de l'Académie pendant l'an XII, l'éloge de feu l'abbé BETTINELLI, membre ordinaire et conservateur des collections de l'Académie, et l'extrait d'un mémoire manuscrit du professeur CORSINI de Venise, membre du collége académique *sur la conduite des eaux pour les fontaines, par le moyen de tuyaux de plomb.* Vint ensuite la lecture d'un mémoire *sur la renaissance des Sciences et des Lettres*, par M. le professeur PIGNOTTI, auditeur de l'Université, et l'un des censeurs de l'Académie; d'un autre mémoire de M. le professeur CARMIGNIANI, contenant un essai de solution du problême proposé par l'Académie de Berlin, *si le but moral d'une action peut entrer en considération, lorsqu'il s'agit d'établir et d'appliquer une loi pénale, et dans le cas affirmatif, jusqu'à quel point elle peut y entrer;* et d'un procédé de M. HESS de Zurich, pour empêcher les effets des fusées dites à la *Congrève.* La séance a été

terminée par le Secrétaire, qui fit part à l'assemblée d'un essai d'observations sur la dissertation de M. Azuni, *concernant l'inventeur de la boussole*; et de l'offrande faite à l'Académie du *Voyage dans la Crimée* de M. Reuilly, ancien préfet du département de l'Arno, et membre honoraire; ainsi que d'un *Recueil de Poésie* offert en hommage par les associés *Attavilla* et *Belviniotti* de Corfou. Les personnes les plus distinguées de la ville de Pise ont assisté à cette séance.

— La *Société des Sciences, Arts et Lettres* de Macon a décerné dans sa séance du 16 janvier à M. J. J. Virey, auteur de l'Histoire Naturelle de la Femme, etc., le prix qu'elle avoit proposé en 1809.

Elle a accordé une mention honorable à l'auteur de la pièce qui a pour épigraphe ce vers de Boileau:

Là du faux bel esprit se tiennent les bureaux :

et à l'auteur de la pièce qui a pour épigraphe cette pensée ; *Malheur au siècle où les femmes perdent leur ascendant, et où leur jugement ne fait plus rien aux hommes.* J. J. Rousseau.

Un autre concurrent a pris cette même pensée pour devise, mais il n'en a copié que la première moitié, et l'a d'ailleurs attribuée à un *anonyme*, ce qui doit suffire pour distinguer son ouvrage de celui qui a obtenu une mention honorable.

La même Société propose cette année un prix au meilleur mémoire sur la construction des grands pressoirs à vin, accompagné d'un modèle, ou du moins de devis, plans, profils et élévations sur une échelle de quarante millimètres pour mètres (six

lignes pour pied). Le pressoir proposé devra réunir la force et la solidité à l'économie, être capable de pressurer le marc d'une cuve de soixante-dix à soixante-douze hectolitres, (trente-cinq à trente-six pièces) et surtout dispenser de l'emploi de bois de forte dimension. La Société exige donc que la plus grosse pièce n'excède pas trente-trois centimètres (1 pied) d'écarissage.

Elle desireroit l'évaluation exacte des forces et des frottemens, mais en faveur des personnes peu familiarisées avec le calcul, elle n'en fait pas une condition de rigueur.

Les mémoires, devis, plans ou modèles seront adressés franc de port et suivant les formes ordinaires, avant le premier janvier 1811, à M. CORTAMBERT, D. M., secrétaire perpétuel de la Société à Mâcon. Le prix est une médaille d'or, ou 300 fr. en numéraire; il sera délivré dans le courant de janvier 1811.

PARIS.

La *Société médicale d'émulation de Paris* a tenu, le 21 février dernier, une séance générale qui avoit principalement pour objet de couronner le meilleur mémoire sur la question mise au concours l'année dernière, relativement aux *maladies organiques*. Le prix, consistant en une médaille d'or frappée à l'effigie de *Xavier* BICHAT, et portant un signe symbolique de la médecine, a été adjugé à M. MARTIN, médecin à Aubagne, département des Bouches-du-Rhône. Le prix d'émulation, fondé par la Société pour être décerné à l'auteur du *mémoire le plus intéressant* parvenu dans le cours de l'année, a été partagé entre MM. CAILLAU, médecin de la Faculté

de Paris, établi à Bordeaux, et LAFONT-GOUZI, professeur en médecine à Toulouse. La Société a proposé pour le sujet du prix de 1810 la question suivante : « Quels sont les avantages que la chirurgie « théorique ou pratique doit retirer des observa-« tions et des opérations faites aux armées dans « les dernières campagnes. » Le prix sera une médaille d'or, et sera décerné dans le mois de février 1811. Le terme du concours est fixé au premier janvier prochain, et les mémoires doivent être adressés, franc de port, à M. TARTRA, secrétaire-général.

THÉATRES.

ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MUSIQUE.

Abel, tragédie lyrique en trois actes, jouée le 23 mars 1810.

Les scènes patriarchales, si belles à la lecture, perdent au théâtre beaucoup de leur prestige. Les fureurs de Caïn, dans l'opéra que nous annonçons, produisent de l'effet : mais la douceur d'Abel est d'une monotonie fatigante, et n'inspire aucun intérêt. Caïn est poussé par un démon puissant ; l'Éternel, au lieu de le secourir, l'irrite en recueillant le sacrifice d'Abel et en laissant renverser le sien par les puissances infernales. La fatalité fait excuser Caïn. Au second acte, on voit les Démons forger dans l'Enfer la massue qui doit tuer Abel ; ils ont l'air de serru-

riers, et cette scène qui, à l'imagination est effrayante, fait rire au théâtre. Le pont qui traverse le Chaos et qui unit la Terre aux Enfers est une idée sublime dans *le Dante* ou dans *Milton*. A l'Opéra il a l'air du Pont-Rouge. Autant l'esprit est au dessus des sens, autant ces objets sont rappetissés par la peinture, et sont loin de remplir l'idée que s'en forme notre imagination.

Il faut convenir cependant que les objets agréables sont infiniment mieux représentés que les autres, et que le Ciel, qu'on croiroit plus difficile à peindre que les Enfers, forme un tableau enchanteur. Il y avoit d'autant plus d'obstacles à surmonter, que l'artiste avoit déja épuisé une partie de ses ressources pour la *Gloire* de l'opéra d'Adam.

Revenons au poème : il est bien écrit, il gagneroit même beaucoup plus à être declamé que chanté. La musique le ralentit : excepté le duo du premier acte

« Unissons-nous pour le rendre sensible, »

et le chœur qui termine ce même acte, il y a peu de morceaux marquants. Le second acte, consacré entièrement au conseil des Démons, devoit être d'une grande énergie, il est écrit vigoureusement ; la musique n'y a aucun mouvement. Satan n'a qu'un récitatif lent et lourd qui tue l'expression de ces beaux vers :

« Immortels habitans des gouffres de l'abyme,
« Indignés comme moi du joug qui nous opprime,
« Les droits et les malheurs sont égaux entre nous;
« Mais, en haine pour Dieu, je vous surpasse tous. »

Les Démons, animés par les discours de Satan, chantent un chœur qui ressemble beaucoup au *dixit Dominus Domino meo.*

« Sortons des Enfers, disent-ils, et remontons sur « la terre où Caïn endormi voit en songe sa race « maudite et le bonheur de celle d'Abel. » Cette idée ingénieuse est toute entière dans le poème de GESSNER auquel l'auteur de l'opéra doit beaucoup; mais tout ce qui est charmant dans un poème n'est pas aussi bien placé dans une pièce de théâtre.

La scène du poème de Gessner, où les humains ont la première idée de la mort, est très-touchante et fait verser des larmes; à l'Opéra elle ne produit aucun effet.

En général un opéra ne peut pas se soutenir par le charme du style. On entend si rarement les paroles. Il faut des événemens, de grands effets. D'après cela, Abel n'aura pas plus de succès qu'Adam; il en aura peut-être moins, parce qu'il est venu le dernier.

On a justement applaudi *Dérivis* dans Adam; *Lainez* dans Caïn s'est montré grand tragédien. Mademoiselle *Hymm* n'avoit qu'un morceau à chanter, elle y a mis de l'expression et a déployé une très-belle voix.

Le poème, à quelques négligences près, fait honneur à la plume de M. HOFFMANN. La musique de M. KREUTZER n'est pas ce qu'il a fait de plus fort. Les ballets sont fort peu de chose, ils n'ont sans doute pas beaucoup coûté à M. GARDEL.

THÉATRE FRANÇAIS.

Mademoiselle *Duchesnois*, qu'une maladie dangereuse avoit éloignée de la scène, vient d'y reparoître dans Phèdre, son rôle de début et son triomphe. Elle a été accueillie comme son talent lui donnoit le droit de s'y attendre. Elle a joué quelques jours après dans les Horaces.

— *Talma* a reparu le 28 dans Manlius. Son retour a excité les plus vifs transports.

— Le Théâtre Français a reçu l'ordre de donner à ses représentations, pendant les fêtes, tout l'éclat dont elles sont susceptibles. Les chefs d'emploi ne se feront point doubler, et le public jouira de la belle réunion de leurs talens.

THÉATRE DE L'OPÉRA COMIQUE.

M. Des Bosquets, opera comique en un acte, joué le mardi 6 mars.

Cette foible imitation de M. *Deschalumeaux* n'a obtenu que deux représentations.

ODÉON. THÉATRE DE L'IMPÉRATRICE.

Le Retour d'un Croisé, ou le Portrait mystérieux, grand mélodrame en un petit acte, joué pour la première fois le 27 février.

Un très-joli Prologue en vers avoit prévenu les Spectateurs, que ce n'étoit qu'une plaisanterie autorisée par le Carnaval; et que le grand succès du

Mélodrame donnoit le droit à la Parodie de faire sentir au Public combien son goût s'égaroit.

En effet, l'auteur a réuni, pour composer son petit mélodrame, toutes les invraisemblances de situation, toutes les incohérences de style, dont fourmillent les chef-d'œuvres du Boulevart. Son *Croisé borgne*, le *Cousin* qui veut lui souffler sa femme, le chevalier *Fleur d'Amour*, le *Valet niais*, la *Nourrice* et l'*Enfant*, font rire aux éclats. Les naïvetés de l'Enfant sont surtout fort drôles. L'auteur a été demandé, et a caché son nom sous celui de Blaise Bettmann. C'est un homme d'esprit dont cette bluette ne pouvoit augmenter la réputation.

Les Indiens, comédie en quatre actes, jouée le 26 mars.

Cette pièce, imitée de l'allemand de M. Kotzebue, a été jouée au Théâtre de la Cité, il y a quelques années, sous le titre de *Kosmouk* ou *les Indiens*. Elle vient d'être remise au Théâtre de l'Odéon pour le bénéfice de Madame *Molé*; mais sans aucun succès. Les sifflets ont fait baisser la toile avant la fin de l'ouvrage.

Le Marché aux Fleurs, divertissement en un acte et en vers, précédé d'un prologue en vers, représentés le 29 mars 1810.

Dans le prologue, un Allemand vient demander un billet de spectacle au Directeur de l'Odéon, pour voir la pièce en l'honneur de son Archiduchesse dont il fait l'éloge mérité.

La Pièce est un tableau des réjouissances auxquelles se livre le peuple de Paris, à l'occasion des fêtes

du mariage de l'Empereur. Une jeune jardinière allemande nommée *Louise* épouse un militaire nommé *La France*, fils de *La Valeur*. Les applications ont été vivement applaudies. Le tableau du Marché aux fleurs que représente la décoration, ajoute à l'intérêt de la fête, en rappelant un des embellissemens de Paris par NAPOLÉON LE GRAND. Le buste de l'Impératrice MARIE-LOUISE est placé sur une fontaine qui figure au milieu du marché. Les jardiniers la prennent pour patronne, et l'invitent à daigner les honorer de son auguste présence. Les danses, les refrains joyeux ont excité la gaieté des spectateurs.

L'auteur de la pièce est M. DUMERSAN; celui du prologue, M. PLANARD.

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

La Robe et les Bottes, ou *un effet d'optique*, *vaudeville en un acte, joué le 28 février.*

Le dénouement de cette pièce en a fourni le titre. Un *amant* et sa *maîtresse* sont sous le rideau d'un optique. L'*oncle*, déguisé en montreur de Marionnettes, protége leur évasion. La *tante*, qui s'oppose à leur amour, scandalisée des principes du nouveau *Brioché*, tire le rideau; mais *la farce est jouée*: elle ne trouve que des bottes et une robe pendue à un porte-manteau.

Du comique un peu trop trivial, des couplets très-mordans, n'ont pu faire obtenir un succès complet à cet ouvrage de MM. DIEULAFOI et GERSIN.

Le Congé, ou *la Veille des Noces*, *vaudeville en un acte, joué le 15 mars 1810.*

Deux jeunes gens, *Rosamberg* et *Melcourt*, sont tous deux amis et amoureux de *Lucille*, nièce d'une

Mademoiselle de *Saint-Germain* qui les a reçus dans son château sans les connoître. La vieille Demoiselle veut marier sa nièce à M. *Desbruyères*, provincial peu brillant, mais qui a assez de bon sens pour deviner les projets des deux étourdis. Il engage la tante à les congédier, et en obtient même une autorisation, quoique Mademoiselle de Saint-Germain se croye aimée de Melcourt. Malgré tout ce qu'ils ont pu dire ou faire, nos jeunes gens vont partir, mais Rosamberg suppose que Melcourt est malade et hors d'état de se mettre en route. Il se donne comme médecin, jure de ne pas abandonner son ami : les voilà de nouveau installés. Ici il s'établit une petite guerre entre les rivaux; chacun d'eux veut rester maître du champ de bataille. Rosamberg parvient à enfermer Melcourt qui fait, au travers d'une porte, une déclaration à la tante, croyant parler à la nièce. Rosamberg croit triompher, au moment où Desbruyères renonce à Lucille, parce que le mariage projeté de la tante avec Melcourt contrarie ses intérêts : mais Melcourt est aimé de Lucille, il l'épouse, et c'est Desbruyères qui reçoit *le congé* qu'il croyoit donner.

Cette petite pièce est un peu froide; elle a réussi par des détails spirituels. Les auteurs sont MM. Justin et Rougemont.

THÉATRE DES VARIÉTÉS.

M. Mouton, ou le Déjeûner d'un Marchand de laine, vaudeville joué le 8 *mars.*

On commence à se lasser des pièces dont tout l'esprit réside dans des jeux de mots et des calem-

bourgs. C'est en vain que M. Mouton en a débité une quantité prodigieuse, il a été impitoyablement sifflé.

Les Réjouissances Autrichiennes, divertissement joué le samedi 24 mars.

La scène est dans un village aux environs de Vienne. Les préparatifs pour fêter l'Impératrice à son passage, la répétition des chants que doivent exécuter quatre jeunes filles, le mariage de l'une d'elles avec un officier français, les ridicules du magister, la gaieté que cause aux habitans l'union de l'Autriche et de la France, font de ce divertissement un tableau fort agréable.

Plusieurs couplets ont été vivement applaudis.

L'auteur est M. SEWRIN.

THÉATRE DE LA GAIETÉ.

La Main de fer, ou *l'Epouse criminelle, pantomime en trois actes, jouée le 24 mars.*

Le duc de *Spalatro* est depuis longtemps à l'armée; ayant perdu la main droite qu'un artiste habile a remplacée par une main factice en acier poli, il a été surnommé *la Main de fer.* Il passe pour mort; mais il revient avec son écuyer *Bonelli*, au moment où la duchesse va donner la main au prince *Stéphanos.* Il a échappé aux poignards dirigés par sa criminelle épouse. On juge de l'effet que produit son retour. On combat: le duc est tué *tout de bon*,

et Bonelli est fait prisonnier. La duchesse veut toujours épouser Stéphanos; mais celui-ci refuse ce mariage, et préfère s'unir à *Angiolina*, fille de Bonelli. Pour le punir d'un tel refus, on le retient prisonnier; mais il s'échappe. Angiolina est enchaînée et condamnée par la duchesse à avoir les yeux brûlés par un fer ardent. Bonelli déguisé se charge de cette exécution, et sauve sa fille. Après beaucoup d'autres événemens, Stéphanos attaque le château. La duchesse meurt, ses affidés périssent aussi, Stéphanos triomphant épouse Angiolina.

Beaucoup de mouvement, de situations, de combats, de bruit, deux jolis ballets, de riches costumes, des décors très beaux, assurent le succès de cette pantomime. Elle est de M. Cuvelier.

THÉATRE DE L'AMBIGU COMIQUE.

***Grotius*, ou *le Fort de Lœvenstein*, mélodrame en trois actes, joué le 20 mars.**

Faute de mieux, on met des savans en scène : mais les noms en *us*, consacrés ordinairement à faire rire, font mauvais effet dans un mélodrame. La ruse de l'épouse qui sauve son mari dans une malle que l'on croit contenir des livres, pouvoit être bonne autrefois; mais, au théâtre, on en a vu bien d'autres. M. et Madame *Grotius* n'ont pas réussi. L'auteur est M. de Ferrières.

Le Mariage de la Valeur, vaudeville joué le 27 mars, et relatif aux circonstances, a été applaudi. Il est de M. Després Saint-Clair.

LIVRES DIVERS (*).

BOTANIQUE.

Flora Europaea inchoata a Joh. Jacob ROEMER, *Med. et Chir. Doct., etc. Norimbergæ, ex officina Raspeana* 1797—1805. *Fasciculi* I—X, in-8.°, avec 80 pl. color.

Faite pour durer une longue suite d'années, l'entreprise de M. ROEMER, quelque louable qu'elle soit en elle-même, surpasse de beaucoup les forces d'un seul individu et les bornes souvent extrêmement courtes de la vie humaine. Outre cela, l'Europe si bien connue sous d'autres rapports, ne l'est presque point ou du moins très-imparfaitement dans quelques-unes de ses parties sous celui de la Botanique. Ces considérations ont sans doute porté M. Roemer à mettre, quoique avec moins de modestie que ne le fit à la tête de son Histoire des Plantes de la Suisse, l'immortel HALLER, le mot d'*inchoata*, sur le titre de son ouvrage, et de le faire paroître par livraisons détachées. Dans chaque cahier on trouve les figures gravées et coloriées de huit plantes, prises indistinctement dans le système sexuel, généralement adopté par les botanistes allemands. Le texte de l'ouvrage contient une description de chaque plante, son nom en langues latine, allemande, française et angloise, son caractère générique, l'indication exacte de la floraison, quelques synonymies générales tirées des

(*) Les articles marqués d'une * sont ceux dont on donnera un extrait.

ouvrages de LINNÉ, et l'indication du lieu natal dans les différens pays de l'Europe d'après les Flores qui en font mention. Ces dernières forment une espèce de synonymie particulière fort intéressante.

En général cet ouvrage, dont l'exécution est très-soignée, mérite l'attention des amateurs. Les planches sont pour la plupart originales, dessinées avec goût, gravées avec netteté et coloriées avec beaucoup de soin. Il suffira maintenant de joindre à ces lignes le nom des plantes représentées et décrites dans les dix premiers numéros de cette charmante collection, en nommant les botanistes auxquels M. Roemer en fait hommage.

Les deux premiers cahiers parurent en 1797. L'un est dédié à M. *Antoine-Laurent* DE JUSSIEU, et l'autre à *Joseph-Antoine* BONATO, professeur de Botanique à Padoue. On y trouve SOLDANELLA *alpina*, CENTAUREA *cespitosa*, TRIENTALIS *europaea*. DIANTHUS *deltoides*. CAMPANULA *hederacea*. HYPERICUM *elodes*, CYPRIPEDIUM *bulbosum*, SAPONARIA *lutea*. EPIMEDIUM *alpinum*, AGARICUS *decipiens*, JUNCUS *filiformis*, HOLOSTEUM *umbellatum*, OPHRYS *Lœselii*, *monorchis*, SAGITTARIA *sagittifolia*, LATHYRUS *nissolia*.

Le troisième cahier, 1798, est dédié à M. le D. *Alb. Guil.* ROTH, et contient, ALYSSUM *sinuatum*, CORTUSA *Matthioli*, LYCOPERDON *phalloides*, MALAPIS *paludosa*, VALERIANA *supina*, VICIA *lathyroides*, CAMPANULA *carpatica*, CUCUBALUS *ottites*.

L'auteur fit hommage en 1799, à la mémoire de son ami BORCKHAUSEN, du quatrième cahier contenant, AGRIMONIA *agrimonoides*. ERICA *dabœcia*, CHLORA *perfoliata*, ADONIS *vernalis*, CYPRIPEDIUM *calceo-*

lus, ANTIRRHINUM *alpinum*, RANUNCULUS *parnassifolius*, ORCHIS *sambucina*.

En 1800, il publia le cinquième cahier en le dédiant à M. le D. *Dav. Henry* HOPPE, à Ratisbonne. On y trouve décrites et peintes: *Campanula Zoysii. C. trachelium*, GALANTUS *nivalis*, SCILLA *bifolia*, DIANTHUS, *cæsius*, ASTER *trifolium*, ORCHIS *militaris*, FUCUS *sanguineus*.

En 1801, l'auteur adressa le sixième cahier à M. le Prof. *G. F.* HOFFMANN. Il contient FESTUCA *duriuscula*, BROMUS *erectus*, SAGINA *cerastoides*, ASPERUGO *procumbens*, AZALEA *pontica*, GENTIANA *verna*, RUTA *patarina*, SILENE *pendula*.

Dans la même année parut le septième cahier; l'auteur y décrit *Campanula mollis*, *Bupleurum graminifolium*, *Tulipa sylvestris*, *Daphne collina*, *Phlomis purpurea*, *Arabis avoiensis*, *Hippocrepis balearica*, *Hypericum dubium*; il est dédié au savant baron *F. Xav.* DE WULFEN, qui est mort depuis.

L'auteur fit paroître le huitième cahier en 1802. Il est dédié à M. TRATTINICK, à Vienne, et contient, *Lithospermum purpureo-cæruleum*, *Laserpitium simplex*, *Dianthus superbus*, *Ranunculus pyrenaeus*, *Ranunculus Lingua*, *Astragalus Leontinus*, *Phaca australis*, *Orchis rubra*.

Les neuvième et dixième cahiers parurent en 1805. On y trouve *Phalaris phleoides*, *Saxifraga oppositifolia*, *Saxifraga biflora*, *Orobanche major*, *O. elatior*, *O. minor*, *O. cærulea*, *O. ramosa*, *Phalaris arenaria*. — *Triticum loliaceum*, *Rhamnus pumilus*, *Adoxa moschatellina*, *Betonica hirsuta*, *Scutellaria hastifolia*, *Cheiranthus sinuatus*, *Phascum serratum*. — Le neuvième numéro est dédié

à M. *Philippe* Arman, et le dixième numéro aux mânes de l'infortuné *Dom.* Cyrillo.

Léo *Comte* Henckel de Donnersmarck.

TECHNOLOGIE.

Bulletin de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale, publié avec l'approbation de son Ex. le Ministre de l'intérieur. Huitième année, 1 vol. in-4.° de 420 pages, orné d'un graud nombre de planches gravées en taille-douce; à Paris, chez Madame *Huzard*, imprimeur-libraire, rue de l'Eperon Saint-André-des-Arcs, n.° 7. Prix, 9 fr. pour Paris, et 12 fr. franc de port pour les Départemens. On trouve à la même adresse la collection complète du Bulletin, formant 7 vol. in-4.° avec planches. Prix, 54 fr. pour Paris, et 65 fr. 75 cent. franc de port pour tout l'Empire. Chaque année se vend séparément 9 fr., à l'exception des première, deuxième et sixième qui coûtent 6 fr. à Paris.

Les arts sont cultivés en France avec tant de succès qu'un ouvrage spécialement consacré à annoncer les découvertes utiles dues au génie de nos artistes, et les conquêtes qu'ils font chaque jour sur l'industrie étrangère, ne peut qu'être très-favorablement accueilli du public. Aussi avons-nous vu avec plaisir que les premiers volumes de cet ouvrage vraiment classique avoient obtenu le suffrage de tous ceux qui s'intéressent à la prospérité nationale.

La Société d'encouragement, sous la direction de

laquelle le Bulletin est publié, ne cesse de rendre les plus grands services à notre industrie, soit en décernant des prix et des récompenses aux fabricans qui se distinguent par la perfection de leurs produits ou par la création de quelque art nouveau, soit en offrant à leur emulation des sujets dignes d'éveiller leur activité et leur génie. Placée entre le gouvernement et les artistes, elle contribue à répandre les bienfaits de l'un, et à récompenser le mérite des autres. Ses jugemens dictés par la plus sévère impartialité, et fondés sur des expériences exactes, servent à diriger l'opinion publique, et à déraciner les préjugés funestes aux progrès des arts. En un mot, cette Société composée d'hommes dont les lumières et les talens sont justement appréciés, marche vers son but d'un pas assuré; et dans aucun pays ses vues de bien public ne sauroient être mieux reconnues.

Nous avons lu avec un vif intérêt le volume que nous annonçons, et nous avons remarqué avec satisfaction qu'il renferme une foule de notices et de découvertes importantes.

Les planches qui l'accompagnent ne laissent rien à desirer tant sous le rapport de la correction du dessin, que sous celui de la perfection de la gravure. Il en est plusieurs d'une très-grande dimension exécutées avec beaucoup de soin. C.

THÉOLOGIE.

ABSCHIEDS-PREDIGT, *gehalten in der Koeniglich-Daenischen Capelle zu Paris*, etc.; c'est-à-dire: Sermon de Congé, prononcé dans la Chapelle royale

de Danemarck, à Paris, le 19 novembre 1809, le dimanche avant l'inauguration de la nouvelle église luthérienne dans cette ville; par *Chrétien-George-Guillaume* Gœriké, aumônier de la légation de Danemarck. Paris, de l'imprimerie de *L. Haussmann* et d'*Hautel*, 12 p. in-4.°.

Ce n'est certainement pas à la vanité d'auteur que ce Discours doit sa publication; M. Gœriké n'a fait en cela que céder aux prières instantes de plusieurs membres du Consistoire de l'église luthérienne, qui, par les bontés de Sa Majesté Impériale et Royale, a succédé aux chapelles de Suède et de Danemarck.

Plusieurs circonstances avoient accéléré l'ouverture de la nouvelle église, et M. Gœriké n'en a pu être averti à temps. Ce Discours, quoique le fruit de peu d'heures du jour même où il a été prononcé, a touché toute la communauté jusqu'aux larmes; et qui auroit pu rester insensible aux adieux touchans d'un pasteur, que ses qualités personnelles, son obligeance et le zèle infatigable avec lequel il a rempli les diverses fonctions de son ministère, pendant près de vingt ans, ont rendu cher à tous ceux qui l'ont connu. B.

MORALE.

Pensées et Réflexions morales, littéraires et philosophiques, de M. *Auguste* de Labouisse. Deuxième édition. In-18, de XI et 228 pages. A Paris, chez *Delaunay*, libraire, Palais-Royal,

galerie de bois, n.° 243. Prix, 1 fr. 50 cent., et par la poste, 1 fr. 80 cent.

La première édition de ces Pensées parut en l'an IX (1801). L'auteur étoit alors fort jeune; mais il avoit employé à cultiver son esprit, à le nourrir de bonnes lectures, un temps que ses pareils dissipent ordinairement avec une prodigalité dont ils ne connoissent que trop tard les funestes résultats. Cette première édition n'a presque rien de commun avec celle que nous annonçons. M. DE LABOUISSE l'a totalement refondue; l'âge et surtout l'expérience ont mûri ses réflexions. Il avoue dans une courte préface, qui sert de supplément à l'ancienne, qu'il *a fait disparoître les erreurs qui blessoient la morale et les paradoxes qui avoient affligé quelques sages lecteurs.* Il faut, sans doute, tenir compte à l'auteur, et le féliciter d'une candeur fort rare; mais il n'est pas si coupable qu'il le croit. Quelques maximes hasardées par un auteur de vingt ans; quelques portraits de fantaisie, faits avec esprit, et qui annonçoient ce qu'on rencontre rarement à cet âge, le talent de l'observation, ont pu déplaire à quelques lecteurs intéressés, ou peu indulgens, mais le plus grand nombre aura lu cette brochure avec intérêt. La dédicace de cette première édition nous a paru digne d'être conservée. « Vous êtes ma Mère et ma « meilleure amie. C'est à ce double titre que je « vous offre le premier essai de ma plume. Puisse « son succès donner quelques prix à l'hommage du « plus tendre des Fils ! »

La seconde est aussi dédiée à cette respectable mère, et l'on voit avec plaisir que cette seconde dédicace a été dictée, comme la première, par l'a-

mour filial, c'est-à-dire par cette tendresse respectueuse envers celle qui nous a donné le jour, dont beaucoup de jeunes gens se dispensent aujourd'hui.

Pour faire connoître le mérite d'un ouvrage tel que celui dont nous rendons compte, il suffit d'en citer quelques articles. Il est divisé en vingt chapitres, qui traitent de l'Homme, — de la Femme, — de l'Amour propre, — des Attentions, — de l'Amitié, — de l'Amour et de la Jalousie, — du Mariage et du Bonheur, — des Enfans et de l'Education, — de l'Athéisme et de la Religion, — du Jeu, — de la Littérature, — de la Critique, — de l'Opéra, — des Langues orientales, — du Goût et du Génie, — de l'Esprit et des Sots, — des Médecins, — de la Politique, — de l'Anglomanie. Viennent ensuite des Pensées diverses. Ces cadres sont bien choisis; voyons si l'auteur les a remplis d'une manière satisfaisante, et prenons au hasard quelques pensées et quelques portraits. Nous lisons dans le chapitre sur l'Homme :

« On rit de l'homme dans Labruyère; on le mé-
« prise dans Pascal : dans La Rochefoucault on le
« hait. »

Nous ferons observer d'abord à l'auteur qu'il faut écrire La Rochefoucauld. Il est vrai que cette faute lui est commune avec d'autres écrivains; mais leur exemple n'est pas une excuse. Nous dirons ensuite que chacun de ces moralistes a envisagé l'homme sous une face différente; mais sans vouloir le faire mépriser ni haïr. Le premier a peint ses ridicules, le second ses erreurs, le troisième, le motif général qui le meut. Chacun a fourni sa couleur, et de ces couleurs réunies, il est résulté un portrait fort vrai,

qui ne doit exciter ni le mépris ni la haine : mais la commisération pour notre foible nature.

« Le paresseux perd sa vie, l'homme laborieux « la dépense. »

« J'ai placé cette épitaphe sur la tombe d'un pa-« resseux :

Ci-gît Damis ; jamais pour lui
Sur l'horizon l'aube n'a lui.

Cette épitaphe nous rappelle ces vers de la première scène du *Pastor Fido* :

Tutti dormono ancora
I custodi del tempio, i quali non hanno
Più tempestivo, o lucido orizonte
Della cima del monte.

Le chapitre sur les Femmes est un de ceux que l'auteur a travaillés avec le plus de soin. On voit qu'il a pris plaisir à traiter cette matière, et la manière dont il commence ce chapitre désarmera celles qui pourroient trouver quelques-uns de ses portraits *trop ressemblans*, parce qu'elles croiroient s'y reconnoître.

« Dieu merci je n'oublierai pas ce chapitre, comme « Duclos l'oublia dans ses *considérations sur les mœurs*. « Les femmes sont des fleurs semées pour nous sur « la route de la vie. Je crois qu'on a déja dit ces « paroles, mais qu'importe ! François I.er, le res-« taurateur des lettres, s'exprimoit ainsi : *une cour* « *sans femmes est un parterre sans roses*. Il faudroit « être bien disgracié de la nature, pour dédaigner « ces dons du Créateur ; mais que dire des femmes ?

« On en pense tant de choses, qu'il est bien diffi-
« cile de rasseoir ses idées et d'écrire posement. Je
« vais donc laisser aller ma plume; le sujet m'y
« invite : il faut ici plus de grâce que de force,
« plus d'abandon que de rectitude, et plus de na-
« turel que de concision. J'ai dit du *naturel*, et le
« naturel est de la franchise, et l'on prétend que
« les femmes n'en ont guères! Cela peut être; mais
« à qui la faute? Nous nous plaignons souvent des
« maux que nous nous faisons nous-mêmes. Au reste,
« je ne pense pas que la *feinte*, lorsqu'elle n'est pas
« poussée jusqu'à *la dissimulation*, soit un défaut.
« Il seroit trop imprévoyant de tout avouer, surtout
« à des confidens qui ne demandent pas mieux que
« de tout savoir pour en abuser. »

« Célimène est douce, timide, modeste, réservée.
« Si la vivacité de son imagination ne l'avoit pas
« trahie, personne ne sauroit qu'elle est capable d'é-
« crire comme les Sévigné, les Deshoulière, les
« Lambert. Elle a des talens dont elle ne fait jamais
« parade; ses grâces se montrent d'elles-mêmes, sans
« qu'elle cherche à les étaler. Elle cache avec soin
« les charmans ouvrages qu'elle compose; elle ne
« veut ni braver la critique, ni affliger l'envie; ou,
« pour mieux dire, elle se défie si fort de la perspi-
« cacité de son esprit, qu'aucune idée de gloire n'est
« entrée dans sa tête; elle est aimable, bienfaisante
« et sensible. Aucune de ses compagnes ne lui dis-
« pute rien, parce qu'elle ne prétend à rien. Jamais
« elle ne s'est doutée combien par ses écrits et sa
« conversation elle étoit digne de plaire : elle a
« encore l'avantage d'être très-jolie; mais c'est le
« moindre de ses mérites aux yeux de l'époux dont
« elle embellit l'existence, et qui a senti qu'il étoit

« mieux de préférer les dons de l'esprit et les vertus « du cœur aux trésors de la beauté. »

Nous croyons que ce portrait, si séduisant, n'est point un portrait de fantaisie. Il nous semble y reconnoître l'épouse *très-jolie*, pleine de grâce et de talens, qui *embellit l'existence* de notre auteur, et si notre conjecture est vraie ce portrait n'est point *flatté*.

Ce chapitre sur les femmes fournit à M. DE LABOUISSE l'occasion de prendre leur défense contre quelques assertions, avancées par M. DE LEVIS dans ses *Maximes*, et qui lui paroissent manquer de justesse et de vérité. Il prend avec beaucoup de chaleur le parti du beau sexe, sans pourtant s'écarter dans sa défense du ton honnête, dont le vrai critique qui se respecte ne s'écarte jamais.

Les autres chapitres nous fourniroient une ample moisson de pensées ingénieuses et de réflexions profondes; mais un article de journal ne doit pas être un livre. Nous nous bornerons donc à citer quelques autres passages, persuadés qu'ils suffiront pour recommander ce petit recueil au lecteur qui aime à réfléchir.

« En considérant le nombre des grands hommes « qui ont rendu hommage à la Divinité, l'athée « ne peut-il pas dire ce que dit un jour *Dioclès*, « en voyant Epicure dans un temple: *mes doutes* « *se dissipent; Epicure à genoux prouve la grandeur* « *de Jupiter.* »

La prédilection de notre auteur pour les portraits, et il réussit fort bien à les faire, ne lui a pas laissé échapper l'occasion de peindre dans ce chapitre sur l'athéisme, un célèbre astronome qui eut le malheur de l'afficher; mais il rendit de si grands services aux sciences; il fut si obligeant, si bienfaisant,

qu'il nous paroît inconvenant, surtout à un jeune auteur, de troubler sa cendre, lorsque des critiques moroses la laissent reposer en paix.

Dans le chapitre sur la littérature, on trouve comme dans tous les autres des réflexions sages, des observations fines; mais le parallèle de Voltaire et de Rousseau que nous avions lu dans la première édition nous a fait dire :

Hodieque manent vestigia juventutis.

M. de Labouisse n'a point revu avec assez d'attention ce morceau sur lequel un ami sage lui auroit dit :

Alline *atrum*
Transverso calamo signum (1).

La jeunesse est naturellement enthousiaste de Jean-Jacques. Dans cet âge heureux où le sang bout dans les veines; où, selon l'expression énergique d'un poète grec, *la soif des femmes nous tient* (2) : l'auteur de la *Nouvelle Héloïse* doit être un auteur divin, et Voltaire un auteur seulement amusant; mais lorsque les années ont rafraîchi le sang et calmé l'enthousiasme, on porte un jugement plus sain sur ces deux écrivains célèbres; on remet chacun à la place qu'il doit occuper, et elle sera un peu différente de celle que leur assigne notre auteur.

(1) Hor. A. P. 445.

(2) Ἔχει δέος δίψα γυναικῶν
Ὦ 'γαθὲ, καὶ σπαργῶσ θυμὸν ἅπαντα πόθοις.
Erycius. *Anthol.* l. 4, ch. 11, ép. 94.

A la suite de ce parallèle, qui nous a paru trop légèrement fait, on trouve deux articles auxquels nous ne ferons pas le même reproche, et que nous nous plaisons à citer.

« L'homme de lettres n'est pas toujours celui dont « la conversation est la plus brillante, parce qu'il « s'attache plus aux choses qu'aux mots. Fénélon, « Montesquieu s'exprimoient peut-être comme des « hommes ordinaires, avec le seul avantage de bien « spécifier la signification des termes qu'ils em- « ployoient. Tout le monde sait qu'il en étoit ainsi « de l'auteur d'Emile, quoiqu'en écrivant il pos- « sédât si bien l'art de rendre ses pensées d'une « manière élégante et harmonieuse. Cette contradic- « tion apparente a deux causes réelles et distinctes. « Un auteur, plus accoutumé à réfléchir qu'à parler, « conçoit ses idées plus facilement qu'il ne les « exprime; et s'il néglige de prendre à cet égard « les leçons de l'usage, c'est qu'il est assuré de la « considération que ses talens lui donnent le droit « d'attendre. Pourroit-il, en effet, être jaloux des « applaudissemens éphémères que procurent dans la « société une épigramme, un bon mot, ressource « ordinaire de l'homme frivole, et partage de la « médiocrité? »

M. de Labouisse pouvoit ajouter qu'il existe encore une autre cause du peu de succès que les gens de lettres ont assez ordinairement dans la conversation, surtout lorsqu'elle roule sur des matières trop sérieuses ou trop légères. Occupés des ouvrages qu'ils méditent et dont l'idée les suit partout, il leur est souvent impossible de n'être pas distrait et de prêter à la conversation toute l'attention nécessaire. La Fontaine, toujours occupé de ses animaux, s'occupoit

fort peu de ce qu'on disoit autour de lui; et Nicole, accoutumé à une réflexion lente, ne trouvoit qu'en remontant son escalier, après avoir reconduit la personne qui lui avoit fait une objection sérieuse, la réponse qu'il auroit dû lui faire.

« La retraite est nécessaire aux gens de lettres. « S'ils s'adonnent trop à la société, semblables à ces « météores qui luisent et s'évaporent au même ins- « tant dans les airs, ils mourront inconnus, et ne « laisseront, après eux, aucune trace de leur exis- « tence. »

Nous sommes fâchés de terminer ici un extrait déja bien long; nous aurions pu multiplier nos citations; chaque chapitre nous auroit fourni des articles dignes d'être mis sous les yeux du lecteur; mais ceux que nous avons cités suffisent pour faire connoître la sagesse et le goût qui distinguent particulièrement l'auteur. On peut lui contester quelques résultats, quelques conclusions, quelques assertions; mais les ouvrages de l'espèce de celui-ci ne peuvent jamais obtenir, dans toutes leurs parties, l'assentiment général. Les mêmes objets peuvent être envisagés sous différentes faces, et M. de Labouisse en fournit lui-même la preuve dans le long examen qu'il fait des *Maximes* de M. de Levis. Ils rendent au reste au lecteur, quel qu'il soit, le grand service de le forcer à réfléchir, à méditer, à comparer le sentiment de l'auteur avec le sien, et à examiner en quoi ils diffèrent, et sur quels raisonnemens l'un et l'autre ont fondé leur opinion.

Le style est en général, élégant et correct, et si l'on aperçoit, mais bien rarement, quelques négligences, il sera facile à l'auteur de les faire disparoître. Nous lui ferons observer par exemple, pag. 52,

qu'on ne peut pas dire : *n'est-ce pas elles ?* et que la grammaire veut qu'on dise : *ne sont-ce pas elles ?*

Au reste nous voyons avec plaisir que M. de Labouisse est à la fois poète élégant (nous l'avons prouvé dans ce Journal), et penseur profond.

Omnis Aristippum decuit color et status et res (3).

CHARDON DE LA ROCHETTE.

GÉOGRAPHIE.

ANNALES des Voyages, de la Géographie et de l'Histoire, ou Collection des Voyages nouveaux les plus estimés, traduits de toutes les langues européennes ; des relations originales, inédites, communiquées par des voyageurs français et étrangers ; et des mémoires historiques sur l'origine, la langue, les mœurs et les arts des peuples, ainsi que sur le climat, les productions et le commerce des pays jusqu'ici peu ou mal connus ; accompagnées d'un Bulletin où l'on annonce toutes les découvertes, recherches et entreprises qui tendent à accélérer les progrès des sciences historiques, spécialement de la géographie, et où l'on donne des nouvelles des voyageurs, et de leur correspondance. Avec cartes et planches, gravées en taille-douce. Publiées par M. MALTE-

(3) HOR. *Ep.* I, XVII, 22.

BRUN. Paris, chez *Buisson*, libraire, rue Gît-le-Cœur, n.° 10. Cinquième Cahier de la 3.e souscription, ou Vingt-neuvième Cahier de la Collection (1).

Ce Cahier contient la Gravure d'un monument de Kiwik, avec les articles suivans : Voyage à l'île de Socotora; — Nouveau Voyage dans l'Arabie Heureuse; — Tableau des mœurs, des usages et de l'industrie des habitans du Vorarlberg, d'après M. *Joseph* ROHRER, par le *Rédacteur*; — Description topographique de la Magnésie, canton de la Grèce, traduite du grec moderne, par M. DEPPING; — Notice du monument de Kiwik, en Scanie; — Réponse de M. de GUIGNES à M. MONTUCCI; et les *Articles du Bulletin.*

(1) Chaque mois, depuis le premier septembre 1807, il paroît un cahier de cet ouvrage, accompagné d'une estampe ou d'une carte géographique, souvent coloriée. La première et la deuxième Souscriptions (formant 8 volumes in-8.° avec 24 Cartes et Gravures) sont complètes, et coûtent chacune 27 fr. pour Paris, et 33 fr. par la poste franc de port. Les personnes qui souscrivent en même temps pour les première, deuxième et troisième Souscriptions, payent la première et la deuxième 3 fr. de moins chacune. Le prix de l'Abonnement pour la troisième Souscription est de 24 fr. pour Paris, pour 12 cahiers. Pour les Départemens, le prix est de 30 fr. pour 12 cahiers, rendus francs de port par la poste En papier vélin le prix est double. L'argent et la lettre d'avis doivent être affranchis et adressés à *F. Buisson*, libraire, rue Gît-le-Cœur, n.° 10, à Paris.

HISTOIRE.

Des effets de la Religion de Mohammed, pendant les trois premiers siécles de sa fondation, sur l'esprit, les mœurs et le gouvernement des Peuples chez lesquels cette religion s'est établie. Mémoire qui, sous l'épigraphe : *Fatis accide Deisque*, a remporté le prix d'histoire et de littérature anciennes de l'Institut de France, le 7 juillet 1809; par M. Oelsner, ci-devant plénipotentiaire de la ville libre de Francfort, auprès du directoire de la république française. Paris, F. *Schoell*, rue des Fossés Saint-Germain-l'Auxerrois, n.° 29, 1810, in-8.°. 4 fr.; et franc de port, 5 fr.

L'utilité des Sociétés littéraires n'est plus contestée aujourd'hui; et si elles rendent d'importans services à l'humanité, c'est surtout lorsqu'elles fixent l'attention publique sur des sujets tels que celui dont s'est occupé le savant qui vient de réunir les suffrages de la classe d'histoire et de littérature anciennes à l'Institut de France.

La religion de Mohammed a eu des succès si brillans qu'elle mérite d'être distinguée par les observateurs de nos foiblesses et de nos passions. Un homme qui fut à la fois législateur et conquérant, qui prêcha les armes à la main, et qui fonda presque de son vivant un des plus grands empires que nous connoissions, a sans doute développé des moyens extraordinaires. Personne jusqu'à présent ne m'a paru les avoir mieux vus que M. Oelsner, et les avoir

présentés avec plus de précision, d'élégance et de clarté.

Après une dédicace touchante à son ami M. Bitaubé, après un détail scrupuleux des moindres obligations que l'auteur peut avoir eues à ses amis, il entre en matière, et par une division heureuse trace son plan de manière à ce que l'énoncé seul en fait connoître l'avantage. La Religion de Mohammed suivit une marche naturelle et simple; elle fut d'abord conquérante, puis législatrice. La première partie de l'ouvrage donne l'histoire de l'Islamisme jusqu'à la chûte des Ommiyades: le tableau géographique et politique de l'Arabie, la guerre de prosélitisme entreprise par les Sarrazins, leurs conquêtes, l'établissement de leurs colonies, leur agriculture, leur gouvernement et leurs mœurs, entrent dans ce cadre heureux et brillant; la seconde partie offre des traits qui reposent notre esprit. La domination des Abbassides donne l'occasion de peindre la littérature des Sarrazins, leur jurisprudence, le système général de leurs connoissances, et leur activité mercantile. C'est ainsi que par une excellente disposition de son sujet, M. Oelsner, après nous avoir fait connoître l'Islamisme vainqueur, nous fait participer aux fruits de la victoire; et, faisant aussi succéder la paix aux combats, s'asservit cependant à cet ordre chronologique souvent accusé de flétrir l'histoire par une sécheresse qui n'appartient qu'a l'historien.

J'ai fait connoître le plan de l'auteur. Je dois à présent parler de son style, et pour cela je n'ai rien de mieux à faire qu'à le copier. Je ne choisirai pas la description très-agréable du Paradis de Mahomet, parce que d'autres l'ont faites quoique moins bien. Je m'attacherai à une observation qui m'a paru

neuve et intéressante, parce qu'elle porte sur un sexe fait pour nous attacher à la vie, et parce qu'elle explique comment un début aussi brillant que celui de l'Islamisme n'a pas été suivi de résultats aussi constamment heureux que le règne des Abbassides avoit semblé le promettre.

M. Oelsner examine les effets de la réclusion des femmes, « ce qu'il y a de certain, dit-il, c'est que toute « la société en souffre, que l'Orient s'en ressent forte- « ment, et qu'il ne faut pas chercher ailleurs la « cause qui, depuis des siécles, au milieu d'une « civilisation très-profonde sous beaucoup de rap- « ports, y perpétue une sorte de barbarie, laquelle « ne disparoîtra que quand une révolution, la plus « grande qu'il y ait à faire pour ces contrées, au- « ra accordé aux femmes un juste empire sur l'o- « pinion. »

Après avoir si bien plaidé la cause des dames, M. Oelsner emprunte de Mohammed lui-même un éloge des lettres, qui prouve que ce législateur en connoissoit bien le mérite, et qu'il n'étoit nullement l'ennemi des lumières, comme on a quelquefois voulu nous le faire croire.

« Enseignez la science; car celui qui l'enseigne, « craint Dieu, et qui la desire, l'adore; qui en parle, « loue le Seigneur; qui dispute pour elle, livre un « combat sacré; qui la répand, distribue l'aumône « aux ignorans; et qui la possède, devient un ob- « jet de vénération et de bienveillance.

« La science sert de sauve-garde contre l'erreur « et le péché; elle éclaire le chemin du Paradis; « elle est notre confidente dans le désert, notre « compagne dans le voyage, notre société dans la « solitude; elle nous guide à travers les plaisirs et

« les peines de la vie, nous sert de parure auprès
« de nos amis, et de bouclier contre l'ennemi.

« C'est par elle que le Tout-Puissant élève les hommes
« qu'il destine à prononcer sur ce qui est vrai,
« sur ce qui est honnête et bon. Les Anges bri-
« guent leur amitié et les couvrent de leurs ailes.
« Les monumens de ces hommes sont les seuls
« qui restent, car leurs hauts faits servent de mo-
« dèles et sont répétés par des grandes ames qui
« les imitent.

« La science est le remède contre les infirmités
« de l'ignorance, un fanal consolateur dans la nuit
« de l'injustice; c'est par elle que des esclaves
« franchissant les distances ont escaladé la cime
« des félicités du monde présent et à venir.

« L'étude des lettres vaut le jeûne, et leur en-
« seignement vaut la prière; à un cœur noble elles
« inspirent des sentimens plus élevés, et elles hu-
« manisent les pervers. »

Cicéron a fait l'éloge des lettres avec plus de talent peut-être, observe M. Oelsner, mais ajoute-t-il avec raison, il n'y a pas mis plus d'élévation et d'enthousiasme.

Heureux ceux qui, comme l'auteur, sentent le prix du genre de vie auquel ils se sont livrés, et ne se laissent point abattre par les obstacles que rencontrent souvent les hommes qui veulent parcourir cette noble carrière! M. Oelsner ne peut être trop encouragé à s'y livrer. L'ouvrage qu'il vient de publier n'a que le défaut d'être trop court. Le sujet en est si vaste et si curieux, il l'a envisagé sous un point de vue si grand et si neuf, que le public éclairé desirera sans doute qu'il soit la matière d'une histoire plus détaillée et à laquelle seront jointes des tables

chronologiques qui classeront les faits dans la mémoire et en développeront la chaîne.

FORTIA D'URBAN.

DISSERTATION historique et critique sur la position de l'ancienne ville d'AMAGETOBRIA, et sur l'époque de sa destruction; par M. *Cl. Xav.* GIRAULT, avec des notes, 44 p. in-8.°.

L'auteur de cette Dissertation, dont plusieurs fragmens ont déja été imprimés dans la *Notice des Antiquités trouvées dans la Saône à Pontailler*, par M. LESCHEVIN, pense que cette dernière ville est bâtie sur l'emplacement de l'ancienne ville d'Amagetobria.

HISTOIRE LITTÉRAIRE.

TABLEAU littéraire de la France au dix-huitième siècle, par *Eusèbe* SALVERTE. I vol. in-8.°. Prix, 4 fr.; et par la poste, 5 fr. 25 cent. A Paris, chez H. *Nicolle*, librairie stéréotype, rue de Seine, n.° 12.

VERHANDELING *over de Uitvinding der Boekdrukkunst; in Holland corspronkelijk uitgedacht, te Straatsburg verbeterd en te Mentz voltooid*; c'est-à-dire : TRAITÉ sur l'invention de l'Imprimerie, originaire en Hollande, corrigée à Strasbourg et perfectionnée à Mayence; par W. H. J. VAN

Westreenen, historiographe de l'Ordre de l'Union, Archiviste-Adjoint du Royaume. A la Haye, chez P. *van Daalen Wetters*, 1809, grand in-8.°, 181 p. Prix, 2 fr.

La *Société royale d'Harlem* a fixé l'attention sur ce point intéressant de l'Histoire littéraire, par son programme pour l'année 1809 (1). « Peut-on contester, sur des fondemens solides, à la ville de « Harlem, que l'art d'imprimer avec des caractères « mobiles de bois y ait été inventé par *Laurent* « Coster, avant l'année 1440? N'est-ce pas de cette « ville qu'on a transmis cet art à Mayence, et « n'est-ce pas à Mayence qu'il fut perfectionné par « des caractères fondus d'étain, substitués aux ca- « ractères de bois? » Les réponses ont dû être adressées à la Société avant le 1 novembre 1809, et c'est dans le cours de cette année 1810 que cette réunion savante prononcera définitivement sur les mémoires envoyés au concours. Le jugement qui va résoudre enfin toutes les difficultés, en fixant les doutes, est attendu avec la plus vive impatience.

Un auteur en France vient de se montrer très-porté pour le sentiment qui attribue l'invention de l'Imprimerie à un ancien habitant de la ville, où la Société en question tient ses séances. M. Janssens, bibliothécaire de S. A. Mgr. le prince de Bénévent, auteur de cet ouvrage, est né en Hollande; il ne néglige jamais l'occasion de relever la gloire de sa patrie. En attribuant l'invention de

(1) Voyez le *Magasin Encyclop.*, ann. 1809, t. 4, p. 368.

l'Imprimerie à Laurent Coster, M. Janssens peut être sûr de produire quelque impression favorable sur l'esprit de ses anciens compatriotes, mais il faut avouer que son livre n'est qu'une traduction de l'ouvrage hollandois de M. Gockinga (2), bibliographe hollandois qui a donné une analyse assez bien faite du savant traité des *Origines typographicæ* de M. *Gérard* Meerman. On peut s'étonner de voir reproduire en France, à l'époque actuelle, et en langue française, les argumens de M. Gérard Meerman en faveur de Laurent Coster, argumens qui même en Hollande ne sont plus généralement admis, et tous ceux qui suivent un peu les progrès des connoissances hors de la Hollande, ne céderont pas sitôt aux argumens renouvelés par le bibliothécaire. On pourroit supposer néanmoins que M. Janssens s'est proposé de venir au secours des personnes qui veulent prendre connoissance des pièces relatives au véritable état de la question, et qui n'ont pas la faculté ou peut-être le desir de consulter le grand ouvrage de M. Gérard Meerman; sous ce point de vue M. Janssens mérite des éloges; il a facilité cette étude à toutes les personnes qui savent le français; ils peuvent désormais peser eux-même la validité des objections faites au savant auteur des *Origines*, et spécialement par MM. Daunou, Lambinet, La Serna Santander, etc.

Quelque temps après la publication du programme, dont nous venons de parler, un savant hollandois, professeur à Leyde, s'étoit imaginé avoir trouvé un reste du travail de Laurent Coster, savoir une

(2) *Uitvinding der Boekdrukkunst*, etc., Amsterdam, 1767.

planche ou tablette de bois, longue d'environ trois pouces, et large de deux, dans laquelle étoient gravés des caractères fixes, le texte étoit un fragment d'un *horaire latin.* Il fit insérer une description de cette pièce xylographique (3) dans la Gazette royale (4), et la pièce elle-même fut mise en vente publique, comme étant *probablement* (par prudence, on a pris soin d'ajouter ce mot), un reste des planches qui avoient servi à Laurent Coster. Combien la cause d'Harlem n'eût-elle pas gagné, si l'auteur de la description avoit pu donner quelques raisons plausibles pour constater seulement la probabilité de son assertion! Le jour de la vente, un marchand d'Amsterdam, dupe de l'annonce, s'empressa d'acheter ce prétendu reste des travaux de Laurent Coster, pour la somme assez considérable de 400 florins, ou 800 francs! Après la vente, un des bibliothécaires de S. M. le roi de Hollande, M. Van Lennep, publia quelques réflexions sur ce morceau dans le Journal hollandois *Kunst en Letterbode*, n.° 24, où il prouva jusqu'à l'évidence que la planche en question, n'avoit pu appartenir à Laurent Coster, qu'elle portoit avec elle des marques très-distinctes d'un travail d'une date beaucoup plus récente. Le marchand d'Amsterdam se voyant débouté, mais ne voulant pas lâcher prise, desirant surtout tenir sa planche au prix de 400 florins, arrangea une réponse à M. Van Lennep, un peu vague à la vérité, et dans laquelle il auroit bien voulu

(3) *Xylographie.* L'art d'imprimer en bois; de ξύλον, bois, et de γράφω, j'écris, de là *xylographie*, etc.

(4) Du 21 Mars 1809.

faire accroire que la pièce xylographique avoit réellement appartenu au fameux L. Coster. M. Van Lennep revint bientôt à la charge et répliqua de manière (*dans les N.os 33 et 34 du même journal*) qu'à présent personne ne croit plus à l'authenticité de cette planche. M. Van Westreenen est de l'avis de M. Van Lennep, et s'exprime à cet égard en termes très-positifs (5).

Le traité, que nous annonçons ici, est le dernier écrit qu'on a vu paroître en Hollande sur l'invention de l'Imprimerie; il peut paroître étonnant que M. Van Westreenen ne l'ait pas réservé pour le concours ouvert à Harlem.

Il n'est pas partisan du système qui attribue l'invention de l'Imprimerie à L. Coster; M. Van Westreenen qualifie même le fameux récit de Junius, la seule pièce sur laquelle se fondent toutes les prétentions de la ville d'Harlem, de récit *frivole* (6); « d'abord brodé par Scriverius, détaillé, commenté ensuite par Seiz, expliqué et développé enfin par M. G. Meerman, qui sentant l'exagération de pareilles prétentions, mais qui, étranger à la connoissance de quelques pièces qu'on a découvertes depuis la publication de son ouvrage, n'a pu éviter de se tromper; » (p. 2.) L'auteur attribue cependant à la Hollande l'invention de l'Imprimerie avec des caractères mobiles de bois, il lui attribue donc la gloire de l'invention de l'Imprimerie, dans toute l'étendue du terme; car on ne contestera pas que l'art de la *typographie*, qu'il faut bien distinguer de la *xylographie*, ne doive

(5) *Verhandeling*, pag. 14.

(6) *Beuzelachtig verbaal*, pag. 2 et suiv.

son origine à ces premiers essais. Quant à l'art d'imprimer avec des planches de bois, ou la xylographie, elle se perd dans la nuit des temps; on ignore la date, le lieu de ses premiers commencemens et le nom de son auteur; mais il est sûr qu'elle existoit avant la typographie. La gloire de l'invention de l'Imprimerie, ou pour mieux dire de la Typographie, appartient à l'homme qui a rendu mobiles les caractères, de fixes qu'ils étoient dans les formes xylographiques : la question se réduit donc à savoir qui fut cet homme. La Hollande nomme Laurent Coster; l'Allemagne, maintenant la France, citent Jean Guttenberg. Nous attendons en toute confiance la décision de la Société d'Harlem.

Quant à l'opinion de M. Van Westreenen, la voici: il pense que la gloire de l'invention des caractères mobiles de bois, par lesquels l'art a commencé, appartient à la Hollande; mais a-t-il appuyé cette assertion de nouveaux argumens, de pièces nouvellement découvertes, de citations d'écrivains du quinzième siécle, inconnus jusqu'à ce jour? Malheureusement nous ne voyons rien de tout cela dans son livre : quelles sont enfin ses preuves? La *Chronique de Cologne* et la note très-connue de *Marie-Ange* ACCURSE, écrite dans un *Donat*! C'est sur de tels fondemens que M. Van Westreenen pense élever son hypothèse? Il ignore donc que ces deux argumens ont été mille fois réfutés, pour ne plus se reproduire, combattus même (7) de manière à

(7) Nous parlons toujours des passages de la *Chronique de Cologne* et de la note D'ACCURSE, et non pas de la question de l'invention de l'imprimerie considérée en elle-même; nous nous réservons d'exposer nos idées à cet égard, lorsque la Société d'Harlem aura prononcé.

servir de preuve pour un sentiment contraire? Il ne voit donc pas qu'il n'est ici question que de procédés xylographiques, les seuls par lesquels ces *Donats* de la Hollande ont été mis au monde?

M. Van Westreenen accumule hypothèses sur hypothèse; il soutient (8) que *Jean* GUTTENBERG a pris connoissance de cette invention hollandoise, qu'il l'a perfectionnée à Strasbourg vers l'année 1436, où il établit une presse; mais par quel moyen J. Guttenberg a-t-il acquis cette connoissance? Où en est la preuve? Où sont les autorités bibliographiques qui font foi de ce que M. Van Westreenen avance? On ne trouve qu'un profond silence sur cet article; et M. Van Westreenen ne paroît pas ici plus instruit que nous; nous osons même dire qu'il fouillera encore longtemps dans les vieux parchemins et la poussière des bibliothéques pour trouver de quoi donner du crédit à une opinion foiblement établie (9).

Le livre de M. Van Westreenen fourmille de fautes typographiques; nous ne nous rappelons pas en avoir jamais vu autant en 181 pages. L'auteur lui-même donne une liste qui en contient plus de soixante, et rien ne seroit plus facile que d'en marquer encore deux fois autant; il faut le dire, l'ouvrage perd par cette négligence un avantage qu'il pouvoit avoir encore aux yeux des bibliographes, celui d'offrir une suite de citations relatives à l'his-

(8) Pag. 4 et pag. 20.

(9) Qui ne sait que les passages de *la Chronique de Cologne*, et de *Marie-Ange* ACCURSE ont été traités, même avec des développemens qu'on cherche envain dans le livre de M. Van Westreenen et par le savant *Gérard* MEERMAN, *loc. cit.*, et par M. de BRUYN, *Beschrijving der Stad Haarlem*?

toire de l'art typographique. L'impression, au reste, abstraction faite de la correction, est très-belle, et fait honneur aux presses de MM. les frères *Vosmaer*, chez lesquels elle a été exécutée.

B. L. T. D. H.

LINGUISTIQUE.

ESSAI sur la première formation des Langues, et sur la différence du génie des langues originales et des langues composées; traduit de l'anglois d'*Adam* SMITH, avec des notes; suivi du premier livre des Recherches sur la Langue et la Philosophie des Indiens; extrait et traduit de l'allemand de F. SCHLEGEL; par J. MANGET, professeur de belles-lettres dans l'Académie de Lausanne, etc. A Genève, chez *Manget* et *Cherbulliez*, libraires. 1809. 1 vol. in-12, 2 fr., et 2 fr. 50 cent. par la poste.

L'ouvrage que nous annonçons n'est pas volumineux; mais l'importance du sujet ainsi que les lumières et la célébrité des auteurs justifient l'étendue de l'extrait que nous donnons ici : nous avons pensé qu'on ne seroit pas fâché de lire l'analyse détaillée d'un écrit plein de choses substantielles, et roulant sur des matières que la philosophie ne peut traiter avec indifférence.

Les langues actuelles sont le produit du développement graduel des facultés de l'homme, de l'accroissement de ses lumières, de la multiplication de ses besoins, de la découverte d'un plus grand nombre

de rapports entre les objets, et, pour tout dire en un seul mot, de l'avancement de la société. Les hommes ont d'autant moins de nuances, de besoins et de sentimens à exprimer, qu'ils sont plus voisins de la nature sauvage et inculte. La vie animale étant alors presque le seul rapport de leur existence qui les occupe, les besoins les plus pressans qu'ils aient à manifester, sont des besoins physiques; de là un très-grand nombre de signes extérieurs. Mais laissons ces considérations qui nous meneroient trop loin.

Les progrès des langues ayant suivi l'état successif des mœurs, des connoissances, de l'industrie, des arts de tout genre, il s'ensuit qu'elles se sont modifiées à chaque pas de l'intelligence et du sentiment, et qu'elles sont ainsi, dans tous les temps, le dépôt naturel de la masse des idées des hommes, dont elles donnent par conséquent la mesure, tout comme elles sont le miroir fidèle du caractère des peuples. Remontez de leur état actuel jusqu'aux langues primitives en suivant le fil de l'analyse, et au travers des transformations et des modifications de toute espèce qui se sont succédées dans le langage, et qui ont amené les langues à leur état présent, ce seroit là un grand problème dont il faut convenir que presque toutes les données existent à la rigueur. Mais quel concours effrayant de moyens, de courage et de sagacité n'exigeroit pas sa solution? La connoissance parfaite et sans exception de toutes les langues qui se sont parlées et qui se parlent encore; des recherches soignées et complètes chez toutes les nations présentes; une étude approfondie de l'histoire des peuples, de toutes les révolutions qu'ils ont essuyées, et de l'influence que ces révo-

lutions ont exercée sur les langues respectives; ajoutez à cela toutes les lumières de l'esprit, une connoissance profonde de l'entendement humain, et les secours de la plus haute métaphysique : cette esquisse rapide et imparfaite des conditions exigées par la nature de la question, démontre suffisamment combien une telle tâche est au dessus des forces d'un seul homme.

Ce n'est pas sans doute sous ce point de vue qu'*Adam* Smith a envisagé son sujet : il a pris une route toute contraire, et il est parti sur le champ des premières époques de la formation des langues, en cherchant à établir sur cette formation les conjectures les plus vraisemblables, sauf à vérifier ensuite si ces conjectures sont confirmées par les faits. L'immensité des recherches et l'étendue des connoissances qu'exigeroit l'autre voie, dont l'impossibilité morale est évidente, nous prouve assez que celle-ci est, à proprement parler, la seule qui soit vraiment à la portée des philosophes. Les raisonnemens hypothétiques que l'on établit ainsi sur la connoissance acquise des facultés de l'homme, et de la manière dont il procède dans une situation donnée, ces raisonnemens ont été essayés fréquemment dans le sujet dont il s'agit. Or, c'est bien moins par leur vraisemblance qu'il faut les apprécier, que par l'accord qu'on leur trouve avec les faits; et le traducteur de Smith observe avec justesse que la marche réelle n'est pas toujours la plus naturelle, puisqu'elle peut avoir été déterminée par des accidens particuliers qui n'entrent pas dans le système le plus ordinaire de la nature.

J. J. Rousseau, dans son *Essai sur l'origine des Langues*, s'est bien moins occupé de la manière

dont les sons articulés se sont établis parmi les hommes, que du côté moral et pittoresque, si l'on peut s'exprimer ainsi, des premières langues et de l'influence que ce caractère primitif a portée dans les langues dérivées. Il divise les langues en *méridionales* et en *septentrionales :* les premières, dit-il, furent le produit du sentiment et des passions, et les autres celui du besoin : *aimez-moi*, fut le premier mot des nations du midi ; et *aidez-moi*, fut celui des peuples du nord ; de là le caractère énergique, accentué et musical des langues méridionales, et la couleur dure, uniforme et froide des langues du septentrion. Tout cela est développé avec ce charme de style et ce ton d'assurance qui distinguent les écrits de Rousseau.

Cet écrivain célèbre ne pouvoit concevoir la formation d'une première langue : il falloit pour cela, disoit-il, des observations et des définitions, c'est-à-dire, de l'histoire naturelle et de la métaphysique beaucoup plus que les hommes de ce temps-là n'en pouvoient avoir. Condillac a très-bien répondu à cela que les hommes, n'ont pas dit : *faisons une langue*, mais qu'ils ont senti le besoin d'un mot, et qu'ils ont prononcé le plus propre à représenter la chose qu'il s'agissoit d'exprimer. Ils ont fait ce que font tous les jours les enfans sous nos yeux, lorsqu'ils désignent certains objets, tels que des animaux, les torrens, le vent, le tonnerre, une horloge, un moulin, par des sons plus ou moins imitatifs de ceux que font entendre ces objets. Des sons déterminés de cette manière seront devenus les noms mêmes des objets, et l'habitude les leur aura conservés. Les accens des passions et des divers mouvemens de l'ame ont pu aussi donner lieu à des

sons mieux marqués, et qui dérivant de ces accens mêmes, auront reçu de l'articulation une nouvelle énergie et auront paru propres à exprimer telle ou telle affection. Ces mots auront conservé l'empreinte animée de leur origine, une forme expressive dans l'action de l'organe vocal, caractère naturel de cette partie du langage dictée par les sentimens vifs, les besoins pressans, les passions plus ou moins fortes.

De ces deux sources principales du langage articulé seroit dérivé ce double caractère des langues primitives que l'on a en effet remarqué, celui d'être très-accentuées et très-imitatives. Ces deux couleurs originelles des langues se sont insensiblement affoiblies, l'une à mesure que les mots successivement introduits sont devenus plutôt le produit de la réflexion que de l'instinct, et se sont écartés davantage des premières indications de la nature; l'autre à mesure que l'on a eu une plus grande facilité à exprimer ses affections en vertu des secours fournis par les progrès des langues, et à mesure aussi que l'habitude a mis plus de calme dans le commerce de la vie.

Il y auroit une exception bien remarquable à cette formation assez vraisemblable des langues, si l'on en croit M. Schlegel, ainsi que nous le dirons plus bas, lorsque nous aurons fait connoître les considérations qui appartiennent à Adam Smith.

Si l'on envisage les idées sous le rapport de leur formation primitive dans l'homme, et relativement à leurs objets, on en voit bientôt naître quatre classes principales d'où se dérivent ensuite toutes les autres par des transitions plus ou moins détournées, et par une grande variété de modifications réciproques. Ces quatre grandes familles d'idées sont celles de *sub-*

stances, de *modes* ou *attributs*, de *fait* ou d'*existence* et de *relations* ou *rapports* : de là les mots de toutes les langues connues. Voici comment Smith explique la formation des divers élémens du langage articulé.

Selon lui, les premiers mots inventés durent être des *substantifs* destinés à représenter les objets les plus familiers ; ces substantifs, qui ne furent d'abord que des noms propres uniquement appliqués à des individus, devinrent bientôt des noms communs, dès que les hommes eurent remarqué la similitude de plusieurs objets de même espèce. On sait que les enfans nous retracent tous les jours une transition de cette nature. On fut ainsi conduit à la formation des genres et des espèces, et à sentir la nécessité de quelque expédient nouveau pour revenir de l'espèce aux individus et distinguer ceux-ci entre eux. Ce qui amena l'observation des qualités ou attributs et des rapports ou relations, et, par une suite naturelle, la création des *adjectifs* et des *prépositions*.

Les adjectifs, quoique supposant déja un grand dégré de généralisation et d'abstraction, durent néanmoins précéder les substantifs abstraits, qui en supposent un bien plus grand, tels que les noms de *blancheur*, de *douceur*, etc. Mais nous ne pensons pas avec l'auteur qu'il faille mettre sur la même ligne que ces noms, certains mots qui expriment des relations tellement remarquables, qu'il n'étoit pas possible de ne pas les observer, et de ne pas chercher aussitôt à les exprimer par quelques mots convenables; les prépositions *au dessus* ou *au dessous* citées par l'auteur sont de ce nombre; l'invention première de ces mots, dit l'auteur, a dû exiger encore un

plus grand effort d'abstraction que celle des adjectifs. Nous avons peine à le croire, et il nous semble, dans l'exemple même qu'il donne, l'*arbre au dessus de la caverne*, que l'on a dû remarquer cette situation de l'arbre relativement à la caverne (situation qui est une relation extérieure, et en quelque sorte, distincte des deux objets), avant de prendre garde à la couleur ou à toute autre qualité de cet arbre, et par conséquent chercher à peindre cette situation avant la qualité que l'on ne remarquoit pas encore à cause de son adhérence avec l'objet, qui la faisoit confondre avec lui. D'ailleurs nous observerons que si l'on a pu exprimer certaines qualités d'un objet donné, sans l'invention d'un nouveau mot, mais par une simple modification du nom de l'objet, cela ne pouvoit arriver ici où il y avoit deux objets distincts et une idée intermédiaire qui ne pouvoit être rendue que par un mot propre, indépendant de deux noms. Un rapport de situation s'offre tout entier au premier coup-d'œil, et n'exige aucune abstraction; mais on conviendra qu'il n'en est pas de même pour s'élever d'un individu à son espèce par une suite de comparaisons multipliées, et redescendre de l'espèce à l'individu par une chaîne inverse d'observations. Il est bien vrai que les qualités sont les seules choses sensibles dans un objet quelconque, que nous n'apercevons les substances que par leurs modes, et qu'on les a, par cette raison, appelées très-justement *substances* ou *sujets* (*quod substat*, *subjacet*). Mais nous sommes tellement habitués à prendre pour la substance même ce qui frappe actuellement nos sens, que lorsqu'un objet nouveau se présente à nous, nous confondons, par exemple, sa couleur avec son essence même, faute de savoir si cet objet peut avoir

quelque autre couleur, et d'avoir fait encore à son égard aucun acte d'abstraction. Pour que la qualité se montre à nos yeux comme telle, il faut que nous soyons déjà familiarisés avec les idées des modes considérés comme accessoires des sujets; et alors il n'y a pas de doute que c'est la qualité qui fait la première impression. J'ai une petite fille de trois ans qui met toujours la qualité avant le sujet : elle dit, une *rouge pomme*, une *cassée fourchette*, une *blanche robe*, une *ronde assiette*, etc.

En parlant du sexe et de la manière dont on cherche à l'exprimer, ainsi que le manque de sexe, par une modification du nom substantif, comme dans *lupus*, *lupa*, *equus*, *equa*, etc., pour la différence des sexes; et *forum*, *pratum*, etc., pour les objets privés de sexe, l'auteur incline à penser que les substantifs ne peuvent par eux-mêmes et sans le secours des adjectifs, exprimer d'autres qualités que ce que l'on appelle les trois genres dans la langue latine; et, ce qu'il y a de singulier dans cette opinion, c'est qu'il remarque lui-même les *diminutifs* de la langue italienne. Le traducteur ajoute d'abord les *augmentatifs* de cette langue, et dans une note il parle de ces nombreux synonymes dont jouissent les anciennes langues et quelques-unes des langues actuelles, telles que l'arabe où l'on compte plus de mille mots différens pour exprimer le *chameau* dans les différens états où on peut l'observer, cinq cents pour le *lion*, mille pour une *épée*, etc. Sans sortir de la langue italienne, nous y trouvons des modifications nombreuses du même nom, qui servent à qualifier le sujet; tels sont les noms suivans : *capello*, chapeau; *cappellone*, grand ou gros chapeau; *cappellacio*, grand vilain chapeau : *povero*, pauvre; *poverino*, *poveretto*, *poverello*, di-

minutifs auxquels se joint une idée de caresse : *principe*, prince; *principino*, petit prince dans un sens flatteur, et une infinité d'autres.

Quant au sexe, l'auteur pense que si on l'a désigné par une modification du terme radical, c'est qu'on observa que la qualité du sexe étoit inséparable du sujet et comme plus intérieure, en quelque sorte, que les autres modifications. Le traducteur trouve que c'est supposer trop de métaphysique aux premiers créateurs des langues, et que s'ils employèrent ce moyen pour désigner le sexe, c'est parce que c'étoit le plus facile, et qu'il leur coûtoit moins que l'invention d'une expression nouvelle; les qualites du sexe étant les premières qui ont dû être remarquées, dans un temps où l'on ne pouvoit encore s'élever jusqu'aux abstractions. Nous partageons le sentiment du traducteur.

Dans l'invention des adjectifs, on chercha à leur donner quelque ressemblance avec les noms substantifs dont ils indiquoient les modifications; ainsi on leur donna la même terminaison, par un effet, dit l'auteur, de ce goût pour la similitude de son, pour une sorte de rime qui paroît être le fondement de l'analogie verbale dans toutes les langues.

Les prépositions ayant offert de si grandes difficultés dans leur création, on chercha à en éluder l'invention en variant la terminaison des noms; ce qui produisit les différens *cas* des langues anciennes. Le nombre des cas ne fut pas le même dans toutes les langues, parce que le nombre des rapports observés et employés ne dut pas être précisément le même partout. Les prépositions qui, dans les langues modernes, tiennent la place des cas, sont les plus abstraites de toutes; ce qui revient à justifier ce que nous avons

dit plus haut, que certains rapports évidens et très-sensibles ont dû être remarqués et exprimés avant même l'invention des adjectifs. Mais nous convenons qu'il n'en est pas de même des prépositions *à*, *de*, *pour*, *par*, qui non-seulement sont très-métaphysiques, mais qui ont encore un grand nombre d'emplois très-différens. Celles-ci, qui remplacent les cas, furent suppléées par des terminaisons dans les noms substantifs. D'ailleurs il y a des cas qui ne pourroient être exprimés par aucune préposition, comme le remarque l'auteur.

En examinant l'origine des expressions employées à distinguer l'unité ou la multitude, l'auteur regarde le *duel* comme l'une des plus anciennes formes du langage, et comme indiquant les bornes d'une énumération impuissante. Cette opinion, contraire au sentiment commun, est fortement appuyée par le traducteur, qui cite des exemples qu'on peut regarder comme décisifs.

Les adjectifs, déja assujettis aux terminaisons des genres, durent, par la même raison, subir celles des cas et des nombres; de là les quarante-cinq formes qu'un adjectif peut prendre dans la langue grecque, en raison des cinq cas pour chacune des combinaisons des trois genres et des trois nombres; et de là la complication des déclinaisons, qui fut encore surpassée par celle des conjugaisons.

L'auteur pense que les verbes ont dû être inventés dès la première formation du langage, et qu'ils ont dû prendre d'abord la forme impersonnelle à la troisième personne du singulier. Il pense que les premiers verbes qui ont été usités sont ceux qui expriment ce qu'il appelle l'*ensemble d'un fait* dans sa simplicité et son unité, tels que *pluit*, il pleut; *lucet*, il

fait jour, etc. Mais qu'il a fallu bien plus longtemps pour arriver aux locutions complexes qui divisent artificiellement le fait en ses parties constitutives, en désignant séparément le sujet et l'action ou la modification qu'il éprouve, telles sont celles-ci : *Alexander ambulat*, Alexandre marche; *Petrus sedet*, Pierre s'assied, etc. Nous ne suivrons point l'auteur dans les raisonnemens dont il étaye son opinion, ni dans la manière dont il explique ultérieurement comment les verbes devinrent personnels, comment ils furent modifiés dans leur terminaison pour correspondre à toutes les circonstances rélatives au sujet qui parle ou de qui l'on parle, à l'époque du fait et autres idées accessoires qui peuvent s'y joindre : nous croirions pouvoir opposer sur ce point quelques considérations au sentiment de l'auteur; mais les observations que nous aurions à faire sur cette matière nous meneroient trop loin.

Lorsque les langues ont perdu par le laps de temps les inflexions qui servoient à marquer les déclinaison des noms et les conjugaisons des verbes, on y a suppléé par l'emploi des prépositions et des verbes auxiliaires. Ce changement dans les langues a introduit une composition apparente qui est une véritable simplification. Les mots radicaux se sont trouvés réduits à une seule forme, et le petit nombre de mots nouveaux qui y fut ajouté, remplaça les autres formes avec un singulier avantage pour la mémoire. L'auteur explique cette révolution dans les langues par le mélange des idiômes. « Un Lombard, « dit-il, qui essayoit de parler latin et qui ignoroit « le génitif et le datif du mot *Roma*, s'exprimoit « naturellement en plaçant les prépositions *de* et *ad* « devant le nominatif; et, au lieu de dire *Romæ*, il

« disoit *de Roma* et *ad Roma*. De là les expressions « *a Roma* et *di Roma* sont la manière dont les Ita- « liens actuels, descendans des Lombards et des « Romains, expriment ces rapports et tous les autres « semblables (page 60) » . . . . « Un Lombard « qui avoit besoin de dire : *je suis aimé*, mais qui « ne pouvoit se ressouvenir du mot *amor*, étoit na- « turellement porté à suppléer à son ignorance, en « disant : *ego sum amatus*, *io sono amato* (p. 63) » . . . . Exemple analogue pour le verbe auxiliaire *avoir*. Quelque ingénieuse que soit cette conjecture, nous avons peine à l'adopter. Il nous paroit que le Lombard n'a pu suppléer aux déclinaisons et aux conjugaisons du latin, par l'emploi des prépositions et des verbes auxiliaires, sans connoître déja ces derniers mots et leur puissance ; c'est-à-dire, que la langue du Lombard étoit déja ce qu'est devenu le latin, selon l'auteur, par le mélange des deux langues ; mais il nous semble que c'est reculer la difficulté au lieu de la résoudre, et il resteroit à expliquer comment les mots auxiliaires s'étoient introduits dans la langue du Lombard : ce qui remet la question précisément dans son état primitif. C'est par des raisons différentes, mais non moins solides, que le traducteur a combattu le sentiment de Smith ; il cite d'ailleurs des exemples péremptoires qui s'élèvent directement contre ce système.

L'auteur termine ses considérations par l'examen de quelques-unes des conséquences qui dérivent de la simplification des langues opérée par la suppression des déclinaisons et des conjugaisons directes, et de la monotonie qui en résulte dans la terminaison des mots. Quelques-unes de ces remarques, qui, au reste, ne sont pas nouvelles, nous ont paru

d'une grande justesse. Le traducteur en a combattu d'autres, et il nous semble que c'est avec beaucoup de raison ; il en a ajouté quelques-unes qui avoient échappé à l'auteur.

Nous avons eu occasion de citer avec avantage quelques-unes des observations du traducteur ; toutes ses notes sont judicieuses ; elles annoncent un homme éclairé et très-capable d'apprécier l'auteur qu'il s'est occupé de traduire.

Nous avons maintenant à dire un mot de l'extrait donné par le traducteur de l'ouvrage de M. Schlegel sur les Indiens. Cet auteur regrette que la langue, la littérature, l'histoire et la philosophie de ce peuple si justement célèbre soient si peu étudiées en Europe : il ne doute pas que leur connoissance ne produisît parmi nous une révolution semblable à celle que l'étude des Grecs opéra dans l'Occident à l'époque de la renaissance des lettres.

L'ouvrage de M. Schlegel est divisé en quatre parties : l'une traite de la langue des Indiens ; la seconde de leur philosophie ; la troisième de leur histoire, et la quatrième est une traduction en vers de quelques morceaux de poésie indienne. Le traducteur s'est borné pour cette fois à donner un extrait du premier livre, et il nous promet le reste si cette première partie est accueillie du public. Nous pensons qu'elle mérite de l'être, et que M. Manget rendra un grand service aux lettres en accomplissant sa promesse.

Dans le premier chapitre, l'auteur indique la filiation qu'il croit exister entre la langue *sanscrite* et un grand nombre d'autres langues, telles que le persan, le grec, le latin, l'allemand, l'arménien, le

sclavon, le celtique. Dans le deuxième et le troisième chapitres, il s'attache à prouver que cette filiation est surtout remarquable pour le persan, le grec, le latin et l'allemand; que la langue indienne est la plus ancienne de toutes, et que la ressemblance des autres avec elle consiste non-seulement dans un grand nombre de racines communes, mais qu'elle s'étend jusques dans la constitution intime de ces langues, jusqu'aux premières bases de leur grammaire. L'auteur a fait un rapprochement nombreux de mots tirés des cinq langues pour justifier ses assertions. Il a essayé de prévenir une objection qui étoit inévitable, et il n'a pas empêché le traducteur de la reproduire avec beaucoup de fondement. Il est bien difficile de prononcer, dit M. Manget, d'après la forme des mots, laquelle des deux langues données est la plus ancienne, laquelle des deux est primitive et laquelle est dérivée. Les règles de l'analogie grammaticale sont trop indéterminées, les lois étymologiques sont trop incertaines ou du moins sujettes à trop d'exceptions, pour que l'on puisse porter un jugement certain dans une matière si obscure. L'esprit de système exerce nécessairement ici une grande influence ; et l'auteur le mieux intentionné ne se garantit pas toujours des effets d'une préoccupation qui circonvient son esprit avant qu'il ait eu le temps de s'en douter. Nous ne répéterons pas tout ce qui a été dit contre l'art incertain et si souvent frivole des étymologies ; il est inutile de rappeler dans quels écarts se sont jetés à ce sujet les érudits les plus profonds. On sait combien Ménage a combattu, par son propre exemple, les argumens sur lesquels il avoit cru établir la certitude de cet art; et qui ne connoît les nombreuses chimères que le savant Bo-

CHART a entassées avec tant de subtilité dans sa *Géographie sacrée ?*

Le quatrième chapitre du même livre offre un intérêt tout particulier. L'auteur y distingue les langues en deux grandes classes qui naissent d'une considération très-importante. L'une est celle des langues *à inflexions*, c'est-à-dire, dans lesquelles les idées accessoires s'expriment par des modifications diverses d'un mot radical; l'autre est celle des langues *à affixes*, qui expriment les idées accessoires par des juxta-positions de mots déja significatifs par eux-mêmes, soit de particules ajoutées avant ou après le mot, et quelquefois même entrelacées dans son intérieur. L'auteur examine et compare un grand nombre de langues de différens peuples des quatre parties du monde; et de ces recherches il tire quelques conséquences remarquables: 1.° que les langues *à inflexions* sont incontestablement les plus parfaites, les plus durables et les plus propres à manifester leur filiation, leur dépendance, leur dérivation; tandis que les langues *à affixes* offrent une variété prodigieuse d'idiômes isolés, susceptibles des plus grands changemens, dépourvus de racines réelles et constantes, et ne présentant, en quelque sorte, qu'un assemblage d'élémens hétérogènes que le premier accident peut disperser : 2.° que l'excessive variété des langues *à affixes* fait écrouler le système des philosophes qui s'obstinent à rattacher tous les idiômes humains à une tige primitive et commune; 3.° que les langues à inflexions, par leur tendance à se simplifier, perdent peu-à-peu une partie de leur beauté première et de l'artifice de leur structure, tandis qu'au contraire les langues à affixes acquièrent un art qu'elles n'avoient pas d'abord et se rapprochent

des autres à mesure que les particules ajoutées se fondent dans le mot principal, à la manière des inflexions.

Dans le cinquième chapitre, qui traite de l'origine des langues, l'auteur combat l'opinion commune qui suppose que toutes les langues ont commencé par quelques grossiers essais, par des sons plus ou moins imitatifs, par les cris physiques du besoin ou de la sensation, par des interjections démonstratives. Il convient que plusieurs langues ont sans doute été formées de cette manière; mais il rejette le principe général, et il le nie en particulier pour la langue indienne. Il croit que cette langue atteste avec certitude que l'état primitif de l'homme n'a pas été partout un état voisin de celui de la brute, mais qu'au contraire il y a eu des peuples où l'intelligence la plus étendue et la plus profonde a régné dès les premiers temps chez les hommes. La langue des Indiens, dit-il, dans ses premiers et ses plus simples élémens, a exprimé dès son origine, non par des figures ou des imitations sensibles, mais par des expressions claires et directes, les plus hautes notions de la pensée pure et tout le délinéament de la réflexion. Cette langue philosophique et religieuse n'est point un composé d'expressions figurées et métaphoriques relatives à des objets matériels, mais de mots parfaitement clairs et n'admettant qu'un sens absolument métaphysique; expressions, ajoute-t-il, dont un grand nombre est de la plus haute antiquité, comme il est facile de le prouver par des argumens historiques. Il faut lire dans l'ouvrage même les considérations importantes dont ce chapitre est rempli et qui donnent beaucoup à penser.

Enfin le sixième chapitre est employé à expliquer

les différences qui se manifestent entre la langue indienne et celles que l'auteur en fait dériver; il répond aux objections qu'on peut tirer contre son système de ces différences plus ou moins considérables. Il termine ses observations par manifester, avec une louable réserve et une estimable modestie, la discordance de son opinion sur la filiation des langues d'avec le sentiment de *William* JONES, qui, prévenu en faveur de l'unité, s'efforce de ramener d'abord toutes les langues à trois branches principales, l'indien, l'arabe et le tartare; et finit par confondre celles-ci dans une source commune.

Nous n'ajouterons rien sur ce qui regarde le Traducteur : nous avons manifesté plus haut notre sentiment sur son travail; il a reçu dans d'autres journaux des éloges qui nous paroissent complètement mérités.

G. M. RAYMOND, *professeur et principal du Collége de Chambéry.*

LANGUE CHINOISE.

REMARQUES philologiques sur les Voyages en Chine de M. DE GUIGNES; par SYNOLOGUS BEROLINENSIS. Berlin, chez *Hitgig;* et se trouve à Paris, chez *Schœll*, rue des Fossés-Saint-Germain-l'Auxerrois; 1809. 168 p. in-8.°; avec une planche.

L'auteur accuse M. DE GUIGNES d'avoir commis beaucoup d'erreurs dans cette brochure. M. de Guignes a publié, dans les *Annales des Voyages* de M. MALTE-BRUN, une défense dans laquelle il dit que l'auteur pseudonyme de cette brochure est M. MONTUCCI,

et il l'accuse à son tour de ne pas bien savoir le chinois. En reconnoissant en eux d'ailleurs deux hommes fort instruits, il est impossible de décider un procès dont ils sont parties, et pourroient seuls être juges; il seroit à desirer qu'ils missent moins d'aigreur dans cette discussion. B.

POÉSIE LATINE.

LONGI *Sophistæ Pastoralia Lesbiaca, seu de Amoribus Daphnidis et Chloes; poema erotico-poimenicon è textu græco in latinum numeris heroïcis deductum; cui accedit metaphrasis cujus verba genuinis auctoris verbis consonant. Operam utrique operi navavit* Ph. PETIT-RADEL, *doctor-regens in priori, professor clinices in recentiori saluberrimâque Facultate medicâ Parisiensi*, etc. 1 vol. in-8.°, chez H. *Agasse*, imprimeur-libraire, rue des Poitevins, et chez *Arthus-Bertrand*, rue Hautefeuille. Prix, 4 fr. broché.

Cet ouvrage sera probablement le dernier que l'auteur produira sur la littérature, si l'on en juge d'après l'introduction poétique quoique non versifiée, où il fait ses adieux aux Muses qui l'ont favorablement inspiré dans son Roman *de Amoribus Pancharitis et Zoroæ*, publié en l'an 9, et dans sa Version poétique des *Hymnes de Callimaque* qui parut il y a deux ans. C'est sous leurs auspices qu'il produit ce dernier travail, *ultimam tepentis ingenii favillam*. Avant d'entrer en matière, le poète prélude dans son *Proasma* sur la simplicité et les agré-

mens de la vie pastorale, sur le brillant tableau de la campagne qui inspira aux cœurs purs les premiers chants d'amour que personne ne recueillit; car chacun étant exactement pénétré des mêmes sentimens, n'avoit pas besoin, pour les concevoir, d'aucune communication étrangère. L'auteur passe en revue les richesses qu'amenèrent les siécles postérieurs où la culture de l'esprit donna une toute autre vie aux émotions pastorales; et, à ce sujet, il prend ses preuves dans ce que lui a fourni la lecture de nos livres sacrés. Ces richesses ne sont point nombreuses, mais ces matériaux suffirent à Théocrite pour faire valoir ses moyens dans le genre: *sic tenuis*, continue le traducteur, *vena scaturientis aquœ in apricâ calle deducta versicolores enutrit flores luxu quandoque non inferiores iis quos vallis umbrœ et frigora delectant.*— Un juste tribut d'éloge est payé à ce chantre des amours champêtres, et à son émule qui longtemps après reprit ses pipaux sous le beau ciel de l'Italie pour chanter les flammes des bergers, et les douces peines auxquelles s'abandonnent ceux qui préfèrent les inquiétudes d'amour au vide de l'indifférence. Rien ne manquoit, dit le traducteur, à celui qui choisissant les matériaux de son travail parmi les champs où le retenoit la médiocre fortune de ses parens, nourrissoit en lui des germes qui devoient en leur temps fournir une riche moisson. De là viennent ces nombreuses idées ayant pour base une doctrine fondée sur le peripatétisme, où l'on découvre plus de science que de sagesse dans l'art de bien disposer de ses moyens. A ces observations succèdent quelques règles sur la poésie pastorale qui n'est animée et conséquemment intéressante qu'autant qu'elle est entremêlée de ces douces expansions sentimentales qu'éprouvent les

cœurs attirés l'un vers l'autre par le pouvoir d'une irrésistible sympathie. Beaucoup d'auteurs ont déja écrit en toute langue sur ce genre; mais comme l'observe M. Petit-Radel : *si toties nemorale decus fuerit cantatum, si prata, flumina, Zephyri, acanthides à primævis Musarum incolis egregiè fuerint dicta, haud ideò pastoralis poeseos fontes penitus exantlatos fuisse reputarem? Non idem enim in omnibus subjectis naturæ color; luxuriosa quidem ipsa partu et specie sperat adhuc qui ipsius harmogen sentiant et eam docto calleant exprimere penicillo.* — Toutes ces observations sur le genre pastoral sont justes et rendues par un choix d'expressions qui indique une grande habitude de la langue latine.

Nous regrettons de ne pouvoir suivre le traducteur au milieu de ces bosquets, de ces prairies, de ces rives verdoyantes où il nourrit son ame de ces douces émotions qui contribueront à la richesse de sa poésie; car notre lecteur attend que nous lui parlions du sophiste qui mérita les veilles de son traducteur. Nous dirons pour le satisfaire que jusqu'à présent aucune notion précise ne nous a été transmise sur lui, pas même sur l'époque où il vécut; tout ce qu'on en dit n'étant appuyé que sur des conjectures auxquelles on n'a encore pu imprimer le sceau de la vérité. Ce sur quoi chacun s'accorde c'est la simplicité de son style, son aisance naturelle, sa concision qui, n'ayant aucune obscurité, jette un charme sur le sentiment; « c'est de l'esprit, dit Huet, qui ne se ressent en rien de l'afféterie, de la vivacité, et en même temps de la mollesse dans la manière de sentir; ce sont des peintures qui n'ôtent rien de leurs couleurs aux objets qu'elles présentent, et même souvent les représentent avec ce coloris qui annonce une

vive imagination, beaucoup de goût à bien placer les épisodes qui manifestent l'ingénuité de la vie pastorale et la simplicité des mœurs de ceux qui la mènent, éloignés de la contagion des villes qui pourroient exhaler sur eux les fâcheuses influences de la corruption. » Or : *cùm undique scaturiant in operis congerie poetici fontes*, dit le traducteur, *cùm suaviloquens sæpiùs lene susurrat amor silvestris*, *cùm materies rerum dives compingentum hùcusquè poeticam manum expectaverit nec ullus ullam operi admoverit*, *grandia moliens tibi forsan risui habendus*, *erudite lector*, *ingressus sum silvam suis quidem sentibus hirtam*, *ast aliunde floridâ messe fœtam atque proindè mihi amœnissimam.* — Le traducteur qui prévoit les inculpations que pourroient lui faire de sévères censeurs, d'avoir occupé ses loisirs à un aussi agréable passe-temps, leur répond avec cette énergie qui ne peut manquer son but que sur les malveillans. Mais c'est assez préluder ; entrons en matière sur le travail qu'il nous reste à faire connoître.

Il n'est aucun littérateur de bon goût à qui les héros du Roman de Longus ne soient connus, surtout depuis qu'Amyot les a présentés avec la grâce qui caractérise le mérite de sa version. Mais ces grâces n'ont leurs attraits que pour ceux qui pratiquent la langue française telle qu'on la parloit il y a près de trois siècles. M. Petit-Radel, en unissant ses moyens à ceux de son auteur, a produit l'ouvrage sous une forme nouvelle, il a néanmoins tâché de conserver toute l'ingénuité des principaux personnages qui sont mis en scène. « Si, dit-il dans son Aver-« tissement, je me suis écarté de la simplicité du « texte, ce n'a guères été que dans la partie des-« criptive où la conception poétique ne pouvoit aller

« de pair avec l'exposé de la narration primitive. » Pour prouver ce qu'avance l'auteur poète, nous choisirons le passage suivant relatif à la définition de l'amour :

Est Deus, o Pueri, puero formosior ullo.
At Deus est roseis plerumque volaticus alis;
Hinc decus oris amat pulchri sequiturque juventam.
Quin vim dans animis homines extollit inertes.
Usque adèo divi dominatur in orbe potestas
Ut Jovis ipsius facientis tanta perœquet.
Namque elementa regit lucentibus imperat astris,
Subque suâ ditione deos tenet armiger omnes.

. . . .

Blandus Amor dat hiare novos per gramina flores,
Et vernare simul plantas per prata, per hortos.
Ipse prœest properâ labentibus amnibus undâ,
Atque suo flatu verrentibus omnia ventis.

. . . .

Nullum est, o Pueri, medicamen amoris in agris,
Non vulnus sanare cibus, non quilibet haustus,
Carmina nec prosunt numero vel molle coacta.
Sola medela malo roseis sunt rapta labellis
Oscula, complexus, etc.

Le texte, d'après la version du poète, s'exprime comme il suit pour ce passage. — *Deus est, Pueri, iste Amor, sed juvenis et formosus, sed aliger; idcirco juventute gaudet, pulchritudinem sectatur et animis alas addit. Tantùm potest quantùm nequidem Jupiter. Elementis imperat, astris quoque tùm divis ipsi æqualibus. — Flores omnes isti totidem sunt Amoris opera, hæ plantæ sunt ipsius facturæ. Ipsius vi fluvii decurrunt, venti spirant; nulla enim est*

Amoris medicina, non cibus, non potus, non quod carmine producitur, nisi osculum, amplexus, etc.

Le passage suivant, où parlant de la fuite de l'Amour, Philetas par la bouche du poète continue ainsi, est très-agréable.

Hæc ubi dicta dedit, pullus velut attidis alter,
Insiluit ramis myrti quæ pone virebat;
Transiliensque levis repensque per arboris membras
Attigit ipsius tandem sublime cacumen:
Tunc vidi rutilas agitantem lætiùs alas
Quas inter fulgebat adhuc magis aureus arcus,
Aëra mox tentans totus se purgat in auras.

Le texte dit dans la même version : — *Hæc dicens, insiluit velut aëdonis pullus in myrtum et ascendens è ramo in ramum per frondes transiit ad summum. Vidi ipsi propendulas ex humeris alas et inter has et illos arcum, et mox nihil horum ampliùs vidi.*

La naïve simplicité du colloque que se font les acteurs du roman, laissés à eux-mêmes, lorsqu'ils s'occupent de la chasse aux merles, a été bien rendue.

Te propter, dilecta Chloe, veni. — Idque sciebam
Daphni? — Tuî causâ merulas has ipse peremi.
Simne, loquare, tibi pretio; memor esne meimet?
Care, tuî memini, Nympharum numina testor,
Omine sub quarum juravi nuper in antro,
Ad quod iter tendemus ubi liquefacta per arva
Nix fuerit. — Sed adhuc cumulatiùs obruit illa;
Heu! quàm liquatur, miserùm, prius ipse liquescam.
Macte Puer, rutilus fervet jam Phœbus Olympo.
O utinam, mellita Venus, ferveret ad instar

Ignis vulnifici serpens mihi qui cor adurit!
Daphnis habet mecum nugas sic ore jocosus.
Haud equidem, veri prædes estotæ, capellæ,
Vos quas accivi jurans de pectore verum?

Le quatrième livre offre aussi nombre de passages les plus propres à la poésie descriptive. Les agrémens qui embelissent la maison de campagne de Dionysophane, l'empressement de Lamon pour bien l'approprier, les soins à donner au jardin, aux bassins et canaux, au parterre; ceux de Daphnis à l'égard de ses chèvres, de Chloé pour ses moutons; la vendange à faire, tout offre différentes scènes d'activité où sont les personnages pour mériter les éloges du maître qui est sur le point d'arriver, jusqu'à ce que le méchant Lampis vienne troubler leurs jouissances en piétinant le parterre où s'épanouissoient les plus brillantes fleurs. Hélas! dit Lamon, en voyant de grand matin un tel dégât:

Numine quàm lævo confracta rosaria sordent
Jam mihi, proh! violæ veluti bos invidus ipsas
Triverit, elanguent! Hiacynthos improbus istos
Ecquis sic tetrè tellure revulserit imâ?
Eheu! labetur rursus mihi florifer annus,
Narcissis nec erit posthæc sua gratia tritis.
Æstas mox succedet ei, minimèque nitebunt
Pulvini; felix, sectis autumnus aristis
Fruge redibit adhuc nobis nec florida quisquam
Hic sibi serta leget nitidis nectenda capillis.

Nous terminons ces citations de M. Petit-Radel qui est d'ailleurs si connu par de bons ouvrages relatifs à sa profession, et nous le félicitons sur le

courage qu'il a eu à mettre en vers soignés un charmant roman qui jusqu'à présent n'avoit tenté la verve d'aucun poète. Malheureusement sa récompense est dans un bien petit nombre d'appréciateurs; c'est le malheur du temps, auquel les institutions actuelles ne pourront remédier de sitôt. Jouissons néanmoins encore des veilles de ceux dont l'expirante activité veut bien encore nous dédommager de nos pertes.

L.

THÉATRE.

DRAMATURGISCHE *Schriften;* c'est-à-dire : Ecrits sur la Dramaturgie du Chevalier de KLEIN; tom. I. Francfort et Leipsick, 1809; 318 pages in-12.

Le but de M. le Chevalier de KLEIN, déja avantageusement connu par plusieurs ouvrages sur la littérature allemande, et le poème intitulé : *Athénor*, dont il a été rendu compte dans le *Magasin Encyclopédique* (1), en publiant ces essais sur la Dramaturgie, a été de contribuer à donner un plus haut essor à la poésie théatrale en Allemagne. Il y combat les principes que le célèbre littérateur LESSING a cherché à établir dans ses chef-d'œuvres. Il n'appartient qu'à un savant très-versé dans la littérature allemande de décider jusqu'à quel point l'auteur a réussi dans son projet. Nous nous bornerons à indiquer le contenu de ce premier volume : en tête de l'ouvrage est une critique de l'opinion de LESSING, sur la tragédie héroïque, et de son *Emilia Galotti;* plus bas, l'auteur examine si Pierre Cor-

(1) *Suprà*, ann. 1805, t. 6, p. 20.

neille a été jugé avec impartialité par Lessing; suivent les critiques de plusieurs pièces de théâtre, telles que *Agnès Bernauer* du comte de TŒRRING, les *Brigands* de SCHILLER, *Rosamonde* de WIELAND, le *Père de famille allemand;* des idées sur les Monodrames et les Duodrames, sur le degré de perfection auquel le théâtre allemand est parvenu; des notices sur quelques-uns des principaux acteurs et actrices d'Allemagne, tels que MM. SCHROEDER, BEIL et ESSLAIR, et Mesdames TOSCANI, BRANDES et HAENDEL, et quelques petites pièces de poésies faites en l'honneur des meilleures actrices allemandes.

B.

ROMANS.

LA Grotte de Westbury, ou Mathilde et Valcourt, roman traduit de l'anglois, par Madame DE CÉRENVILLE, traducteur du *Baron de Fleming*, et de *Walter de Montbarey*. 2 volumes in-12; prix, 4 fr., et 5 fr. 25 centimes par la poste. A Paris, chez H. *Nicolle*, librairie stéréotype, rue de Seine, n.° 12.

BEAUX-ARTS.

ALMANACH *aus Rom*, etc.; c'est-à-dire, Almanach de Rome pour les Artistes et les Amateurs des arts; première année; publié par F. SICKLER et C. REINHART, à Rome; avec des planches et des

cartes. Leipsick, chez G. J. *Gæschen.* 1810; 306 p. grand in-8.°

Le but de cet ouvrage est de donner connoissance aux artistes et aux amateurs de l'art de ce qu'il y a de plus nouveau, de plus intéressant et de peu connu dans les arts et les antiquités. On ne peut que se promettre des résultats importans de la réunion de deux hommes distingués par des talens particuliers; M. Sickler, savant antiquaire, et auteur du Mémoire sur les Monumens dits *Cyclopéens*, inséré dans le dernier numéro du *Magasin* (1); s'est chargé de la rédaction et de la partie littéraire de cet Almanach; M. Reinhart, dont les ouvrages occupent une place honorable parmi les productions de l'art, fournit lui-même les gravures, ou les fait du moins faire sous ses yeux par des artistes distingués.

L'Almanach contient, pour cette année, 1.° un Calendrier des artistes qui renferme une liste chronologique de tous les principaux Artistes, Architectes, Dessinateurs, Peintres, Sculpteurs de l'antiquité, etc. 2.° L'état des ruines de l'ancienne Hespérie, servant d'explication à une carte de l'Italie, de la Sicile, propre à guider le voyageur antiquaire dans la recherche des antiquités, avec l'indication de celles que chaque lieu renferme. 3.° L'Histoire de l'origine de l'Art chez les Chrétiens, et de ses modèles, avec des figures représentant les plus anciennes têtes du Christ, des Madones et des Apôtres. 4.° La vie de Raphaël, avec son portrait, celle d'Angélique Kaufmann, précédées d'une introduction sur les biographies des artistes; un rapport authentique sur la mort de

(1) *Suprà*, I, p. 261.

Winkelmann, et l'histoire de la parricide *Béatrix* CENCI, tirée d'un manuscrit conservé dans la bibliothéque d'un particulier à Rome. 5.° Des vues de sites et de contrées remarquables par de grands événemens, et par des monumens consacrés à la mémoire de quelques grands hommes, telles que celles de la vallée du Tibre près de Fidénae, du lac près de Némi, avec la figure et l'explication d'un bas-relief du Temple de Diane Aricinienne, appelé le *miroir de Diane*; des vues de l'Emissaire (canal) du lac d'Albano, des ruines de la Villa de Cicéron à Formiae, avec des recherches sur le lieu de naissance de Cicéron, et la carte des deux *villæ* qu'il avoit à Sora et à Arpino; la vue du Casino du Pape, dans le jardin du Vatican. Ces planches sont dessinées et gravées au trait par M. Reinhardt même, et M. Sickler y a joint des explications détaillées. 6.° La Liste de tous les Artistes qui vivent présentement à Rome, avec l'indication de leurs ouvrages.

Chaque année, cet Almanach sera orné d'une vue enluminée de Rome ou de Naples, qui se distinguera ou par son époque, ou sa beauté ou d'autres avantages. La gravure qui sert de frontispice pour cette année est faite d'après une peinture intéressante qui représente l'image allégorique de la ville de Rome; l'original est au Palais Barberini; c'est un des plus beaux ouvrages de l'art de l'ancienne Rome; il s'est parfaitement bien conservé, sans avoir jamais été retouché par aucun restaurateur.

Cet Almanach est terminé par des anecdotes sur les improvisateurs italiens, et par des nouvelles très-intéressantes sur l'état des diverses fouilles qui ont été faites dans les dernières années dans le sol de Rome et de ses environs; des divers Musées, et ouvrages de l'art, de ceux

relatifs à son histoire, dont les savans de Rome s'occupent dans ce moment, ainsi que de ceux qui ont paru depuis peu. A la fin est encore une planche de musique du nouveau vaudeville favori des Napolitains; c'est la complainte d'un jeune Artiste, impliqué dans une conjuration, et mort sur l'échafaud (2).

A. L. M.

HISTOIRE de l'Art par les Monumens, depuis sa décadence au quatrième siécle, jusqu'à son renouvellement au seizième, pour servir de suite à l'Histoire de l'Art chez les anciens; par M. SEROUX D'AGINCOURT.

L'histoire des beaux-arts, si étroitement liée à celle de l'esprit humain, dont ils sont la plus brillante production, n'a pas été, jusqu'à ce moment, traitée d'une manière complète : nous ne possédons pas encore le tableau entier des vicissitudes qu'ils ont éprouvées depuis leur origine jusqu'à nos jours (1).

Cette histoire se compose naturellement de trois grandes périodes, qui s'étendent; la première, depuis l'invention de l'art jusqu'à sa décadence; la seconde, depuis sa décadence jusqu'à son renouvellement; la troisième, depuis son renouvellement jusqu'à nos jours; la première et la troisième seulement, ont été jusqu'à présent, traitées par les écrivains.

Le travail est facile et les ressources abondantes pour l'étude de la première et de la troisième période; mais il n'en est pas de même de la seconde,

(2) Voyez la traduction de cet article intéressant, *Suprà*, p. 137.

(1) Je ne puis donner qu'un extrait de ce *Prospectus*; j'invite les lecteurs à l'envoyer chercher chez M. *Treuttel*, pour en avoir une connoissance plus particulière. A. L. M.

celle qui comprend, l'*Etat de l'art depuis le commencement de sa décadence au quatrième siécle, jusqu'à son renouvellement au seizième*, et qu'on appelle encore le *Moyen Age, le Bas-Empire, les Siècles de décadence*. Soit que les ténèbres épaisses qui couvrent cette partie de l'histoire de l'esprit humain aient rebuté les écrivains, soit qu'ils aient dédaigné de tirer de l'oubli les informes productions de l'art dégénéré, soit que tout autre motif les en ait empêchés, aucun d'eux jusqu'à ce jour n'a tenté de réunir en un seul corps d'ouvrage, et les productions des trois arts du dessin pendant ce long intervalle, et le petit nombre de documens de leur histoire disséminés dans une multitude d'écrits qui ont un tout autre objet : ensorte que parvenu à ce terme, on se trouve tout-à-coup arrêté par un vide immense dans l'obscurité duquel, faute de guide, on n'ose pénétrer.

C'est sur cette longue période de ténèbres qui, toute funeste qu'elle a été pour l'art, offre cependant au philosophe, ainsi qu'à l'artiste observateur, d'utiles sujets de méditation et d'instruction, que M. D'AGINCOURT a essayé de porter la lumière; c'est cette lacune de douze siécles entiers qu'il s'est proposé de remplir par l'ouvrage que nous annonçons.

L'entreprise étoit de longue haleine, hérissée d'épines, et de difficultés de toute espèce. Animé plutôt que découragé par les obstacles, déterminé surtout par la crainte qu'en différant davantage, les titres dont il avoit besoin ne disparussent entièrement, M. d'Agincourt se livra tout entier à l'exécution d'un projet qui depuis longtemps occupoit son esprit (2).

(2) Non-seulement M. d'Agincourt a consacré sa vie entière et toute sa fortune à l'exécution de ce grand ouvrage; mais il

Dans ce dessein, après avoir perfectionné son goût à l'école des Crozat, des Caylus, et des Mariette, dans la société des Bailly, des Buffon, et des Barthélemy; après avoir augmenté ses connoissances par la formation d'une immense collection d'estampes et de dessins originaux des grands maîtres, et s'être préparé par les recherches les plus profondes, il a consacré trois années entières à voyager en Angleterre, en Flandre, en Hollande, dans une partie de l'Allemagne, et dans toute l'Italie; visitant et observant avec soin toutes les productions de l'art, choisissant les plus propres à l'exécution de son plan, et les faisant dessiner par les artistes qui l'accompagnoient, et dont il dirigeoit, partageoit souvent, et vérifioit toujours les travaux.

Arrivé à Rome en 1780, il y a depuis ce temps fixé son séjour. C'est là qu'au sein des merveilles de l'art antique et moderne ; entouré, pour ainsi dire, des savans, des gens de lettres et des artistes les plus distingués, qui, de toutes parts, af-

est chéri de tous ceux qui ont eu le bonheur d'avoir des relations directes ou de simples correspondances avec lui. Il n'a peut-être jamais passé un jour sans avoir rendu aux amis des Muses quelques services. Il s'est montré l'ami des Français dans les temps les plus orageux, sans cesser d'être cher aux étrangers ; il a toujours été le protecteur, le bienfaiteur des jeunes artistes qui ont été à Rome. Ses collections leur ont toujours été ouvertes, et il n'a cessé de les aider par ses encouragemens et ses conseils. Il jouit aujourd'hui d'une vie bien employée dans le noble amour des arts, et des plus belles vertus ; c'est dans la conversation du chevalier Azara, son intime ami, et par les récits des hommes les plus distingués, que j'ai appris à le connoître, et je me trouve heureux de pouvoir consigner ici le temoignage du respect et de l'admiration que j'ai pour lui. A. L. M.

fluent dans cette terre classique, il a employé trente années à revoir, augmenter, mettre en ordre, et faire graver les monumens dont il avoit rassemblé les dessins; c'est à ce foyer de lumières et de talens qu'il a épuré et perfectionné toutes les parties de l'immense travail qu'il croit pouvoir enfin présenter au public.

Voici le plan et la distribution de l'ouvrage.

Dans un Discours préliminaire placé à la tête de l'ouvrage, l'auteur en expose l'objet et le plan, l'espèce des monumens sur lesquels il est fondé, et la source où il les a puisés.

L'objet, comme il a été dit, est d'ajouter à la chaîne historique de l'art l'anneau qui lui manque encore; et de remplir la lacune de douze siécles qu'on y observe. Quant à la source des monumens, c'est dans la Grèce et dans l'Italie, qui successivement, furent la patrie des arts du dessin, que l'auteur va la chercher.

A l'exemple du célèbre historien de la première période de l'art, qui après avoir tracé rapidement sa marche chez les anciens peuples, s'arrête avec complaisance et fixe plus particulièrement l'intérêt des lecteurs sur l'art perfectionné des Grecs, M. d'Agincourt ayant, dans cette seconde période, à traiter de l'art dégénéré, puis renouvelé, a cru devoir en suivre la marche principalement chez les Italiens, auxquels la nature et les circonstances ont donné sur l'art moderne la même influence qu'aux Grecs sur l'art antique.

C'est jusqu'en Italie que Winkelmann a suivi les traces de l'art des anciens, c'est en Italie, et au moment de sa chûte sous Constantin, qu'il en termine l'histoire; c'est aussi là et à cette même époque

que M. d'Agincourt en reprend le fil pour le conduire, à travers douze siécles de ténèbres, jusqu'aux jours brillans de Léon X.

Toujours appuyé sur la chronologie, il n'admet au nombre des titres fondamentaux de cette Histoire que les monumens dont les dates sont assurées par des preuves matérielles, les seules qui ne fléchissent pas devant l'esprit systématique : et dans le choix de ces monumens, il donne encore la préférence à ceux qui, propres à jeter quelque lumière sur les faits, les mœurs, les usages, les costumes, et la palæographie grecque et latine, deviennent en même temps utiles à l'histoire générale et à littérature.

Au discours préliminaire succède un précis historique divisé en vingt-huit chapitres, et dans lequel l'auteur trace à grands traits le tableau, non de l'univers entier, mais du monde des sciences et des arts pendant le cours des douze siécles qui composent cette période, c'est-à-dire le *tableau de l'état civil, politique et littéraire de l'Empire Grec, ainsi que de l'Italie, depuis le quatrième jusqu'au seizième siècle.* Il y développe les causes générales qui, telles que le climat, les coutumes, la religion et le gouvernement, ont contribué dans l'une et l'autre contrée, à précipiter l'Art vers sa décadence, ou à le relever.

Après avoir, par ces notions préliminaires, préparé l'esprit du lecteur sur les vicissitudes qu'ont éprouvées les trois arts pendant cette période, l'auteur entre en matière; il la divise en *trois parties* principales, indiquées par la nature même du sujet. La première partie est consacrée à l'Architecture. La seconde, à la Sculpture. La troisième, à la Peinture.

Le texte de chacune de ces parties se compose, 1.° d'une *Introduction*; d'une *Explication raisonnée des planches*; 3.° d'une *Table des planches*, avec une simple indication des objets qu'elles présentent.

L'introduction consiste en un coup-d'œil rapide sur l'état de l'Art (dont il est question), considéré chez les peuples de l'antiquité qui l'ont cultivé avec le plus de succès, c'est-à-dire chez les Ægyptiens, les Etrusques, les Grecs, et les Romains: en rappelant à la mémoire du lecteur l'état de l'art dans sa première période, ce tableau le conduit naturellement à l'histoire de la seconde; il sert à fixer d'une manière précise le point de son départ.

L'explication raisonnée des planches expose l'espèce, l'usage, l'époque et le style des monumens, ainsi que les sources qui les ont fournis; elle fait voir comment ces monumens et leurs auteurs ont contribué à hâter la marche de l'art vers sa décadence, ou vers son amélioration. Pour ne pas arrêter ni surcharger le cours de ces explications, les observations intéressantes auxquelles elles donnent lieu sont rejetées dans des *Notes* séparées, nécessaires aussi à consulter.

La table des planches est destinée à en faciliter l'étude, en indiquant sommairement leur objet, et désignant les divers monumens qu'elles présentent, par des numéros correspondans à ceux qui sont gravés sur les p'anches. La même marche est exactement observée pour le texte explicatif de chacune des trois parties de cette Histoire.

Quant aux planches qui accompagnent l'ouvrage et en forment la véritable base, elles sont au nombre de trois cent vingt-cinq, dont soixante-treize sont consacrées à l'Architecture, quarante-huit à la Sculp-

ture, et deux cent quatre à la Peinture. Les monumens qu'elles contiennent excèdent le nombre de mille quatre cents; dont plus de sept cents sont inédits. Gravées à Rome par d'habiles artistes, sous les yeux et la direction de l'auteur, ces planches sont exécutées avec une fidélité dont il y a peu d'exemples, et le véritable caractère des originaux y est soigneusement conservé, ce qui étoit de la dernière importance pour l'objet de l'ouvrage (3).

Afin de répondre à la disposition du texte, la première planche de chacune des trois parties présente un choix de monumens antiques qui, mettant sous les yeux l'état de perfection où l'art étoit arrivé chez les Anciens, l'aide à mieux saisir les premiers signes de sa décadence : dans le même esprit, la dernière planche présente le tableau des meilleures productions de l'art régénéré. Pour mieux parler encore aux yeux, l'auteur a multiplié les tableaux comparatifs qui, offrant, réunis dans un même cadre, et souvent sur une même échelle, les monumens classés, tantôt par ordre chronologique, tantôt par genres, facilitent des rapprochemens aussi intéressans qu'instructifs : en un mot, tout ce qui a été dit, tout ce qu'on pourroit peut-être dire encore sur ce sujet, il le montre.

Enfin, pour donner une idée complète de l'ouvrage, il est important d'observer que, ne se bor-

(3) J'ai vu la plupart des planches, et je puis assurer que leur réunion seule offre un trésor de connoissances tel qu'un homme peut déja savoir beaucoup seulement après les avoir bien examinées et comparées. Il n'y a pas un homme tant soit peu instruit qui puisse négliger l'acquisition d'un ouvrage qui lui offre des moyens d'étude si agréables et si faciles. A. L. M.

nant pas aux trois arts qui en font le principal objet, l'auteur y traite aussi de toutes les branches accessoires qui viennent s'y rattacher.

Ainsi, dans la partie consacrée à l'Architecture, on trouve un tableau des plus célèbres catacombes payennes et chrétiennes; non-seulement de Rome et de l'Italie, mais de la Sicile, de Malte et de l'Ægypte; un autre tableau des principaux baptistères élevés près des anciennes basiliques, des recherches très-etendues sur l'origine et le caractère de l'architecture appelée gothique; d'autres sur l'architecture arabe; une notice historique sur l'architecture militaire et la science des fortifications; et un tableau très-curieux des divers procédés de maçonnerie employés dans la construction des murs, des arcs et des voûtes, depuis les temps antiques jusqu'au seizième siécle.

La partie qui traite de la Sculpture renferme des détails intéressans sur les diptyques en ivoire grecs et latins, sur la fonte en bronze, la cizelure, la damasquinerie et l'orfèvrerie : et de plus, des dissertations historiques sur l'art de graver le cristal, les pierres fines et les médailles.

Dans l'histoire de la Peinture, indépendamment des principaux procédés de peinture à fresque, à détrempe et à l'huile, on y traite des mosaïques anciennes et modernes, de la peinture en émail, de l'invention de la gravure et de celle de l'imprimerie : enfin on y donne un essai historique sur la peinture en miniature, accompagné de quarante-trois planches qui offrent une histoire suivie de ce genre de peinture, depuis le quatrième jusqu'au seizième siécle, formée par des miniatures, extraites de manuscrits grecs et latins de la bibliothéque du

Vatican. Les notices de ces manuscrits, qui sont au nombre de quatre-vingts, et la plupart inédits, jèteront un nouveau jour sur les palæographies grecque et latine, et cet essai, considéré sous ce rapport, peut seul être regardé comme un ouvrage important.

Quelque succinct que soit cet aperçu des branches accessoires traitées dans l'ouvrage, il suffit pour donner une idée de leur variété, et par conséquent du degré d'intérêt qu'y trouveront les diverses classes de lecteurs. Non-seulement l'artiste et l'amateur pourront y puiser des notions étendues sur l'histoire, la théorie et la pratique des arts; mais l'érudit et l'homme du monde, le militaire et l'ecclésiastique, l'homme d'état et le philosophe y trouveront à la fois, un aliment à leurs recherches, des moyens d'étude, et de profonds sujets de méditation (4).

(4) *L'Histoire de l'Art par les Monumens, depuis sa décadence au quatrième siècle, jusqu'à son renouvellement au seizième*, formera, avec les trois cent vingt-cinq planches qui l'accompagnent, six volumes de format in-folio. L'ensemble du texte et des planches gravées étant arrivé à Paris, on procédera de suite à l'impression de l'ouvrage sur bon papier ordinaire, dit nom de Jésus : il en sera tiré aussi un petit nombre d'exemplaires sur beau papier vélin. Le texte sera imprimé par M. Didot l'aîné. La direction et la surveillance de l'édition ont été confiées par l'auteur à un artiste distingué, lié depuis longtemps avec lui par le même genre d'études, et que des connoissances étendues dans l'Histoire des Arts du dessin, acquises par ses voyages et un long séjour en Italie, rendent digne de ce choix; c'est M. Dufourny, membre de l'Institut, professeur de l'Ecole spéciale d'Architecture, et l'un des conservateurs du Musée Napoléon. La totalité de l'ouvrage sera publiée en vingt-quatre livraisons,

Il sera rendu compte dans ce Journal du contenu de chaque livraison.

Musée des antiques dessiné et gravé par P. Bouillon, peintre; avec des notices explicatives; par M****, deuxième livraison; Paris, chez *Nicolle*, rue de Seine, hôtel de la Rochefoucault. 1801. 6 pl., et 12 pages gr. in-fol. de texte.

Cette livraison contient les statues de *Junon*, de *Leucothée*, de *Jason*, d'*Uranie* et d'*Isis*; les bas-

dont dix-huit contiendront les trois cent vingt-cinq planches avec l'explication des objets qu'elles représentent, et les six autres le texte.

La première livraison paroîtra en Mai 1810; les livraisons suivantes paroîtront de mois en mois, ou de six semaines en six semaines. Le prix de chaque livraison est fixé pour Paris, à 30 fr. sur papier ordinaire, et à 60 fr. sur papier vélin.

Les personnes qui voudront souscrire d'avance pour la totalité de l'ouvrage, ne payeront la livraison que 25 fr. sur papier ordinaire, et 50 fr. sur papier vélin. Les premières épreuves seront réservées aux souscripteurs. La seule obligation que l'on contracte en souscrivant, est de prendre les vingt-quatre livraisons, et de les payer à mesure qu'elles paroîtront. Ceux de MM. les souscripteurs qui, pour éviter les payemens partiels voudroient payer d'avance une partie ou la totalité de l'ouvrage, jouiront d'une bonification d'intérêt de demi pour cent par mois. La souscription sera fermée lors de la publication de la septième livraison, et la liste de MM. les souscripteurs sera imprimée.

On s'adresse pour souscrire : à MM. *Treuttel* et *Würtz*, libraires-éditeurs, rue de Lille, n.° 17, à Paris ; et à la même maison de commerce à Strasbourg. Les personnes éloignées de Paris pourront recevoir les livraisons franches de port par la poste dans toute l'étendue de l'Empire français, moyennant 2 fr. de plus par livraison, pour frais d'affranchissement. On pourra aussi se procurer l'ouvrage par l'entremise des principaux Libraires et Marchands d'estampes de la France et des pays étrangers.

reliefs des *Panathénées* et les bustes d'*Alexandre* et de *Démosthènes*.

Cette livraison est encore supérieure à la précédente, et on peut assurer qu'il n'y a point de collection de statues où elles soient plus fidèlement et plus élégamment représentées. L'eau forte de M. Bouillon a la grâce et le moëlleux qui lui est propre, et la fermeté du burin. La *Leucothée* et le bas-relief d'Athènes ont surtout fixé notre attention; les deux bustes ont une expression remarquable. Les explications sont bien faites, elles offrent une analyse de ce qui a été dit, et des observations qui n'ont pas été faites; tous les amis des arts doivent concourir au succès de cette belle entreprise. A. L. M.

PEINTURES, Vases et Bronzes antiques de la Malmaison, décrits et publiés par M. *Alexandre* LENOIR (1), administrateur du Musée impérial des Monumens français, etc.; gravés par M. N. X. WILLEMIN; ouvrage dédié à S. M. l'Impératrice JOSÉPHINE.

La Collection des Antiquités du château de la Malmaison, est très-précieuse; on en a déja pu

(1) Ce Recueil précieux, colorié et publié par livraison, formera deux volumes in-folio, composés de 144 planches, accompagnées d'une notice, qui sera délivrée à la fin de l'ouvrage.

A compter de février 1810, les livraisons, imprimées sur papier d'Annonay, comme le texte, paroissent de deux mois en deux mois.

Tous les exemplaires seront coloriés d'après les Monumens mêmes, et il n'en sera délivré aucun au trait.

juger par les Monumens que j'ai décrits dans mes *Monumens antiques inédits*, et dans la *Collection de Vases peints*, dont M. Dubois-Maisonneuve est éditeur; ainsi cela suffit pour faire juger de l'intérêt que doit présenter ce recueil.

La gravure est confiée à M. Willemin, artiste déja connu par ses succès dans ce genre.

Cet ouvrage sera composé de Peintures, de Vases, de Bijoux et de Bronze antiques.

Les vases ont été presque tous publiés dans la Collection que je viens de citer; il en existe très-peu à faire connoître, mais ce nouveau recueil pourra toujours intéresser, 1.° par un choix bien fait et propre à l'instruction des artistes et des amateurs; 2.° par une imitation sévère des beaux dessins dont les vases sont enrichis, et par une copie fidèle des couleurs dont ils sont rehaussés; tel est le principal but que M. Lenoir s'est proposé dans cet ouvrage.

Comme on a déja beaucoup disserté sur ces vases, l'auteur bornera ses explications à une simple description des sujets représentés, et à des détails sur les usages ou les costumes, chaque fois qu'il s'en présentera de remarquables.

La première livraison paroît à présent; elle est parfaitement exécutée, et rend les sujets avec la plus grande fidélité; la première planche représente un Guerrier assis au pied d'une colonne; les autres sujets

Le prix de chaque livraison est de 15 fr. pour Paris seulement, et 18 fr. pour les Départemens, franche de port.

La liste des Souscripteurs sera imprimée en tête du premier volume suivant leur inscription et par ordre alphabétique. A Paris, chez l'Auteur et Editeur, au Musée impérial des Monumens français, rue des Petits-Augustins, faubourg Saint-Germain. Chaque livraison sera composée de six planches.

en général relatifs aux Bacchanales; il y en a un sur lequel on voit une Victoire d'un très-beau style; chaque planche offre la forme du vase, ses ornemens, et le sujet qui y est figuré. A. L. M.

PEINTURE.

PEINTURES de Vases antiques, vulgairement appelés *Etrusques*, tirées de différentes collections, et gravées par A. CLENER; accompagnées d'explications par A. L. MILLIN, membre de l'Institut et de la Légion d'honneur; publiées par M. DUBOIS-MAISONNEUVE, et dédiées à Sa Majesté l'Impératrice JOSÉPHINE. Vingtième et vingt-unième livraisons (1). A Paris, de l'imprimerie de P. *Didot* l'aîné; 1809: in-folio, format d'atlas; avec douze planches et huit feuilles de texte explicatif (2).

La planche XLIII, la première des deux livraisons que nous annonçons, nous fait voir une riche

(1) Cet ouvrage formera deux volumes in folio, format atlantique, composé de 144 planches avec un texte explicatif d'environ 130 feuilles, imprimé à 300 exemplaires seulement, sur beau papier vélin satiné, par M DIDOT l'aîné, avec les caractères de son Virgile, grand in folio. Il est divisé en vingt-quatre livraisons, de six planches chacune, avec le texte, qui paroissent de mois en mois depuis le premier juillet 1808. Le prix de chaque livraison est de 18 fr. en noir; celui des livraisons coloriées au pinceau et avec beaucoup de soin, est de 45 fr. En ajoutant 7 fr. de plus par chaque volume, on les aura cartonnés et étiquetés. On souscrit à Paris chez l'éditeur, M DUBOIS-MAISONNEUVE, rue de Tournon, n.° 14, et M. *Didot* l'aîné, imprimeur, rue du Pont-de-Lodi.

(2) Voyez la Notice des deux précédentes livraisons, *Suprà*, t. 1, p. 465.

et belle peinture qui décore un vase appartenant à M. d'Igé. Le sujet est une jeune femme, avec les attributs de *Libera*, que l'on pare pour le jour de son mariage, qui est en même temps celui de son initiation aux mystères. Elle est assise sur un siége à dossier, et entourée d'autres femmes qui lui présentent, dans de riches cassettes, les bijoux et les ornemens nécessaires pour cette importante cérémonie. Deux femmes qui s'apppuyent sur de longs sceptres, paroissent être des prêtresses principales qui président à la parure de la néophyte.

La peinture, planche XLIV, est aussi très-jolie; elle est sur un vase qui appartient à la seconde collection d'Hamilton, dont M. Hope, à Londres, est aujourd'hui possesseur. On y voit un guerrier assis sur une ample chlamyde, et accompagné d'un autre qui est debout; une femme qui a un pied posé sur un rocher, semble lui adresser la parole, et derrière elle est Mercure qui paroît confirmer son récit par un geste. Selon M. Millin, on doit reconnoître ici *Antiope* rendue à ses fils *Amphion* et *Zethus*; et on ne peut disconvenir que les détails curieux dans lesquels il entre sur l'histoire d'Amphion, ne rende cette opinion très-vraisemblable. Il pense que ce sujet a été placé sur ce vase comme une allégorie des soins que les bons fils doivent à leur mère, et que le vase a été donné par une mère à son fils le jour de son initiation.

La planche XLV représente une patère qui appartient à S. M. l'Impératrice Joséphine, et qui est curieuse par sa forme, et par la richesse de ses ornemens. Du reste les sujets qu'on y remarque sont très-communs, et se retrouvent sur beaucoup de vases peints.

On voit dans la planche XLVI un jeune homme tenant d'une main une haste sans fer et son cheval par la bride, et recevant de l'autre une bandelette qu'une femme lui présente. Ce sujet paroît être à M. Millin un de ces triomphes allégoriques qui se rencontrent souvent sur les vases peints, et qui annoncent probablement le succès avec lequel l'initié est sorti de toutes ses épreuves, et la participation aux mystères qu'il a obtenue. Le vase sur lequel se trouve cette peinture, étoit dans la seconde collection de M. Hamilton, et appartient aujourd'hui à M Hope.

La planche XLVII nous offre une Bacchanale d'une composition, à la vérité, très-simple, mais gracieuse et élégante. Les personnages, au nombre de trois, sont une joueuse de flûte qui ouvre la marche, une Mœnade qui danse au son d'un léger tambour, et un vieux Satyre qui les suit péniblement en s'appuyant sur un bâton, et qui porte avec effort une grande outre remplie de vin. Ce Satyre forme un contraste piquant avec les deux jeunes femmes qui sont pleines de charme. Le vase appartient à M. Durand.

Une autre Bacchanale, moins simple et moins gracieuse que la précédente, mais plus instructive, est figurée planche XLVIII; elle orne un vase qui est dans le cabinet de la Bibliothéque impériale. Ce que cette peinture offre de plus curieux, c'est un tour d'adresse que l'on ne voit sur aucun autre monument : un Satyre, tout en dansant, soutient en équilibre, sur le bout de son doigt, une caisse qui n'a qu'un pied dans son milieu, et la frappe légèrement avec l'autre main, pour la faire tourner. Les autres figures qu'on y voit, sont Bacchus portant le thyrse, et étendant la main vers le

Satyre; une Mænade, tenant également le thyrse, et regardant avec étonnement le même Satyre qu'elle paroît fuir; et une femme assise, probablement *Libera*, devant laquelle plane le génie des mystères.

La planche XLIX offre une peinture extrêmement intéressante par le sujet qu'elle représente: on y voit l'éducation de Bacchus sur le Mont Nysa. Le Dieu dont le peintre a mis au dessus le nom grec Διονυσος, et qui touche presqu'au terme de l'adolescence, est couché sur les genoux d'une des Nymphes chargées de son éducation; cette Nymphe, assise sur la pointe du rocher, tient l'enfant entre ses bras, et le baise avec tendresse, pendant que deux autres Nymphes jouent autour de lui et cherchent à l'amuser. Le revers de cette belle peinture, qui est figuré sur la même planche, représente un quadrige qui paroît sortir du sein de la mer, et qui est conduit par un personnage dont le sexe n'est pas déterminé, et qui a la tête entourée d'un cercle radieux, symbole du soleil. M. Millin donne une explication détaillée de ce singulier revers; il fait voir qu'on doit reconnoître, dans la figure qui conduit le char, au lieu d'Apollon ou d'Hélios, Bacchus qui étoit aussi regardé comme un symbole du soleil, et qui de plus étoit représenté hermaphrodite, pour indiquer le soleil d'hiver et celui d'été. Il pense donc que le peintre a voulu indiquer le lever du soleil, et par conséquent aussi le soleil du printemps, et la domination de Bacchus sur la nature humide; et que par là il a voulu donner l'explication de la peinture principale qui offre l'emblême de la saison humide, et du soleil dont la force commence à se développer,

c'est-à-dire du soleil au printemps. Le vase que décorent ces deux charmantes peintures, appartient à madame la princesse *Michel* Gallitzin, née comtesse *Shouvaloff*, à qui il a été donné par sa Majesté le roi *Joseph* Napoléon, pendant qu'il occupoit le royaume de Naples.

La peinture, planche L, orne un vase qui appartient à sa Majesté l'impératrice Joséphine. On y voit une femme offrir à un jeune homme auquel elle a déja donné à boire, une couronne et un gâteau placé dans un plat. Le jeune homme est assis sur un rocher et armé de deux lances, et derrière lui est un autre guerrier qui tient aussi deux lances et s'appuye sur un grand bouclier. M. Millin reconnoît, dans cette composition qui est semblable à plusieurs autres, le triomphe allégorique d'un jeune initié; il insiste surtout sur le costume des deux guerriers, qui a quelque chose de particulier.

Le vase dont la peinture fait le sujet de la planche LI, appartient encore à sa Majesté l'impératrice Joséphine. Cette peinture est curieuse, parce qu'elle vient à l'appui de ce que M. Millin a déja eu occasion de dire sur l'usage religieux auquel les vases peints étoient consacrés, et d'après lequel on les plaçoit dans les tombeaux, comme des gages de l'iniation des défunts, en mettant les plus beaux à leur tête et à leurs pieds, et en attachant les plus petits à des clous sur les parois du mur. On y voit en effet deux initiés de différent sexe qui rendent les derniers devoirs à un autre initié : ils sont debout auprès d'une stêle qui a ici la forme d'une colonne ionique placée sur une double base; l'initiée offre une bandelette et une patère remplie de fruits; l'initié, s'appuyant sur une lance présente

une couronne; ils ont déja déposé deux vases peints sur les degrés formés par les bases de la colonne, et un troisième est fixé au mur.

La planche LII nous fait voir deux peintures qui ornent la face et le revers d'un même vase qui appartient, comme les précédens, à sa Majesté l'impératrice Joséphine. Dans l'une de ces peintures est une jeune femme qui est admise aux honneurs de l'initiation, et qui s'appuye sur une grande branche de myrte; et devant elle est un Satyre qui tient une espèce de sceau et une caisse mystique. Dans l'autre, une initiée s'appuye sur une branche de myrte, et se regarde dans un miroir qui est le symbole de la pureté; et une autre initiée, qui est élevée sur une base carrée, et dont le bras pose sur une colonne dorique, tient une patère dans laquelle elle va prendre des parfums ou des fruits.

Les peintures figurées dans les planches LIII et LIV, sont encore sur un même vase qui appartient à sa Majesté l'impératrice Joséphine; elles sont l'une et l'autre d'une composition très-agréable, et l'on ne sauroit décider laquelle est la principale. La première, planche LIII, est cependant plus commune que l'autre par son sujet. On y voit un lectisterne: Bacchus ou l'initié qui tient sa place, est assis sur sa nébride et tient à la main une branche de myrte; devant le lit que le peintre a néglige de figurer, est une table à trois pieds. Près de Bacchus sont deux initiées dont l'une tient un vase en forme de sceau et une couronne de myrte; l'autre un grand tambour. On y voit encore deux Satyres dont l'un joue de la double flûte, tandis que l'autre qui est assis semble considérer la scène avec attention. Dans la peinture, planche LIV, est une femme assise sur un beau cygne

qui la transporte à travers les airs ; elle est accompagnée de deux génies hermaphrodites, dont l'un tient dans chaque main une bandelette, et l'autre dans une main un miroir, et dans l'autre un vase en forme de seeau ; au bas de la représentation sont trois poissons qui indiquent la mer. Selon M. Millin, l'oiseau qu'on voit dans cette peinture, est un de ceux consacrés à Vénus, et il porte la déesse elle-même, au lieu d'être attelé à son char. M. Millin pense que Vénus est caractérisée non-seulement par ce cygne, mais encore par les poissons, parceque ceux-ci désignent la mer où elle reçut la naissance. Quant à la destination du vase, il croit qu'il devoit consacrer l'initiation de deux jeunes époux, dont l'un est figuré d'un côté sous les traits de Bacchus, considéré comme le symbole du soleil ou de la nature ignée; l'autre, de l'autre côté du vase, sous les traits de Vénus prenant part aux mystères, et étant l'emblème de la nature humide. Dans une note M. Millin donne des détails sur l'un des trois poissons figurés dans la seconde peinture, et qui lui paroit être une *lamproie*. G. J. OBERLIN.

AVIS.

Le Bureau du *Magasin Encyclopédique* est chez *Gabriel* DUFOUR et Compagnie, libraires, rue des Mathurins S. Jacques, n.° 7.

CONDITIONS DU JOURNAL.

Pour six mois, franc de port, tant pour Paris que pour les départemens. . . . . 24 liv.

Pour une année. . . . . 42 liv.

AVIS.

Tous les Ouvrages annoncés dans le *Magasin Encyclopédique* se trouvent au Bureau dudit Journal, chez *Gabriel Dufour et Compagnie*, Libraire, rue des Mathurins Saint-Jacques, n.° 7.

AVIS.

Ce Journal paroît régulièrement le dernier jour de chaque mois.

Prix, tant pour Paris que pour les Départemens, franc de port :

pour six mois . . . . 24 fr.
pour un an . . . . 42 fr.

On s'abonne au Bureau du Magasin Encyclopédique, chez *Gabriel* Dufour, et Compagnie, libraires, rue des Mathurins S. Jacques, n.° 7.

Pour la France, et pour les Pays étrangers, chez tous les Libraires et Directeurs des Postes.

(Avril 1810.)

MAGASIN
ENCYCLOPÉDIQUE,
OU
JOURNAL DES SCIENCES,
DES LETTRES ET DES ARTS;

RÉDIGÉ

PAR A. L. MILLIN,

Membre de l'Institut et de la Légion d'Honneur, Conservateur des Médailles, des Pierres gravées et des Antiques de la Bibliothéque Impériale, Professeur d'Archæologie, Membre de l'Académie de Gœttingue, de l'Institut de Hollande, etc., etc.

A PARIS,

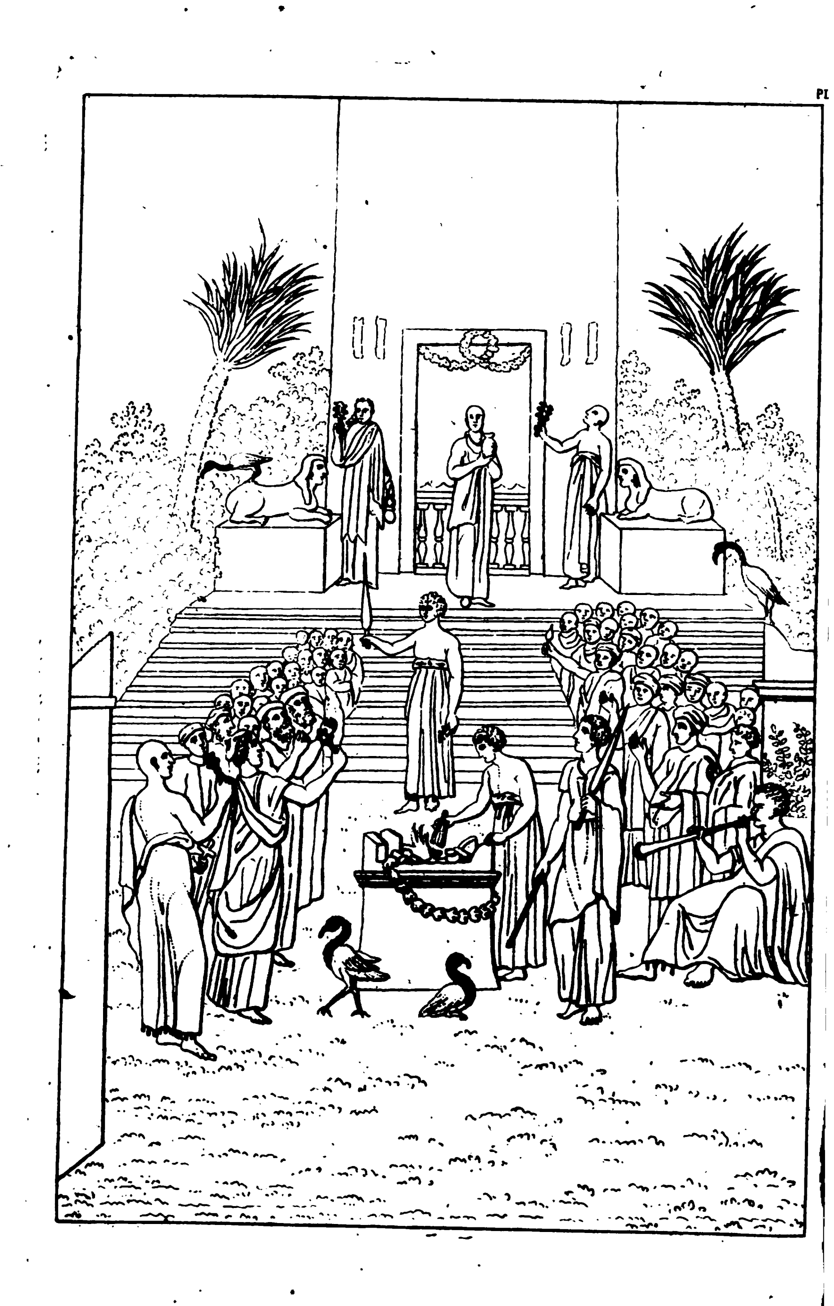
Au Bureau d'abonnement dudit Journal, chez *Gabriel* Dufour, et Compagnie, libraires, rue des Mathurins S. Jacques, n.° 7.

A Amsterdam, chez Gabriel Dufour, libr.

A Cassel, chez Tourneisen fils, libraire.

M. DCCC. X.

Table des Articles contenus dans ce Numéro.



ANTIQUITÉS ÆGYPTIENNES.

Les *Vêpres d'Isis, d'après un Tableau d'Herculanum; traduites de l'allemand de* M. Boettiger (1), *Conseiller aulique, et Directeur des Pages de sa Majesté le Roi de Saxe; par* J. D. Bader.

Le tableau antique, dont la planche ci-jointe présente une esquisse assez exacte, nous donne la plus haute idée de la vénération que les Anciens avoient pour la Déesse Isis. A l'époque de la dernière révolution de Naples, l'original étoit encore au Musée Royal de Portici. Il avoit été peint avec des couleurs ineffaçables, incrustées dans le ciment; il a été enseveli à trente pieds sous la lave, lors de la première éruption du Mont Vésuve, qui a détruit Herculanum. Dix-sept siécles après il a été tiré de dessous la lave, ainsi qu'une grande quantité de tableaux semblables qui ornoient les parois intérieures des maisons de cette malheureuse ville, et il a fait avec eux, pendant près de cinquante ans, l'admiration des amateurs des beaux-arts et des antiquaires.

(1) *Die Isis-Vesper, nach einem Herkulanishem Gemœlde* Von Boettiger; in dem Taschenbuch *Minerva*, für das Jahr 1809.

Le célèbre WINKELMANN en a fait une mention distinguée dans ses *Lettres sur Herculanum*. Maintenant il est de nouveau plongé dans le sein de la mer, ou caché au fond d'une caisse oubliée dans le port de Palerme. Heureusement une gravure de ce singulier tableau, et d'un autre plus riche encore qui lui sert de pendant (2), nous a été transmise dans *les Antiquités d'Herculanum*, ouvrage précieux, qui est dû en grande partie à la généreuse protection, que le ministre TANUCCI a bien voulu accorder aux savans chargés de ce travail, auquel il se plaisoit lui-même à prendre part dans ses momens de loisir. L'esquisse que nous en présentons, pl. I, n'est donc qu'une copie de cette copie; mais elle suffira pour donner une idée claire d'une des plus singulières cérémonies religieuses de l'antiquité.

La connoissance exacte de cette peinture pourra jeter un grand jour sur l'origine et la propagation de quelques cérémonies singulières; et sous ce rapport elle garantira l'auteur de cette dissertation du reproche que FOOTE fait aux antiquaires de ne s'occuper que de minuties.

(2) *Pitture d'Ercolano*; t. II, tav. LX; le pendant, *ibid.*, tav. LIX. L'un d'eux est reproduit pl. I, et l'autre pl. II, avec quelques changemens : voyez p. 244, note (2).

Notre tableau représente la cérémonie qui terminoit chaque jour le culte que les anciens rendoient à la grande reine et mère *Isis*, pendant les deux premiers siécles de l'ère chrétienne, non-seulement dans Rome même, mais aussi dans les ports de l'Italie et presque dans toute l'étendue de l'Empire Romain. On sait que chaque jour ce culte commençoit par des prières du matin, qu'il se terminoit par des prières du soir, et que ceux qui s'y dévouoient se rassembloient en grand nombre et dans un costume particulier au bas des marches de la chapelle d'Isis et autour du principal autel, qui étoit placé dans l'avant-cour, pour assister à ces *vêpres* et à ces *matines*, dont les rits étoient d'ailleurs prescrits par les Livres sacrés. Plusieurs circonstances nous portent à croire que la cérémonie représentée dans notre tableau est une véritable *Vêpre d'Isis* : j'entends par ces mots cette partie de la cérémonie quotidienne que les prêtres faisoient en présence du peuple avant la clôture de la chapelle, c'est-à-dire à la huitième heure du jour, qui revient à peu près à la quatrième heure après-midi de notre temps. L'autre tableau, auquel le nôtre sert de pendant, peut, avec la même probabilité, être expliqué comme la représentation d'une *Matine*, ou cérémonie du matin, qui avoit lieu au moment où le temple s'ouvroit, c'est-à-dire

aussitôt après le lever du soleil, ou à la première heure du jour (3). Nous en avons parlé dans une autre occasion (4). Mais, avant de procéder à l'examen des détails de notre tableau, il ne sera peut-être pas inutile de dire quelques mots sur la manière dont le culte d'Isis acquit alors tant de vogue.

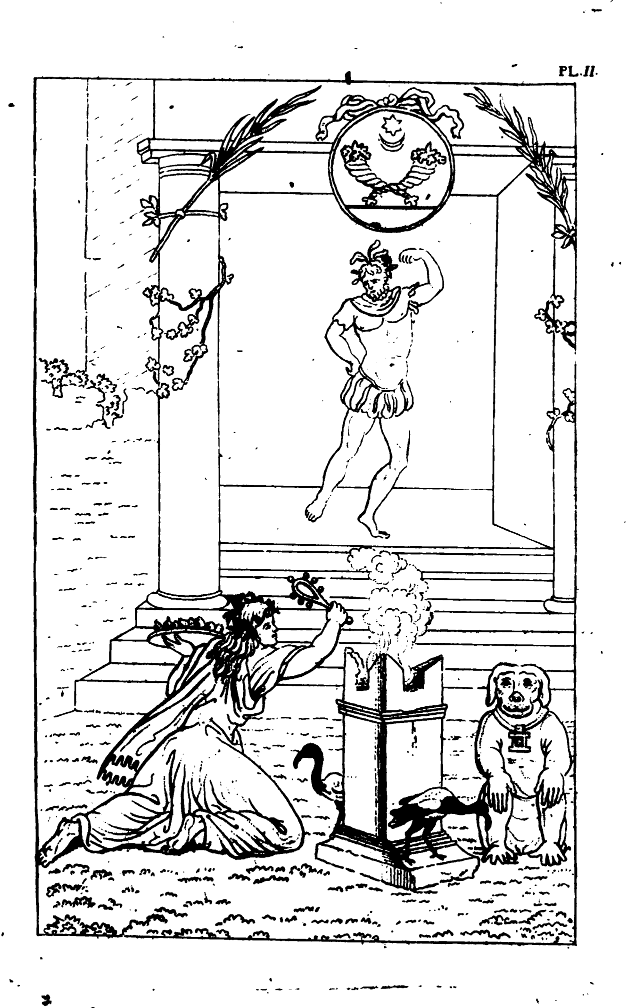
Après la mort d'Alexandre-le-Grand, on vit se confondre les deux principales de toutes les anciennes religions, le culte du feu et des astres, qui avoit reçu son plus beau lustre par la doctrine de *Zerduscht* (5), et

(3) La planche II, qui est imitée en partie d'une autre des *peintures d'Herculanum*, t. II, pl. L, représente une Dame romaine devant un autel d'Isis, et ayant la tête ceinte de la couronne sacrée de cette Déesse, composée de feuilles de palmier de métal doré. Aux pieds de l'autel sont deux Ibis. De l'autre côté est le singe sacré, *Cynocephalus*. CAYLUS, *Recueil d'Antiq.*, t. 3, pl. 6, 2. Dans le fond est l'avant-scène ou le vestibule du temple, où un prêtre d'Isis danse une pantomime. Au dessus de lui est suspendu le symbole de la fécondité qu'Isis accorde à ses adorateurs zélés, copié d'après une pierre gravée. PASSERI, *Gemmæ Astriferæ*, t. I, tab. CXXXIII. L'entablement et les espaces des deux côtés de la porte de la petite chapelle d'Isis à Pompeji sont ornés de plusieurs figures et d'emblêmes allégoriques en bas-relief. MARTINI, *Wiederauflebendes Pompeji*, p. 129.

(4) *Sabina*, ou *Toilette* d'une Dame romaine; t. 2, p. 250 (en allemand).

(5) Ou *Zerdusht*, le même que Zoroastre; voyez le

PL. II.



le fetichisme le plus grossier qui a reçu son perfectionnement dans les mythes des Grecs; cette réunion produisit un grand nombre de cultes mixtes. Partout s'établirent de nouveaux systèmes religieux. Les principaux de ces nouveaux cultes se formèrent à Ephèse, à Antioche, à Alexandrie et à Rome, et ne servirent, d'après les vues d'une Providence plus sublime, qu'à préparer et à faciliter le grand ouvrage du Rédempteur du genre humain.

Le nouveau culte ægyptien se montra encore le plus actif de tous. Les Grecs et les Romains avoient depuis longtemps senti le ridicule de leurs théogonies et de leurs mythes héroïques. Cependant Jupiter et Junon, Apollon et Diane et les autres habitans de l'Olympe n'avoient pas encore tout-à-fait perdu leur autorité. Leurs autels fumoient encore aux fêtes annuelles; leurs statues étoient encore portées en triomphe par la ville, et ces jours-là des milliers de spectateurs remplissoient les temples et les théâtres. Mais la dévotion qui animoit leurs pères avoit fait place à la curiosité. Les arts mêmes, en représentant ces divinités dans les formes les plus sublimes, n'avoient plus d'autre but que

Mém. de l'abbé Foucher, *sur la personne de Zoroastre*, dans les *Mémoires de l'Académie*, t. 27, p. 253.

de flatter les sens. C'est aussi pourquoi ceux qui étoient moins attachés à la religion de leurs pères, se persuadèrent que la Divinité ne pouvoit résider que dans les formes les plus grossières de la haute antiquité. La religion du peuple opposoit une digue trop foible au ridicule dont les philosophes et les plaisans la couvroient. On ne respectoit plus aucune autorité ni divine ni humaine, et on fouloit aux pieds ce qui avoit été l'objet de la vénération des ancêtres moins instruits. Mais c'est précisément dans un pareil état de dissolution générale que le cœur de l'homme sent plus vivement un vide inquiétant et le desir de s'attacher à quelque objet divin, digne de son hommage. Une infinité de gens rassasiés de la jouissance de tous les plaisirs de la vie, étoient alors dans ce cas, et cette ancienne vérité fondée sur l'expérience, que la superstition ne trouve nulle part plus d'accès que là où l'irréligion règne, reçut une nouvelle confirmation. Le Judaïsme parut à plusieurs le moyen le plus propre à remplir ce vide qui les tourmentoit. On se rappelle que dans ces temps les communautés juives et les sectaires du culte mosaïque se multiplièrent prodigieusement, et se répandirent dans tout l'Empire Romain et même au delà de ses limites. Mais le culte sévère de Jéhova excluoit toute image. Cependant la sensua-

lité des hommes de ce siécle exigeoit dans les objets de leur adoration, des formes plus prononcées et plus palpables. L'Ægypte, ce berceau de toutes les monstruosités religieuses et fantastiques fournit donc deux grands soutiens au culte mythique, que les écrits des esprits forts avoient longtemps avant Lucien presqu'entièrement décrédité: *Sérapis*, qui guérissoit tous les maux physiques, et *Isis* qui venoit au secours des ames languissantes. Jupiter Olympien et Capitolin perdit l'autorité protectrice qu'il avoit pendant si longtemps exercée sur Rome et la Grèce, et ses statues firent bientôt place à celles de *Jupiter Sérapis*, représenté avec le boisseau d'abondance sur sa tête rayonnante et majestueuse. Le vieux Jupiter ne savoit que faire gronder le tonnerre, et ses foudres destructrices frappoient souvent ses propres temples et les chênes qui lui étoient consacrés, tandis que le Dieu ægyptien, entouré de toute la magie et de tous les mythes prophétiques de l'ancien culte d'Apis et d'Osiris, tenoit dans ses mains les clefs du Nil et du séjour des ombres. Lui seul pouvoit guérir les hommes de toutes les infirmités et de toutes les maladies. Ce nouveau Messie d'Alexandrie faisoit toutes les cures miraculeuses, qu'Æsculape avoit opérées sous les portiques du temple d'Epidaure et dans l'île du Tibre. Dans presque toutes

les grandes villes maritimes de l'Italie furent établis des *Sérapées ;* c'est ainsi qu'on appeloit les hôpitaux, dans les enclos des temples du Dieu, où il y avoit des chambres et des bains pour toutes sortes de malades. Ces Sérapées sont les seules maisons de santé qu'on connoisse dans l'antiquite. Il n'y a pas de doute que, dans ces etablissemens, des remèdes simples et naturels, principalement les bains et les frictions, que les médecins modernes ont eu grand tort de tant décrier, ont opéré la plupart des cures que l'ignorance et la dévotion attribuoient aux plus absurdes charlataneries, telles que l'assoupissement dans les temples, le somnambulisme et d'autres jongleries, que les prêtres-médecins pratiquoient et qu'ils avoient soin de propager dans leur ordre. Mais quelqu'empirique que fut ce charlatanisme, il ne cadroit pas moins avec l'esprit du temps, et en se développant peu-à-peu, il donna naissance à une science médicale aussi ingénieuse qu'utile, celle de guérir les maux physiques en soignant les affections de l'ame. Il est à regretter que nous ayons si peu de sources authentiques sur cette partie de l'antiquité. Cependant les belles ruines du temple que Sérapis avoit à *Puzzuolo* à trois milles de Naples sur la côte de la Campanie, peuvent encore nous donner une idée assez exacte de l'autorité dont il jouis-

soit. Au milieu des monceaux de décombres, tristes restes d'édifices superbes, trois colonnes colossales, quoique dégradées par les injures du temps, et rongées par des moules (6), s'élèvent avec majesté, et attestent encore aujourd'hui la magnificence du Dieu qui étoit adoré dans ce port, autrefois si peuplé, sous le nom de *Sérapis Dusar.* Une colonnade magnifique, qui décore aujourd'hui le palais de Caserte, entouroit les vastes galeries et les portiques du temple, si toutefois les plans que les architectes modernes en ont publiés, sont fidèles (7).

Un grand nombre de salles destinées tant à recevoir les malades, qu'à administrer les bains chauds, réunies aux demeures des prêtres et des infirmiers, renfermoient tout ce que la commodité et le service des malades pouvoient exiger, et ce qui dans nos hôpitaux est quelquefois plutôt de parade que d'usage. Il est même très-probable que les cabinets soufrés

(6) La Moule perce-pierre, *Mytilus Lithophagus* L., qui perce les pierres pour s'y loger.

(7) On peut consulter les grandes planches de Morghen et Piranesi, ainsi que le plan géométrique et l'élévation imaginée d'après ce plan et les débris de ce monument encore existans, par Robert, peintre du roi, dans le *Voyage pittoresque de Naples et de Sicile*, par l'abbé de Saint-Non, t. 2, p. 170 et suiv.

de *Bajae* depuis *Nettuno* jusqu'aux souterrains de *Tripergola*, le long de la côte de la Campanie, n'étoient qu'une série non interrompue de lieux consacrés aux cures miraculeuses du SÉRAPIS d'Alexandrie qui en étoit regardé comme l'auteur.

Cependant le culte d'Isis étoit beaucoup plus répandu et faisoit une impression beaucoup plus profonde sur les hommes foibles et avides de miracles de ces temps et particulièrement sur les femmes. Les prêtres avoient su réunir au culte de la grande déesse d'Ægypte tous les prestiges des initiations effrayantes et des mystères des *Cabires* et des Dieux Eleusiniens de la Grèce, les trois degrés des mystères naturels et des Bacchanales des Dieux *Liber* et *Hébon* de la Campanie et de la Grande Grèce, et même toutes les cérémonies du culte que les dévots de Rome rendoient sous le voile du secret à la Déesse *Bona*. Des élections de jours, des ablutions, des jeûnes, des purifications, des flagellations, des épreuves de toute espèce et sans nombre, précédoient l'initiation principale, qui permettoit enfin aux aspirans des deux sexes de pénétrer dans le sanctuaire de la grande Déesse (8). Sous le voile impénétrable de ces

(8) Voyez la Dissertation *de L. Apuleio Ægyptiorum mysteriis ter initiato*, soutenue à l'Université de Strasbourg, sous la présidence de feu le Prof.

pieux exercices et de ces épreuves, que la crainte du fouet d'Osiris ou des vipères d'Isis empêchoit les hommes d'interdire à leurs épouses ou à leurs amantes, les sanctuaires de la Déesse devinrent bientôt des rendez-vous de débauches, et les plaisans allèrent jusqu'à appeler la mère de l'abondance et de la fécondité une faiseuse d'arrangemens.

Une Romaine du bon ton se faisoit un devoir sacré de visiter au moins deux fois par mois, et sous l'extérieur d'une pénitente, l'*Isœum*; c'est ainsi qu'on appeloit le temple qu'Isis avoit dans le Champ de Mars. Malgré les décrets de l'empereur Auguste, en vertu desquels les temples ægyptiens devoient être éloignés au moins de mille pas de la ville, et malgré la persécution même que Tibère exerça contre les prêtres d'Isis, ils réussirent sous ses premiers successeurs à se remettre en possession d'un temple avec un vaste enclos situé dans cette plaine. L'Oisiveté, la curiosité et tous les autres vices des grandes villes trouvoient là tous les matins et tous les soirs pleine satisfaction.

Outre les fêtes mensuelles et les jours des grandes initiations les dévots des deux sexes se rassembloient là tous les jours deux fois

OBERLIN, par *Jean-Jacques* JAEGLÉ, en 1786, in-4.°.

sous les yeux de la Déesse. Elle se levoit à la première heure du jour, et tous ceux qui vouloient gagner ses bonnes grâces ne manquoient jamais de se trouver à ce lever. Des cérémonies particulières avoient lieu à l'ouverture du temple. Le grand-prêtre, entouré de ses assistans, sortoit du sanctuaire; le sacrifice du matin brûloit sur l'autel qui étoit au bas des marches, et exhaloit l'encens. Les doux sons de la flûte se faisoient entendre, et la réunion des adeptes se rangeoit sur deux files dans la cour et jusqu'au bas des marches du temple. La voix du prêtre exhortoit à la prière qui étoit une espèce de litanie. Les *Cistres* s'agitoient en cadence dans les mains de la foule inspirée. En haut des marches, devant le sanctuaire, les prêtres représentoient, par des gesticulations symboliques ou par une danse mimique, quelque scène tirée de l'histoire d'Isis. Les dogmes de son culte étoient proclamés à haute voix pendant que les assistans prosternés récitoient différentes litanies, agitoient les cistres et faisoient toute sorte de contorsions. S'il se trouvoit parmi eux quelque personne de marque de l'un ou de l'autre sexe, qui eût à faire quelque demande particulière au grand-prêtre, elle sortoit des rangs, faisoit une offrande, et agitoit le cistre. L'assemblée imploroit, dans une prière générale, la pro-

tection particulière de la Déesse. Ce n'étoit qu'alors que le prêtre terminoit la cérémonie, dans les termes prescrits par le formulaire. On gagnoit ainsi les bonnes grâces de la Déesse et l'assurance du succès pour tout ce qu'on entreprendroit dans la journée. Au reste la Déesse accordoit à toute heure du jour des audiences particulières à tous ceux qui les lui demandoient.

Après avoir cherché à se rendre la Déesse propice en assistant à son lever, il ne falloit pas négliger de lui rendre hommage le soir et de lui souhaiter la bonne nuit. Il vient d'être dit que les vêpres ou le petit coucher de la Déesse avoient lieu lors de la clôture solennelle du temple, c'est-à-dire à la huitième heure du jour qui suivant notre manière de compter répond à peu près à quatre heure après-midi. Cela tenoit aux usages des Romains. On supposoit que les Dieux régloient leur manière de vivre d'après celle des hommes. HOMÈRE nous présente le Maître du Ciel menant dans l'Olympe avec ses femmes, ses fils et ses filles, une vie patriarchale comme le roi PRIAM à Troie ou ALKINOUS dans l'île des *Phaeaciens* avec leur famille. Ce fut ainsi que les deux Divinités ægyptiennes, ISIS et SÉRAPIS, depuis qu'elles étoient venues habiter Rome et les côtes d'Italie, se virent forcées d'adopter le

genre de vie des Romains. Dans les temps même où le luxe et la mollesse étoient au plus haut degré à Rome, c'est-à-dire sous les empereurs, on s'y levoit très-matin. A la première ou à la seconde heure du jour, les places publiques, les tribunaux et les marchés étoient déja remplis de monde. Mais aussi à la huitième heure du jour toutes les affaires étoient terminées. On rentroit alors au sein de sa famille, on prenoit le bain et l'on dînoit. Car on sait que c'étoit là l'heure ordinaire du dîner non-seulement à Rome, mais sur toute la terre alors connue. C'est pourquoi les temples se fermoient à cette heure, et on alloit encore une fois agiter le cistre, chanter les louanges de la mère *Isis*, et lui adresser des prières.

Une partie essentielle de cette cérémonie étoit d'annoncer, à la Déesse même, dans des termes prescrits, que l'heure de l'honorer étoit venue. L'usage des horloges et des montres étant inconnu aux Anciens, ils surent y suppléer, par des esclaves qu'ils dressoient à l'art de déterminer les heures d'après des cadrans solaires et hydrauliques. Il y avoit de ces esclaves qui étoient si habiles, qu'ils pouvoient indiquer au juste l'heure du matin ou du soir, par la seule inspection de leur ombre. On se servoit du même moyen dans les temples. Il y avoit même à Rome des

dévots, qui, pour gagner les bonnes grâces de JUPITER CAPITOLIN, se faisoient un devoir sacré d'aller lui indiquer les heures (9). Il étoit d'autant plus important de connoître exactement les heures des matines et des vêpres d'Isis, que la liturgie de toute la journée étoit réglée d'après ces deux heures. C'est pourquoi nous trouvons aussi dans la liste des différens ordres de prêtres et de servans du culte d'Isis, telle qu'elle nous a été transmise par deux auteurs, les noms des *horoscopes* et des *horologues*, ou des observateurs et des indicateurs des heures (10). Il est probable que l'un d'eux étoit chargé d'annoncer l'heure à la Déesse même. Cette cérémonie étoit suivie de musique et du bruit des cistres, après quoi l'assemblée, rangée en deux files, chantoit à haute voix une *Antiphonie* (11),

(9) S. AUGUSTIN, *de Civit. Dei* VI, 10, p. 605. Coqu., avec le Commentaire de *Juste* LIPSE dans ses *Electis*, II, 19, t. 1, p. 820. *Opp.*

(10) CHÆREMON, ad Porphyr., *de Abst. IV*, 8, p. 321. *Rhoer.* CLÉMENS, *Strom. VI*, p. 757. *Pott.*

(11) L'*Antienne*, dans notre musique d'église, est un chant à plusieurs voix ou octaves; on appelle *Répons*, ce qui est chanté à l'unisson. Les Anciens faisoient la même différence entre *Antiphonie* et *Homophonie* ou *Symphonie*. Voyez *Essai sur la Musique ancienne et moderne*, t. 1, p. 10, note (*a*).

ou récitoit en chœur quelque pièce analogue. Au reste les cérémonies usitées dans les vêpres étoient à peu près les mêmes que celles qui composoient la cérémonie des matines. On varioit pour les litanies et les hymnes, qu'on chantoit au bruit des cistres et au son des flûtes et des trompettes. Celui des prêtres qui entonnoit ces hymnes s'appeloit l'*Hymnode*. La cérémonie la plus solennelle étoit celle où le grand-prêtre, accompagné de deux *pastophores*, qui se tenoient à ses côtés en haut des marches devant le sanctuaire, présentoit l'*eau lustrale*, symbole de la force productrice du Nil, à l'adoration de l'assemblee. La cérémonie se terminoit, comme celle du matin, par la formule ordinaire par laquelle le prêtre renvoyoit les assistans (12).

C'est precisement au moment de la présentation du principe fecondant, que notre tableau, pl. I, represente les vêpres d'Isis devant le temple que la Deesse avoit à *Pompéji* ou à *Stabiae*. Car on se tromperoit fort, si l'on croyoit reconnoître dans le temple d'Isis figuré sur notre tableau, celui du Champ de Mars à Rome. Certes ce dernier avoit un extérieur plus imposant; des portiques, des ornemens

(12) Voyez les preuves de tout ce qui vient d'être dit dans les *Commentateurs* de Tibulle, 1, 3, 30, depuis Scaliger jusqu'à M. Heyne.

de tout genre et deux obélisques au moins, placés au bas des marches, devoient nécessairement le décorer; car dans les temples d'Isis d'une certaine grandeur, les obélisques paroissent avoir été aussi indispensables que les Sphinx qui servoient de gardiens et qui étoient placés à droite et à gauche de l'entrée du sanctuaire (13). L'édifice représenté sur notre tableau, n'est probablement qu'une des moindres chapelles d'Isis située dans quelque port de la Campanie, devant laquelle les habitans, réunis aux marins et aux passagers ægyptiens, rendoient leurs hommages à la mère de toute fécondité. L'extérieur de cet édifice annonce le peu de richesse de ceux qui l'ont élevé. Nous savons, par les rapports de témoins oculaires (14), combien les divers bâtimens qui composoient le temple d'Isis qu'on a découvert il y a cinquante ans dans *Pompéji*, étoient étendus.

Mais au temps où cette ville fut ensevelie

(13) Voyez les figures et l'explication de deux obélisques dans le temple d'Isis, sur la mosaïque de Palæstrine conservée actuellement dans le palais Barberini, dans ZOEGA *de Obeliscis*, p. 1, 56.

(14) Surtout HAMILTON dans son *Account of Discoveries*, dans l'*Archæologie britannique*, t. 4, ps. XI et XVIII; et le plan géométral de DESPREZ dans le *Voyage pittoresque* de SAINT-NON, t. 2, p. 76, n. 7.

sous la lave et la cendre du Vésuve, elle étoit aussi une des plus peuplées et des plus commerçantes de toute cette côte. Quoi qu'il en soit, notre intention n'est pas de donner ce petit temple pour un modèle d'architecture propre à figurer dans la belle *galerie* de M. *Cassas*. M. *Legrand* même y auroit perdu son éloquence, et nous préférons de fixer l'attention de nos lecteurs sur les divers acteurs de cette scène religieuse.

Le principal de tous est sans contredit la figure qui est au milieu, devant l'entrée du temple. Quoique chauve il a un air distingué et même vénérable. Ce que le *Prophète*, nom qu'on donnoit au grand-prêtre, présente à l'adoration du peuple est l'objet le plus vénéré dans le culte d'Isis, l'*Hydria*, c'est-à-dire le vase dans lequel étoit conservée l'*eau sacrée du Nil*, regardée par les Ægyptiens comme le principe de toute prospérité, comme le véritable élément de la vie, et devant laquelle tout se prosternoit, lorsqu'elle étoit portée en procession. C'est au *Nil* qu'il faut rapporter toute la civilisation et tout le culte de l'Ægypte. Aussi les Ægyptiens regardoient-ils l'eau douce, et particulièrement celle du Nil, comme une émanation d'Osiris (15). A la

(15) Plutarch., *de Iside et Osiride*, c. 36, t. 2, p. 496. *Wytt.*, cf. c. 38, 39.

fête annuelle de ce Dieu, célébrée en réjouissance de ce qu'on l'avoit retrouvé, tout le peuple s'écrioit : *Nous l'avons retrouvé et nous sommes heureux;* il se prosternoit devant le vase que le grand-prêtre venoit de remplir d'eau du Nil, et tendoit les mains vers le ciel, en contemplant cette merveille de la bonté divine (16). L'eau sacrée du Nil, conservée dans la sainte *Hydria*, étoit donc dans les Vêpres d'Isis l'image la plus vivante, le symbole le plus vénerable d'*Osiris*. Il falloit bien réunir son culte à celui d'*Isis*. C'est pourquoi on l'exposoit, ainsi figuré symboliquement, à la vénération du peuple dans les deux céremonies qu'on célébroit le matin et le soir en l'honneur de la Déesse. On ne négligeoit rien de tout ce qui pouvoit rendre cette cérémonie plus solennelle et plus touchante. Le prophète, quelque grand que fût le prestige de sainteté dont il etoit entouré, n'osoit toucher, avec les mains nues, le vase sacré qui renfermoit l'eau mysterieuse. Il portoit par dessus la *stola*, qui étoit de toile très-fine, une espèce de manteau (*pluviale*), également de toile fine ou de mousseline, qui lui

(16) Le principal passage est dans VITRUVE, 8, *Præfat.*, p. 206, où SCHNEIDER a rejeté avec raison le mot *tegunt* qui avoit ete intercallé par JOCUNDUS. Cf. Les passages de JULIUS FIRMICUS, dans le *Commentaire* de SCHNEIDER, t. 2, p. 92.

couvroit les épaules et les bras. C'est dans cette mantille qu'il enveloppoit ses mains quand il vouloit toucher le vase sacré, qu'il portoit devant lui en le serrant contre son sein (17). Le petit format de notre copie est cause qu'on ne peut voir ces détails aussi bien que dans la gravure faite d'après l'original. Au reste, il y auroit encore des recherches très-intéressantes à faire sur le costume des prêtres d'Isis, ou sur celui de la caste des prêtres ægyptiens en général, si l'on en examinoit les diverses parties depuis la *tonsure* jusques à la chaussure qui étoit de *Papyrus* (18). Nous nous bornerons à discuter cette seule question : si au fond l'adora-

(17) CLEMENS, *Strom.* 6, p. 758. APULEIUS, *Metam.* II, p. 777, *Oudend.* Le prophète est ainsi figuré sur le bas-relief que MONTFAUCON a déja publié d'après les *Admiranda*; mais qui est représenté avec plus d'exactitude dans les *Monum. Mathæior.*, t. 3, tav. 26, avec le *Commentaire* d'AMADUZZI, p. 45. La prétendue Psyché, du *Mus. Capitol.*, t. 3, n. 23, n'est également qu'une prêtresse d'Isis voilée qui élève le vase dans lequel est l'eau sacrée. Il est probable que c'est une Dame romaine, qui s'est fait représenter ainsi par dévotion.

(18) Comparez *Fréd. Sam. de* SCHMIDT, *de Sacerdotibus Ægyptiorum*, Tubingue, 1768, avec KRAZER, *de vestibus veterum Liturgicis*, Augsb., 1780.

tion de l'eau sacrée du Nil et du vase de terre ou de métal, dans lequel on la conservoit, est aussi ridicule, qu'elle paroît l'être au premier abord? Il n'y a point de doute qu'il n'y ait eu des idoles bien plus obscures encore. Certes la théorie religieuse des prêtres d'Ægypte, d'après laquelle l'eau est l'élément primitif, d'où se développent dans differentes gradations la terre, l'air et le feu, ne tiendroit pas contre les principes de LAVOISIER sur l'hydrogène et l'oxygène; mais elle est peut-être ce qu'un système de cosmogonie et de géogonie atomique pouvoit présenter de plus raisonnable. Combien de miracles le pieux ægyptien n'attribuoit-il point au Nil et à son eau bienfaisante! On l'exportoit dans toutes les parties du monde comme une liqueur médicale. Elle se conservoit même pendant plusieurs années dans des cruches travaillées exprès pour cela. « J'ai de l'eau du Nil de « quatre ans dans ma cave, » répondoit avec fierté ce négociant ægyptien à un habitant de Bysance, qui lui vantoit son vin de Chio de huit ans (19). Même après la mort, dans l'état de momie, l'Ægyptien espéroit obtenir

(19) Les Discours du Sophiste ARISTIDES, t. 2, p. 362. *Jebb.* Probablement que dans chaque temple d'Isis, même hors de l'Ægypte, il y avoit de la véritable eau du Nil, ou qu'on donnoit au moins pour telle. Voyez *ad* JUVENAL. 6, 527.

encore du souverain de l'empire des ombres de pouvoir se désaltérer dans le fleuve chéri. Dans les inscriptions faites en l'honneur des morts, on rencontre ces mots : « Qu'Osiris « t'accorde l'eau rafraîchissante, » c'est-à-dire l'eau du Nil. De là vient l'idée du gobelet qui est peint sur les enveloppes de la poitrine des momies, ainsi qu'on peut le voir distinctement sur une momie d'un homme, fort bien conservée, qui est dans la Galerie des antiques de Dresde (20). La vénération que les Ægyptiens avoient pour le Nil a donné naissance au mythe du *Léthé* des Grecs (21), et toute la doctrine des Enfers de ces derniers n'est en grande partie qu'une mauvaise imitation de la doctrine des Ægyptiens sur les morts. On concevra maintenant comment l'Ægyptien pouvoit rendre un hommage si respectueux à l'*Hydria* et à l'eau du Nil qu'elle renfermoit, qui étoit pour lui le symbole corporel du dispensateur de tous les biens. Il seroit sans doute plus difficile d'en-

(20) Zoega, *de Obeliscis*, p. 305, 306 et 326; Cf. *Œuvres* de Winkelmann, t. 1, p. 120. Dresde, édition de 1808.

(21) Voyez le bas-relief du *Mus. Pio-Clem.*, t. 4, tav. 35, où une figure de femme offre à l'ombre qui arrive, la boisson bienfaisante des Enfers; elle a beaucoup de ressemblance avec une figure d'Isis.

trevoir le motif qui put porter les Romains et les autres peuples de l'Italie, auxquels les bienfaits du Nil étoient entièrement étrangers, à adorer journellement cette image liquide de la Divinité, et à trouver leur salut dans ce culte; si l'on ne savoit pas que c'est précisément aux choses les plus incompréhensibles que la superstition se plaît à attacher les idées de sainteté et de divinité.

A la droite du prêtre qui porte l'*Hydria* ou de l'*Hydriaphore* est une figure de femme dans laquelle on reconnoîtroit volontiers une représentante de la Déesse même, si le petit format de la gravure n'avoit pas empêché d'en soigner mieux les détails. Car lorsqu'Osiris se montroit au peuple au milieu de la scène, Isis devoit nécessairement trouver sa place à sa droite. Cette figure n'a pas la tête chauve, comme les autres personnes attachées au service de la Divinité; ses cheveux tombent en boucles sur le front. La chevelure d'Isis jouoit un rôle marquant dans son histoire. A Memphis on montroit une de ses boucles comme une des plus saintes reliques (22); c'étoit probablement celle que la Déesse avoit coupée dans son affliction sur la mort d'Osiris. Plusieurs statues antiques la représen-

(22) Apostolius, *Cent.* xx, 20, p. 255. Cf. Plutarch., *de Iside*, c. 14, t. 2, p. 467. *Wyttenb.*

tent avec des tresses de cheveux (23). La chose ne souffre donc aucun doute. Aussi M. Nicolai a-t-il fait graver, dans le frontispice de son *Traité sur l'usage des faux Cheveux et des Perruques* (24), une chevelure d'Isis à côté de la perruque du lord Eyre, chef de la justice.

Ce qui peut surtout confirmer l'opinion qu'on vient d'énoncer sur la fonction de cette prêtresse, c'est l'instrument qu'elle tient dans la main droite, et auquel les Grecs ont donné le nom de *Sistron*, parce qu'il falloit le *secouer* pour en tirer des sons; les Ægyptiens l'appeloient *Kemkem* (25). Après la conquête de l'Ægypte par les Perses, les deux principaux points sur lesquels rouloit le système religieux des Ægyptiens étoient le deuil pour la mort d'Osiris, et la joie que causoit sa résurrection. Dans tous les hymnes qu'on chantoit aux grandes fêtes qui avoient lieu à ces deux époques, le mouvement métrique du sistre marquoit la mesure (26). Les quatre baguettes, que cet instrument devoit

(23) Winkelmann, *Monum Antichi*, p. 10.

(24) A Berlin, 1801, in-8.°. Voyez les extraits que feu M. Winckler a donnés, dans le *Magasin*, de ce curieux ouvrage, ann. 1805, t. 5, p. 5; 1807, t. 5, p. 267, et t. 6, p. 65 et 270.

(25) Jablonski, *Voc. Ægypt.*, *in Opusc.* I, 309.

(26) Apuleius, *Metam.* XI, p. 759. *Oud.*

avoir, faisoient allusion aux quatre élémens. Cependant la forme et les ornemens du sistre varioient à l'infini (27), et dans les derniers temps on a même cru y reconnoître les degrés du *Mekiah* ou *Nilomètre.* Au reste, de quelque manière qu'on l'explique, il n'en est pas moins vrai, que le son du sistre rappeloit chaque fois au peuple la mort ou la résurrection d'Osiris, c'est-à-dire la retraite ou la crue des eaux du Nil : et comme le culte de ce Dieu se mêloit constamment à celui d'Isis, on concevra facilement pourquoi le sistre étoit un des principaux attributs de cette Déesse. Dans la main gauche, la prêtresse tient un petit vase suspendu à une banderolle, qui étoit aussi un symbole de l'abondance de l'eau du fleuve (28). Avec ce petit vase, Isis puisoit l'eau du Nil pour la répandre comme un bienfait sur les hommes, et pour s'en féconder elle-même. Car si Osiris représente la force fécondante de l'eau du Nil, Isis est la force productrice du sol arrosé par ce fleuve. Mais pour compléter l'emblême d'Isis, il faudroit que la prêtresse portât dans sa coiffure le fruit de la

(27) La Lettre d'Amaduzzi, dans les *Novelle leterarie di Firenze*, del anno 1773.

(28) Servius, *ad Æn.* 8, p. 696. Au sujet de ce vase appelé *situla* ou *sitella*, et dont on se servoit aussi d'arrosoir sacré, *cymbium* ou *spondeum*. Voyez Oudendorp, *ad Apulejum*, p. 363.

Persea des anciens (29) entre deux feuilles cordiformes, tel qu'on le voit très-fréquemment sur les statues et d'autres images de la Déesse et sur la tête des Sphinx. Cet arbre avoit été apporté et propagé par les premiers colons de la Haute-Ægypte, originaires de Méroé et de l'Æthiopie. Il n'en falloit pas plus pour le rendre cher à la caste des prêtres, puisqu'il étoit un don des fondateurs de leur religion, et comme tel il devoit nécessairement entrer dans le culte de la mère de toute fécondité.

Vis-à-vis de la prêtresse d'Isis, à la gauche du *Prophète* est un prêtre servant ou *Pastophore;* car la robe dont il est vêtu ne couvre que la partie inférieure du corps jusqu'aux hanches; c'est le vêtement ordinaire des prêtres d'un ordre inférieur. Ses fonctions paroissent se borner à indiquer avec le sistre le moment de l'élévation de l'Hydria ou de quelque autre cérémonie, ou bien celui où l'assemblée doit faire chorus avec les prêtres. Il ne sera pas nécessaire d'observer à ceux qui connoissent le rituel ægyptien et les monumens qui y ont rapport, que dans une cérémonie plus solennelle, ce

(29) Selon SCHREBER, *de Persea Ægyptiorum Commentatio*, Erlangæ, 1791, dans les *Annales de Botanique* d'USTERI, 4, p. 71, in-8.°, cette plante est la *Cordia Myxa*, L. Cf. SPRENGEL, *Historia rei herbariæ*, t. 1, p. 30.

prêtre étoit remplacé par un prêtre d'une classe supérieure, qui jouoit à merveille sous un masque à tête de chien, le rôle d'*Anubis*, compagnon et serviteur fidèle des deux Divinités. On remarquera aussi sans peine qu'il règne dans le groupe de ces trois figures un ordre de rang marqué; car la prêtresse et le prêtre-servant se tiennent à quelques pas derrière le grand-prêtre.

Le liturge proprement dit, c'est-à-dire le prêtre qui dirige toute la cérémonie, et qui entonne les Hymnes et les Prières, mérite encore une mention particulière. C'est la figure que nous voyons sur la dernière marche entre les deux files des assistans, tenant dans la main droite une espèce de sceptre avec lequel il marque la cadence, et dans la gauche le sistre. Les Grecs donnoient à ce maître de cérémonies et de chapelle, les noms de *Chantre*, Ὠδὸς, et de *Chanteur d'Hymnes*, Ὑμνῳδὸς (30). Il ne faut pas le confondre avec celui qui jouoit des TEBUNI ou du triangle sacré garni de cordes, auquel ils donnoient le nom de Ἱεροψάλτης (31), et

(30) VAN RHOER, *ad Porphyr. de Abstin.* IV, 9, p. 324; et DE SCHMID, *de Sacerdott. et Sacrif. ægypt.*, p. 165—171.

(31) JOSIPPUS *Hypomnesticon in* FABRICII *Codice Pseudepigrapho* V, t. 2, p. 330; et JABLONSKI, *Voces ægyptiacæ*, dans ses Opusc., t. 1, p. 344.

qu'on trouve rarement sur les monumens grecs ou romains du culte ægyptien. D'autres ont cru apercevoir dans le sceptre du chantre une épée, ou le sceptre d'Osiris avec un œil au bout. Ils auroient dû prouver qu'on portoit un semblable sceptre dans les processions, ou qu'on le montroit dans d'autres ceremonies du culte d'Isis. Ne seroit-il pas plus naturel d'y reconnoître une imitation de la branche de laurier que tenoient les Rhapsodes grecs (32), lorsqu'ils chantoient leurs propres poèmes ou ceux des autres devant les assemblées du peuple? Quant à l'autre personnage qu'on voit devant l'autel, tenant un sceptre pareil, il seroit peut-être difficile de dire s'il appartient aussi à la classe des chantres, ou s'il remplit quelqu'autre fonction sacrée. Son vêtement est d'ailleurs tout différent de celui des prêtres ægyptiens. Peut-être est-ce quelqu'habitant de la ville ou quelque Romain dévot, qui, par zèle, s'est chargé du rôle d'un prêtre-servant.

Apulée fait mention dans plusieurs passages des flûtes et des cornets, dont on faisoit usage dans le culte d'Isis et d'Osiris pour seconder par des mélodies tristes ou gaies l'effet que les diverses cérémonies devoient toujours produire sur l'esprit de l'assemblée. Il y avoit même une sorte de flûte dont on attri-

(32) Fabric., *Biblioth. gr.*, t. 1, p. 371; *Harles.*

buoit l'invention à Osiris (33). Cependant le musicien que nous voyons à la tête du rang droit des assistans, paroît plutôt appartenir à la classe des trompettes de Sérapis qu'à celle des joueurs de flûtes. Ces joueurs de trompettes étoient aussi souvent employés dans le culte d'Isis (34); le son de la trompette étoit même plus propre à s'unir aux durs sons du sistre.

Quelle est encore cette figure qui est vis-à-vis du trompette à la tête de l'autre file des spectateurs? Son costume est tout-à-fait le même que celui des prêtres-servans. Il a comme eux la tête chauve, et son vêtement ne couvre que la partie inférieure de son corps depuis les hanches. Il agite également le sistre avec la main droite. Mais il est le seul qui porte dans sa main gauche la *croix anseée* (35). Cette croix est un des symboles les plus énigmatiques du culte d'Isis. M. DENON (36), lors de son séjour en Ægypte, a trouvé une grande quantité de ces croix sur l'un des murs des fondemens d'un temple d'Isis à Philæ. Il pense que c'étoient des clefs avec lesquelles on ouvroit les écluses des

(33) CUPER, *Harpocrates*, p. 141.

(34) On les appeloit *Serapions.* Voyez *Ez.* SPANHEIM, *de Præstant. numism.*, t. 2, p. 62.

(35) *Crux ansata.*

(36) M. DENON, dans l'explication de la planche 107 de son *Voyage dans la Haute et la Basse Ægypte.*

canaux du Nil à l'époque du débordement qui ramenoit la fertilité sur ses rives. Il est donc, sans le savoir, du même avis que le savant antiquaire ZOEGA. Cependant l'opinion de JABLONSKI (37), que M. *Ennio* VISCONTI, l'un de nos archæologues les plus distingués, a su mettre dans un jour très-avantageux (38), porte également un grand caractère de probabilité. Ces savans croient que cette croix est la même chose que le *Lingam* et l'*Yonni* de la religion des Indous (39), c'est-à-dire la force fécondante et productrice. Peut-être y auroit-il moyen de concilier les deux opinions, en distinguant toutefois deux périodes, où cette croix a pu successivement être l'un et l'autre symbole.

En jetant les yeux sur notre tableau, on voit d'abord que la femme qui se tient devant le prêtre dans la main duquel on remarque cette croix, joue le principal rôle dans le nombre de ceux qui assistoient aux Vêpres. C'est probablement quelque dame grecque ou romaine de la classe des dévotes, que JUVÉNAL nous peint dans sa sixième Satyre, et qui venoit de participer aux mystères sacrés après un

(37) *Opuscul.* 2, p. 232. Interpret. Tab. Is. §. VII.

(38) *Museo Pio-Clementino*, t. 2, p. 36-39.

(39) *Fr.* SCHLEGEL, *Sprache und Weisheit der Indier*, p. 120.

jeûne et un célibat, observés avec scrupule pendant neuf jours; en un mot, quelque dame telles que *Sabine* ou *Cynthie*, qui partageoit son bien et ses plaisirs avec les prêtres d'Isis, et qui en retour recevoit d'eux toutes sortes d'actions de grâces. Elle se distingue de la foule par l'élégance de sa parure. La richesse de son vêtement, et la finesse de l'étoffe de sa coiffure (40) ne laissent aucun doute que cette dame ne soit d'une condition élevée. Peut-être aussi pourroit-on établir quelque rapport entre le sujet de sa dévotion et le symbole de la fécondité que le prêtre tient dans la main? Ne pourroit-on pas lui appliquer les vers que Virgile met dans la bouche de Didon:

Si quis mihi parvulus aula
Luderet Æneas (41).

Ce ne seroit du moins pas le seul exemple, que des femmes stériles eussent cherché dans la dévotion et les exercices pieux, un moyen d'obtenir l'accomplissement de leurs desirs. L'histoire ne nous parle-t-elle point de femmes

(40) Apuleius. II, p. 773. *Feminæ — limpido tegmine crines madidas obvolutæ.*

(41) *Æn.* IV, 329.

qui dans cet espoir n'ont pas craint de se flageller avec le fouet des Luperces, et d'autres qui ont pensé obtenir l'objet de leur desir en sonnant aux portes de certaines églises.

On voit enfin que la plupart des autres assistans tendent les bras vers le Ciel; c'etoit assez ordinairement l'attitude dans laquelle les anciens adressoient leurs prières à la Divinité (42). S'il étoit possible de lire sur les visages de toutes ces têtes, chevelues ou chauves, barbues ou imberbes, les motifs secrets de leurs prières ferventes, certes, il y auroit de quoi composer le commentaire le plus curieux sur la Satyre de JUVENAL contre *la Frivolité des Souhaits*, ou sur le Traité d'YOUNG *de la Passion universelle.*

Les détails même de notre tableau pourront fournir à l'observateur attentif matière à plus d'une observation intéressante (43). Un prêtre servant anime le feu du sacrifice avec un éventail de plumes de paon. On sent d'abord que les sacrifices sanglans ne pouvoient plaire à la mère de toute vie et de toute fécondité (44); aussi n'offroit-on

(42) LEVEZOW, *de Juvenis Adorantis Signo.* Berlin, 1808, in-4°, p. 8, 9.

(43) Henri ESTIENNE, *Apologie pour Hérodote*, t. 2, p. 253, et suivantes.

(44) Gérard HASSELT, *Ampulla Isidis Ægyptia*, Trajecti, 1777, p. 19.

à Isis que de l'eau sacrée du Nil, du lait et de l'encens. Dans un culte, où tout étoit significatif, le nombre impair des onze marches qui mènent à la chapelle, cache sûrement quelque mystère. Les prêtres ægyptiens aimoient à s'entourer partout d'objets qui rappeloient leur patrie, et à transporter en idée les prosélytes, qu'ils faisoient sous d'autres climats, dans le pays natal de la nouvelle religion que ceux-ci avoient embrassée. C'est pourquoi ils décoroient leurs temples et leurs chapelles de plantes et d'animaux originaires d'Ægypte, et qui étoient des symboles vivans (45) de quelque mystère de leur culte. Ce n'est pas en vain que nous voyons des palmiers s'élever de chaque côté de la chapelle par dessus le bosquet qui régnoit autour. Le palmier, qui pousse tous les mois de nouvelles branches, étoit le symbole des douze divisons de l'année. C'est pourquoi il est question des porteurs de palmiers dans les processions, dont l'inscription de Rosette fait mention (46).

Parmi les divers accessoires de notre tableau, les quatre Ibis méritent surtout notre attention.

(45) HORAPOLLO, *Hieroglyph.* I, 3, p. 6, éd. de PAUW.

(46) VILLOISON, *Troisième Lettre à* ACKERBLAD, *sur l'Inscription de Rosette*, dans le *Mag. Encycl.*, ann. IX, t. 2, p. 327.

Deux de ces oiseaux se promènent sans crainte autour de l'autel; les deux autres sont perchés l'un sur la fontaine sacrée, et l'autre sur un des Sphinx. Ils ne paroissent aucunement effarouchés du bruit des voix et des sons du sistre. On se tromperoit fort, si on vouloit tirer du nombre de ces oiseaux la conséquence que cette scène religieuse se passe dans l'Ægypte même. Ce n'a été que dans les temps les plus reculés qu'on a cru que ces oiseaux ne pouvoient vivre hors de l'Ægypte. Avec le culte de Junon les paons avoient passé d'Asie en Europe; les premiers qu'on y eut vus avoient été nourris dans le temple de cette déesse à Samos. Les Ibis consacrées au service d'Isis suivirent de même leur patronne dans les divers pays où elle avoit pris la place de l'ancienne reine du Ciel. Partout où le culte d'Isis avoit fait des prosélytes, son oiseau favori habitoit dans l'enceinte de ses temples. Il n'y a que peu de monumens antiques, où cet oiseau soit représenté aussi fidèlement que sur notre tableau. Même après l'examen que le célèbre zoologue M. Cuvier (47) a fait de plusieurs momies de cet habitant des bords du Nil, qui ont été trouvées à Saccara, il restoit encore quelques doutes

(47) *Mémoire sur l'Ibis*, dans les *Annales du Muséum d'Histoire naturelle*, t. 4, p. 116.

sur l'espèce à laquelle il appartient. Cette incertitude venoit en partie de ce que les variétés, qu'on a cru observer dans les espèces, n'existent point en réalité, et que les divers individus qui ont été examinés, différoient seulement par leur âge.

D'après les dernières recherches de M. Savigny, médecin et membre de l'Institut d'Ægypte à Paris (48), l'*Ibis blanc*, dont M. Cuvier avoit déja prouvé la différence avec le *Tantalus Ibis* de Linné, étoit une espèce distincte, qu'il a appelée *Numenius Cuvieri*; et l'*Ibis noir*, qu'on trouve encore aujourd'hui en Ægypte, est proprement celui que nous voyons sur les monumens antiques; c'est l'oiseau aquatique qu'en Italie on nomme *Curli* (49).

Mais qui peut avoir valu à cet oiseau l'honneur éminent de figurer sur les monumens et dans les hiéroglyphes à côté de la grande reine et mère Isis, et même quelquefois celui de la représenter? Comme oiseau de passage, il ne paroissoit en Ægypte qu'avec la crue annuelle des eaux du Nil, époque trop remarquable pour les habitans

(48) *Histoire Naturelle et Mythologique de l'Ibis*, par L. C. Savigny. Paris, 1806, in-8.°; avec la Notice que M. Jomard en a donnée dans le *Magasin Encyclopédique*, février 1806, p. 240, suiv.

(49) *Falcinellus*, Linn.

de ses bords par les bienfaits qu'elle leur préparoit, pour que leur reconnoissance ne se répandît pas aussi sur tout ce qui sembloit y avoir quelque rapport. M. Savigny a prouvé d'une manière incontestable que l'Ibis ne peut pas avoir rendu aux Ægyptiens le service, en reconnoissance duquel ils lui faisoient l'honneur de le mettre au nombre de leurs divinités, c'est-à-dire, celui de manger les cadavres des animaux que le limon du Nil avoit laissés ou engendrés sur leurs champs, et dont la prodigieuse quantité auroit sans lui produit la peste. Le serpent même que M. Cuvier a cru avoir trouvé dans les intestins de cet oiseau, ne peut affoiblir les preuves victorieuses, sur lesquelles M. Savigny appuye son opinion. Son autorité est d'ailleurs fondée sur des recherches faites en Ægypte même pendant un séjour de plusieurs années. De nos jours, on a voulu reproduire cet oiseau sur les meubles et les tapis; mais le goût pour les serpens, qu'on lui avoit imputé, a excité le dégoût des petites-maîtresses. Cependant, en nous appuyant de l'autorité de M. Savigny, nous nous croyons en droit de rejeter cela comme fabuleux, ainsi que bien des absurdités qu'on a débitées sur cet oiseau. Il suffit de jeter les regards sur les Ibis de notre tableau pour prendre de cet oiseau une opinion plus favora-

ble; à en juger par la gravité de leur maintien, ne sembleroit-il pas qu'ils sont plongés dans une profonde méditation, et que leurs ames doivent avoir appartenu, avant leur transformation, à des grands-prêtres ou à des prophètes ægyptiens.

La fin de la cérémonie des Vêpres de la Déesse aux dix mille noms (50), étoit toujours annoncée par un prêtre qui disoit ces mots: *congé au peuple;* formule qui étoit aussi d'usage pour congédier les assemblées du peuple dans d'autres occasions, et que les Chrétiens ont par la suite changée en leur *ite missa est* (51). Il paroît que dans le culte d'Isis, où tout visoit au matériel, l'assemblée ainsi congédiée adressoit des salutations à la Déesse, fatiguée de tous les voeux qui lui avoient été adressés dans la journée, et chantoit encore à voix basse quelqu'hymne pour l'engager à se livrer à un doux sommeil (52).

Les bornes que nous nous sommes prescrites dans l'explication de notre tableau, ne nous

(50) Gruter., *Inscript.* p. LXXXIII, 11.

(51) *Ad* Apuleji, *Métam.* XI, p. 789, *Oudend.*

(52) Le passage d'Arnobius *adv. gentes* VII, p. 237, ed. Lugd., où il est question de *dormitionibus deorum et næniis*, ne peut être rapporté qu'au culte d'Isis.

permettent point de nous livrer à toutes les réflexions auxquelles ce sujet pourroit donner lieu, et nous nous rappelons à temps du conseil que le célèbre SCHILLER a donné dans son poème intitulé : *la Déesse voilée de Saïs.*

GÉOGRAPHIE.

NOTICE *du Voyage du Capitaine* **LAURENT FERRER MALDONADO**, *du Labrador au détroit d'Anian, par la mer Glaciale, en* 1588.

M. le chevalier AMORETTI, membre de l'Institut national et du Conseil des Mines du Royaume d'Italie, et bibliothécaire à l'Ambroisienne de Milan (1), qui, en 1800, a donné en italien et en français le *Premier Voyage autour du Monde*, tiré d'un manuscrit inédit de la même bibliothéque, vient d'y trouver un autre voyage écrit en espagnol, également intéressant, et beaucoup moins connu. A la fin du seizième siécle, pendant que toutes les nations, qui avoient un commerce et une force maritime, cherchoient un passage de la mer Atlantique à la mer Pacifique par le Nord, l'Espagne principalement s'en occupoit en silence; mais, fidèle à son principe de cacher autant qu'elle

(1) Voyez dans ce Journal, la Notice de son excellente *Biographie de* LÉONARD DE VINCI, année 1808, t. 1, p. 103; et de son intéressant Voyage à i tre Laghi, *ibid.*, t. 4, p. 203. A. L. M.

le pouvoit les découvertes de ses sujets, elle n'en faisoit presque jamais connoître les résultats. Le capitaine LAURENT FERRER MALDONADO, homme assez connu par ses ouvrages sur la Cosmographie, la Géographie et la Nautique, a été choisi en 1587 pour cette recherche; et il réussit à parcourir ces mers, en allant du Labrador à la mer Pacifique par la mer Glaciale; et après avoir visité, examiné et même dessiné le détroit, qu'à présent on appelle *de Béhring*, dans six mois il fut de retour.

Ce capitaine a sans doute écrit un journal exact de son voyage, qui est probablement enseveli dans les archives de Madrid; mais, comme l'objet de sa mission étoit non-seulement de trouver le passage en question, et d'indiquer le moyen d'aller en peu de temps aux Philippines; mais aussi de proposer au gouvernement les moyens par lesquels on pourroit empêcher les autres puissances d'en profiter, et surtout pour interdire cette route aux Anglois qui, l'année précédente, avoient expédié pour cette même recherche le célèbre Davis, il fut obligé d'exposer aux membres du Conseil des Indes ses travaux, le résultat de ses recherches, et ses projets, en leur communiquant tout ce qui lui étoit arrivé dans son voyage. Ainsi son manuscrit a pour

titre : *Relacion del descubrimiento del estrecho de Anian hecho por mi el capitan Lorenzo Ferrer Maldonado e l'anno 1588 en la qual està la orden de la navegacion y la dispusicion del sitio y el modo de fortelegarlo. A si mismo se trata de las utilidades desta navigacion y los dannos que de no haverla se seguon :* C'est-à-dire, « Relation de la découverte du détroit d'A- « nian, faite par moi capitaine Laurent Ferrer « Maldonado l'an 1588, laquelle contient « aussi l'ordre de la navigation et la dispo- « sition du lieu, et le moyen de le fortifier. « On y traite encore des avantages de cette « navigation, et des maux qui en résulteront « si l'on ne s'en rend pas le maître. »

Au premier coup-d'œil, comme il n'est jamais question de ce voyage de Maldonado dans aucun recueil de voyage, M. Amoretti craignit de n'y lire qu'un roman; mais il s'aperçut bientôt que tout y respiroit la vérité. Les dessins mêmes ou les cartes qu'on voit à la tête de l'ouvrage ont l'air de la simple vérité plus que de la science. Mais ce qui d'abord le rassura fut l'article de *Lorenzo Ferrer Maldonado* qu'il lut dans la *Biblioteca Hispana* de Nicolas Antonio (part. 2, tom. 2, pag. 1), où il trouva que Jérôme Mascarenas, évêque de Ségovie, qui

avoit été membre du Conseil des Indes, possédoit ce même manuscrit ou du moins en avoit une copie dans sa bibliothéque.

Alors M. Amoretti le traduisit de l'espagnol en italien; mais il ne jugea à-propos de le publier qu'après avoir comparé ce que l'auteur raconte avec ce que nous savons par les autres navigateurs, voyageurs et écrivains, soit ses contemporains, soit d'une époque postérieure; ce qui a donné lieu à bien des recherches, dont il expose le résultat dans un long Discours qu'il a joint au Voyage. Nous donnerons ici une idée du *Voyage*, et du *Discours*.

Le capitaine Ferrer Maldonado, sachant que les glaces qui empêchent la navigation de la mer Glaciale sont portées par les rivières, songea à prévenir le dégel, et passa l'hiver près du détroit d'*Hudson* qu'il appelle *détroit du Labrador*. Au mois de mars 1588, il alla s'approvisionner à l'île de *Frislandia*, qui a disparu ensuite, mais qu'on trouve sur les cartes du seizième siécle. Entré dans le détroit il alla au nord-ouest, ensuite il enfila un autre détroit dirigé au nord, et de là il entra dans un troisième détroit qui portoit au nord-ouest. M. Amoretti a fait graver une carte où la route est marquée; mais comme l'auteur ne décrit pas avec assez dé-

précision sa route, il est douteux s'il alla par la baie *Repulse*, où, selon Carver, on suppose que les Esquimaux passent encore aujourd'hui, ou si, se tenant plus près du Grœnland, il sortit par la baie de *Baffin*, qui n'est pas une baie comme les Anglois l'ont prétendu, mais un assemblage d'îles, où il y a plusieurs passages à la mer Glaciale.

Entré dans cette mer il longea la côte nord de l'Amérique, se tenant quelquefois assez près de terre pour en voir les habitans. Il paroît qu'il a vu ces montagnes décrites ensuite par Hearne et Mackenzie qui y allèrent par terre. Lorsque la côte commençoit à plier au sud-ouest *(au cap Glacé)*, quoique son pilote se fiant à une carte nautique de *Juan* Martines, Portugais (dont on possède un portulan de mer à l'Académie impériale de Turin), se crut encore loin du détroit, Maldonado entra dans un bateau, approcha de la côte, et les courans le portèrent bientôt au milieu du détroit même.

Son projet étant d'examiner la manière de le fortifier pour en défendre l'entrée aux Anglois, aux Hollandois, et aux autres ennemis de l'Espagne, il s'y arrêta longtemps, détermina les endroits où l'on pouvoit bâtir des ports, et placer une garnison, et dessina pour cet objet le plan du détroit, comme pour en faciliter la

navigation aux Espagnols; il dessina les vues du détroit du côté nord et du côté sud. Ainsi, afin de montrer aux yeux du gouvernement espagnol l'avantage qu'il y auroit à aller aux Philippines par cette route, il a dessiné la mappemonde partagée en deux hémisphères austral et boréal dont les pôles sont au centre, et y a marqué les deux routes par des points. A l'égard du détroit, il en décrit les montagnes, leur aspect, les arbres, les rivières, les endroits marécageux, les ports et les écueils mêmes. Relativement à ces derniers, il est remarquable qu'il a dessiné un écueil pyramidal et isolé, qui après deux cents ans a été vu et dessiné par le célèbre Cook, qui a aussi trouvé la moindre distance entre l'Amérique et l'Asie, égale à celle qu'avoit calculée Maldonado.

La naïveté avec laquelle cet auteur raconte la manière dont lui et son équipage s'occupoient soit à rompre les glaces, que le froid formoit sur les planches et sur les cordes du vaisseau, soit à la chasse et à la pêche, et à chercher les fruits de l'année précédente encore attachés aux arbres, amuse et instruit en même temps, ainsi que l'énumération qu'il fait des animaux qu'il a vus.

Après avoir passé quelque temps sur la côte de l'Amérique, probablement à l'em-

bouchure du fleuve *Kaueren*, il alla un peu plus au sud, et de là par une traversée de cent vingts lieues selon son calcul, il alla à la côte d'Asie, et entra dans une baie, probablement celle de *Saint-Laurent*. Il n'y rencontra jamais aucun habitant; mais lorsqu'il se préparoit au retour, il vit arriver du côté du sud un gros vaisseau marchand. On se parla en latin, la seule langue commune à quelques hommes des deux équipages. Il comprit qu'ils étoient Chrétiens, mais non Catholiques, et il les crut Moscovites ou Anséatiques. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'ils venoient de la Tartarie ou de la Chine, car ils lui donnèrent des porcelaines, des étoffes de soie, des perles, etc. Après cela il s'en retourna par la même route dans la mer Atlantique, et de là à Lisbonne; car dans ce temps le Portugal n'étoit qu'un des nombreux royaumes de l'Espagne.

M. Amoretti, n'ignorant pas que les Anglois nient la possibilité de ce voyage, a cherché à vérifier ce point important de Géographie. Si après Davis, Baffin, et d'autres navigateurs des seizième et dix-septième siécles, Billing, Phipps, Cook, Clarke et d'autres ont dit affirmativement qu'il n'y a pas un passage du Labrador à la mer Glaciale, et que cette mer n'est aucunement navigable, il y a aussi plusieurs

géographes, et entre autres Barrington, Van Eggers, Forster, etc., qui prétendent qu'elle seroit navigable si l'on prenoit les saisons convenables; et que ce n'est que par les intrigues des Compagnies angloises privilégiées (qui gagnent annuellement 100 pour 100 dans le commerce des pelleteries), qu'on est parvenu à fermer tous les canaux que la nature a établis entre le Labrador et la mer Glaciale, à l'ouest du Grœnland.

M. Amoretti a trouvé dans la même bibliothéque un grand Traité de Géographie, manuscrit autographe d'Urbano Monti, écrit entre 1590 et 1598, où l'on voit dessiné le détroit qui porte à la mer Glaciale, sous le nom d'*Oceano di Bargo*, et le détroit d'*Anian*, dessiné à peu près comme celui de Maldonado, avec les arbres de sapin dont parle ce dernier. Ce même auteur parle des Hollandois qui, en 1596, étoient allés par ce détroit à la Chine.

Pour donner une preuve convaincante de la véracité et de la génuité de son voyage, M. Amoretti a fait graver dans une autre carte le détroit du Labrador tel qu'on le voit sur la carte d'Urbano Monti, et sur celle de Carver; et le détroit d'Anian, tel qu'on le voit sur les cartes du même Monti, des Russes, de Billing, et de Cook; ainsi on a

une idée de la manière dont le même objet a été vu et dessiné dans les différentes époques. Il a fait aussi imprimer très-exactement par la méthode lithographique les dessins de l'auteur.

Cet ouvrage est destiné à faire partie d'un volume de l'Institut national italien; mais on doit espérer que l'auteur le traduira lui-même en français, comme il a traduit le *Voyage de Pigafetta.* A.

BIOGRAPHIE.

ELOGE *historique de* M. DE LA LANDE; *par Madame la Comtesse* C. DE S. (1).

L'ELOGE de M. de la LANDE ayant déja été lu publiquement à l'Institut par M. DE-

(1) Cet ouvrage étant étranger au genre de littérature dont s'occupe Madame C. DE S., il n'est pas inutile de dire quelles sont les circonstances qui l'ont engagée à s'en charger.

M. de la Lande ayant lu l'Eloge que cette Dame venoit de faire d'un littérateur célèbre, desira vivement qu'elle rendît le même service à sa mémoire, et il sollicita et obtint d'elle cette promesse. Il mourut plusieurs années après, et le savant M. Delambre, son élève et son ami, ayant fait son Eloge, Madame C. de S. crut devoir à son tour remplir l'engagement qu'elle avoit pris. M. de la Lande lui avoit donné à cet effet différentes notes dans lesquelles elle a puisé le peu qu'elle dit de ses travaux, de ses ouvrages et de sa vie savante. Elle s'est attachée plus particulièrement à faire connoître son caractère et sa vie privée, sur laquelle plusieurs compatriotes et amis de M. de la Lande lui ont aussi fourni des détails.

Cet Eloge, dont l'Athénée des Arts avoit également prié Madame C. de S. de se charger, a été lu le 18 juin 1809, à la quatre-vingt-unième séance publique de cette Société.

LAMBRE (2), il y a sans doute quelque témérité à faire ici le même éloge et à redire nécessairement une partie de ce qui a déja été dit; mais un motif puissant nous détermine. M. de la Lande, membre de l'Institut, l'étoit aussi de l'Athénée des arts. L'amour qu'il n'a cessé d'avoir pour les sciences, les lettres et les arts, lui rendoit chère une Société uniquement animée par le même sentiment, et c'est remplir un devoir sacré pour nous que de célébrer sa mémoire dans un lieu plein de son souvenir, et où nous croyons encore entendre sa voix s'élever en faveur du bien général et du progrès des lumières, nobles passions qui l'enflammèrent jusqu'au dernier moment de sa vie. On est loin d'ailleurs d'avoir épuisé un si riche sujet: l'activité, la bienfaisance de cet homme célèbre furent telles que, de quelque manière qu'on ait pu le louer, il nous reste plusieurs anecdotes à faire connoître, plusieurs traits d'humanité et de grandeur d'ame à citer, plusieurs ouvrages à rappeler: c'est ce que nous allons faire. Disons-le aussi d'avance: nous ne nous tairons pas sur des torts qu'il se donna, sur des travers dont il ne fut pas exempt; foi-

(2) Voyez les numéros du *Moniteur*, des 10 et 11 janvier 1808.

blesse que la nature semble se plaire à attacher aux grandes qualités, et que l'envie et la malignité, toujours avides de pâture, s'empressent de recueillir et de divulguer, comme pour se consoler des succès du mérite auquel elles ne peuvent atteindre.

Joseph Jérôme LE FRANÇAIS, célèbre sous le nom de LA LANDE, membre de la Légion d'honneur, de l'Académie des Sciences, de l'Institut, du Bureau des Longitudes, professeur d'astronomie au Collége de France, associé de toutes les Académies savantes, naquit à Bourg, département de l'Ain, le 11 juillet 1732, de Pierre le Français et de Mariane Mouchinet. Chéri de ses parens, qui jouissoient d'une fortune honnête, doué de cette imagination ardente qui nous fait pressentir ce que nous devons être, il s'abandonna de bonne heure à une vivacité d'esprit, à une indépendance de manières et d'opinions qu'il fut souvent obligé de réprimer par la suite, mais qui restèrent pourtant un des traits les plus marquans de son caractère. Au sortir de l'enfance, le goût de l'étude, et surtout des sciences exactes, se manifesta en lui : il aimoit à observer, à mesurer, à questionner. Il demandoit à son père de quelle manière les étoiles étoient attachées au Ciel. A peine avoit-il douze ans qu'il s'échappoit, le soir, de la maison de

son père, et alloit observer une comète qui parut alors. Quand il étoit à la campagne, il montoit sur les arbres pour ne rien perdre du lever et du coucher des différentes constellations. Le besoin de se distinguer lui donnoit aussi, même avant ce temps, l'instinct de l'éloquence. Il se plaisoit à raconter, à émouvoir; il faisoit de petits sermons qu'il débitoit avec succès devant sa famille assemblée; mais il étoit né pour l'astronomie : le hasard lui ayant fait apercevoir un télescope entre les mains d'un étranger, qui lui en expliqua l'usage, il se sentit comme transporté hors de lui-même, et il parvint à se faire, sur le toit de la maison qu'il habitoit, une manière d'Observatoire où il plaça divers instrumens dont plusieurs existoient encore à sa mort.

Ses parens l'envoyèrent, en 1744, au collége des Jésuites à Lyon. Il y manifesta le même amour de l'étude. Il y consacroit jusqu'aux heures de récréation pendant lesquelles il se cachoit pour échapper à ses camarades. Quelques années passées dans cette vie studieuse la lui rendirent si chère que, pour mieux s'y livrer, il vouloit entrer au noviciat des Jésuites; mais les pleurs de sa mère, à laquelle il ne sut jamais résister, arrêtèrent cet enthousiasme de jeune homme. Cependant les sciences ne suffisoient pas à

son imagination ardente. Quoique le Père Béraud, son premier maître, portât sans cesse son goût vers l'astronomie, les talens du Père Tholomas, professeur d'éloquence, lui firent une impression si vive que, pendant plus d'une année, il se livra presque entièrement à l'étude des belles-lettres : mais il eut à soutenir, vers ce temps, une thèse générale sur toutes les parties de la philosophie et principalement sur l'astronomie; il fit pour son usage des élémens d'astronomie en latin. Il fut aussi, à ce que l'on assure, frappé d'admiration à la vue d'une éclipse qui eut lieu alors, et ces circonstances réunies le rendirent enfin aux sciences : c'est ainsi que le hasard ou les passions nous égarent dans différentes routes, avant de nous faire connoître celle que nous devons suivre; mais ce que l'on apprend, chemin faisant, n'est pourtant jamais perdu. M. de la Lande conserva toute sa vie le goût de la littérature, et, quoiqu'il s'en accusât souvent, comme d'un vol qu'il faisoit aux sciences, il lui dut plusieurs ouvrages et plusieurs succès dont nous parlerons, et qui ajoutèrent beaucoup à sa réputation.

Sorti du collége, il sollicita et obtint de son père la permission de faire son droit à Paris. Il y vint : ses premiers pas le portèrent au Collége Royal. On sait avec quelle noble

générosité les savans en tous genres s'empressent d'accueillir et de guider les jeunes gens en qui ils reconnoissent un véritable désir de s'éclairer : M. de la Lande eut à ce titre le bonheur d'intéresser plusieurs hommes du premier mérite. Instruit paternellement par M. Delille, astronome, qui revenoit alors de Pétersbourg ; bientôt distingué par MM. Maraldi, la Condamine, le Père Castel, et surtout par M. Lemonnier, à qui il s'attacha particulièrement, il fit en peu de temps des progrès si rapides que, quoiqu'il n'eût pas encore 18 ans, plusieurs de ses observations furent jugées dignes d'être inscrites sur les registres de ses maîtres, et parurent imprimées dans différens ouvrages. Cependant il venoit d'être reçu licencié en droit et avocat ; il apprenoit plusieurs langues, plusieurs sciences. On ne sait ce qu'on doit le plus admirer, ou de cette surprenante activité, ou de l'extrême reconnoissance qu'il avoit pour ses maîtres. Dans l'âge même le plus avancé, il ne pouvoit en parler sans une émotion visible. Tous restèrent ses amis, excepté M. Lemonnier, qui ne put oublier que dans une occasion essentielle son élève, devenu célèbre alors, avoit été d'un autre avis que lui. Cette discussion, où l'amour de la science emporta peut-être trop loin le jeune astronome, le fit bannir de la maison de son

maître. Ce coup lui fut des plus sensibles; mais, supérieur aux petites considérations de l'amour propre, sans cesse renvoyé de chez M. Lemonnier, il y revenoit sans cesse, et lui répétoit ce qu'un ancien philosophe disoit à son maître Diogène: « Vous ne trou- « verez pas de bâton assez fort pour m'é- « loigner de vous. » Mais revenons à sa jeunesse.

Ses parens, qui le destinoient au barreau, le rappelèrent à Bourg. Pour les satisfaire, il y plaida plusieurs causes; ce qu'il fit avec facilité et éloquence; car la nature l'avoit doué de cette promptitude de pensée, de cette véhémence d'expression qui émeut et persuade, et qui annonce à la fois la clarté de l'esprit et la sensibilité de l'ame. Sans doute il se seroit fait un nom dans cette carrière; mais une circonstance imprévue vint enfin fixer sa destinée et lui assurer à jamais un autre genre de célébrité.

L'abbé de la Caille venoit de partir pour le Cap de Bonne-Espérance, dans l'intention de déterminer la distance de la Lune à la Terre; il demandoit que l'on fît à ce sujet des observations à Berlin. M. Lemonnier, sûr de la capacité de son élève, obtint la permission d'y envoyer M. de la Lande, qui accepta avec transport cette honorable mission, et qui partit aux frais

du Roi, et avec l'autorisation de l'Académie des sciences. Il arriva à Berlin, en 1751, et fut présenté au Roi par Maupertuis. On peut croire que ce ne fut pas sans quelque surprise que le Grand-Frédéric vit un astronome de 19 ans, chargé d'observations si importantes ; mais il se connoissoit en mérite. Il jugea et apprécia le jeune la Lande, et l'admit même à sa cour et dans ses sociétés intimes. Reçu peu après à l'Académie de Berlin, accueilli par Euler, Voltaire, d'Argens, Algarotti, électrisé par cette foule de savans et de gens de lettres qui environnoient le trône du roi de Prusse, il sentit redoubler en lui cet esprit libéral, cette soif de se distinguer qui l'avoit dévoré dès sa naissance; son émulation, son enthousiasme, ses opinions, ses souvenirs, tout sembla pour lui prendre sa source dans ce foyer lumineux, et il passa à Berlin, dans cette espèce d'ivresse, une année qu'il nommoit la plus délicieuse de sa vie, et qui en fut sans doute la plus décisive.

De retour à Paris, où il rapportoit un travail considérable, il fut reçu à l'unaminité à l'Académie des sciences. Il suivit successivement des cours de chimie, de botanique, d'anatomie, d'histoire naturelle. Son esprit mobile, actif, et ambitieux de savoir, ne lui laissant pas concevoir qu'il pût ignorer

quelque chose, il s'instruisit dans les arts utiles et agréables (3), dans les métiers, sur lesquels il publia même quelques ouvrages. Dès lors, comme il le fit jusqu'au dernier moment de sa vie, il se plaisoit à éclairer la jeunesse, à mettre en évidence le mérite pauvre et ignoré, à l'aider de ses écrits, de ses conseils, de sa fortune; dès-lors son activité, sa franchise, son zèle quelquefois trop ardent commencèrent à faire gronder sur sa tête cet orage de critiques dont il sembloit aimer à se rendre l'objet, et auxquelles il ne répondoit que par de nouveaux succès; et enfin, quoique bien jeune encore, il se vit déja illustré, dans cette honorable carrière de savans travaux qu'il parcourut pendant 60 ans avec une ardeur infatigable, et dans laquelle, quoi qu'en ayent dit ses détracteurs, chacun de ses pas fut marqué par une action noble, utile, ou généreuse.

Cependant l'astronomie étoit sa passion dominante. A peine admis à l'Académie, il entreprit avec Clairaut, et poursuivit, pendant plus d'une année, un grand travail sur différentes parties de cette science, et principalement sur les Comètes. On en attendoit

(3) Il fit paroître, en 1751, un ouvrage ayant pour titre : *Principes de la science de l'Harmonie et de l'Art de la Musique.*

une vers ce temps, sur laquelle il fit des calculs immenses qui furent couronnés d'un plein succès. Il en publia l'histoire à la suite d'une traduction des Tables de Halley, auxquelles il avoit fait des additions essentielles.

Il fit paroître le premier les élémens de plusieurs autres comètes.

Il eut aussi le courage de tenter de faire des tables plus exactes que celles de Halley, travail si considérable que toute l'existence d'un homme semble à peine y suffire, et dont il s'occupa en effet toute sa vie. Animé par l'espoir de réussir, tous les matins, en hiver, il alloit, avant le lever du soleil, à son Observatoire, qui étoit loin de chez lui; ce qu'il continua longtemps, quoique le succès ne couronnât pas toujours ses efforts.

Mais une circonstance plus brillante devoit le rendre tout-à-fait célèbre. Deux passages de Vénus fixoient l'attention des savans. L'un devoit avoir lieu en 1761; l'autre en 1769. M^r. de la Lande fit une carte astronomique où l'instant de ces passages étoit marqué pour tous les pays du Monde. Cet ingénieux travail, annoncé dans les Journaux, porta son nom et sa réputation dans les lieux les plus éloignés. De toutes parts des savans, des grands, des souverains même, l'engagèrent à aller chez eux faire ses observations; mais,

craignant les lenteurs inséparables des voyages, il resta à Paris, d'où il envoya à l'Académie de Pétersbourg des instrumens et des observateurs, et où il reçut et publia le premier le résultat de cette grande entreprise dont il étoit pour ainsi dire le chef.

Tandis que les étrangers jouissoient ainsi du fruit de ses travaux, M. de la Lande nous enrichissoit par la traduction de tout ce qu'ils publioient d'intéressant dans différentes sciences. Ce fut lui qui fit le premier connoître en France le *platine*, le *galvanisme*, et d'autres découvertes nouvelles. Levé tous les jours de grand matin, et s'étant fait une loi, qu'il n'enfreignit jamais, de travailler jusqu'à l'heure du dîner, il s'occupoit sans relâche de ses observations et de plusieurs ouvrages importans dont nous parlerons. Cependant il lisoit souvent des Mémoires à l'Académie (4). Il envoyoit aussi des discours aux Académies de province et des pays étrangers qui proposoient des questions philosophiques; et, savant célèbre, on le vit remporter un prix d'éloquence à l'Académie de Marseille, et un autre à celle de Copenhague (5). Il publia,

(4) On en compte plus de 150.

(5) Le sujet proposé par l'Académie de Marseille étoit : *l'Esprit de justice assure la gloire et la durée des empires.*

en 1760, l'*Éloge du Maréchal de Saxe*, et quelques années après un *Discours sur la Douceur*, qu'il fit, dit-il dans ses Mémoires, pour s'étudier à vaincre la violence de son caractère. Outre tant de travaux, après avoir parcouru plusieurs ports de mer, il s'occupa essentiellement de la marine, sur laquelle il fit des cours et des ouvrages très-estimés, entre autres un *Traité sur les Canaux*, et un sur la *Navigation* (6). Les services qu'il rendit dans cette partie de l'instruction le firent recevoir à l'Académie de Marine de Brest, et lui valurent du Gouvernement une pension de 1000 fr. qu'il n'avoit point sollicitée, dont il savoit se passer, et que, plein d'un généreux dévouement, il consacra sur le champ à l'instruction d'un jeune élève.

Cependant la ville où il étoit né étoit, ainsi que ses habitans, l'objet constant de sa sollicitude : il y retournoit tous les ans, et y étoit reçu avec transport (7); lui-même

(6) J'aime la marine avec passion, dit M. de la Lande dans ses Mémoires; j'ai fait graver sur mon cachet un vaisseau; j'y ai ajouté la lune qui sert à le conduire, et une devise grecque qui signifie la *Science conduite par la Vertu*, parce que le vaisseau est la chose qui exige le plus de science, et que la vertu conduit le philosophe à travers les flots et les orages de la vie.

(7) Commerson et Dombey, botanistes, étoient

éprouvoit l'émotion la plus vive en y revoyant les lieux, les amis témoins de son enfance, une foule de parens dont il étoit le généreux appui; sa mère surtout, femme respectable et pieuse qu'il accompagnoit dans toutes ses pratiques de dévotion, et pour qui il avoit une tendresse qui tenoit de la vénération et du culte (8). Digne succes-

nés dans le même pays, tous deux ont donné le nom de *la Landia* à une plante, en l'honneur de leur célèbre compatriote.

(8) M. de la Lande avoit perdu son père en 1755, il lui a consacré un monument en marbre dans la principale église de Bourg; on lit dessus l'épitaphe et les vers suivans:

Petrus le Français universá civium voce pius, justus et benificus, uxoriæ fidelitatis, paterni amoris ardentissimi exemplum. Obiit 26 oct. 1755; ætatis 63; hoc virtutibus omnibus monumentum gratitudinis suæ testimonium post vigenti annos adhuc lugens et ægre superstes posuit filius amantissimus, Jos. Hier. le Français de la Lande.

Toi dont l'ame sensible et tendre
A fait ma gloire et mon bonheur,
Je t'ai perdu, près de ta cendre
Je viens jouir de ma douleur.

Quoique par la suite sa position fût devenue très-brillante, M. de la Lande ne voulut jamais rien changer de l'ameublement simple et modeste de la maison de ses parens.

seur des Vaugelas, des Ozanam et autres hommes célèbres qu'a produits son pays, il cherchoit à y rallumer l'amour des sciences et des lettres, et y forma une Société académique. Il parcourut à diverses reprises toute sa province; il obtint la permission d'y faire dessécher quelques marais, et publia une statistique de la Bresse, premier ouvrage de ce genre qui ait paru sur ce pays. Enfin, quels que fussent ses occupations et ses voyages, il entretenoit une correspondance active avec tous les savans de l'Europe, ou plutôt du Monde, et les mettoit sans cesse en rapport les uns avec les autres, ce qui devint un avantage incalculable pour la science. Cette ardeur infatigable le rendoit comme le centre où, de toutes parts, venoient aboutir les observations et les découvertes. Choisi, en 1762, ainsi que trois autres académiciens, pour composer l'Histoire de l'Académie et publier les Mémoires des années qui venoient de s'écouler, chargé de la partie astronomique de l'*Encyclopédie* et du *Journal des Savans*, il mit sa gloire à enrichir ces *Archives des Sciences* de tout ce qui pouvoit concourir aux progrès de l'astronomie. Il se plaisoit aussi à y placer l'éloge des gens de mérite qu'il aimoit et estimoit; disons plus, de beaucoup d'autres dont il avoit fortement à se plaindre. Et ces éloges consacrés aux

sciences ne sont pas seulement utiles aux savans; remplis, comme ses autres ouvrages, de traits fins, d'aperçus piquans, de ces phrases promptes et serrées qui décélent le penseur et portent une vive lumière dans l'esprit, ils sont encore agréables aux gens de lettrés et aux gens du monde, et donnent par là une idée juste des qualités éminentes qui distinguoient leur auteur (9).

(9) Il seroit difficile de citer un homme ou une femme célèbre, mort pendant la vie de M. de la Lande, et dont il n'ait pas fait l'Eloge. Savans, littérateurs, artistes, amis, ennemis, inconnus, maîtres, élèves, tous les hommes, quels qu'ils fussent, lui paroissoient avoir un droit égal à ses hommages quand ils étoient mérités. Les dangers même ne l'arrêtoient pas : il publia l'Eloge de Lavoisier et celui de Bailly, peu de temps après leur mort, et dans un moment où il risquoit encore beaucoup à faire cette action courageuse. On peut distinguer dans ces Eloges ceux de Vicq - d'Azir, Barthelemi, Delille, Cadet, Dupuy, Commerson, celui de Verron, qui valut une pension à sa sœur, ceux de Mesdames le Paute, du Bocage, etc.; souvent même M. de la Lande, contre l'usage ordinaire, s'empressoit de rendre justice aux gens de mérite pendant qu'ils existoient encore; il lut publiquement l'Eloge de M. Lemonnier de son vivant.

Il aimoit aussi à faire connoître d'avance les ouvrages des Savans, comme pour leur faire prendre l'engagement formel de les donner au public; c'est ainsi qu'il parla avec éloge dans son Histoire de

Mais la nature a mis des bornes à nos facultés; celui qui les franchit est bientôt contraint de revenir sur ses pas. Des travaux si multipliés causèrent à M. de la Lande, vers le milieu de sa carrière, un dépérissement qui pendant longtemps fit craindre pour sa vie. Il avoit déja payé sa dette à la société; il légua ce qu'il possédoit à l'Académie, et attendit tranquillement sa fin qu'il croyoit prochaine; mais ce même principe, qui donne de la force et de l'activité à l'esprit, semble aussi donner de la vigueur au corps. Il recouvra tout-à-coup la santé et reprit le cours de ses occupations.

Il étoit nommé professeur au Collége de France; une foule de jeunes gens, enflammés par son exemple et par ses écrits, vinrent s'instruire à son école. Il dirigea successivement nos plus habiles astronomes, parmi lesquels il comptoit avec orgueil MM. Delambre, Méchain, Piazzi et beaucoup d'autres. Ce fut un de ses élèves, nommé Verron, qui accompagna M. de Bougainville dans son voyage autour du Monde; un autre, le Paute d'A-

l'Astronomie, an 1806, du poëme de l'Astronomie, auquel M. Gudin, son ami, travailloit alors sous ses yeux. Il n'a paru que quelques exemplaires de cet ouvrage; l'auteur, d'après les conseils de son illustre maître, en a beaucoup étendu le plan; il doit le publier incessamment.

gelet, s'embarqua avec M. de la Peyrouze; deux autres allèrent en Amérique, l'un avec M. Cassini, et l'autre avec M. Pingré; d'autres voyagèrent aux Terres Australes; d'autres partirent, en 1798, pour l'expédition d'Egypte (10). M. Debeauchamp, astronome distingué, fit ériger à Bagdad un Observatoire dont il lui fit la dédicace, qui y est gravée sur du marbre; on donna son nom à un autre Observatoire que l'on fit en Amérique, dans le nouveau royaume de Grenade. Il n'étoit guères de pays connus où il ne fût célèbre: cependant, plus satisfait qu'enivré de tant de succès, il ne perdoit pas un seul moyen d'ajouter encore à sa renommée et à ses travaux, même en remplissant ses devoirs. Il fit venir chez lui, pour le seconder, un de ses neveux, M. Lefrançais, qu'il instruisit, qu'il maria, dont il adopta la famille, et qui lui a succédé et remplit honorablement une partie de ses places. Madame Lefrançais, sa nièce, et plusieurs autres femmes instruites devinrent aussi ses élèves, et coopérèrent à plusieurs de ses ouvrages, ce qui lui donna l'idée de publier l'Astronomie des Dames. Dans la ferveur de son zèle, il assura une récompense pécuniaire à celui qui le premier découvriroit une Comète; ce qui eut

(10) MM. Quénot, Nouet, Méchain fils.

lieu peu de temps après; plus tard (11), il déposa à l'Institut une somme de dix mille francs, pour fonder un prix d'astronomie qu'on y décerne tous les ans; on le vit même tenter de professer publiquement cette science, non pas dans une école, mais à la manière des philosophes grecs, en plein air et dans le lieu qui lui paroissoit le plus propre à ses observations; tentative qui fut fort ridiculisée à Paris, où l'esprit des convenances doit souvent l'emporter sur tout autre esprit; mais qui fut vivement appréciée dans son pays où il faisoit ces leçons publiques. Hommes, femmes, enfans, chacun s'empressoit de s'y rendre, et elles attiroient de tous côtés une foule avide de s'instruire, et de voir de près cet homme si célèbre par ses nombreux travaux, et, avouons-le, par cette espèce de singularité dont il est si facile aux gens médiocres de se moquer, mais qu'il ne leur appartient pas d'avoir. Enfin, sa réputation devint telle qu'elle absorboit pour ainsi dire celle des autres savans qui comme lui professoient l'astronomie. Son nom même sembloit en quelque sorte faire partie de cette science : en France surtout, nous l'avons éprouvé, nous l'éprouvons tous encore, il n'étoit guères possible de penser à l'astro-

(11) En mars 1802.

nomie, sans que le nom de la Lande ne vînt naturellement se joindre à cette idée; mais ce qui mit tout-à-fait le sceau à sa renommée fut son grand *Traité d'Astronomie*, ouvrage qui, de l'aveu des savans, l'emporte sur tous ceux de ce genre qui ont paru jusqu'à présent, et qui est et sera l'Ecole et le Manuel des jeunes astronomes. Il s'y étoit en effet appliqué à rendre facile cette science dont il aimoit à se dire *le Missionnaire*. Ce Traité, en 4 volumes in-4.°, fut traduit dans toutes les langues de l'Europe, ainsi que son *Histoire de l'Astronomie*, son *Traité du Flux et Reflux*, ses *Ephémérides*, les volumes qu'il publia de la *Connoissance des Temps*, et presque tous ses ouvrages.

Mais arrêtons-nous ici: il devient impossible de citer cette immense quantité de productions; nous risquerions en l'entreprenant de fatiguer l'attention de nos auditeurs, et peut-être de nous égarer nous-mêmes. Qu'il nous soit permis de renvoyer à l'excellent Discours de M. Delambre : on y trouvera les détails les plus intéressans sur les travaux de son illustre maître; on y verra aussi un aperçu des critiques, des railleries auxquelles il se vit si souvent en bute, et de l'admirable résignation avec laquelle il les supportoit. Sans doute les savans, moins exaltés que les gens de lettres, gardent entre eux plus de

mesure et sont plus justes l'un pour l'autre. Le succès du littérateur, rejaillissant pour ainsi dire sur lui seul, excite plus l'envie que celui du savant qui semble tourner tout entier au profit de la science; mais que ce savant se garde de se tromper en rien; la Rivalité à l'œil actif veille sur ce qu'il fait, et la moindre erreur lui vaut en quelque sorte le dédain secret de celui qui se croit infaillible. Nous laisserons les savans impartiaux juger M. de la Lande dans ces occasions, et nous allons achever de le faire connoître, et compléter l'honorable tableau de sa vie, en le suivant dans quelques-uns de ses voyages.

On l'a vu à Paris, à Berlin; il avoit parcouru toutes les provinces de France; mais cela ne lui suffisoit pas encore. Les gens de mérite de tout l'univers sont comme une immense famille, unie par les lumières de l'esprit, et qui éprouve sans cesse le besoin impérieux de se voir et de se communiquer. M. de la Lande, en relation avec plusieurs savans anglois, fit deux fois le voyage d'Angleterre, où sa réputation l'avoit précédé depuis longtemps; il y visita les Observatoires; il y fut, comme à Berlin, présenté au Roi, aux grands, et reçu des Académies et des Sociétés savantes; il se lia principalement d'amitié avec le fameux Herschel et sa célèbre

sœur, et rapporta en France, outre plusieurs observations importantes, le Pendule composé de HARRISSON, dont il donne la description dans son *Traité d'Astronomie.*

Il s'occupa ensuite de son voyage en Italie, que lui faisoit desirer depuis longtemps son amour pour les arts et l'antiquité; voyage qu'il consacra par un ouvrage en 9 volumes, qui réunit éminemment au mérite de l'exactitude celui de la science et de la philosophie, et qui, par une bizarrerie assez ordinaire, est bien plus célèbre chez l'étranger, qu'il ne l'a jamais été en France. M. de la Lande reçut l'accueil le plus brillant dans ce beau pays où l'ardeur du climat ajoute encore à celle de l'imagination; il y vit accourir des extrémités les plus reculées, des savans, des artistes, des particuliers même, jaloux de l'accompagner, de le recommander, et de s'entretenir avec lui. Il fut surtout fort accueilli par le pape Clément XIII, à qui il parla à diverses reprises avec cette liberté franche et piquante qui lui étoit propre; il négocia longtemps pour faire rayer de l'*index* le nom de Copernic et celui de Galilée. Il resta quelque temps à Rome, où il observa une éclipse, et remonta les Marais Pontins, sur lesquels il fit aussi plusieurs observations consignées dans son voyage.

Enfin il parcourut la Suisse, la Hollande,

et plusieurs parties de l'Allemagne. Ces voyages étoient pour lui des triomphes continuels; à Padoue, il avoit vu son buste placé dans l'Observatoire; à Manheim, on le surnomma le *Dieu de l'Astronomie;* à Gotha, une foule de savans vinrent le voir et le saluer comme leur chef et leur patriarche. A leur sollicitation, il resta quelque temps et retourna même plusieurs fois dans leur pays, où, accueilli et secondé par une princesse à la fois aimable et éclairée, il fit ériger un Observatoire qui devint aussi un des foyers de l'astronomie. De retour à Paris, il établit une correspondance régulière avec la duchesse de Gotha, et l'instruisoit de tout ce qui paroissoit de nouveau dans les lettres, les arts et les sciences. Oh! combien tels et tels littérateurs qui se sont plûs à tourmenter sa vieillesse par des railleries cruelles et déplacées, ne rougiroient-ils pas s'ils savoient en quels termes honorables M. de la Lande parloit d'eux dans cette illustre correspondance!

Mais il est temps de faire des ombres à ces tableaux, et de donner aussi quelqu'aliment à la critique, fatiguée peut-être de tant de succès. Nous voici arrivés à la fin de la brillante carrière de M. de la Lande, à ces momens où l'homme qui s'est rendu utile recueille tranquillement le fruit de ses travaux; mais où la nature, qui déja nous conduit de

loin à notre destruction, sans nous ôter encore les passions qui nous animent, affoiblit pourtant en nous le jugement qui les dirige, ou les modifie. Au desir de faire le bien, à celui de propager les lumières, avouons-le, M. de la Lande en avoit toujours joint un plus vif encore peut-être, le desir de la célébrité. Cette célébrité, dont son mérite lui avoit fait une habitude dans sa jeunesse, devint pour lui, lorsqu'il fut vieux et moins recherché, une sorte de besoin aveugle et impérieux qu'il étoit comme forcé d'alimenter sans cesse. Il ne perdoit pas alors une occasion de paroître, de rappeler son nom et ses ouvrages; on eût dit même qu'il ne craignoit pas de se donner quelques travers pour réveiller l'attention du public; sentiment irréfléchi et né peut-être de cet instinct secret qui nous fait chercher à nous rattacher à la vie à mesure qu'elle nous échappe. Poussé par cette inquiétude d'esprit qui lui étoit naturelle, il mit en avant quelques systèmes bizarres, et qui ne prêtoient que trop au ridicule; entre autres choses, s'étant pénétré de l'idée d'arriver à la perfection, et s'imaginant, à force de s'être dompté lui même, avoir atteint ce but, il crut pouvoir se citer pour exemple, et fit imprimer à diverses reprises, qu'il pensoit avoir acquis *toutes les vertus de l'humanité : au moins*, lui répondit un homme d'esprit, *il faut en*

excepter la modestie. Il fut aussi généralement blâmé pour avoir publié une opinion bien plus erronée, et dont sans doute il étoit loin d'avoir la conviction intime, puisque sa conduite démentoit sans cesse cet écart de son imagination. Nous n'entrerons pas dans plus de détails sur ces foiblesses d'un vieillard, étrangères à tout le reste de sa vie. Nous ferons seulement remarquer de nouveau l'extrême modération avec laquelle M. de la Lande recevoit en général les critiques qu'il avoit méritées, et même celles qu'il ne méritoit pas. A ce caractère impétueux et ardent qu'il tenoit de la nature, et qui l'exposoit si souvent à la censure, il faisoit succéder une résignation parfaite; disons plus, une générosité, une grandeur d'ame presque sans exemple. Pendant le cours de sa longue carrière, dénigré si souvent, jamais il ne dénigra personne; il avoit, si l'on peut s'exprimer ainsi, le fanatisme de la justice et de l'équité. La seule vengeance qu'il se permettoit quelquefois étoit de raconter les services qu'il avoit rendus et l'ingratitude dont on l'avoit payé; mais il faisoit ces remarques sans passion, sans désir de nuire, avec une simplicité vraiment admirable. Il disoit les fautes des autres comme il disoit les siennes; il rendoit justice à ses ennemis comme il se la rendoit à lui-même. Etranger à tout

vain détour, sa conversation sembloit le récit de son ame, et si son esprit l'ornoit souvent de traits brillans, c'étoient ceux de la vérité qui éclaire, et non de la vérité qui blesse, ou qui mortifie (12).

(12) M. de la Lande avoit une si grande indifférence pour les critiques, souvent très-amères, qu'on faisoit contre sa personne ou ses ouvrages, qu'il étoit le premier à les faire connoître et à en plaisanter. Dans un souper où il étoit, une demoiselle qui ne l'avoit jamais vu, ayant chanté une chanson où il étoit ridiculisé sous le nom d'*un Petit Astronome*; il l'écouta, l'applaudit, lui apprit un couplet qu'elle ignoroit, et lui dit : c'est moi qui suis *ce Petit Astronome*. Il fit plus dans une occasion à peu près semblable. M. P. ayant badiné sur plusieurs de ses travers dans des couplets fort agréables, il trouva qu'un de ses principaux ridicules y étoit oublié, et fit lui-même un couplet assez mordant qu'il ajouta aux autres.

Cependant il savoit distinguer dans les critiques ou les inimitiés, ce qui méritoit une attention plus sérieuse. Alors, il ne négligeoit aucun moyen de ramener à lui les personnes qu'il estimoit. L'amour et l'intérêt des sciences le faisoient principalement passer sur toutes les autres considérations. Un savant célèbre avec qui il avoit eu des discussions fort vives, ayant publié une observation nouvelle et importante, il l'aborda avec empressement, et lui dit en l'embrassant : « Je ne puis être l'ennemi d'un homme qui a « fait une si belle découverte. »

On citeroit de lui mille traits de ce genre : beaucoup de personnes qui croyoient y voir une sorte d'affectation, prétendoient que tout lui étoit bon, pourvu qu'il

Ce fut avec cette même sagesse d'esprit, à l'âge de 73 ans et 9 mois, que M. de la Lande vit arriver sa fin. Ce moment terrible, qui semble le résumé de toute la vie, suffiroit seul à son éloge. Il y montra un calme et une sécurité au dessus de toute expression. Ce n'étoit point une vaine ostentation de paroles; ce n'étoit point un triste détachement de la vie; c'étoit la quiétude de l'homme juste et sage qui se résigne à mourir parce qu'il le faut, et qui ne regrette point la vie, parce qu'il en a fait un noble usage. Semblable au voyageur qui, forcé de quitter les lieux où il a été longtemps heureux, se hâte de profiter des instans qui lui restent encore, M. de la Lande, touchant au terme de sa carrière, paroissoit craindre de perdre une seule de ses dernières minutes : quoique occupé sans cesse à consoler sa famille et et ses amis, jusqu'à son dernier soupir il reçut des lettres et dicta des réponses; il s'informa des nouvelles, et s'intéressa aux événemens publics. Le soir même de sa mort, il voulut qu'on lui lût les journaux : *demain, dit-il, il ne*

fît parler de lui : un homme d'esprit disoit même à ce sujet, qu'il avoit une *hydropysie de célébrité.* Ces reproches pouvoient n'être pas dénués de fondement ; mais qu'est-ce qu'un travers qui ne nuit à personne, quand il en résulte une tolérance si respectable et surtout si rare.

sera plus temps. Il en écouta attentivement la lecture; puis il dit à sa nièce et à ceux qui l'entouroient : *retirez-vous, je n'ai plus besoin d'aucune chose.* Peu de temps après il expira, sans douleur, sans agonie, et rendit ainsi paisiblement son ame à celui qui a seul le droit de juger la vie et même les fautes de l'homme de bien.

Il seroit facile de faire ici un tableau touchant et pathétique des regrets qui suivirent sa mort. On pourroit montrer cette foule d'infortunés en larmes qui assiégeoient sa porte à ses derniers momens, et qui perdoient en lui un père et un généreux bienfaiteur. On pourroit peindre la douleur de sa respectable famille dont il étoit chéri, de ses obligés qui ne l'implorèrent jamais en vain, de ses amis consternés; de celui surtout qui fit entendre inopinément sur sa tombe les élans sacrés du sentiment (13); mais la générosité a aussi sa pudeur; ne l'exposons pas, en levant son voile, à la reconnoissance qui n'a pas besoin qu'on la lui rappelle, à la malignité qui pourroit ne pas la respecter assez. C'étoit en secret que M. de la Lande faisoit de grandes et belles actions; gardons-lui ce respectable secret, et qu'il ne reste

(13) M. Dupont de Nemours. Voyez la note de la page suivante.

confié qu'aux ames qui doivent en conserver un éternel souvenir (14).

(14) On se permettra cependant de rapporter ici une anecdote très-connue, et qui fait le plus grand honneur à M. de la Lande. Lorsqu'on lui rendit les derniers devoirs, M. DELAMBRE prononça sur sa tombe un Discours aussi éloquent que touchant; après ce Discours, M. DUPONT DE NEMOURS s'avanca, et dit ce peu de mots qui furent entendus avec le plus vif intérêt.

« Qu'il me soit permis d'ajouter quelques mots à « l'éloquent, et savant Discours de M. le Secrétaire.

« J'ai à raconter une bonne action de notre collégue « de la Lande, dont j'ai été l'occasion et l'objet.

« Après la journée du 10 août 1792, j'ai eu besoin « d'un asyle.

« M. Harmand, aujourd'hui directeur des pen- « sions à la Trésorerie, alors un des élèves les plus « distingués de M. de la Lande, me le donna dans « l'Observatoire des Quatre-Nations, dont M. de « la Lande lui confioit les clefs et les travaux. Il y « pourvoyoit à mes besoins.

« Une réquisition fut lancée sur les jeunes gens « de l'âge de M. Harmand, et quoique marié, il « eut à craindre d'être forcé de partir.

« Il fut trouver M. de la Lande, lui confia ma « position; lui dit : — S'il sort de l'Observatoire, sa vie « est en danger; s'il y reste il est exposé à mourir de « faim. — Courez, lui répondit M. de la Lande, le « garantir de toute inquiétude, je lui porterai régu- « lièrement à manger. Il ne pouvoit non plus que « M. Harmand le faire qu'au péril de sa propre vie.

Telle fut la vie d'un de nos plus célèbres savans; de celui peut-être qui, de nos jours, a donné l'impulsion la plus forte à l'astronomie, de celui qu'on peut citer comme un

« Ma juste reconnoissance en remercie sa mé-
« moire.

« Je prie Dieu de le bénir ! j'espère qu'il sera, et
« qu'il est déja béni

« Il étoit plus religieux qu'il ne croyoit l'être, puis-
« qu'il s'est montré constamment homme de bien,
« rempli d'honneur, de probité, de courage, d'ac-
« tivité pour toutes les choses utiles, d'amour et de
« zèle pour le genre humain.

« Imiter le Grand Bienfaiteur, c'est rendre le plus
« digne hommage à la bonté infinie, à la raison su-
« prême qui gouverne l'univers. » (Extrait du N.° 102 du *Moniteur*, an 1807).

Qu'il soit encore permis de rapporter dans ces notes une anecdote relative à l'abbé Garnier, à qui M. de la Lande rendit dans les mêmes temps, des services non moins courageux et non moins essentiels : les circonstances en sont détaillées dans l'Eloge de cet Abbé que M. Dacier lut à une séance de l'Institut. M. de la Lande, qui ignoroit qu'il dût y être question de lui, étoit présent à cette lecture : lorsque l'orateur prononça son nom, les spectateurs qui l'aperçurent l'applaudirent avec transport et à diverses reprises. Son ame courageuse ne put résister à l'émotion que lui causa cet hommage public et inattendu : il avoit alors 72 ans ; sa vieillesse, ses cheveux blancs, le souvenir de ses nombreux travaux, sa longue célébrité ; enfin, son attendrissement visible rendirent cette scène fort touchante.

parfait modèle de bonté, de stoïcisme, de dévouement pour les sciences; de celui, pourtant, qui avec des intentions toujours pures et droites, se vit le plus exposé aux traits de la censure : le seul reproche véritablement fondé qu'on eût pu lui faire, étoit de trop se plaire à braver et à provoquer cette censure. Entièrement livré à la passion de l'étude et de la gloire littéraire, il sembloit se faire un jeu du reste; il n'attachoit aucune importance aux opinions ni même aux convenances de la société, et ce fut peut-être là l'unique source de tous les désagrémens qu'il a éprouvés : car, dans le monde, les inconséquences blessent plus que les défauts réels. M. de la Lande, il faut l'avouer, sembloit quelquefois être étranger à son siécle : personne ne répondoit mieux que lui, de toute manière, à l'idée que nous nous faisons des philosophes anciens; mais il avoit surtout leurs vertus : il ressembloit à Socrate, et il aimoit à faire remarquer cette ressemblance. Sa stature étoit petite, sa physionomie n'étoit pas belle; mais elle pétilloit de feu, d'expression, et d'une sorte d'audace philosophique qui lui seyoit (15).

(15) Son buste a été fait par HOUDON, RUXTEL; son portrait par FREDON, VOIRIOT, DUCREUX, etc. Il

Son caractère offroit un ensemble vraiment remarquable; simple, sobre, franc à l'excès, passionné pour la vérité et l'accroissement des lumières; ami ardent, ennemi généreux, il savoit forcer ceux mêmes qui l'aimoient le moins à rendre justice à ses solides vertus: supérieur à l'envie, à la haine, et à la colère, il eût supporté même des affronts sans émotion. Cependant personne ne fut plus que lui sensible, généreux et charitable. *Je suis riche et je vais à pied*, disoit-il souvent, *cela me fait rencontrer des pauvres, et c'est pour moi un plaisir de leur donner.* Ajoutons que, malgré quelques bizarreries, il étoit homme aimable en société : sa conversation remplie de traits saillans, une sorte de familiarité qui lui étoit propre, une philanthropie franche et brusque qu'il savoit pourtant modifier à propos, tout annonçoit

a été gravé sept à huit fois; on a mis au bas d'un de ces portraits, ces quatre vers du chevalier DE CUBIÈRES :

Du Ciel devenu son empire,
Son génie a percé les vastes profondeurs;
Mais il règne encor sur nos cœurs,
Et nous l'aimons autant que l'univers l'admire.

M. de la Lande a fait l'application de ces vers à M. Lemonnier.

en lui, dès l'abord, qu'il n'étoit pas un homme ordinaire : malgré tant de qualités; malgré tant de services rendus, osons le redire, ses contemporains ont mêlé bien des épines aux lauriers qu'ils lui ont laissé cueillir : mais la postérité l'en dédommagera, et elle le placera, sans contredit, au premier rang, parmi le petit nombre de savans qu'a enflammés réellement l'amour du bien public.

N. B. L'auteur de cet éloge croit faire plaisir au lecteur en extrayant ici, des différentes notes de M. de la Lande, ce qu'il dit lui-même de ses goûts et de son caractère. Ce petit morceau, qui donnera en même temps une idée de son style, sera sans doute la partie la plus intéressante de son éloge.

« Je suis, dit-il, l'ennemi du faste et de « la vanité : mon amour propre (car chacun « a le sien) est tourné du côté de la gloire « littéraire.

« Ma douceur, ma patience sont à l'abri « des maladies, des contrariétés, des injus- « tices.

« Indulgent pour les défauts et les ridicules, « je trouve tout bon.

« Je souffre facilement les plaisanteries, « les médisances, les critiques; mais je raille « aussi volontiers.

« Je dédaigne les plaisirs du monde, je
« ne puis souffrir le jeu, les fêtes, les repas.

« Je ne vais point au spectacle : l'étude,
« la société des gens d'esprit, surtout des
« femmes instruites, sont mes seules récréa-
« tions. Telles ont été successivement pour
« moi les sociétés de Mesdames Geoffrin, du
« Bocage, du Défant, de Bourdic, de Beauhar-
« nais, de Salm, etc. Pour m'y rendre, je fais
« de longues courses à pied; cela me fait ren-
« contrer des pauvres, et c'est pour moi un
« plaisir de leur donner.

« J'ai souvent prêté, on m'a rarement ren-
« du, je n'ai jamais redemandé.

« Je pousse la franchise jusqu'à la rudesse;
« je n'ai jamais dissimulé la vérité, lors même
« qu'elle pouvoit déplaire.

« Je me suis brouillé avec d'anciens amis,
« en leur refusant ma voix dans les élections
« académiques.

« Le fardeau de la haine eût surchargé
« mon ame. Je me suis fait beaucoup d'en-
« nemis par ma franchise; mais je ne les
« haissois pas, et j'ai toujours cherché à
« les faire revenir.

« J'aime tout ce qui contribue à la per-
« fection de l'espèce humaine; je fais peu
« de cas de ce qui tient à son amusement.

« La reconnoissance est chez moi un sen-
« timent si fort que je pleure involontaire-

« ment toutes les fois que je raconte les té-
« moignages que j'en ai donnés ou reçus.
« J'ai été à Lyon pour voir le Père Bérand;
« à Orange pour voir le Père Fabri; à
« Avignon pour voir le Père Dumas, qui
« avoient été mes maîtres; à Chanteloup
« pour voir M. de Choiseul, qui m'avoit
« rendu service près du Roi : il n'auroit
« pas aperçu mes remercîmens à la cour; il
« y fut très-sensible dans son exil.

« Les ingratitudes dont je me suis vu
« l'objet n'ont fait qu'augmenter en moi le
« sentiment de la reconnoissance. Je témoi-
« gnois la mienne, il y a plusieurs années,
« à un homme connu, à qui j'avois quel-
« ques obligations. Il m'écrivit une lettre
« que je conserve comme un titre glorieux,
« et qui finissoit ainsi. « — .... *J'ai rendu des*
« *services éminens à des hommes qui daignent*
« *à peine aujourd'hui me répondre, et vous,*
« *pour qui je n'ai rien fait, vous me parlez*
« *toujours de reconnoissance.... Vivez, Mon-*
« *sieur, pour la gloire des sciences et de*
« *l'amitié : que si dans l'ordre de la nature*
« *je vous survis, je vous déclare d'avance*
« *que je ferai entendre sur votre tombe ces*
« *vérités honorables pour les gens de lettres :*
« *une des plus douces jouissances que je*
« *puisse éprouver, est de publier les bontés*
« *que vous avez pour moi, aujourd'hui que*

« *je ne suis plus rien, et les vérités sévères*
« *que vous me disiez quand j'étois en fa-*
« *veur.* »

« Parmi les hommes célèbres qui ont eu
« de l'amitié pour moi, j'ai le plaisir de
« compter Montesquieu, Fontenelle, J. J.
« Rousseau, Dalembert, Clairaut, Mauper-
« tuis, la Condamine, Voltaire, Réaumur,
« Euler, Barthélemi, Raynal, Macquer, qui
« a voulu me marier avec sa fille : je l'ai
« refusée par amitié pour cette famille : je
« lui voulois un meilleur parti.

« Je n'ai aucune prétention, même pour
« mes ouvrages. Je célèbre sans cesse la su-
« périorité de mes confrères : j'ai déclaré
« dans l'éloge de Pingré que l'Académie s'étoit
« trompée en me donnant le prix dans une
« élection.

« On me reproche de me mettre trop sou-
« vent en avant, de faire trop parler de
« moi : c'est un défaut dont je conviens moi-
« même, et je ne m'excuse que sur ma sincérité
« naturelle, et sur mon amour pour la vertu.
« Je soutiens que c'est un délit envers la
« société que de se taire sur les vices d'au-
« trui. C'est sacrifier les bons par indulgence
« pour les méchans.

« Ma sensibilité fait que je pleure aisément :
« elle s'est surtout exercée par mon attache-
« ment pour ma famille, qui a été un de

« mes devoirs les plus chers. Je lui ai aban-
« donné, de mon vivant, la jouissance de
« mes revenus.

« J'ai beaucoup aimé les femmes; je les
« aime encore. J'ai toujours cherché à con-
« tribuer à leur instruction; mais ma passion
« pour elles a été raisonnée : jamais elles
« n'ont nui à ma fortune ni à mes études;
« je ne suis jamais sorti le matin pour elles.
« J'ai dit quelquefois à de jolies femmes :
« il ne tient qu'à vous de faire mon bon-
« heur; mais il ne tient pas à vous de me
« rendre malheureux. Elles disent que je n'ai
« jamais aimé véritablement; s'il faut être fou
« pour cela, je conviens qu'en effet je n'ai
« jamais aimé.

« Je me suis amusé à dire quelquefois
« que je croyois avoir acquis toutes les ver-
« tus de l'humanité. On a relevé cette
« phrase avec aigreur, en assurant que je
« prétendois *posséder toutes les vertus de*
« *l'humanité;* mais j'ai dit que *je croyois*
« *posséder*, ce qui est bien différent. Mal-
« gré cela, j'ai peut-être eu tort de parler
« ainsi : mais ma conscience intime m'en a
« fait une loi.

« Si j'ai manifesté des opinions qui peuvent
« nuire à la tranquillité de quelques indivi-
« dus, j'ai espéré que mes réflexions ne se-
« roient pas à la portée du vulgaire. Elles

« m'ont paru un point de réunion pour les
« philosophes.

« Je suis assez heureusement constitué pour
« n'avoir jamais eu peur de rien, ni de
« personne; ni des dangers, ni de la mort.
« Ce sentiment, qui tient à la bonne santé,
« m'a souvent été utile.

« Je suis riche; mais je n'ai ni fantaisies,
« ni besoins. J'ai peu de domestiques, point
« de chevaux; je suis sobre; mes habits sont
« simples; je vais à pied; je me repose où
« je me trouve; l'argent m'est inutile.

« Je n'ai d'orgueil ni pour la fortune, ni
« pour le rang. Les hommes les moins riches
« sont ceux que j'accueille le plus : mes
« amis me trouvent toujours le même, quelle
« que soit leur situation.

« Je suis si préparé à la mort que quand
« je fais une observation, ou un mémoire,
« je me dis : voilà peut-être le dernier; mais
« c'est une jouissance de plus pour moi d'a-
« voir encore rendu un service à l'astronomie,
« et d'avoir ajouté une pierre à l'édifice de
« ma réputation.

« Non-seulement je suis content de ma
« constitution physique; mais je le suis même,
« au moral, de ma philosophie, de mon
« plaisir à être utile, de ma sensibilité, de
« mon indifférence pour les plaisirs et les
« biens, de mon courage à fronder les vices,

« quoiqu'il m'ait fait des ennemis : je jouis
« donc de tout le bonheur qu'il soit possible
« à l'humanité d'éprouver et de sentir ; je
« me trouve l'homme le plus heureux de la
« terre, et je dis, comme Bayard : *je sens*
« *mon ame fuir contente d'elle-même.* »

Signé DE LA LANDE.

21 octobre 1804.

BOTANIQUE.

LETTRE *de M. le Comte* LÉO HENCKEL *de* DONNERSMARCK, *membre ordinaire de la Société des Scrutateurs de la nature de Halle, de la Société physico-économique de la Prusse Orientale, et honoraire de celle de Botanique de Ratisbonne, à* M. A. L. MILLIN, *membre de l'Institut et de la Légion d'Honneur, etc.; sur les changemens qu'éprouve le* Lieu *des Plantes.*

MONSIEUR,

Si on divisoit la science des végétaux en *Botanique absolue* et en *Botanique relative*, il me semble que l'on ne s'éloigneroit guères de la vérité. Vous conviendrez, en effet, avec moi, que tous les points de vue, sous lesquels on peut envisager les plantes, sont pris, ou des caractères qu'elles nous offrent elles-mêmes, ou de quelques objets, qui ne tiennent nullement à leur nature, mais qui sont néanmoins en rapports continuels et directs avec elles. Du nombre de ces derniers est ce que l'on appelle leur *Lieu*. Vous en connois-

sez trop bien l'importance pour m'arrêter à la retracer ici. Appliquons-y cependant une vérité assez générale, c'est que le *Lieu* suit des règles particulières, et que ces règles ont à leur tour leurs exceptions. Pour bien connoître les unes, il faut donc être au fait des autres. C'est ainsi que l'on n'aura une idee bien claire de l'espèce en Botanique, qu'en étudiant avec soin ses variétés et ses variations, qui ne sont au fond qu'autant d'exceptions de la règle.

Pour revenir à mon sujet, les lois auxquelles le *Lieu* des plantes paroît obéir, ont été dévoilées autant que nos connoissances actuelles le permettent, par des savans, qui tous ont bien mérité de la science. Vous devinez qu'il est question des ouvrages qu'ont publiés, avec plus ou moins de connoissance de cause, avec plus ou moins d'étendue, LINNÉ, HUMBOLDT, WILLDENOW, LINK, RAMOND *de* CARBONNIÈRES, STROMEYER, le docteur KIELMANN et le savant comte de STERNBERG. Ces hommes célèbres ont fait connoître les *règles*. En retraçant ici les principaux changemens qu'elles éprouvent, je tâcherai de vous développer mes vues sur les *exceptions* auxquelles elles sont plus ou moins sujettes. — Veuillez me dire, je vous prie, ce que vous en pensez, et sur-

tout me communiquer vos idées sur cet intéressant sujet. Je vous invite aussi à soumettre ces fragmens aux botanistes de votre patrie, en les engageant à les rectifier ou à les compléter par la voie du *Magasin Encyclopédique.*

Avant que d'entrer en matière, permettez-moi de vous présenter en peu de mots les résultats les plus importans que nous devons aux travaux des savans estimables que je viens de nommer.

La surface du globe que nous habitons est sujette à des changemens continuels, opérés par la vie éternelle de la nature. L'œil le moins exercé peut s'en convaincre journellement. Les végétaux sont le plus bel ornement de cette surface. Ils sont répandus, quoique dans des proportions très-variées, sur presque toute son étendue. Ces proportions dépendent de l'inclinaison du globe dans son orbite, de la température de l'atmosphère et de ses modifications, des parties constituantes du sol, et enfin *du Lieu* par rapport à sa longitude, à sa latitude et à sa hauteur perpendiculaire prise du niveau de la mer. C'est pourquoi quelques hermites végétaux dédaignent le voisinage de leurs compagnons, et d'autres plantes ne vivent qu'en société nombreuse. C'est pourquoi des

cryptogames, peut-être à la faveur de leurs amours (1), sont répandues sous les latitudes les plus diverses, tandis que quelques phanérogames ne peuvent végéter que dans des espaces limités et souvent très-peu étendus. C'est aussi l'origine de ces rapports déja connus par Linné, qui existent entre les plantes aquatiques de la zône australe et celles de la zône boréale. De là viennent enfin ces caractères communs aux plantes d'une famille, d'un climat, souvent d'un seul pays: ensemble pittoresque qu'*Alexandre de* HUMBOLDT a si heureusement désigné par le nom de *Physiognomie végétale.*

Telles sont à peu près les bases de tout système de géographie des plantes, d'où on peut conclure, en général, que chaque espèce occupe sur la surface du globe un espace quelconque, adapté à l'organisation intérieure de ses individus et qui lui est propre. C'est cet espace que l'on appelle son *Lieu.* La nature en détermina originairement l'étendue de la manière la plus précise. Admirons, en effet, sa sagesse inouie! Elle sut

(1) J'adopte pour quelques instans le caractère que donne LINNÉ aux plantes cryptogames; caractère insuffisant, et rejeté de nos jours comme erroné par les botanistes les plus célèbres.

établir des rapports visibles entre les plantes d'une contree et les animaux qui l'habitent : elle fit trouver à l'homme, dans les productions végétales de sa patrie, la nourriture dont il avoit besoin, et des remèdes pour ses maux !

On entend cependant parler assez souvent de *plantes exotiques*, et toutes les Flores publiées jusqu'à ce jour, citent plus ou moins d'espèces *acclimatées* ou *naturalisées*, termes opposés à celui *d'indigène*. Cela prouve que le lieu originel a ses vicissitudes. Nous allons nous en occuper.

La nature a, comme je vous l'ai fait remarquer, déterminé dans l'origine des choses, les limites du *Lieu* de chaque espèce. C'est cet état naturel que j'appelle le *Lieu nécessaire des plantes*. J'ai dit de plus, que le *Lieu* a une étendue quelconque, et je vous répéterai avec l'école, qu'une étendue n'est qu'une grandeur mathématique. Le *Lieu* est par conséquent susceptible d'être augmenté ou diminué, en tant que toute grandeur peut l'être. C'est en parlant de ces changemens que je me servirai désormais du terme de *Lieu accidentel*. Le *Lieu nécessaire* est conséquemment produit par des causes qui sont inhérentes à la nature végétale; le *Lieu accidentel* au contraire par des agens ex-

termes positifs. Ces différences frappantes et bien reconnues aujourd'hui ont sûrement fait naître les deux expressions allemandes *Vertheilung* et *Verbreitung der Gewæchse*, qui expriment au juste mon idée. Comme vous entendez vous-même, Monsieur, ma langue maternelle, vous trouverez avec moi, que l'on pourroit en rendre le sens assez exactement, en leur suppléant les verbes français *distribuer* et *répandre*. On diroit ainsi : le Créateur a *distribué* les végétaux, les hommes, les animaux; des causes purement accidentelles, les ont *répandus* sur la surface du globe. Les termes de *Lieu naturel* et de *Lieu artificiel*, ne m'ont pas paru être assez exacts.

Quelques variés que soyent les phénomènes qui se rapportent au *Lieu accidentel*, je pense néanmoins qu'on peut tous les ramener à deux grandes causes. Ceux qui dépendent de la première *augmentent*, ceux qui naissent de la seconde *diminuent* l'étendue originaire du *Lieu nécessaire*. On pourroit appeler les premiers *générateurs* et les autres *diminutifs*. Commençons par examiner plus particulièrement les derniers.

Les changemens qui s'opèrent continuellement sur la surface de la terre ont eux-mêmes une influence *diminutive* sur le

Lieu des plantes. La plupart des hommes ne s'en aperçoit que quand il est question de grandes catastrophes, de ces phénomènes terribles, destructeurs, que produisent la chûte des montagnes, le feu des volcans ou le ravage des ondes. Vulcain et Neptune, ces divinités géologiques, en dérobant ainsi à la Terre, dans leur fureur, les ornemens dont il la parèrent, ressemblent à ces animaux dénaturés, qui ne craignent pas de dévorer jusqu'aux fruits de leurs amours. Les grandes révolutions physiques, dont je parle, sont fréquentes de nos jours. La malheureuse Calabre, Lisbonne, le Mexique nous en offrent des images effrayantes. Je conserve moi-même dans mon herbier un souvenir précieux d'un de ces lieux enchanteurs, auxquels on ne peut que douloureusement appliquer ces mots de l'Ecriture : « *Prœterii, et ecce non erat :* « *quœsivi illum et non repertus est locus* « *ejus.* » C'est la Grassette des Alpes (*Pinguicula alpina*), que je cueillis il y a quelques années non loin de Schwytz, sur les rives paisibles du beau lac de Lowertz. Qui pourroit la contempler sans être profondément ému, depuis le terrible écroulement du Rigi !

La nature cependant n'opère pas toujours

en grand : elle aime parfois à détruire en détail. Les inondations des torrens, leurs débordemens après la fonte des neiges, etc., ne sont que des petits événemens comparés aux révolutions dont je viens de parler. M. le docteur ROHDE, dont vous aurez sûrement fait la connoissance à son passage à Paris, raconte dans le journal de son voyage (2) un accident pareil dont il a vu la suite près de Saltzbourg, où la Saltza avoit entièrement ensablé le lieu natal (*nécessaire*) du *Typha minima*. Mais n'en concluons pas que quand une plante ne se trouve pas pendant une année entière dans un lieu indiqué et connu, elle l'ait quitté pour cela. Gardons-nous de nous méprendre sur un fait qui n'est pas rare dans le règne végétal. Il dépend de la saison et par conséquent d'une cause éphémère. Toutes les plantes qui ne végètent que dans un sol et dans une atmosphère très-humide, comme par exemple le *Scirpus supinus L.*, disparoissent entièrement dans les années de sécheresse et refleurissent dans les mêmes lieux, dès que les circonstances leur sont favorables. La saison quelquefois très-retardée produit des effets sem-

(2) Inséré dans le *Neues Journal für die Botanik von* SCHRADER, t. 2, p. 25.

blables : et il est arrivé à plus d'un botaniste, pour avoir fait de trop bonne heure ses excursions sur quelque haute montagne, d'assurer, que telle ou telle plante ne s'y trouvoit plus.

Vous savez, Monsieur, que les hommes ont souvent la passion d'imiter la nature. Ils veulent à son exemple créer et détruire. Il est bien constaté que plus d'une fois leur main a effacé jusqu'aux dernières traces de l'habitation des plantes, dans les lieux (*lieu nécessaire*) qui leur avoient été assignés par le Créateur. Le *Lichen d'Islande; Valeriana officinalis* et *celtica*, *Gentiana lutea*, *Targiona hypophylla*, *Pyrola uniflora* et nombre d'autres plantes ont disparu de cette manière en Europe dans plusieurs endroits. Je me suis assuré d'un fait pareil dans une de mes herborisations au *Cul du Vau*, lieu très-fertile en plantes curieuses dans le comté de Neuchâtel. Cependant rendons justice aux Botanistes! Ce n'est pas à eux qu'il faut attribuer ces dévastations. Elles viennent la plupart du temps ou du peuple, qui ne sait pas prévoir l'avenir, et qui sacrifie tout à un gain précaire en détruisant des plantes, qui sont des articles de son commerce; ou de quelques apothicaires avides; ou enfin de ces marchands de plantes, qui, s'ils le pou-

voient, emporteroient chez eux jusqu'aux montagnes elles mêmes. Pour ne pas donner atteinte à la vérité, je vous avouerai, que malheureusement une cupidité absurde s'empare de quelques botanistes de profession; et que les auteurs des Flores, en indiquant avec trop d'exactitude le *Lieu nécessaire* des plantes les plus rares de leur contrée, contribuent un peu aussi aux dégâts dont j'ai parlé.

Ceci nous rapproche de l'industrie des hommes, ou si vous voulez, de l'application qu'ils font de leur génie aux forces brutes de la nature. Le plus utile des arts, l'économie rurale, est pour le botaniste un véritable sujet de désespoir. Vous sentez que l'homme d'état a ici un intérêt diamétralement opposé à celui du naturaliste, qui fuit les lieux où il ne voit que les traces d'un art destructeur aux prises avec la nature. N'est-ce pas en effet, pour vous parler de votre belle patrie, en convertissant en vignobles une partie du bois de Grammont, près de Montpellier, que l'on a diminué le *Lieu nécessaire* de bien des plantes? N'est-ce pas en desséchant les marais, pour les mettre en friche, que l'on a extirpé entièrement dans plusieurs endroits des plantes qui ne se plaisent pas autre part? Et

ce maudit bétail, je parle en botaniste; cette vraie richesse de l'agronome, ne fait-il pas un mal infini? D'ailleurs, quelque précaution qu'ait prise la nature pour conserver le *Lieu nécessaire* des plantes de montagnes, elles ne peuvent échapper à la dent meurtrière des chèvres et des moutons, qui savent les atteindre au bord des précipices les plus affreux et en dépit des rochers les plus escarpés.

Rapprochez maintenant, Monsieur, les faits que je viens d'exposer, et vous verrez que les causes, qui, d'après ma manière de voir, influent *en mal* sur le *Lieu nécessaire* des plantes, viennent toutes ou de phénomènes physiques hors de la portée des hommes, ou de leur industrie. Ajoutez-y encore les animaux sauvages, tels par exemple que l'hippopotame (*Hippopotamus amphibius*); et, pour ne rien oublier, les maladies mortelles, espèces de pestes, qui frappent de mort toutes les plantes dans un espace déterminé. Votre compatriote *Pitton de* TOURNEFORT, a le mérite d'avoir donné le premier une Pathologie végétale systématique. Je ne sache cependant pas qu'en écrivant sur cette matière (3), il ait avancé une idée qui ne

(3) *Mém. de l'Acad. roy. des sciences à Paris.* 1705, p. 332 et suiv.

me paroît pas entièrement dénuée de vraisemblance; c'est que les maladies font de plus grands ravages parmi les plantes que dans le règne animal.

Je réserve pour une seconde Lettre la suite de mes vues sur le sujet intéressant, que j'ai entrepris de traiter.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Léo Comte Henckel *de* Donnersmarck.

PALÆOGRAPHIE.

Lettre à *M.* A. L. Millin, *sur un article inséré dans le Magasin Encyclopédique.*

Vous avez eu raison, mon cher Millin, de remarquer, pag. 146 du dernier *Magasin*, que le mot *Anna* dans l'inscription latine s'est glissé là mal-à-propos. Le titre de cette épitaphe est *Memmia M. L. Anna;* ainsi, c'est du titre que le sculpteur aura fait passer ce mot dans le texte. Muratori qui l'a publiée, tom. 3, pag. mccxcv, 8, n'a pas pris soin de la corriger; mais Burmann qui l'a publiée de nouveau, tom. 2, pag. 108 de son *Anthologie latine*, a effacé *Anna* au troisième vers, et mis *heu* au cinquième: il regarde *Stabilis* comme un nom propre, c'est-à-dire celui du mari d'*Anna Memmia;* et je le crois aussi; *Stabilis tuus* dans le sens que vous lui donnez, me paroît contraire au génie de la langue latine. D'ailleurs le nom propre *Stabilis* se trouve dans d'autres inscriptions.

L'inscription grecque fut trouvée en 1758 dans la vigne *Graziani*, sur le territoire de *Monte - Compatri*, et dans le voisinage du lieu appelé *Colonna*. Le P. Mingarelli Camaldule la publia la même année dans son

Epistola de interocriensi Trajani et Romana Antonini Inscriptione. Romæ, 1758, p. 12. Lami la redonna l'année suivante dans les *Novelle litterarie* de Florence, ainsi que le Journal de Berne de la même année. Ensuite l'abbé Zanobetti, qui l'avoit déja traduite en vers latins pour le P. Mingarelli, la publia de nouveau la même année 1759, avec sa version métrique, page 20 de son édit. gr. et lat. de l'Idylle de Méléagre sur le Printemps, qu'il nous donnoit comme inédite quoiqu'elle se trouvât dans toutes les éditions de l'*Anthologie*. Je ne pus trouver en Italie aucun exemplaire de ce petit in-4.° de 32 pages, et je le payai 9 livres à Londres, à la vente de Pinelli. Enfin, Brunck lui a donné place, d'après Zanobetti, dans le troisième volume de ses *Anal.*, pag 183. Si vous êtes curieux de connoître la version métrique de Zanobetti, la voici :

Hunc positum sanctum lucum dic esse Camœnis,
Ostendens libros, qui prope sunt platanos :
Nos autem servare, et si quis verus amator
Illarum accedat, cingimus hunc hedera.

C. D. L. R.

POÉSIE.

Ode *à l'Hymen; par* Népomucène-Louis Lemercier, *mise en musique par* Chérubini.

Descende cœlo, et dic, age, tibiâ
Regina longum, Calliope, melos.
[Horace, Ode IV, livre III].

O lyre, trop longtemps muette,
Qui dormis suspendue à des myrtes sacrés,
Lyre, réveille-toi! seconde d'un poète
Les chants par l'Hymen inspirés.

Père fécond de la nature,
Mille cœurs amoureux attendent ses leçons :
Tout rit, les cieux, les eaux, Zéphyre et la verdure,
A la plus belle des saisons.

Cédons aux flèches que nous lance
Amour, le dieu des Dieux, Amour, le roi des rois!
Il embrase, il ravit..... Muse, sors du silence!
A ses feux ranimons nos voix.

Longtemps la discorde étrangère
T'effraya de l'horreur des combats renaissans :
Quel cygne put jamais, sous les coups du tonnerre,
Faire entendre de doux accens?

J'ai vu, sur des débris assise,
Clio, gravant les faits en ses tables d'airain,
Elle-même pâlir de crainte et de surprise
Aux traits sanglans de son burin.

Elle consacre en ses annales
Les ligues de la haine, et ses folles erreurs,
Et tant de fausses paix, trèves non moins fatales
Que les belliqūeuses fureurs.

Elle peint l'aigle, en ces tempêtes,
Qui, vengeant l'olivier menacé de périr,
Pour sauver de l'Etat les premières conquêtes,
Est forcé de tout conquérir.

Soudain Mnémosyne (1) immortelle
De Clio, qu'elle aborde, interrompt les travaux :
« N'attriste plus la terre; écoute, lui dit-elle,
« Et transmets des fastes nouveaux.

« Cesse enfin, Muse de l'histoire,
« De noircir tes tableaux de lugubres couleurs,
« Quand de l'humanité, si chère à ta mémoire,
« Un Dieu répare les malheurs.

« Ce Dieu, c'est le tendre Hyménée,
« Paré des attributs de Flore et du printemps!
« Et la paix, cette fois, par sa main ramenée,
« Sourit à des jours éclatans.

« Ce que n'ont pu Mars et Minerve
« Par ces coups étonnans qui t'ont fait tressaillir,
« Hymen, Hymen propice aux Germains qu'il conserve,
« Sans armes saura l'accomplir.

« Il n'appelle pas sur ses traces
« L'étendard du carnage, et la peur, et la mort:
« Une Vierge timide, et l'Amour, et les Grâces,
« Le suivent en vainqueur du sort.

(1) Déesse de la mémoire.

« Ces deux mères échevelées
« Que tu vis, par le fer, se déchirer les flancs,
« Et dont se menaçoient, en troupes rassemblées,
« Tous les innombrables enfans;

« L'une et l'autre plus pacifique,
« L'une et l'autre abjurant de périlleux exploits,
« La noble Germanie et la Gaule héroïque
« Deviennent sœurs, comme autrefois.

« Ainsi, dans l'antique Italie,
« Des frères s'embrassoient désarmés par Vénus,
« Quand s'unit aux Sabins, fléchi par Hersilie,
« Le peuple du fier Romulus.

« Succédez, flambeaux d'hyménée,
« Aux torches de la guerre embrasant les remparts:
« La fille du Danube est l'épouse donnée
« A l'indomptable fils de Mars.

« Toi, retiens de pudiques larmes,
« Fille illustre, au moment des adieux paternels!
« Lien des nations, tes nœuds auront des charmes;
« Crois-en nos hymnes solennels.

« Consacrons, par notre génie,
« L'heureux lit nuptial, monument de la paix,
« Dont l'olive et la palme, en signe d'harmonie,
« Ont couronné l'auguste dais.

« Phébus, éclaire nos trophées;
« Du feu de tes rayons allume nos lambris:
« Eternise ce jour par le luth des Orphées
« Et sous le pinceau des Zeuxis.

« Flore, couvre de tes guirlandes
« Le front de nos cités, nos temples, nos jardins;
« Et, de la douce Paix décorant les offrandes,
« Sème de roses nos chemins!

« Banquets parfumés d'ambrosie,
« Que dans vos coupes d'or soit versé le nectar;
« Et que Bellone oisive, aimable Poésie,
« Te laisse dételer son char!

« Soldats, nos vivantes barrières,
« Rivalisez au loin la splendeur du soleil;
« Ajoutez à ce jour, ô phalanges guerrières,
« Votre étincelant appareil.

« Aux étoiles de l'empyrée
« Lançons les jets brillans que Vulcain a produits.
« Que mille astres nouveaux, sous la voûte azurée,
« Enflamment le palais des nuits!

« Tel, pour ce Thébain intrépide
« Qui vint des bords du Nil au rocher de Calpé (2),
« Par les noces d'Hébé, doux prix du grand Alcide,
« Le vaste Olympe fut frappé.

« Déja mariés aux Nayades,
« Les fleuves en tributs prodiguent les trésors (3).
« Que Cérès soit féconde; et qu'au gré des Pléiades,
« Le commerce ouvre tous les ports! »

Clio répond à ce langage:
« Mère du souvenir, je reprends mon burin,
« Et d'un repos futur j'annonce le présage
« Inscrit au livre du Destin. »

Ainsi se parloient ces déesses.
Calliope! il est temps: sois prompte à célébrer
Ce jour qui voit du Styx les filles vengeresses
Aux Enfers à jamais rentrer.

(2) Les colonnes d'Hercule.
(3) L'établissement des canaux.

Chante un triomphe dont s'honore
L'Hercule à qui les rois ont besoin de s'unir!
Les vers qu'a modulés une corde sonore
Passent au dernier avenir.

Oui, tes ailes, ô Renommée,
Du souffle d'Apollon reçoivent un appui;
Et le rhythme, propice à ta voix enflammée,
Dans les Cieux te porte avec lui.

VARIÉTÉS, NOUVELLES

ET

CORRESPONDANCES LITTÉRAIRES.

NOUVELLES ÉTRANGERES.

ALLEMAGNE.

M. le docteur RUETTE, membre de l'Académie de Paris, traducteur de plusieurs ouvrages anglois, vient d'être nommé correspondant de la Société des sciences de Gœttingue.

— M. HALLÉ a été nommé membre de la même Société.

—On a mis en vente, chez la compagnie *Artaria*, à MANHEIM, les dix Commandemens de Dieu mis en musique, sous la forme de canons, par le célèbre HAYDN, et trouvés dans ses papiers après sa mort.

—Voici les titres de quelques ouvrages qui ont paru en Allemagne, et qui se vendent dans la librairie de M. *Cotta*, à Tubingue. J. L. KLUBER, Cryptographique, ou Manuel de l'art de chiffrer et de déchiffrer en secret, appliqué aux affaires publiques et privées; avec des planches; gr. in-8.°. On en donnera une notice particulière dans le *Magasin*. — *Platon en Italie*, traduit en italien, sur un manuscrit grec, et de l'italien en allemand par J. P. REHFUES; deuxième volume. Ce voyage imaginaire est assez connu en France par ce qui a été dit de la traduc-

tion que M. *Bertrand* BARÈRE en a faite. — *Voyages en Autriche dans les années* 1794, 1795, 1802, 1803, 1804 et 1808; par J. A. SCHULTES; 2 vol. gr. in-8.°, avec une carte et 20 planches. Ce voyage est d'autant plus intéressant qu'il n'existe que peu de bonnes descriptions de ce pays, dont l'histoire, la statistique et la géographie présentent des faits très-importans. L'auteur a d'ailleurs recueilli avec le plus grand soin les renseignemens les plus exacts. Le style animé qui règne dans cet ouvrage, la carte et les planches qui l'accompagnent, en augmentent encore l'intérêt.

Les cuvrages suivans, aussi en langue allemande, ont paru chez divers libraires de l'Allemagne : *Scènes guerrières*, ou Tableaux représentant des événemens intéressans qui se sont passsés à Leipsick, pendant la guerre, dans les années 1806 et 1807, par Ch. G. H. GEISSLER, dessinateur et graveùr; deuxième livraison, contenant quatre feuilles enluminées en petit in-folio sur papier vélin; dans le Comptoir d'Industrie, à Leipsick. — *Archives prussiennes*, ou Faits intéressans de l'histoire des temps passés; publiées par K. FABER, archiviste royal de Prusse; première collection. Tout le monde sait que les archives secrètes de Kœnigsberg renferment des matériaux historiques très-importans, dont il n'y a que très-peu qui aient été publiés; la présente collection contient donc plusieurs des principaux de ces diplômes inédits, qui présentent le plus grand intérêt non-seulement aux habitans de la Prusse, mais encore à l'historien. — *Vues encyclopédiques de* Chr. Jaq. KRAUS, *sur quelques branches des sciences;* publiées par M. d'AUERSWALD; t. 1 et 2, ou 3 et 4 des *OEuvres diverses* de l'auteur. M. KRAUS étoit, par sa profonde érudition et le talent imminent qu'il pos-

sédoit dans l'enseignement, un des principaux professeurs de l'Université de Kœnigsberg, et méritoit d'être placé à côté du célèbre KANT. Un ouvrage tel que celui que nous annonçons, propre à faire connoître les points de vue sous lesquels il envisageoit lui-même les sciences, le jugement qu'il portoit de chacune, l'ensemble et la nature de ses connoissances, ne peut donc être que fort intéressant. La première partie de cet ouvrage contient l'Encyclopédie de la Philologie des beaux-arts et des belles-lettres; l'autre celle de l'Histoire, avec une dissertation latine de l'auteur sur l'espérance que le sort de l'humanité s'améliorera. — *Dion*, tragédie en cinq actes, et en vers iambiques, par l'auteur de *Jeanne I, reine de Naples*, aussi en vers iambiques, qui depuis longtemps occupe un rang distingué parmi les premiers poètes allemands.. — *Le Club*, ou *les Femmes curieuses*, comédie en quatre actes; imité de GOLDONI; in-8.°. L'auteur de cette pièce a déja publié une autre imitation d'une comédie de GOLDONI, *les Malices de famille;* l'une et l'autre sont du meilleur comique; tous ces ouvrages ont paru chez *Frédéric Nicolavius*, à Kœnigsberg. — *Carte topographique et militaire de l'Allemagne*, en 204 feuilles; vingt-cinquième et vingt-sixième livraisons; à l'Institut de géographie, à Weimar, 1809. La souscription pour ce grand ouvrage, dont il paroît tous les mois une livraison composée de 4 feuilles, reste ouverte jusqu'à son entier achèvement. — *Musée du merveilleux*, ou *Magasin de tout ce que la nature, l'art et la vie de l'homme présentent d'extraordinaire;* publié par J. A. BERGK et F. A. BAUMGÆRTNER; n.° 43 ou n.° 1 du t. 8; et *Magasin pour l'avancement de l'industrie de l'agriculture, des fabriques et*

des arts, etc.; publié par MM. HERMBSTÆDT, KUHN et F. G. BAUMGÆRTNER; n.° 23, ou septième livraison du troisième volume, in-4.° avec 3 pl. Le titre de ces deux ouvrages en indique assez l'intérêt et l'utilité. — *Paraboles de* F. A. KRUMMACHER, t. 1, troisième édition, t. 2, deuxième édition; et *Apologues et Paramythies* du même; le premier est un recueil de poésies; l'un et l'autre offrent une lecture agréable. — *Les Almanachs* pour l'an 1810 qui ont paru en Allemagne sont: l'*Almanach pour la Tragédie et la Comédie*, avec musique et gravures; in-12; à Berlin, chez *Hitzig*; il renferme une tragédie, *les Catacombes*, par *Charles* WOLFART, dont le sujet est la persécution des Chrétiens sous Néron, et une comédie: *le Tissu aérien de l'Amour*, par J. L. S. BARTHOLDY, pièce à intrigue dans le genre italien. — *Almanach pour des nouveaux mariés et des fiancés*; in-12; à Leipsick, chez *Seeger*; c'est un choix assez recommandable sur l'état de mère, sur le choix d'une épouse, etc. — *Pièces dramatiques*, publiées par C. L. KANNEGIESSER; 1 vol.; à Berlin, chez *Salfeld*: ces pièces sont, l'*Erreur amoureuse*, un quiproquo en est le fonds; *Vénus à cheval*, ou *le Pédagogue sellé*, a été regardé comme très-comique; le *Troubadour* de feu M. *Auguste* BODE, annonce un poète d'un grand talent; et *Adraste*, est une tragédie, en vers trochées, rimés, qui ne font pas un bon effet. —*Almanach de Gotha* pour l'année 1810; à Gotha, chez *Ettinger*, avec les portraits des rois de Naples, d'Espagne, de Hollande et de Westphalie, et quelques jolies vues. On connoît depuis longtemps l'intérêt qu'offre cet Almanach. — *Almanach helvétique* pour l'année 1810; in-12; à Zurich, chez *Orell*, *Fuessli* et Compagnie. Il renferme une description

géographique et statistique du canton de Fribourg; un mémoire sur le langage populaire de ce canton, avec un morceau de la traduction des Eclogues de Virgile, en dialecte fribourgeois; un tableau énergique de la Bataille de Morat; de fort jolies gravures qui représentent des costumes suisses et des vues de contrées intéressantes, et une carte du canton de Fribourg, enrichissent cette jolie production.

HISTOIRE. — *Vues, additions et corrections à l'Histoire de la ville de Francfort sur le Mein*, de A. KIRCHNER. Francfort, 1809 et 1810, 2 vol. gr. in-8.º. Cet ouvrage a pour auteur M. FEYERLEIN, et remplit entièrement son but, c'est-à-dire de compléter celui de M. Kirchner. — *Les Espagnols anciens et modernes*, ou *Essai d'une Histoire de la nation espagnole*, par J. A. FESSLER; à Berlin, 1810; t. 1, gr. in-8.º. Le but de l'auteur est de montrer quelle a été l'influence du sol, de la religion, des fréquentes variations des dynasties, des guerres intestines et externes sur les destinées des Espagnols. La manière judicieuse dont il a employé les sources, fait espérer qu'il le remplira parfaitement. Ce premier volume se termine avec le dixième siécle. — *Histoire de l'Etat de Pologne depuis son origine jusqu'à son dernier rétablissement*; par C. FEYERABEND; t. 1, gr. in-8.º; à Dantzick et Leipsick, chez *Krause*, 1809. L'auteur n'indique nulle part les sources dans lesquelles il a puisé les faits qu'il rapporte, et paroît plutôt avoir voulu donner une lecture populaire qu'un ouvrage méthodique. — *Recherches sur l'origine de la population de l'Amérique attribuée à des colons de l'ancien Continent*; par J. S. VATER; gr. in-8.º; à Leipsick, 1810, chez *Vogel*. Cet écrit renferme tout ce que CLAVIGO, ULLOA, G. FORSTER, VOL-

NEY, HUMBOLDT, BLUMENBACH et autres ont dit des particularités physiologiques des nations américaines, et sur leurs langues, dont il examine plus de trente grammaticalement et philosophiquement. Quoique le résultat de ses recherches ne décide point la question de savoir si l'Amérique a été peuplée par une race d'hommes d'origine indigène ou par des colons, il en lève du moins beaucoup de difficultés.

MATHÉMATIQUES et ARCHITECTURE. — *Mille Problêmes pratiques pour de jeunes négocians, ainsi que pour tous ceux qui veulent apprendre à calculer suivant une méthode facile et abrégée, appliqués aux derniers cours de change et prix courant;* par J. Ph. SCHELLENBERG; à Rudolstadt, dans la librairie de la Cour; 1809, in-8.°. Ces problêmes sont bien choisis, et appartiennent en grande partie aux règles de trois simple et composée. — *Mathématiques pour le premier enseignement scientifique;* par *Ferd.* SCHWEIN. Tome premier, Arithmétique et Algèbre; à Darmstadt et Giessen, chez *Heyer*, 1810; 2 vol. in-8.°. Cet ouvrage, ainsi que deux autres du même auteur, est conçu et exécuté d'après un plan particulier de son invention, et prouve surtout l'inconvénient de l'habitude dans laquelle sont la plupart des auteurs, d'adopter une quantité d'axiômes dont l'évidence n'est rien moins que parfaite. — *Elémens d'astronomie et de géographie mathématique pour l'enseignement et l'usage privé;* par *Fr.* MEINERT; à Leipsick, 1810, chez *Leo*, gr. in-8.°, avec pl. Comme le but de l'auteur ne paroît avoir été que de mettre des matières connues à la portée des jeunes gens, la science n'en sera guères plus avancée. — *Exposé abrégé de l'analyse pure ou de la doctrine des fonctions dans son état actuel, avec son application à la géométrie pure, et*

un appendix du calcul des variations, par DE TEXTOR; à Berlin, dans la librairie dite *Realschulbuchhandlung*, 1809, gr. in-8.°. L'auteur, en suivant en grande partie la méthode de M. Lagrange, a employé une louable précision dans ses explications. Son ouvrage, qui peut être regardé comme une introduction aux ouvrages d'Euler, de Lagrange et d'autres grands mathématiciens, sera d'une grande utilité aux élèves et aux professeurs.

DUCHÉ DE BADE.

L'administration du Musée de la ville de MANHEIM a obtenu du gouvernement que les principaux tableaux de la galerie du grand Duc, qui renferme plusieurs chef-d'œuvres surtout en paysages, seroient successivement exposés. Les premiers qu'on y a admirés sont deux beaux *paysages* de SALVATOR ROSA. Les possesseurs d'ouvrages de l'art distingués continuent à les exposer au Musée, ainsi que les artistes leurs productions. On y remarqua, l'été dernier, un excellent tableau original, représentant la maîtresse d'un grand maître italien; c'est une véritable figure d'Ange, dont le sourire peint la plus grande douceur. Il y a une très-belle pièce de broderie représentant des fleurs d'une grande fraîcheur; elle est de Mademoiselle HOFFMANN de Darmstadt. Une production semblable de la main de Mademoiselle RIEGER de Manheim, mérite les mêmes louanges. Mais l'une et l'autre ont été surpassees par les tableaux brodés par Mademoiselle UTSCH, maîtresse de broderie à l'Institut public d'éducation à Heidelberg. Le dernier ouvrage de cette artiste, nom qu'elle mérite sans contredit, est le portrait de l'Empereur, de dix-huit pouces, imité d'après celui peint

par ISABEY. Cette imitation est un des plus beaux et des plus difficiles ouvrages en broderie. Toutes les parties du portrait sont brodées en cheveux, et le tout est d'un tel fini et d'une telle finesse que l'œil le plus exercé le prendroit au premier abord pour une gravure; il a outre cela l'avantage de la plus grande ressemblance. S. A. I. la grande duchesse héréditaire l'a choisi pour être envoyé à la Cour de France. On ne sauroit passer sous silence deux fort jolies pièces de fruits peintes à l'huile; elles sont de la fille de Madame KŒNIG, peintre du cabinet de l'Electeur de Bavière et du Palatinat, qui jouissoit d'une grande réputation comme peintre de fleurs et de fruits. L'exécution de ces deux pièces fait espérer que la fille fera honneur au nom de sa mère.

Les soirées consacrées à l'exécution de grands morceaux de musique, à des déclamations et des lectures, sont surtout très-fréquentées par les Dames, et méritent de l'être plus généralement. La fête qui y fut célébrée dernièrement à la mémoire de SCHILLER, qui a commencé dans cette ville sa carrière poétique, étoit des plus belles et des plus touchantes. Le salon étoit décoré avec magnificence; les colonnes sur lesquelles il reposé étoient seulement enveloppees d'un crêpe noir. On y avoit placé le buste de Schiller fait par M. DANNECKER; il a été couronné de laurier, et une cantate de la composition de M. BRANDEL, a été exécutée en l'honneur de ce grand poète.

ROYAUME DE NAPLES.

Le monument que la municipalité de la ville de NAPLES a décrété pour célébrer le retour du Roi,

est de la plus grande magnificence. Sur le milieu de la place du Château, on construit une grande fontaine qui représente la fontaine d'Hippocrène, telle que le Pégase la fait jaillir du rocher. Le Pégase ailé, lui-même, est placé au haut du rocher, et porte la statue du Roi. Parthénopé, sous les traits de Minerve, tient d'une main les rênes du coursier pour le retenir; de l'autre elle invite le Roi à recevoir les vœux et les hommages du peuple. La statue du Roi paroît vouloir monter à l'Olympe, qu'on voit dans le lointain, et dans lequel Napoléon est assis sur un trône, environné d'étoiles, et pèse les destinées du Monde.

Sur la même place on établit encore une autre décoration qui représente cette partie de l'ancienne ville, qui étoit située sur le bord de la mer; d'un côté on voit le *Forum* où s'assembloient les confréries de Naples, et de l'autre le temple d'Antinoüs et le Phare de l'ancien port. Au milieu du *Forum* est la statue d'Artemise sous les traits de laquelle on a représenté la Reine.

EMPIRE FRANÇAIS.

On sait que le chevalier CAMUCCINI, un des peintres de ROME les plus distingués, a été chargé, au nom de S. M. l'Empereur de peindre le *Siége de Ratisbonne*, le jour du 23 avril 1809. Le sujet indiqué est des plus favorables à l'exécution; le peintre doit représenter l'instant où l'Empereur, qui venoit d'être blessé au talon d'un coup de feu, s'est couché sur les bagages des soldats pour se faire panser. L'impatience de l'Empereur de se montrer aux soldats, qui viennent d'apprendre l'accident, est si grande,

qu'avant même que le pansement ne soit achevé il donne l'ordre d'amener les chevaux de main; c'est là le principal moment de l'action. L'Empereur étend la main; devant lui est le chirurgien à genou tenant dans sa main la botte coupée de l'Empereur; le Maréchal du palais Duroc, le Prince de Neufchâtel, les Ducs de Bellune, de Dantzick et de Rovigo, l'aide-de-camp de l'Empereur, des écuyers, se tiennent autour; l'armée assiégeante est en mouvement, et dans le fond Ratisbonne paroît incendiée.

On a commandé également un tableau au peintre Landi; le sujet n'a pas encore été publiquement annoncé.

Un troisième sujet a été donné à un jeune homme nommé M. Venuti, fils du chevalier Venuti, c'est le *Passage du Danube;* et un quatrième a été envoyé au directeur de la galerie de Florence M. Benvenuto. Tous ces tableaux seront de la plus grande dimension. Le jeune Venuti n'a jamais exposé de tableaux d'histoire, et n'est connu que comme peintre de portraits; cependant on a toujours dit de lui qu'il avoit beaucoup de talent.

— M. l'abbé Lanzi, célèbre antiquaire et philologue, vient de mourir à Florence; nous donnerons une notice sur ce respectable savant, aussitôt que nous aurons pu nous la procurer.

— La *Société des Sciences et des Arts de Grenoble*, considérant que, pour atteindre au but de son institution, elle doit s'occuper spécialement de tout ce qui est relatif au département de l'Isère, a arrêté de mettre au concours le sujet suivant : *Histoire des Allobroges et des Voconces, prouvée par les monumens et les auteurs.*

L'Académie, en demandant que cette histoire soit rédigée d'après des monumens authentiques et les rapports des auteurs anciens ou modernes, fait connoître aux concurrens qu'elle désire qu'ils fondent leur travail sur les notions qui résultent des uns et des autres, ou tout au moins, sans s'interdire les conjectures autorisées par une saine critique, qu'ils évitent tout système hypothétique. Ainsi, les concurrens devront moins s'occuper de l'origine des Allobroges et des Voconces, et de leur état aux époques les plus reculées, que de réunir les faits relatifs à ces peuples gaulois dès les temps où s'établissent les certitudes historiques. Cette histoire commencera à ces temps et finira aux premières années du cinquième siécle de l'ère vulgaire. Elle devra traiter de tout ce qui regarde les Allobroges et les Voconces, considérés comme peuples policés, et particulièrement de leur gouvernement, de leur religion, de leurs lois, de leurs mœurs, usages, etc. L'Académie appréciera surtout une bonne description géographique du territoire habité par ces deux peuples. On cherchera à fixer soigneusement les limites qui les séparoient; et autant qu'on le pourra, cette description sera suivie d'une nomenclature comparée des noms de lieux anciens et modernes. Le prix sera une médaille d'or de la valeur de six cents francs, dont M. le Préfet du département de l'Isère veut bien faire les fonds.

Les Mémoires, écrits en français ou en latin, doivent être parvenus, francs de port, au Secrétaire de l'Académie avant le premier janvier 1811; ce terme est de rigueur. Le prix sera distribué dans la première séance publique suivante.

PARIS.

On croit que les archives de l'Empire, considérablement augmentées par celles de l'Allemagne et de l'Italie, seront placées dans un nouvel édifice construit à cet usage, et qui s'appellera *Palais des Archives de l'Empire.* On ajoute que M. DAUNOU sera directeur-général des archives, et aura sous lui trois chefs de division, l'un pour la partie française, l'autre pour la partie allemande, et le troisième pour la partie italienne.

— La classe de la langue et de la littérature française de l'Institut a nommé, mercredi dernier, M. LEMERCIER, auteur d'*Agamemnon* et de *Christophe Colomb*, à la place vacante par la mort de M. NAIGEON.

— La même classe a tenu sa séance publique annuelle. Le 4 avril elle a décerné les prix qu'elle avoit mis au concours, et dont le sujet étoit le *Tableau de la Littérature du dix-huitième siècle*, et *l'Eloge de la Bruyère.* Le prix pour le *Tableau de la Littérature du dix huitième siècle* a été partagé entre MM. LEGUAI et *Victorin* FABRE. Le même M. *Victorin* FABRE a obtenu le prix pour l'*Eloge de la Bruyère.*

Le rapport sur les concours, des fragmens des deux premiers ouvrages couronnés, et l'*Eloge de la Bruyère* ont été lus dans la séance et entendus avec un vif intérêt.

Aucune des pièces de vers envoyées au concours sur le sujet des *embellissemens de Paris*, n'ayant été jugée digne du prix, la classe remet pour la troisième fois le même sujet au concours.

Elle propose pour sujet d'un second prix de poésie, *la mort de Rotrou*, auteur de *Vinceslas.* Ces deux prix seront décernés en l'an 1811.

Elle propose en même temps, pour sujet du prix

d'Eloquence qui sera décerné en l'an 1812, l'*Eloge de Michel de Montaigne.*

Chacun de ces prix sera une médaille d'or de la valeur de 1500 francs. Le terme du concours est fixé au 15 janvier 1811. Le résultat en sera publié dans la séance publique de la classe qui se tiendra le premier mercredi d'avril suivant.

Les ouvrages devront être adressés, franc de port, au secrétariat de l'Institut, avant le terme prescrit, qui est de rigueur. Ils doivent porter chacun une épigraphe ou devise qui sera répétée, avec le nom de l'auteur, dans un billet cacheté joint à la pièce.

— Il résulte d'un rapport fait par M. Bardel, à la *Société d'encouragement*, sur des bas de fil fabriqués par M. Detrey père, que ces bas réunissent la finesse, la solidité et la perfection ; l'égalité du fil, son brillant et sa parfaite filature y sont très-remarquables. Les bas sont à trois fils. Le prix n'en est point trop élevé, il est de 15 francs la paire. Si l'on considère qu'il se fabrique en France des bas de coton qui se vendent jusqu'à 48 francs, qui n'ont pas plus de beauté, sans avoir la solidité de ceux de M. Detrey, on restera convaincu que ce fabricant a rendu un véritable service aux consommateurs, en mettant à la portée du grand nombre un article aussi précieux. A cet égard, ajoute le rapporteur, M. Detrey mérite les éloges les plus distingués de la part de la Société, et nous pensons que le Conseil doit lui adresser, par l'organe de son président, le témoignage de son entière satisfaction. Cette conclusion a été adoptée dans la séance que la Société a tenue le 28 mars 1810.

— La *Société académique de médecine de Paris*, informée que quelques-uns de ses membres qui se sont éloignés de son sein, prétendant la représenter,

vouloient élire un bureau composé de leurs adhérens, même avant l'époque constitutionnellement fixée par les statuts, et faire ensuite notifier ces élections au public par les journaux, a décidé le 18 avril dernier, que ces élections étoient illégales, et devoient être regardées comme non-avenues; qu'il n'y avoit d'autre Société académique de médecine à Paris, que celle qui étoit avouée par le gouvernement, inscrite dans l'Almanach impérial, et dont le bureau étoit composé, savoir : de MM. PORTAL, président; MENURET, vice-président; BOSQUILLON, directeur; FORESTIER, trésorier; LÉVEILLÉ, secrétaire, et PAGÈS, secrétaire-adjoint, lesquels ont signé la présente délibération, après avoir arrêté qu'elle seroit envoyée à tous les journaux.

— La porte Saint-Denis, qu'un échafaudage immense masquoit depuis plus de trois ans, vient enfin d'être découverte. Ce monument, exécuté en 1672, exigeoit des réparations considérables; elles ont été confiées à M. CÉLÉRIER, au goût et au talent duquel cet ouvrage fait le plus grand honneur. Cet arc triomphal, un des plus beaux monumens du siécle de Louis XIV, a pour objet de consacrer un fait d'armes qu'on admirera moins longtemps que les monumens élevés à sa gloire par BLONDEL et DESPRÉAUX. Ces réparations exécutées par un artiste ordinaire, pouvoient entraîner deux inconvéniens, celui d'une bigarrure désagréable, ou d'un *regrattage* qui eût endommagé le fini des bas-réliefs. M. Célérier a trouvé le moyen d'éviter l'un et l'autre, en faisant passer une teinte grisâtre sur les ouvrages nouvellement exécutés, qui les met en harmonie avec l'ensemble de cette admirable construction. Il a même poussé le soin jusqu'à faire brunir l'inscription en bronze

doré, qu'on a rétablie telle qu'elle étoit avant que le vandalisme révolutionnaire l'eût fait disparoître.

—M. *Gætano* Marini, dont nous avons plusieurs fois annoncé les savans écrits, est actuellement à Paris; on sait que c'est à son zèle infatigable que l'on doit la *Description des inscriptions de la Villa Albani*; le magnifique ouvrage *sur les Inscriptions des Fratres arvales*; celui *sur les Archiatres des Papes*; et enfin les *Papiri diplomatici*, dont nous avons donné il y a peu de temps, une analyse.

— M. l'abbé Sestini, qui a écrit plusieurs ouvrages intéressans, et forme un catalogue manuscrit de presque toutes les médailles connues, est à présent aussi dans cette capitale.

— Le 28 mars dernier, M. *Pierre* Nicoleau, bibliothécaire de l'Hôtel-de-Ville, est mort à Paris, à l'âge de 76 ans. Né au pied des Pyrénées, il avoit fait d'excellentes études à Toulouse, et de bonne heure remporté plusieurs prix à l'Académie des jeux floraux. Deux de ses discours, l'un sur la Frivolité, l'autre sur le Goût, furent couronnés quelque temps après à l'Academie de Rouen. En 1785, on jeta les yeux sur lui pour lui confier une partie de l'éducation du Dauphin; mais le délabrement de sa santé ne lui permit pas d'accepter cette place honorable. Les sciences lui doivent un *Traité d'algèbre* qui fut imprimé en 1770, et accueilli favorablement par tous les mathématiciens. Nommé bibliothécaire du département en l'an V, il trouva dans cette place conforme à ses goûts, le repos dont il avoit besoin, et il en jouit jusqu'au moment où un épuisement général est venu mettre fin à une maladie de poitrine qui le consumoit depuis plusieurs années.

THÉATRES.

THÉATRE FRANÇAIS.

Ce théâtre a célébré l'heureuse circonstance qui inspire l'allégresse à tous les Français, par une jolie scène en vers, de MM. Pain et Bouilli. Elle a été jouée *gratis* le 2 mars, et a été accueillie avec le plus grand enthousiasme. Les couplets ont presque tous été redemandés. On regrette que les Comédiens n'ayent pas redonné le lendemain cette scène qui ne pouvoit manquer de faire le même plaisir.

THÉATRE DE L'OPÉRA COMIQUE.

On a chanté, à la suite du Déserteur, le 30 avril, de fort jolis couplets relatifs aux réjouissances publiques. Ils sont de M. Desaugiers.

ODÉON. THÉATRE DE L'IMPÉRATRICE.

Encore une Partie de Chasse, ou *le Tableau d'Histoire, comédie en un acte et en vers, jouée le jeudi* 12 *avril* 1810.

On n'a pas eu de peine à reconnoître, sous le nom de François I, un héros bien plus grand et plus cher aux Français.

Les cœurs ont été vivement émus en voyant un grand monarque cherchant dans une chaumière une pauvre paysanne, et jouissant des souvenirs de ses premiers travaux et de ses premiers succès.

Un jeune peintre nommé *Félix* qui cherche le sujet d'un tableau d'histoire, entre dans la cabane au moment où la bonne *Laitière* reconnoît son souverain et se jette à ses pieds; il saisit ses crayons et trace l'esquisse d'un tableau qui doit l'immortaliser. Son bonheur est un à compte sur sa gloire, et il obtient la main de celle qu'il aime et que son père ne vouloit donner qu'à un homme fameux. Ce trait simple et touchant n'a point été surchargé d'ornemens inutiles; le sujet seul en assuroit le succès, et il a été complet. Les auteurs sont MM. *Joseph* PAIN et DU MERSAN.

ODÉON. OPERA BUFFA.

La Vedova Capriciosa; la Veuve Capricieuse, opéra en deux actes, joué le samedi 21 avril.

Madame *Corréa* a débuté dans cette pièce par le rôle de la *prima donna*. On l'avoit entendue, il y a quelques années, dans des concerts, et sa jolie voix avoit charmé les amateurs. Elle l'a développée depuis par le travail, et a été vivement et justement applaudie. On lui a même fait répéter un duo du second acte, qu'elle a chanté avec *Lombardi*, et où elle s'est surpassée. Sa voix est dans le genre de celle de Madame *Festa :* si elle n'a pas la douceur et la grâce de celle de Madame *Barilli*, elle a plus de

brillant : ces trois cantatrices feroient une réunion bien rare et bien précieuse pour l'Opéra Buffa; mais il y faudroit un Tenor, *Garcia* ne peut seul tenir l'emploi ; sa voix est plus agréable qu'étendue. Le jeune *Guglielmi*, fils du compositeur auquel on doit *la Vedova* et plusieurs autres ouvrages marquans, avoit débuté dans cet emploi; mais tous ces chanteurs font regretter *Nozari*.

La *Vedova Capriciosa* a obtenu du succès, et attirera sans doute la foule pendant plusieurs représentations.

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

Le Meunier et le Chansonnier, vaudeville en un acte, suivi d'un divertissement de circonstance, joué le samedi 31 *mars.*

Robert, meunier allemand, a une jolie fille nommée *Nanci*, qui aime *Francœur*, grenadier français. Profitant de l'éloignement de ce militaire, *Farineck*, garçon meunier, fait écrire par le Chansonnier des lettres qui ont pour but de brouiller les amans. Des maraudeurs troublent la fête préparée pour célébrer dans le village l'union de la France et de l'Autriche; mais Francœur revient, fait fuir les pillards, et retrouve fidèle contre son attente sa Nanci, qu'il épouse. La fête a lieu, tous les habitans se livrent à la joie que leur cause le mariage de Napoléon et de Marie Louise, pour lequel le Chansonnier a fait des couplets. Les auteurs sont MM. Barré, Radet et Desfontaines.

La Vieillesse de Piron, vaudeville en un acte, joué le mardi 10 *avril.*

Quoique aveugle, *Piron* a conservé sa bonne humeur et son esprit, ses amis, *Panard* et *Collé*, sont tout aussi gais que lui, et cependant l'un est goûtteux, et l'autre hydropique. Piron sait que sa nièce *Annette* a contracté un mariage secret avec un jeune musicien nommé *Armand*; il l'enferme toutes les nuits, et lui ôte les moyens de voir son mari; celui-ci, qui a grande envie de jouir des droits d'époux, se présente chez Piron sous l'habit d'un vieux domestique. L'aveugle est *clairvoyant*; il ne tarde pas à découvrir la ruse, et tâche d'éloigner son prétendu valet. Mais Armand trouve moyen de se débarrasser des commissions qu'on lui donne, et de rester auprès de son Annette. Tous deux se confient à Collé, qui leur promet de faire approuver leur union par Piron. Ce dernier a mandé Panard, et feint de vouloir le marier à Annette; mais ce n'est qu'une mystification dans laquelle le bon Panard donne tête baissée, et qui a pour but d'embarrasser Annette et de lui faire avouer son mariage. On s'attend bien que Piron pardonne, il n'a rien de mieux à faire.

De jolis couplets et des mots spirituels ont assuré le succès de cet ouvrage que l'on doit à MM. *Joseph* Pain et Bouilli.

Les Sabotiers Béarnais, ou *la Faute d'Orthographe*, *vaudeville en un acte, joué le lundi 23 avril.*

Le sujet de cette petite pièce a été pris dans un Conte de M. Ducray-Dumesnil, inséré dans l'*Epicurien français*.

Un pauvre bucheron du Béarn, nommé *Maurice*, est parti pour l'Amérique, laissant sa fille *Mariette*, en bas âge, à son ami *Mathias*, qui exerce l'état de sabotier. Depuis quinze ou vingt ans on n'a pas entendu parler de Maurice, et Mathias est sur le point de donner Mariette à son fils *Georget*. Cette union comble de joie les deux jeunes gens qui s'aiment; mais, au moment où l'on va procéder à la cérémonie, Maurice revient et porte le désespoir dans le cœur des amans, en refusant de consentir au mariage projeté. Fier comme un sot enrichi, il prétend que cette union est disproportionnée. Après avoir fait connoître sa volonté, il part pour se rendre à Pau, où une affaire l'appelle, et annonce qu'il viendra chercher sa fille et la conduire à l'hôtel qu'il a acheté dans cette ville. Mathias est indigné d'un tel changement, c'est qu'il ne connoît pas les hommes et ne sait pas à quel point la fortune les aveugle. Son étonnement augmente bien plus en recevant une lettre que lui écrit Maurice, pour l'inviter à conduire sur le champ Mariette à *l'autel*. Il suppose que Maurice a senti son tort; le Magister a la même opinion. On mène donc Mariette à l'autel, et elle est mariée quand Maurice reparoît. Il apprend, mais, trop tard, l'effet qu'a produit sa

Faute d'Orthographe; car, en écrivant *autel*, il vouloit parler de son *hôtel*. Pour ajouter à sa peine, on lui annonce la perte d'une somme considérable placée sur un vaisseau qui a fait naufrage. Mathias oublie tout ressentiment et offre de partager ce qu'il a avec son ancien ami. Tant de générosité attendrit Maurice; il presse sur son cœur ses enfans et le bon Mathias.

On ne pouvoit trouver un fonds plus léger. La pièce n'a pas eu de succès. On a pourtant nommé MM. Moreau et Gentil.

THÉATRE DES VARIÉTÉS.

La Mère Gaudichon, vaudeville en un acte, joué le vendredi 27 avril.

La pièce s'ouvre par une scène de chasseurs qui déjeûnent, et dont le chef a été nourri par *la mère Gaudichon*. Il vient prendre possession d'une terre où demeure sa nourrice. Cette mère Gaudichon est une vieille paysanne fort gaie qui chante et danse toujours. Elle veut marier sa fille *Nicole* à un M. *Jaunas* qui arrive de Troie : mais Nicole préfère *Trébuchet*, garde champêtre du lieu. Trébuchet et Jaunas disputent; la mère Gaudichon chante et danse; les chasseurs reviennent : ici on a baissé la toile au milieu des sifflets, qui n'ont pas permis de finir la pièce.

THÉATRE DE L'AMBIGU COMIQUE.

Irza, ou *les Conjurés à Tescuco, mélodrame en trois actes, joué le 24 avril.*

Une conspiration est ourdie contre *Fernand Cortès* par *Julia*, épouse de *Verdulgo*, capitaine de Cortès; mais ce brave et loyal officier ignore les complots de sa femme qui voudroit le faire nommer au commandement en chef de l'armée. Julia a su mettre dans ses intérêts *Juan de Salamanque*, en lui persuadant que Cortès, son ami, veut lui ravir *Irza*, jeune indienne qu'il chérit, qu'il a enlevée, et à laquelle Julia a donné asyle. Cortès fait venir auprès de lui Irza; il donneroit tout au monde pour la posséder, mais il renonce à son amour dès qu'il sait que Juan est aimé. La conspiration lui est dévoilée; il a peine à croire Juan coupable; mais les preuves sont si fortes, qu'il ne peut-plus en douter. Les conjurés, à l'exception de Juan, sont arrêtés; Verdulgo est nommé pour présider le conseil de guerre qui va juger les criminels; Cortès lui remet les papiers de la conspiration, et ne garde que l'acte qui pourroit faire comdamner Juan; il laisse partir Julia pour la Véra-Crux, et pousse la générosité jusqu'à lever l'obstacle qui s'opposoit au mariage de Juan et d'Irza. Déchiré par ses remords, Juan veut se donner la mort. Irza arrive à temps pour détourner le coup. Les révoltés, furieux de l'exécution d'un de leurs chefs, viennent attaquer Cortès; Juan les fait tomber aux genoux du général. Ce mélodrame a été bien accueilli; la pièce a été jouée avec beaucoup d'en-

semble. Les paroles sont de M. LAMEY; la musique de M. QUAISAIN; les ballets de M. MILLOT.

THÉATRE DE LA GAIETÉ.

Les trois Moulins, pièce allégorique en un acte, jouée le 29 mars.

L'un de ces moulins est celui de *La Gloire*, meunier français; l'autre appartient à *François*, meunier allemand, et le troisième a pour propriétaire *La Fusée*, corsaire anglois, fabricant de poudre.

La Fusée entretient la mésintelligence entre ses voisins, et a grande envie de s'emparer du moulin de La Gloire; mais en dépit des complots du méchant et de ses accolytes, les deux meuniers redeviennent amis, marient leurs enfans, *La France* et *Louise*, et le moulin de La Fusée est englouti par une inondation.

La pièce est terminée par des danses et par des évolutions militaires. Les *trois Moulins* sont transformés en un temple, où l'on voit les portraits de LL. MM.

Les auteurs sont MM. DUBOIS et PIXERECOURT.

THÉATRE DES JEUX GYMNIQUES.

Salle de la Porte S. Martin.

L'Union de Mars et de Flore, pantomime jouée le 25 mars.

Mars enlève les lauriers du domaine de *Flore*; cette Déesse veut défendre ses propriétés; la guerre

s'allume entre eux; l'*Amour*, à la tête d'un bataillon de petits *Cupidons*, prend parti pour Flore, et finit par réunir le Dieu de la guerre et la Déesse des fleurs.

Cette pièce est une des plus jolies que l'on ait jouée pour célébrer le mariage de LL. MM. C'est presque un ballet d'action. On y a remarqué surtout les évolutions exécutées par un régiment de petits Amours. On a aussi vivement applaudi le dernier Tableau qui est d'une grande beauté. L'auteur est M. *Augustin* HAPDÉ; la musique est de MM. DARONDEAU et PICCINI. Le Prologue, en vaudeville, est de MM. BRASIER et THÉODORE.

LIVRES DIVERS (*).

SCIENCES ET ARTS.

NOUVEAU Bulletin des Sciences, par la Société Philomatique de Paris; 1810.

Ceux qui se livrent spécialement à l'étude d'une science, doivent avoir des notions générales sur les autres, et ils ont le plus grand intérêt à en suivre les progrès, puisque toutes se prêtent des secours mutuels, et que toutes ont pour but l'accroissement des lumières et le bien de l'humanité. On ne manque point de moyen pour acquérir ce genre d'instruction. En effet, il n'est aujourd'hui aucune science sur laquelle on ne publie des recueils périodiques destinés à faire connoître les travaux dont elle a été l'objet. Mais le nombre et l'étendue de ces ouvrages est un obstacle pour celui qui veut seulement se tenir au courant des choses essentielles. Il est difficile et dispendieux de se les procurer tous; on ne peut avoir le loisir de les lire; et d'ailleurs ils contiennent des détails dont la connoissance n'est utile qu'à celui qui s'occupe uniquement de la science dont ils traitent.

Le principal but de la Société Philomatique, lors de son institution, a été de faciliter cette communication entre les savans. Les Mathématiques, la Physique, la Mécanique, l'Histoire naturelle, la Médecine,

(*) Les articles marqués d'une * sont ceux dont on donnera un extrait.

l'Agriculture, enfin, toutes les sciences d'observation sont également son objet; et dans ses assemblées on rend compte des Mémoires qui ont été lus et des travaux qui ont été faits dans chacune de ces diverses branches.

Elle a désiré étendre cet avantage à ses correspondans et à tous ceux qui se livrent à l'etude de la nature et des arts.

C'est dans cette vue que depuis plus de 15 ans elle a publié tous les mois, sous le titre de *Bulletin des Sciences*, une ou deux feuilles d'impression, où l'on trouve l'exposé des découvertes importantes, l'analyse des théories fondées sur l'expérience et le calcul, l'annonce des inventions dans les arts, et même l'extrait des ouvrages qui méritent une attention particulière. Ces extraits, exempts d'éloge et de critique, se bornent à indiquer les faits nouveaux. Ainsi, le Bulletin des Sciences devient à la longue, comme le *Magasin Encyclopédique*, un répertoire qui constate l'époque des découvertes, qui donne le précis des Mémoires lus dans les Sociétés savantes; et qui fait connoître les machines, les expériences et les observations qui ont été soumises à l'examen de ces Sociétés.

Ce Journal est utile à tous les savans pour ce qui n'est pas l'objet spécial de leurs études, et il les met sur la voie pour s'instruire des détails dans tout ce qui est relatif à cet objet.

Ce n'est point un seul rédacteur qui est chargé de la composition du Bulletin : les matières sont classées et distribuées aux divers membres d'une commission, d'après le genre de leurs connoissances : ainsi chaque article est rédigé par un homme profondément instruit du sujet qu'il traite, et qui ne néglige rien pour fixer l'attention sur ce qui est neuf et important.

Le Bulletin des Sciences ayant été interrompu par des causes étrangères à la Société, il existe une lacune d'octobre 1809 à janvier 1810. Cette lacune sera remplie; les numéros paroîtront régulièrement, et ceux de janvier et février 1810 seront publiés avant le 20 mars.

Le prix de la souscription est de 13 fr. pour Paris, et de 14 fr. pour les départemens.

Les Etats hors du territoire français payent le port double.

On s'abonne à Paris, chez J. *Klostermann* fils, acquéreur du fonds de Madame veuve Bernard, libraire des Ecoles impériales polytechnique et des Ponts et Chaussées, éditeur des Annales de Chimie, rue du Jardinet, n.° 13, quartier Saint-André-des-Arcs.

On trouvera chez lui des exemplaires complets de toutes les années du Bulletin des Sciences.

ASTRONOMIE.

VOYAGE d'*Alexandre* DE HUMBOLDT et *Aimé* BONPLAND. Quatrième partie : Astronomie et Magnétisme, *ou* Recueil d'Observations astronomiques, d'Opérations trigonométriques et de mesures barométriques. Liv. I — IV, formant le premier volume de 376 pag., et le deuxième volume jusqu'à la page 358; in-4.°, avec un *Conspectus longitudinum et latitudinum geographicorum*, etc., de 16 pages in-4.°; le tout rédigé par *Jabbo* OLTMANNS. Paris,

chez *Schœll*, rue des Fossés - Saint - Germain - l'Auxerrois, n.° 29.

M. OLTMANNS présente dans cette partie le calcul des observations astronomiques que M. de HUMBOLDT a faites pendant le cours de son voyage aux Tropiques, qui comprend un espace de cinq ans, depuis 1799—1803. Dans l'introduction, qui doit précéder son travail et qui ainsi que les planches seront fournies avec la dernière livraison, M. DE HUMBOLDT rend lui-même compte des instrumens qu'il a eus à sa disposition, et des soins qu'il a pris pour rendre son entreprise utile aux progrès de la géographie et de l'astronomie nautique. Tout ce qui est simplement historique est rapporté dans les volumes qui contiennent le récit du voyage. M. Oltmanns s'est borné à extraire, des manuscrits qui lui ont été confiés, ce qui est relatif aux époques des observations et aux circonstances qui en ont pu modifier la valeur. Il ne s'arrête pas aux simples résultats des calculs, il les compare aux observations qui ont été faites avant ou depuis l'expédition de M. DE HUMBOLDT. L'harmonie qu'elles présentent servira à confirmer les longitudes auxquelles le rédacteur s'est arrêté. Il a donné un développement particulier à ces recherches toutes les fois qu'il s'agissoit de points dont la position est importante, soit pour la navigation, soit pour ceux qui veulent dresser des cartes sur des fondemens d'une solidité reconnue. Si ce genre de travail, par sa nature même, ne peut offrir que peu d'attraits au lecteur, l'utilité de cet ouvrage et sa richesse en faits nouveaux, garantissent aux auteurs la reconnoissance des savans.

Le *Conspectus longitudinum et latitudinum* contient,

outre les observations de M. de Humboldt, celles du célèbre astronome CALDASIUS, et les positions géographiques du navigateur CEVALLOS. B.

GÉOMÉTRIE.

ESSAI de Géométrie analytique, appliquée aux courbes et aux surfaces du second ordre; par M. BIOT; quatrième édition, 1 vol. in-8.°; six planches. Prix, pour Paris, 5 fr., et 6 fr. par la poste. A Paris, chez J. *Klostermann* fils, libraire, acquéreur du fonds de Madame veuve *Bernard*, rue du Jardinet, n.° 13.

La première édition de cet ouvrage avoit paru avec un titre plus restreint; mais l'auteur éclairé par les remarques d'un grand nombre de professeurs qui ont enseigné son livre, en a étendu l'usage en l'abrégeant; et, au lieu d'un traité particulier, il a tâché d'offrir aux élèves tous les élémens nécessaires pour apprendre à manier la géométrie analytique, telle qu'on l'enseigne à l'Ecole polytechnique, d'après les principes de M. Monge, et telle qu'on la trouve dans les écrits des plus grands géomètres. Les courbes et les surfaces du second ordre n'offrent plus qu'une application de ces principes généraux que l'auteur a rendue aussi élémentaire qu'il est possible. Ce livre est universellement adopté dans l'instruction mathématique. B.

BOTANIQUE.

LES Liliacées; par P. J. REDOUTÉ, peintre de fleurs de Sa Majesté l'Impératrice et Reine; dessinateur en titre de la Classe de Physique et Mathéma-

tique de l'Institut et du Muséum d'Histoire naturelle. Paris, chez, l'Auteur, rue de Seine, hôtel Mirabeau. XLVIII.ᵉ livraison.

Cette livraison contient l'Anthéric à feuilles d'Aloès, *Anthericum Aloides*; l'Anthéric frutescent, *Anthericum frutescens*; le Fluteau nageant, *Alisma natans*; l'Ail à deux sillons, *Allium bisulcum*; la Phalangère rameuse, *Phalangium ramosum*, et l'Asperge à grosses épines, *Asparagus horridus*. La beauté de cet ouvrage est trop connue pour qu'on ait besoin de rien ajouter à ce sujet. A. L. M.

ENTOMOLOGIE.

ENTOMOLOGIE helvétique, *ou* Catalogue des Insectes de la Suisse, rangés d'après une nouvelle méthode, avec description et figures; second vol. Zurich, chez *Orell*, *Fussli* et Compagnie. 1806; (en français et en allemand).

Le premier volume de cet ouvrage a paru en 1798, et a reçu des entomologistes l'accueil le plus favorable. Celui-ci, je le dis sans partialité, est encore plus digne de leur reconnoissance; M. de CLAIRVILLE ayant traité son sujet d'une manière plus approfondie, quant à l'étendue des observations et quant à la méthode. Faisons surtout attention que les insectes soumis à ses recherches, savoir les genres *Curculio*, *Attelabus*, *Carabus*, *Dytiscus* de LINNÆUS, sont de tous les Coléoptères ceux dont l'étude est la plus difficile.

Les *Carabes* ont exercé depuis longtemps la patience et la sagacité de plusieurs célèbres naturalistes,

tels que de Géer, Fabricius, MM. Packull, Olivier et Weber fils. Mais comme on n'avoit detaché du genre qu'une mediocre quantité d'espèces, la science réclamoit encore de nouveaux secours. J'ai essayé, dans mon histoire générale des Crustacés et des Insectes, et plus spécialement encore dans le premier volume de mon *Genera*, qui a été publié en 1806, d'aplanir ces obstacles, ou du moins d'en diminuer le nombre. M. de Clairville, qui s'étoit proposé un but semblable, a mis au jour, la même année, le second volume de son Entomologie. Il y développe uniquement les caractères génériques des Coléoptères pourvus de six palpes, et qu'il appelle *Adéphages*. Ces insectes comprennent les genres *Cicindela*, *Carabus* de Linnæus, et ses *dytiques*, à l'exception des espèces, dont on a formé depuis le genre *hydrophile*.

Les *Coléoptères adéphages* (1) sont ou terrestres ou aquatiques. Les uns et les autres ont les jambes anterieures entières ou échancrées. Telles sont d'abord les deux sections et leurs deux premières divisions établies par M. de Clairville. La forme du dernier article qui termine les palpes intermédiaires et les postérieurs, les proportions relatives des deux derniers articles des palpes intermédiaires, celles des premières pièces des antennes, fournissent, dans la même progression, les autres caractères qui doivent amener la détermination des genres. Ces traits distinctifs sont exposés dans un tableau analytique, placé en tête du corps du volume. L'auteur reprend ensuite chaque genre, développe les caractères que

(1) Mes Entomophages *Gener.*, *Crust.* et *Insect.*, tom. 1, pag. 171.

présentent les parties de la bouche, et reproduit, comme caractères extérieurs et qu'il est plus aisé de saisir, ceux dont il a fait usage dans le tableau. Viennent ensuite des remarques sur le genre, sur les habitudes et sur les métamorphoses des insectes qu'il renferme, les descriptions des espèces figurées dans l'ouvrage, et l'indication de la plupart de celles dont le groupe est composé. Si les genres sont considérables, M. de Clairville facilite la distribution et la détermination des espèces par le moyen de plusieurs coupes. Dans le genre *Harpale*, par exemple, le plus étendu de tous, il exprime par des dessins au trait les formes variées de cette partie du corps qu'on nomme corcelet, *thorax*. Une ou deux espèces servant de type au genre sont représentées en couleurs, et grossies, lorsque cela est nécessaire. D'autres figures, mais en noir et au trait, rendent tous les caractères de détail, qui constituent le signalement générique.

Les *Adéphages terrestres* sont distribués en vingt-cinq genres, et les *Adéphages aquatiques* en sept. Il faut en exclure les genres exotiques, ou qui ne se trouvent pas en Suisse. Le système des éleuthérates de Fabricius n'en offre à cet égard et tout compris que quatorze. Par ces coupes nombreuses, la méthode de M. de Clairville, outre d'ailleurs qu'elle est fondée sur des organes apparens, outre qu'elle est infiniment plus naturelle et plus exacte que celle du dernier, abrége ainsi les recherches qui conduisent à la détermination de ces coléoptères. Aux genres, soit connus, soit inédits, que j'ai exposés dans mon histoire générale des mêmes Insectes, M. de Clairville en a ajouté quelques autres qui lui sont propres, savoir ceux *Trechus*, *Stomis*,

Sphodrus, *Badister*, *Tarus*, *Hydroporus*, *Colymbetes* et *Noterus*. Les trois derniers appartiennent aux Adéphages aquatiques, section où il place les scolytes de Fabricius, qui, il est vrai, fréquentent ordinairement les rivages et se tiennent parmi les plantes aquatiques, mais qui me semblent néanmoins plus rapprochés, par l'ensemble de leurs caractères, des Adéphages terrestres.

J'avois mis le *Carabe bipustulé* de Fabricius avec les licines. M. de Clairville l'en a séparé avec raison, et en a formé le genre *Badister*. Mais il a mal observé ses mandibules; elles ne sont pas pointues, ainsi qu'il l'avance, mais au contraire très-obtuses ou tronquées au sommet, à peu près de même que dans les licines. Un examen plus général et plus attentif lui a encore appris que les deux mandibules ne sont pas toujours parfaitement identiques dans le même insecte; que l'une a quelquefois au bord interne une dentelure, qui manque à celui de l'autre; ici dans quelques-uns un sinus ou une petite entaille correspond à cette dentelure, et les organes, par ce moyen, deviennent plus contigus. Il résulte de cette remarque que les caractères tirés des mandibules et employés par M. de Clairville ont quelquefois besoin de correction.

Cet auteur a négligé la partie qu'on a désignée sous le nom de *lèvre supérieure* ou de *labre*. Il eût pu néanmoins s'en servir avec avantage, pour mieux désigner surtout le genre *Badister*, où cette pièce est fortement bilobée.

M. de Clairville adopte entièrement la terminologie de Fabricius, et me reproche, ainsi qu'à Mr Illiger, d'y avoir jeté quelque confusion, en appelant *menton* ce qui est une *lèvre* pour l'ento-

mologiste de Kiell, et en affectant cette dernière dénomination à la pièce, dont celui-ci fait une languette, *ligula*. M. de Clairville a sans doute oublié que Fabricius avoit précédemment et toujours confondu ces deux parties, en donnant tantôt à l'une, tantôt à l'autre le nom de lèvre *labium*, et que les ayant distingué le premier, les innovations et le dérangement qu'elles entraînent, retombent sur ce naturaliste, ou plutôt sur un de ses disciples, M. Weber fils. Je respecte, avec tous les savans de l'Europe, la mémoire de Fabricius : mais, ami de la vérité, je ne puis taire qu'il a contribué, plus que tout autre, au bouleversement de la nomenclature en violant les règles qu'il avoit données dans sa philosophie entomologique, pour laquelle il avoit été guidé à cet égard par son grand maître Linnæus.

M. de Clairville range les *élaphres* avec les Adéphages terrestres dont les jambes sont simples ou entières. Les élaphres ont cependant au bord interne de leurs jambes antérieures une échancrure sensible, quoique moins prononcées et placées plus bas qu'à l'ordinaire. Je ne saurois partager son opinion, relativement à la manière dont il remplit le cadre des *galérites*. L'espèce que Fabricius nomme *americana* diffère des autres, non-seulement par rapport aux organes de la mastication, mais encore quant à la forme du corps ou au *facies*. Cet habile entomologiste n'ayant pas vu de manticores en nature, et peu satisfait des caractères que je leur avois assignés, pense que les Adéphages doivent être réunis aux Cicindéles. Sans vouloir me plaindre de son jugement précipité et trop rigoureux, sans accuser cet auteur de partialité envers Fabricius, je l'in-

viterai à lire ce que j'ai publié depuis à ce sujet dans le quatrième volume de mon *Genera*, p. 372. Je solliciterai encore M. de Clairville de compléter son beau travail; mes vœux sont, j'ose le dire, ceux de tous les hommes qui suivent la même carrière. L'entomologie hélvétique a déja imprimé à la science une vive impression. M. Bonelli, membre de l'Académie impériale de Turin, n'a pas cru que la matière dont M. de Clairville s'est occupé dans son second volume, fût épuisée, et il vient, en effet, de le prouver, en publiant son premier mémoire sur les Coléoptères de la famille des Carabes. Cet ouvrage est en quelque sorte effrayant, par le nombre des recherches et des détails qu'il présente.

LATREILLE.

ANATOMIE.

VOYAGE de MM. *Alexandre* DE HUMBOLDT et *Aimé* BONPLAND. Seconde partie : Recueil d'Observations de Zoologie et d'Anatomie comparée. Livraison I—VI, contenant ensemble 412 pages in-4.°, et 27 planches, partie en noir, partie enluminée. Paris, chez *Schœll*, rue des Fossés-Saint-Germain-l'Auxerrois, n.° 29.

La première livraison renferme la Préface de M. DE HUMBOLDT, et quatre Mémoires sur l'*Os hyoïde* et le *Larynx des Oiseaux*, *des Singes et du Crocodile*, accompagné de quatre planches en noir, sur une nouvelle espèce de Singe [*Simia leonina*], trouvée sur la pente orientale des Andes, avec une planche enluminée, sur l'*Eremophilus* et l'*Astrolebus*, deux nouveaux genres de l'ordre des Apodes, avec une

planche en noir, et sur une nouvelle espèce de *Pimelade*, jetée par les volcans du royaume de Quito, avec une planche.

La deuxième livraison comprend trois Mémoires sur l'histoire naturelle du Condor, *Vultur gryphus*, avec les planches VIII enluminée et IX en noir, sur une nouvelle espèce de Gymnote de la rivière de la Madelaine [*Gymnotus æquilabiatus*], avec la planche X enluminée; et sur l'Anguille électrique du Nouveau Continent [*Gymnotus electricus.* L.]. Tous ces Mémoires, ainsi que les dessins qui les accompagnent, sont de M. DE HUMBOLDT.

La troisième livraison contient, outre la suite du Mémoire sur l'Anguille électrique, des Recherches anatomiques sur les Reptiles regardés encore comme douteux par les naturalistes, faites à l'occasion de l'*Axolotl* [*Proteus*], par M. CUVIER: avec les planches XI, XII, XIII et XIV, en noir.

La quatrième livraison comprend les Mémoires sur les *Insectes de l'Amérique équinoxiale*, recueillis pendant le voyage de MM. de Humboldt et Bonpland et décrits par M. LATREILLE, avec les planches XV, XVI, XVII et XVIII, et des Expériences sur la respiration des Crocodiles, par M. DE HUMBOLDT.

Les livraisons cinquième et sixième réunies contiennent les Mémoires suivans: des *Abeilles* proprement dites, et plus particulièrement des Insectes de la même famille qui vivent en société continue, et qui sont propres à l'Amérique Méridionale [*Melipones* et *Trigones*]; avec un tableau méthodique de l'ordre naturel des Insectes hyménoptères de la famille des *Andrenètes*, et de celle des *Apiaires* [*Apis*, L.] avec les planches XIX, XX et XXI; la suite des In-

sectes de l'Amérique Equinoxiale, recueillis par MM. DE HUMBOLDT et BONPLAND, et décrits par M. LATREILLE, avec les planches XXII, XXIII, XXIV et XXV; sur un ver intestin trouvé dans les poumens du serpent à sonnettes de Cumana [*Porocephalus Crotali*], la planche XXVI, qui doit accompagner ce Mémoire, sera fournie avec la livraison suivante; et sur les Singes qui habitent les rives de l'Orénoque, du Cassiquiare et du Rio-Negro, avec la planche XXVII enluminée, représentant le *Simia satanas*, de HOFM.; ces deux derniers Mémoires sont de M. DE HUMBOLDT. B.

MÉDECINE.

CONSULTATIONS de Médecine, ouvrage posthume de P. J. BARTHEZ, médecin-consultant de S. M. l'Empereur et Roi, etc.; publié par J. LORDAT, héritier des manuscrits de l'Auteur. A Paris, chez *Michaud* frères, rue des Bons-Enfans, n.° 34. 1810; 2 vol. in-8.°, d'environ 300 pag. chacun. Prix, 9 fr., et 12 fr. franc de port.

L'éditeur de ces Consultations déclare dans la Préface qu'il est le seul légitime propriétaire de tous les manuscrits de Médecine, que M. Barthez a jugés dignes d'être conservés. Il désavoue un Recueil publié sous le titre : *Consultations de Médecine de M.* BARTHEZ, *et de MM.* BOUVART, FOUQUET, LORRY *et* LAMARE, imprimé depuis la mort de M. Barthez. « Il n'est pas douteux, dit-il, que quelques-unes « de ces Consultations ne soient en effet de mon « ami, puisqu'on les retrouve parmi celles que je

« mets au jour. Il en est d'autres encore que l'on « sait lui appartenir, mais qui sont étrangement dé- « figurées dans cette collection... » Il adresse ensuite aux jeunes médecins quelques réflexions sur l'objet de l'étude des Consultations ; ce qui le mène à développer les principaux moyens par lesquels on peut découvrir les indications des maladies, et qu'il comprend sous les rubriques : *Théorie*, *Analogisme*, *Analyse* et *Induction tirée des appétits et des suggestions de l'instinct*.

Les quarante Consultations qui composent ce Recueil et les observations qui y sont intercalées, ont été disposées par l'auteur lui-même. Mais il n'a pu y mettre la dernière main ; c'est pourquoi l'on y rencontre quelques taches superficielles, qui sont d'autant moins importantes que dans un ouvrage de cette nature, le fond est tout et la forme presque rien. Voici le sujet de ces Consultations : I. Sur les maladies nerveuses ; II. sur une affection scorbutique compliquée de vapeurs ; III. sur un catarrhe habituel sur l'estomac et sur la poitrine ; IV. sur un asthme compliqué d'attaques de maux nerveux ; V. sur des affections rhumatismales ; VI. sur une goutte vague qui affecte l'estomac ; VII. sur une maladie nerveuse causée par un flux excessif des règles ; VIII. sur une suspension du flux menstruel ; IX. sur une perte blanche ; X. sur une gonorrhée catarrhale ; XI. sur un vomissement habituel ; XII. sur une dyssenterie ulcéreuse ; XIII. sur un engorgement œdémateux du poumon ; XIV. sur un engorgement presque universel des glandes ; XV. sur une cataracte appelée *glaucôme* ; XVI, sur un goitre ; XVII. sur une obstruction du poumon ; XVIII. sur une tumeur squirrheuse dans le bas-ventre ; XIX. sur un en-

gorgement du foie et embarras du cours de la bile; XX. sur une obstruction du foie; XXI. sur une atrophie mésentérique.

Tome deuxième, N.° XXII. sur une obstruction de la rate; XXIII. sur une inflammation lente de poitrine; XXIV. sur une phthisie pulmonaire; XXV. sur une phthisie stomacale; XXVI. sur une colique spasmodique; XXVII. sur une céphalalgie; XXVIII. sur une épilepsie; XXIX. sur une maladie convulsive d'un enfant, avec vice d'organisation; XXX. sur des affections convulsives d'un enfant, compliquées d'autres infirmités; XXXI. sur des affections paralytiques; XXXII. sur une paralysie; XXXIII. sur une affection mélancolique; XXXIV. sur un scorbut imparfait, avec vice rachitique, etc.; XXXV. sur une vérole; XXXVI. sur une maladie vénérienne, communiquée à une famille entière; XXXVII. sur une vérole compliquée avec le scorbut; XXXVIII. sur une consomption nerveuse avec dépôts laiteux; XXXIX. sur une inégalité dans le marcher par vice de conformation; et XL. sur une maladie épidémique qui a affligé la ville de Limoux en 1774. Ce deuxième volume est terminé par une Table générale des Consultations.

Description des Maladies de la Peau, observées à l'Hôpital-Saint-Louis, et exposition des meilleures méthodes suivies pour leur traitement; par J. L. Alibert, médecin de cet Hôpital et du Lycée Napoléon, membre de la Société de l'Ecole de Médecine de Paris, de l'Académie royale de Médecine de Madrid, du Collége royal de Mé-

decine de Stockholm, etc., etc., avec figures coloriées. Septième livraison. Prix, 5 fr. A Paris, chez Charles *Barrois*, libraire, place du Carrousel, n.° 26.

Ainsi que l'art d'écrire, l'art de guérir se compose de genres différens et variés, le médecin, comme l'homme de lettres, employe tour-à-tour les formes analytiques, descriptives, philosophiques; mais si la littérature trouve dans les trésors de la langue poétique des couleurs vives, des images brillantes, qui peignent à l'esprit ce que veut exprimer une muse didactique, le disciple d'Hippocrate, gêné dans ses descriptions, par la sécheresse et l'obscurité du langage technique, obligé de ne parler qu'à la froide raison, de se défier de l'imagination, et de caractériser les objets avec une telle vérité que les tableaux qu'il présente puissent suppléer le témoignage de la vue; le médecin, dis-je, placé dans ces limites étroites, ne peut faire connoître parfaitement les affections externes, les lésions organiques qu'il a observées, qu'en associant à sa plume la palette du peintre naturaliste, et le burin fidèle du plus habile graveur; d'ailleurs, comme la nature n'offre jamais ces affligeantes maladies dans un même temps, dans un même lieu, et dans un ordre méthodique, on ne peut donner une idée de leur ensemble intéressant et de leurs détails pittoresques, qu'en fixant leur image sur la toile à mesure qu'ils se présentent, et en les reproduisant ainsi sans cesse à côté d'une Nosographie Linnéenne qui apprend à les classer.

Cette belle et profitable association des beaux-arts à la plus utile des sciences, tient en quelque sorte

lieu d'expérience : elle semble presser autour du jeune praticien, les âges, les lieux et les faits. Par elle on distingue d'un coup-d'œil, dans cet horizon médical, ce qu'on n'eût obtenu que par de longues veilles, de pénibles recherches. On compare ce qu'on n'auroit jamais pu rapprocher; mais cette collection synoptique ne seroit pas l'ouvrage d'un seul homme, quelque courageux, quelqu'actif qu'on le suppose, s'il ne l'eût composé sur un de ces théâtres dangereux, spécialement consacrés à l'observation du même genre de maladies ; dans un de ces hôpitaux où la nature luttant avec les différentes constitutions physiques, frappe des mêmes traits un grand nombre de victimes, en variant les aspects, les douleurs et les dangers. Nous nous répéterions, si nous voulions rappeler l'importance de l'ouvrage magnifique que publie M. Alibert. Le rare mérite des premières livraisons a déja fondé la grande réputation de ce muséum des maladies cutanées : le succès qu'il doit avoir n'est pas douteux.

La septième livraison que nous annonçons contient l'histoire intéressante des *Lèpres;* on est, pour ainsi dire, effrayé des formes hideuses que prend le virus herpétique. Ce virus impur semble fermenter sous la peau qu'il soulève en pustules, et accuser par son aspect les causes diverses qui les font naître; mais l'homme de l'art, accoutumé à voir les maux qu'il doit soulager, admire dans cette affligeante série l'ordre et la clarté méthodique que sait y répandre le docteur Alibert, et le zèle ardent avec lequel il sait poursuivre une tâche aussi pénible qu'elle est honorable. C. D.

PHARMACIE.

BULLETIN de Pharmacie. Première année, 1809. Paris, chez *Colas*, imprimeur-libraire rue du Vieux-Colombier, n.° 26, in-8.° 586 pages.

Les noms des rédacteurs sont une garantie suffisante de l'utilité de ce nouveau Journal. Les recherches auxquelles se sont livrés MM. PARMENTIER, CADET, PLANCHE, BOULLAY, BOUDET et DESTOUCHES, ainsi que leurs nombreux collaborateurs, concernent la pharmacie théorique et pratique, la chimie, la matière médicale, l'hygiène publique et d'autres objets accessoires à la pharmacie. Je vais suivre, dans un court extrait, cette même distribution de travaux.

Quoique l'art de préparer les médicamens ait été une des premières sources de la chimie, celle-ci a pris autant d'essor que la pharmacie semble être restée en arrière. On reproche à celle-là les imperfections de sa nomenclature, de sa classification, et même de ses opérations : il n'y a qu'une voix contre la monstruosité de certains mélanges polypharmaques; on a beaucoup fait cependant pour simplifier les médicamens, et il est un milieu que les lumières du chimiste combinées avec l'expérience du médecin commandent de tenir à l'égard de remèdes qui, très-composés en apparence, sont très-simples dans leurs principes, et très-constans dans leur action.

Un bon système de pharmacie théorique, ou pharmacologique, est encore à désirer. En se bornant

aux seules qualités physiques et chimiques des matériaux de la pharmacie, il me semble que l'on peut réduire une vraie méthode pharmacologique à la distinction 1.° des substances, les unes naturelles, les autres chimiques; 2.° des préparations pharmaceutiques; les unes simples, les autres composées: d'un article à l'autre, la transition me paroît facile, et les sous-divisions doivent être en petit nombre, parce qu'il ne faut point multiplier les êtres sans nécessité.

Quant aux essais de quelques médecins modernes, pour baser la pharmacologie sur la propriété dominante de chaque médicament, et préciser leur action spécifique sur certains organes, les pharmaciens, habitués à des études de plus d'un genre, peuvent encore trouver, dans de telles conceptions, un intérêt assez direct. Les remèdes se donnent à l'intérieur, ou s'appliquent à l'extérieur. Dans le premier cas, l'estomac et les intestins en deviennent le commun receptacle; la médication bornée aux surfaces, ou transmise à des points plus éloignés, me semble procéder essentiellement d'un contact secret, déployé à notre insçu, et qui, bien aussi exquis et même plus subtil que le sens externe du toucher, propage ses impressions et ses effets divers d'un organe, d'un système à l'autre, en raison de l'énergie du remède, et suivant les connexions mutuelles des propriétés vitales. Dans le second cas, l'impression des topiques, plus palpable à nos sens et à notre raison, semble devoir fixer la doctrine, et il appartient à la chirurgie d'éclairer ici la médecine, et de lui prêter ses analogies et ses inductions. En outre, le concours des lumières de la pharmacie est indispensable pour soustraire à la

routine et à l'empirisme le choix désordonné des topiques.

L'état actuel de la pharmacie française souffre beaucoup des entraves du commerce, et par le défaut de police contre les charlatans : l'habile pharmacien se distingue toujours entre les hommes appelés à la confiance et à la considération publique. L'état assez florissant des pharmacies allemandes et autrichiennes ouvre un libre champ à la controverse, sur ce qu'elles possédent, et que nous n'avons pas : mais ce qui leur manque, et que nous avons, peut entrer en balance et en compensation, afin de faire rivaliser, les unes et les autres, au profit de l'art.

Il seroit à propos que les correspondans du Bulletin nous missent au courant de ce qui se passe dans les pharmacies étrangères. Il y a douze ou quinze ans, un Pharmacien espagnol a publié, en latin, de très-bons élémens de pharmacologie : il y a vingt ans, le nouveau *Codex* de Londres n'étoit point au niveau des connoissances acquises ; on y avoit omis l'appareil de Woulf, à substituer aux ballons tubulés. La petite Pharmacopée d'Edimbourg méritoit dès-lors la préférence. Il importeroit de savoir quels sont les progrès de l'art pharmaceutique dans les diverses contrées de l'Italie.

Perfectionner certaines préparations, et en indiquer de nouvelles, tel est le double objet de la pharmacie pratique. Le Bulletin contient d'utiles réflexions sur la présence et la vertu du soufre dans les bouillons et sirops de limaçon, de mou de veau et de choux rouges ; sur l'infidélité de la conserve d'ache débitée chez les confiseurs, sur la meilleure manière de composer la pommade de garou, le

sirop balsamique de tolu, ceux de mûres et d'ipécacuanha, sur les hydromels et les vins de liqueur, sur la bonté du petit lait, des sucs acides et des fruits pulpeux, conservés par M. Appert, sur un blutoir à l'usage des officines allemandes, sur les causes accidentelles des differences d'odeur, de couleur, et de saveur que peuvent présenter les préparations réitérées d'un même médicament composé.

Les nouveaux remèdes publiés dans le Bulletin sont, ou des recettes dictées par des praticiens de renom, qui les ont imaginées et mises en vogue, ou des formules, soit officinales, soit extemporanées extraites de pharmacopées étrangères.

La partie chimique du Journal de Pharmacie est la plus étendue. La chimie végétale offre de belles analyses de l'ipécacuanha, du garou, de la fleur d'orange, de *l'uva-ursi*, de la digitale pourprée, de la chausse-trappe, de la petite valériane, de la noix vomique, de la feuille du tabac, de la scammonée, de la belle-dame, de la gratiole et des pois chiches. Il n'est aucune de ces opérations, où les auteurs n'ayent atteint, au moins par une grande approximation, le succès de leurs expériences; savoir, l'isolement des principes dans lesquels résident essentiellement les vertus de la substance analysée.

Rien n'est oublié dans la rectification de l'alcohol, de l'éther acétique, de l'acide acétique extrait du bois, et de l'acide phosphorique, pour obtenir la pureté de ces divers produits. Le sucre de pomme et de poire, celui de betterave, les sirops de pomme et de raisin, la clarification de ce dernier, en ôtant le tartrite de chaux qui le rend opaque, la saturation du moût de raisin par la craie, le sucre

natif que l'on détache des grains de raisins secs de Corinthe et d'Espagne, les sirops acides végétaux et oxymels comparés au sucre de raisin sont autant de résultats bien importans pour chercher à suppléer au sucre de canne. Ce qui concerne les vins qui se piquent, les autres accidens et maladies qui surviennent après la fermentation vineuse, les moyens d'y remédier et de bien gouverner les vins, en futailles et en bouteilles, intéressent beaucoup l'économie domestique et la santé.

Les autres articles de chimie végétale, à indiquer dans le Bulletin, et non moins curieux que les précédens, sont la solubilité des huiles fixes dans l'alcohol et dans les éthers sulfurique, et nitrique, la coloration en rouge du tournesol par les résines, l'addition de l'acide boracique à l'acidule tartareux pour rendre celui-ci plus soluble, et l'explication de ce phénomène, la propriété attribuée au sucre de faciliter la dissolution de plusieurs terres, la formation de l'éther acétique dans la liqueur de nitre camphrée; et une table de pesanteurs spécifiques d'extraits, de gommes et de résines insérée dans un nouveau dispensaire anglois, et due originairement au physicien Brisson. Il est juste de rendre à chacun ce qui lui appartient : mais les premiers calculs sur les poids respectifs d'un grand nombre de produits de la nature et de l'art, solides ou liquides, nous viennent anciennement des Anglois. Boyle en a donné les premières leçons, et l'on trouve une table de ce genre, assez étendue dans l'édition de 1739 de la *Pharmacopée* de Quincy.

Outre les analyses des eaux médicinales de Passy, de Bourbonne, de Balaruc, de Jouhe, d'Encausse, de Capbern et de Montione, la chimie minérale,

exposée dans le Bulletin, comprend une discussion polémique sur les bains sulfureux artificiels de MM. TRYAIRE et JUBINE, une nouvelle manière de préparer promptement le sulfure noir de mercure, des réflexions sur l'éther muriatique, ses préparations et ses usages, des recherches sur le kermès et le soufre doré d'antimoine, une note sur la purification du zinc du commerce, une idée chimique de la nature de la lumière émanée du soleil, une notice sur le carbonate de plomb, des observations sur l'élixir vitriolique de MINSYCHT, sur le soufre, le lait de soufre, les emplâtres et l'onguent mercuriel. La chimie animale se borne à deux mémoires : l'un a pour objet les moyens de conserver les viandes; et l'autre, l'extrait savoureux et nutritif de la chair des muscles appelé *osmazome*, et son emploi.

Les rédacteurs ont classé dans la partie de la matière médicale différens procédés adoptés à Rocquevaire et en Calabre, pour dessécher les raisins, un mémoire, et plusieurs notes sur l'huile de ricin, des renseignemens sur la récolte du quinquina au Pérou, des observations concernant la sophistication du quinquina jaune, les aloës hépatique et succotrin, la propolis, son analyse et ses usages, l'opium préparé à la manière des Ægyptiens, l'extrait de pavots cultivés en France, la racine d'eupatoire, la cochenille polonaise, et les feuilles de la globulaire-turbith à substituer au senné.

A la suite de la matière médicale, on lit ce qui regarde le charlatanisme et les remèdes secrets. Les occasions ne peuvent que se multiplier dans la continuation du Bulletin de Pharmacie, d'attaquer un aussi honteux trafic, et les erreurs funestes qui en résultent.

Les articles d'hygiène publique, quoiqu'en petit nombre, font esperer que par la suite on donnera beaucoup plus de développement à cet important objet.

Les dernières sections de la table des matières de cette première année de ce Journal, pourroient être refondues en grande partie dans les précédentes; car, sous les titres de *Correspondance*, *Variétés*, *Recettes* et *Nouvelles scientifiques*, plus de soixante articles très-curieux appartiennent directement aux sections de pharmacie, de chimie et de matière médicale.

J'en ai dit assez sur l'ensemble de cette production périodique, pour appeler l'attention des lecteurs. Les bornes que je dois m'imposer sont tracées par la nature même de l'ouvrage; c'est un recueil de pièces detachées; c'est un vaste répertoire de matériaux à ajouter à l'édifice de la science. J'ai indiqué les travaux de chacun, sans avoir eu besoin de citer les noms des auteurs, et il me suffit de déclarer que la confiance accordée au Bulletin de Pharmacie de Paris, sur sa seule annonce, lui a valu le suffrage d'un grand nombre de savans et d'artistes distingués dans les sciences médicales, en France et chez l'Etranger.

R. Chamseru, D. M. P.

AGRICULTURE.

Vocabulaire portatif d'Agriculture, d'Economie rurale et domestique, de Médecine de l'Homme et des Animaux, de Botanique, de Chimie, de Chasse, de Pêche, et des autres Sciences ou Arts

qui ont rapport à la culture des Terres et à l'Economie; dans lequel se trouve l'explication claire et précise de tous les termes qui ne sont pas d'un usage ordinaire, et qui sont employés dans les livres modernes d'Agriculture et dans d'autres livres. Ouvrage utile aux cultivateurs, aux habitans de la campagne, et à tous ceux qui n'ont pas fait une étude particulière des sciences et arts. Par MM. SONNINI, VEILLARD et CHEVALIER, collaborateurs du Nouveau Cours complet ou Dictionnaire universel d'Agriculture pratique de l'abbé ROZIER. Un volume in-8.° imprimé sur caractères de petit-romain, très-grand format. Prix, 6 fr. broché, pris à Paris, et 7 fr. 50 cent. pour le recevoir par la poste franc de port. A Paris, chez F. *Buisson*, libraire-éditeur du *Nouveau Cours complet d'Agriculture Prâtique*, rue Gît-le-Cœur, n.° 10.

MÉTAPHYSIQUE.

ETUDES sur la Théorie de l'Avenir, *ou* Considérations sur les merveilles et les mystères de la nature, relativement aux futures destinées de l'homme; par F. C. T*****. Paris, chez *Maradan*, rue des Grands-Augustins, n.° 9; 1810. 2 vol. in-8.° de plus de 400 pages chacun, avec un frontispice en taille-douce.

L'auteur a placé dans un Discours préliminaire très-bien écrit, adressé à Madame L. C. de Ch******,

dame de l'ordre de la Croix étoilée de l'Impératrice Marie-Thérèse, quelques observations sur l'état actuel des sciences naturelles. Il passe ensuite à la métaphysique; il n'est pas content de la manière dont elle a été traitée, et propose de faire servir la physiologie d'introduction à cette science. C'est dans le premier chapitre qu'il instruit les lecteurs du but qu'il s'est proposé, en publiant cet ouvrage: c'est, dit-il, « d'établir clairement que l'étude « approfondie de tout ce qui paroît mystérieux dans « la nature, la régularité de l'ordre tracé par la su« prême sagesse pour l'existence et la durée de tous « les êtres qui la composent, et l'examen intime de « l'homme, sous tous les rapports avec ce qui l'en« vironne, nous donnent, par les seules lumières « de la réflexion, les bases d'une théorie de l'avenir, « dont la religion nous confirme la certitude. »

Cet ouvrage est divisé en trois parties, dont la première traite, dans les chapitres II — VII inclusivement, des objets de la Création en général, sous les rubriques suivantes : de la nature, vue générale de l'Univers; de l'existence et de la nécessité d'une première cause; du temps, de l'espace et du mouvement; du feu élémentaire, considéré comme principal agent dans la nature; de l'économie générale de la nature. Dans la seconde partie, il considère l'homme en particulier: l'organisation physique, l'intelligence et les qualités morales de l'homme; l'examen d'une opinion philosophique sur la nature de l'ame et sa spiritualité; la faculté de parler comme source de la pensée; l'ame des bêtes et leur langage; la nature de l'ame des êtres intelligens, forment les sujets des six chapitres de cette seconde partie. La troisième partie enfin

traite de la Destinée de l'homme dans l'avenir. Dans le premier chapitre de cette partie, il indique trois manières de connoître l'avenir; la première, qui tient à une cause surnaturelle, et qui n'est point à la disposition de l'homme, à moins qu'il ne devienne l'organe inspiré par l'Etre Suprême dont la prévoyance est indubitable, ou qui tient à une cause naturelle tellement cachée, qu'elle devient également mystérieuse, et ne peut être par conséquent à l'abri d'un doute qui détruit toute démonstration. L'esprit humain, ajoute l'auteur, ne peut alors que soupçonner, présumer, conjecturer, mais ne peut rien affirmer. La seconde tient à l'examen des faits physiques combinés avec les causes morales dont ils dépendent, et qui les dirigent de telle sorte que l'avenir alors semble écrit dans le passé, etc. La troisième enfin, naît de l'observation des faits établis sur des expériences constantes, uniformes, et qui sont le résultat des lois invariables de la nature. Il range dans la première classe les prophéties; dans la seconde, les prédictions en politique. La certitude d'un avenir pour l'homme, tirée de sa double constitution physique et morale, est le résultat le plus important que l'auteur déduit de la troisième manière de connoître l'avenir; elle forme le sujet du deuxième chapitre; le troisième traite du bonheur après la vie; et le quatrième et dernier, de la religion comparée à la philosophie relativement à la destinée de l'homme. Le premier tome renferme la première partie en entier, et les trois premiers chapitres de la seconde. Le second, les trois autres chapitres de la deuxième partie et la troisième. A la suite de chaque partie se trouvent des notes, contenant en général des cita-

tions auxquelles l'auteur ajoute quelquefois ses observations.

Cet ouvrage, dont le titre peut d'abord effrayer, mérite d'être lu; on y trouve des chapitres très-bien faits, des morceaux très-éloquens, des citations curieuses, des sentimens élevés, des idées douces et touchantes. Quant à la partie scientifique, l'auteur paroît avoir beaucoup lu et étudié dans sa jeunesse; mais il semble aussi peu au courant des découvertes modernes; c'est le seul reproche qu'on puisse lui faire; du reste, il est aisé de voir que cet ouvrage est celui d'un homme d'esprit, dont le goût s'est encore épuré dans le commerce des gens instruits et de la bonne société. A. L. M.

GÉOGRAPHIE.

ATLAS élémentaire, *ou* Nouvelle Méthode d'enseignement, par le moyen de laquelle on peut apprendre la Géographie dans un court espace de temps; à l'usage des Colléges, Maisons d'Education et des personnes qui veulent promptement cette science. Un vol. grand in-8.° cartonné, avec deux planches et huit cartes, imprimées sur grand raisin collé, et coloriées en plein. Prix, 4 fr. 50 cent., et 5 fr. franc de port. A Paris, chez Madame veuve *Hocquart*, libraire, rue de l'Eperon, n.° 6.

Cet Atlas est précédé d'un Traité élémentaire de Géographie, tracé avec précision et exactitude; la méthode que l'on y a suivie est celle qu'ont adoptée

les meilleurs géographes; il présente des renseignemens sur l'état politique actuel des nations. Il indique les connoissances nécessaires pour faire usage des cartes.

L'ouvrage renferme en outre une planche contenant divers objets relatifs à la géographie mathématique, et un tableau figuratif présentant les accidens physiques de la terre, tels que les mers, golfes, détroits, caps, îles, etc.

Les cartes, exécutées avec précision, offrent les pays, leurs capitales et principales villes, les mers, golfes, grands fleuves, etc., sans les noms qui les distinguent; c'est à l'élève à les nommer (après qu'il aura puisé dans le Précis géographique les connoissances préliminaires). Il en examine la position, en cherche l'étendue en longitude et latitude; quelles sont les contrées qui les avoisinent; enfin, il est obligé de s'instruire sur la situation exacte d'un pays, d'une ville, d'une mer, pour leur assigner leurs vrais noms et les indiquer sur la carte. Après avoir cherché sur la mappemonde les grandes portions du globe et les divers noms du vaste Océan qui les entoure, sur les cartes générales, désigné les divers pays, leurs capitales, villes principales, il passera aux cartes de France: dans l'une, il aura à désigner les départemens et leurs chefs-lieux; et dans l'autre, les provinces anciennes et leurs capitales; dans toutes les deux, il pourra nommer les fleuves et grandes rivières qui arrosent cette contrée.

Une table explicative se rapportant par les chiffres à toutes les parties de la carte, étoit nécessaire; aussi termine-t-elle cet ouvrage; mais les élèves ne doivent y avoir recours que pour s'assurer s'ils ont effectivement assigné à ces parties les noms qui leur

conviennent; elle est d'ailleurs placée de manière qu'elle peut être facilement ôtée, et soustraite à leurs regards.

Dans les deux cartes de France, les numéros distinctifs des départemens sont disposés de manière que les plus élevés en nombre indiquent les départemens et les provinces les plus riches en population, et *vice versa*. B.

MANUEL géographique et statistique du Portugal, où l'on trouve des notions exactes sur l'étendue, le sol, le climat, les productions et la population de ce pays; sur le caractère et les mœurs de ses habitans; sur le gouvernement, les finances, les forces de terre et de mer; les manufactures, le commerce, l'industrie, et l'état des sciences, arts, etc. Brochure in-8.° de 130 pages. Prix, 1 fr. 50 cent., et franc de port par la poste, 1 fr. 90 c. A Paris, chez F. *Buisson*, libraire, rue Gît-le-Cœur, n.° 10.

Les 128 pages de cette brochure se trouvent en entier dans un ouvrage intitulé *Manuel géographique et statistique de l'Espagne et du Portugal*, etc. (1). L'éditeur en a fait tirer séparément des exemplaires pour satisfaire les personnes qui ont acquis le tom. I des *Campagnes des Armées françaises en Espagne et en Portugal*, lequel tome est consacré en totalité à la *Description statistique de l'Espagne*.

(1) Un volume in-8.° de 536 pages, avec une carte géographique coloriée de l'Espagne et du Portugal. Prix, 7 fr. pris à Paris; et 8 fr. 75 cent. franc de port par la poste.

HISTOIRE.

HISTOIRE des Révolutions de Perse, pendant la durée du dix-huitième siécle de l'ère chrétienne; précédée d'un Abrégé de tout ce qui s'est passé de remarquable dans cet Empire, depuis l'époque de sa première fondation, par Cyrus; par Ch. PICAULT. 2 vol. in-8.°; prix, 12 fr., et par la poste, 15 fr. A Paris, chez H. *Nicolle*, rue de Seine, n.° 12 *Lenormant*, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n.° 17.

L'auteur a tracé, dans l'avant-propos placé à la tête de l'ouvrage, un tableau rapide de l'Histoire générale de la Perse. Il y indique aussi les sources dans lesquelles il a puisé les documens de son travail. La relation du Voyage de M. HANWAY lui en a fourni les principaux; souvent même il n'a fait que traduire ce judicieux écrivain. Le chevalier JONES et les autres membres de la Société savante établie à Calcutta, lui ont aussi fourni des lumières. Il en a également cherché dans PALLAS, GMELIN, et les voyageurs et auteurs anglois et français qui ont écrit sur la Perse depuis ces deux célèbres allemands. Il a encore mis à contribution la Relation du célèbre CHARDIN. Une des faces du tableau comparatif qui termine cet ouvrage est copiée sur ses récits, et sert à exposer, d'une manière plus frappante et plus vive, l'image d'un de ces grands changemens, que la courte durée d'un siécle amène quelquefois dans la destinée d'un empire. Enfin l'auteur dit avoir compulsé et discuté tous les écrits sur la

Perse, n'admettant que ce qui est marqué au sceau de l'authenticité, ou du moins de la vraisemblance et de la raison.

Dans le premier chapitre, l'auteur donne l'Histoire sommaire et raisonnée de l'Ancienne Perse, jusqu'à la mort d'Alexandre; dans le deuxième, celle des rois de Syrie, de la monarchie des Parthes, des Sassanides, des Arabes, des Mongoles et des Sophis; il place, à cette dernière époque, l'origine des Persans, distincts des anciens Perses; dans le troisième, il continue l'Histoire de la Perse, jusqu'à l'avénement de Shah-Hussein au trône d'Iran, en 1694, et y joint la Description géographique de la Perse Moderne. C'est à l'avénement de Shah-Hussein que commence la période dont M. PICAULT s'est proposé de donner l'Histoire jusqu'à nos jours. Il y consacre tous les autres chapitres du premier volume, qu'il termine avec la mort de Maghmud, et un précis historique sur ce Prince. Le second volume renferme le récit des événemens, depuis l'avénement du sultan Ashreff, jusqu'en 1797, époque de l'avénement de Fatey-Ali-Shah, qui tient aujourd'hui les rênes du gouvernement de la Perse. En tête de ce second volume, l'auteur a placé un mot de MACHIAVEL, sur l'Histoire des Révolutions, avec le commentaire de ce mot, et le parallèle de Mir-Maghmud et d'Alexandre. Dans le vingtième chapitre du même volume, il donne un aperçu du gouvernement de la Perse, de sa jurisprudence, de sa religion, de son agriculture, de son commerce, de ses manufactures, et de l'état présent des sciences et des lettres dans cet Empire. Le chapitre vingt et un, qui termine cet ouvrage, traite des personnes, du génie et du caractère des

Persans; de leur sobriété, de leurs formes de politesse, de leur hospitalité; de la vie contemplative qui fait le bonheur des nations de l'Orient; de l'invariabilité de leurs coutumes, de leur cruauté naturelle et du dogme de la fatalité; de l'effet des dernières révolutions sur les mœurs des Persans. A la fin est placé le tableau comparatif de la Perse, du temps de Chardin, avec la Perse actuelle. Chaque volume est enrichi d'une table alphabétique des matières. B.

STORIA *della Guerra dell' Indipendenza degli Stati-Uniti d'America.* — HISTOIRE de la Guerre de l'Indépendance des Etats-Unis de l'Amérique; par *Charles* BOTTA. Paris, chez *Colas*, imprimeur-libraire, rue du Vieux-Colombier, n.º 26. 1809; 4 vol. in-8.º.

Parmi les différens ouvrages de littérature qui peuvent passer à la postérité, ceux qui se présenteront avec plus de titres à sa reconnoissance sont les livres d'histoire. A part l'attrait naturel qui porte les hommes à embrasser des époques fort éloignées, l'histoire du passé offre des exemples qui sont toujours la meilleure leçon pour l'avenir.

Le siécle que deux lustres séparent de nous a été fécond en événemens extraordinaires : ce qui est arrivé dans quelques contrées de l'Amérique est d'une importance qui doit s'agrandir avec le temps. Huit années de guerre ont assuré le bienfait de la civilisation et de l'ordre social à des peuples qui luttoient contre la barbarie et l'esclavage. Cette guerre a excité un grand intérêt; elle

étoit juste, et les gens de bien accueilloient avec plaisir les nouvelles d'une révolution qui sembloit venger les affronts que les Américains avoient reçus des Européens.

Depuis longtemps les lettres réclamoient une histoire complète des accidens qui ont précédé, et accompagné cette guerre; mais cette histoire étoit une entreprise difficile. Outre les talens que l'historien devoit avoir pour présenter dans un tableau bien ordonné cette longue suite de combats, et distribuer d'une manière convenable, ces scènes si variées de bonheur et de malheur, il lui falloit une sagacité plus qu'ordinaire pour mettre au jour les causes qui ont pu amener cette catastrophe; et son livre devant répondre à l'attente que ces événemens ont laissée dans les esprits, il falloit la pensée d'un homme d'état pour y répandre tout l'intérêt que le sujet pouvoit inspirer.

En rendant compte de l'ouvrage de M. Botta, nous éprouvons une double satisfaction. Il est très-agréable d'avoir à parler d'un livre qui doit intéresser par le sujet qu'il traite, et qui peut plaire par les formes de sa rédaction : mais il est encore plus agréable d'avoir à applaudir aux efforts d'un littérateur qui s'est proposé de ramener le goût des lettres à cette simplicité, et à cette élégance que nous admirons souvent dans les auteurs anciens.

M. Botta partage son histoire en 14 Livres. Cette division paroît lui avoir été suggérée par la distribution naturelle des objets que l'ouvrage renferme. Les quatre premiers Livres sont destinés à faire connoître la nature du pays de l'Amérique angloise, et le caractère de ses habitans; et à mettre en évidence les causes qui ont fait germer parmi

ces peuples l'esprit d'insurrection. Les Anglo-Américains avoient un grand attachement pour leur pays; leur patriotisme tenoit des efforts qu'ils avoient faits pour le défricher : descendans des familles persécutées en Angleterre, et réfugiés dans le Nouveau Monde, cette terre hospitalière étoit pour eux un objet doublement cher. Les opinions apportées de leur mère patrie, cause de leurs dissentions et de leurs malheurs, s'étoient d'autant plus fixées dans leurs esprits, que les lieux de leur demeure étoient loin de toute corruption.

L'Angleterre venoit de s'emparer du Canada : elle devoit cette conquête au courage et au dévouement des Américains. M. Botta relève, avec beaucoup de justesse, les conséquences de cette entreprise. Les Américains y avoient appris à connoître leurs forces, et le gouvernement anglois, mal avisé dans ses conseils, avoit cru pouvoir resserrer les nœuds de la dépendance des Colonies, et tirer d'elles des avantages plus considérables. De nouvelles lois et de nouvelles taxes furent sanctionnées par le parlement. L'auteur retrace avec beaucoup d'ordre la suite des événemens; les anciennes haines qui se réveillent; la protestation de l'assemblée de Virginie; les ligues qui se forment, et les tumultes populaires qui précèdent le Congrès général de New-Yorck, dont les remontrances occasionnent de nouveaux débats au parlement, et amènent la révocation de la taxe.

C'est avec une égale justesse que l'auteur note les effets de ces marques de foiblesse de la part du gouvernement anglois, et qui ne furent pas moins suivies d'autres mesures qui tenoient au système d'asservir les Américains. La nouvelle de la révo-

cation de la taxe n'avoit produit qu'une joie éphémère; de nouveaux projets d'impôts sont agités et adoptés par le parlement. Beaucoup de désordres se succèdent en Amérique; et, après une délibération de l'assemblée de Virginie un Congrès général s'ouvre à Philadelphie. Ici commence l'Histoire de la Révolution Américaine, et l'ouvrage de M. Botta développe un plus grand intérêt. Toutes les délibérations du Congrès sont énoncées avec clarté, et avec méthode. A la suite des discussions américaines se trouvent placés les débats du parlement anglois. Les mesures de rigueur sont adoptées: on déclare rebelles les habitans de Macciacciusset; tout se tourne vers la guerre. La bataille de Lexington est le résultat de cette explosion.

Le Livre cinq, et le Livre six retracent les événemens qui ont eu lieu avant la déclaration de l'indépendance, dont l'acte rédigé par Jefferson fut adopté le 4 juillet 1776. Les Américains montrent beaucoup d'audace dans les attaques de Ticonderoga et de Crownpoint. A la bataille de Breedshill, obligés de céder, ils ne perdent point courage; mais leur intrépidité prend un nouvel essort après que Washington est nommé commandant en chef. L'insurrection devient générale; tous les habitans se lèvent contre les Anglois : les agens du gouvernement britannique sont obligés de se réfugier sur les bâtimens du roi. Des villes incendiées, des pays dévastés sont les suites de ces mouvemens populaires. Les Américains s'emparent du Canada : le succès de cette entreprise est dû au talent de Montgommery, et au courage du capitaine Arnold.

Mais les Américains, forcés de renoncer à cette

conquête, sont révoltés de voir les Anglois acheter des soldats des princes de Hesse et de Brunswick, pour les envoyer contre les Colons. Toute la force de la haine s'empare de leurs ames. Raffermis par les sentimens que pouvoit inspirer leur position, ils font des prodiges de valeur dans la défense de la Caroline. Aigris par l'acte du parlement qui interdit toute espèce de commerce avec l'Amérique; indignés des conspirations tramées contre la personne de leur général, et exaltés par la lecture des écrits qui circulent dans les journaux, ils osent proclamer l'indépendance.

Les six Livres qui suivent contiennent des faits extraordinaires, et qui trouvent dans la rédaction de M. Botta cette exactitude de récit et cette mesure d'intérêt qui leur conviennent. L'Amérique angloise avoit pris son dernier parti : elle n'avoit plus qu'à pousser la guerre avec outrance. Plusieurs combats ont lieu, et la victoire n'est pas toujours favorable aux Américains. L'armée de Howe eût tout subjugué, si la Delaware n'eût arrêté sa marche triomphante, et n'eût sauvé la Pensylvanie et le Congrès. Un abattement général s'empare des Américains : le Congrès et Washington espèrent encore. La mission de Benjamin Franklin en Europe; le caractère de ce ministre; les secours espérés de la France raniment les esprits, et présentent un nouvel intérêt.

La fortune des Américains tenoit à Trenton. La gloire de l'armée présage le succès des négociations. Washington occupe le pays qui avoit été ravagé par les Hessois, et Howe est obligé de renoncer au projet de séparer les provinces orientales de l'Amérique des provinces occidentales. Mais bientôt

des événemens majeurs doivent décider du sort de ces contrées. La garnison que Howe avoit laissée à New-Yorck devoit être renforcée par l'armée du Canada. Si cette jonction avoit pu s'opérer, c'en étoit fait de l'Amérique. Le passage des montagnes, le manque des subsistances entravent la marche de ces troupes commandées par Burgoyne. Ce général, battu deux fois par les Américains sous les ordres de Gates, est forcé de se rendre prisonnier. Les Américains, braves dans le combat, sont modérés après la victoire. Mais Howe, ayant débarqué dans le Chesapeack, s'empare de la Pensylvanie, et force le Congrès à quitter Philadelphie. Dans l'adversité, l'armée américaine conserve son courage; Washington donne des preuves de magnanimité, et le Congrès lui maintient sa confiance. Il n'écoute point la voix des envieux et des malveillans qui le désigne comme la cause de ces malheurs. Ces circonstances sont mémorables dans l'histoire de l'Amérique.

En attendant tous les yeux étoient fixés sur la France, et les Colons désiroient connoître le parti qu'auroit pris le cabinet de Versailles. La France avoit à cœur le sort des Américains. Elle désiroit l'indépendance de ces provinces, mais elle prenoit plaisir à entrevoir l'affoiblissement de l'Angleterre. Son intérêt lui faisoit moins sentir les dangers de la prolongation de la guerre. Heureusement pour l'Amérique elle craignit un instant que l'Angleterre ne cherchât à se rapprocher des Colonies, et tout-à-coup elle se décida à reconnoître l'indépendance des Etats-Unis, et fit avec eux un traité d'alliance. Ainsi l'Europe prenoit part à la guerre de l'Amérique. Des flottes sortirent de Brest et de

Porsmouth : elles se rencontrèrent, et donnèrent la bataille d'Ouessant.

Cette bataille ouvre la scène des hostilités en Europe. Bientôt des batailles navales ont lieu en Amérique. Les Colons, qui rejettent les accords qui leur sont proposés par la Grande-Bretagne, font le meilleur accueil au ministre du Roi de France. Beaucoup d'expéditions ont lieu de la part des flottes françaises et angloises sur les îles la Dominique, Michelon, Sainte-Lucie, Saint-Vincent et la Grenade. L'amiral d'Estaing combat avec avantage l'amiral Biron. L'Espagne se déclare contre l'Angleterre, et cette déclaration est suivie de celle de la Hollande. Ces nouvelles alliances, les négociations qui les précèdent, et les combats qui les suivent trouvent dans cet ouvrage les développemens nécessaires.

L'auteur est admirable dans le récit qu'il fait du retour en Amérique du Marquis de la Fayette, porteur d'heureuses nouvelles. Les troupes françaises qui doivent bientôt se joindre aux troupes Américaines; le général Washington nommé lieutenant-général des armées du Roi. Les Américains sentent le prix de cette puissante intervention : mais l'histoire de leurs malheurs n'est pas encore finie. Gates est battu par Cornwallis : le général anglois, ne pouvant profiter de la victoire, se laisse entrainer par l'esprit de vengeance, et révolte les Colons par les atrocités qu'il laisse commettre. Le géneral Arnold cède à l'appât des richesses, et consent à livrer aux Anglois la place forte de West-Point. Les armées americaines essuyent des échecs considérables. Toutes les espérances se tournent vers la France. Le Monarque qui la gouverne veut

affoiblir la puissance angloise, et du haut de son trône, il veille sur les destinées de l'Amérique.

Ici l'Auteur commence à faire pressentir que la série des événemens touche à son terme, et les Livres treize et quatorze sont employés à tracer les causes générales qui ont amené la fin de cette lutte, dans laquelle les Colons avoient déployé tant de courage, et de longanimité, et les agens de l'Angleterre, en étalant souvent une grandeur déplacée, n'avoient pas moins fait preuve de férocité et d'avarice. Le comte de Grasse, avec des renforts très-considérables, alloit défendre les Antilles. Dans l'étendue de ses plans, la France voulant soutenir les Etats-Unis, se proposoit encore d'assurer aux Hollandois le Cap de Bonne-Espérance, et de faciliter aux Espagnols la reprise de Gibraltar. La bataille de la Praya, et le siége de Gibraltar sont les conséquences mémorables de ces projets. Les revers que les confédérés éprouvent en Europe trouvent une compensation dans les succès que leurs affaires obtiennent en Amérique. Le lord Cornwallis, cerné à Yorck-Town, est fait prisonnier. La captivité de ce général est d'un bon augure pour les Etats-Unis.

La guerre, terminée en Amérique, se continuoit encore aux Antilles et en Europe. L'expédition de la Jamaïque, et les combats de Rodnei et du comte de Grasse réclament l'attention du Lecteur. Enfin, après de si longues scènes d'effroi et de douleur, les affaires des deux hémisphères se disposent vers le calme, et la paix vient consolider l'indépendance des Etats Américains. Le général Washington résigne ses pouvoirs au Congrès, et se retire dans ses terres.

Cet aperçu, qui n'énonce que les sujets principaux

de cette grande composition, doit faire sentir les difficultés que l'Auteur avoit à surmonter, pour remplir la tâche qu'il s'étoit imposée. Nous devons lui rendre cette justice; sa manière de présenter les faits, de les faire succéder, et de faire ressortir les rapports qui les lient à l'affaire principale, manifeste un esprit méthodique, et exercé à méditer sur les grands intérêts des gouvernemens. Le sujet s'agrandit à mesure que le Lecteur avance dans l'histoire, et les couleurs du style, et le ton de l'ouvrage prennent un caractère qui est toujours proportionné à l'importance des événemens. Depuis le tumulte de Boston, qui a été le signal de l'insurrection, jusqu'au traité de Versailles; depuis le Congrès de New-Yorck jusqu'au Congrès général de Philadelphie; depuis l'acte d'indépendance jusqu'à la constitution américaine, il s'est passé une suite innombrable d'événemens souvent monotones, et laissant après eux une grande incertitude. Des hommes célèbres ont fait preuve de talens, de vertus, de courage, et d'un désintéressement remarquables. Toute l'Europe avoit les yeux fixés sur cette guerre. Ces grands objets, tous ces combats, les discussions politiques auxquelles ils donnent lieu, les malheurs qui s'ensuivent, et toutes ces scènes qui se déployent tantôt en Amérique tantôt en Europe, se trouvent classés, coordonnés, et mis sur une perspective si parfaite, que l'imagination du Lecteur n'a aucune peine à embrasser et à retenir les tableaux qu'expriment de si longs récits.

L'Auteur de cet ouvrage s'est proposé, il nous semble, de faire preuve d'une grande impartialité. Si sa plume représente au vif les alarmes et les vœux ardens des Américains, son esprit n'est pas moins affecté, lorsqu'il reproche au Gouvernement Bri-

tannique sa modération déplacée, et sa trop grande avidité. Les événemens qu'il développe lui démontrent que l'extrême enthousiasme d'une part, et le manque de bons conseils de l'autre, sont les causes de ces malheureuses dissentions. Il est en général si exact à rapporter le pour et le contre de ces discussions, que les orateurs des deux partis n'auroient aucun reproche à lui faire sur la fidélité et la precision avec lesquelles il a soin d'insérer tous leurs discours; et le Lecteur, qui sait mettre un prix aux sentimens que peuvent inspirer l'amour de la patrie et de la vertu, doit trouver un attrait particulier dans la lecture de ce Livre. L'écrivain, entraîné quelquefois par le cours de son histoire vers des sujets qui intéressent l'humanité, parle avec cette abondance de pensées qui décèle un bon esprit et un bon cœur.

Mais l'ouvrage de M. Botta a encore un autre mérite et qui doit être apprécié de ceux qui ont fait une étude approfondie de la langue italienne. L'histoire de l'Amérique leur retrace, à chaque page, le souvenir de ces beautés originales et naïves qu'ils ont pu admirer dans les Varchi, les Villani, et dans les écrivains qui ont brillé au temps heureux de l'Italie moderne. La diction de M. Botta est pure et correcte; en même temps, elle est grande et bien soutenue, sans le moindre signe de prétention. La dignité du sujet a inspiré la noblesse du style. Il est essentiel de faire remarquer que les formes de son style sont entièrement toscanes: le Lecteur en éprouve un effet qui n'est point sans agrémens. Les bords de la Delaware rappellent souvent les rivages de l'Arno, et ce qui s'est passé à New-Yorck, à Boston, à Philadelphie, a l'air d'être arrivé à Sienne, à Florence, à Pise.

Il faut aussi observer que les discordes américaines et les mouvemens auxquels elles ont donné lieu, ont quelque ressemblance avec l'esprit de parti qui agitoit les Républiques Italiennes, et que les mœurs, les opinions et les habitudes de ces Colons leur donnent un peu de la physionomie des Toscans du seizième siécle. Il est donc permis de conclure que M. Botta avoit doublement raison d'emprunter les couleurs et la manière de son style des modèles d'une école qui avoit traité des sujets analogues.

Cependant la tournure de certaines phrases et l'emploi que M. Botta a fait de quelques mots peu usités, peuvent devenir un objet de controverse parmi les Italiens. La littérature italienne offre beaucoup de variétés dans ses chef-d'œuvres. Il en est de la langue de l'Italie moderne, comme de celle de l'Italie ancienne, que riches et abondantes toutes les deux, on ne sauroit trop les retenir et les fixer dans ces limites qui servent de mesure aux beautés des langues modernes. De Castelvetro à Tiraboschi, de Varchi à Denina, de Caro à Cesarotti, et d'Alfieri à Metastasio, les distances sont si grandes qu'il est difficile que les Italiens puissent se mettre d'accord sur ce qui constitue le bon goût de leurs écrivains. Nous ne nous mêlerons pas de prononcer en cette matière. Nous nous bornons à rapporter la déclaration que l'auteur a faite dans la préface de son ouvrage. Son intention a été de composer un Livre qui pût prendre un rang parmi les auteurs classiques de sa nation; et, comme il observe judicieusement, pour bien écrire en français, il ne faudroit pas s'arrêter à imiter les auteurs qui ont écrit dans le temps de la révolutiou, mais il faudroit recourir à ces écrivains qui ont immorta-

lisé le siécle de Louis XIV; de même pour bien écrire en italien, il a cru devoir s'éloigner de la manière des auteurs modernes, et suivre les bons modèles du siécle de Léon X et de Clément VII.

La langue italienne que l'on parle aujourd'hui n'est plus cette langue qui a fait le charme de toute l'Europe. Les autres langues n'avoient point encore d'écrivains lorsque la langue italienne comptoit déja de bons auteurs. Mais le temps et la domination des étrangers en Italie ont altéré la pureté de cette langue. L'italien d'aujourd'hui est presque déja à la langue du Dante, ce que le grec moderne est à la langue d'Homère et de Sophocle. M. Botta est du nombre de ceux qui pensent que les langues doivent se garantir de toute espèce d'imitation étrangère, et que les beautés de la langue française ne peuvent en aucune manière convenir au caractère de la langue italienne. Ainsi, pour dépouiller la langue italienne des ornemens qui ne peuvent lui appartenir, et pour la parer des attraits qui lui sont propres, il a cherché à éviter toutes ces formes empruntées de l'élégante concision des auteurs français, et son style se ressent de la simplicité, de l'abondance et des grâces des anciens auteurs toscans. MODESTE PAROLETTI.

LA FRANCE sous ses Rois; essai historique sur les causes qui ont préparé et consommé la chûte des trois premières Dynasties; par A. H. DAMPMARTIN. 5 vol. in-8.°. Prix, 30 fr., et 38 fr. par la poste. Paris, chez *Lenormant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n.° 17; et

à Lyon, chez Madame J. *Buynand* née *Bruisset*, libraire. 1810.

L'auteur de cet ouvrage est déja connu par plusieurs productions historiques et littéraires qui lui ont mérité l'estime publique pour ses talens et pour ses opinions. Celui-ci est consacré à rechercher, dans les événemens de notre histoire, les causes qui ont produit la chûte des trois premières Dynasties. Peut-être cet ouvrage auroit-il plus d'effet, si l'auteur eût resserré ses argumens, et si en supposant à ses lecteurs la connoissance générale de notre histoire, il avoit seulement exposé, comme Montesquieu l'a fait pour *la Grandeur et la Décadence des Romains*, les causes qui ont amené l'une et l'autre en France; mais il a voulu écrire une Histoire complète. Malheureusement il n'a pas cru devoir citer ses preuves, ses autorités, et ce n'est pourtant que de cette manière qu'un historien peut inspirer la confiance, en mettant son lecteur en état de vérifier ses récits; autrement ce lecteur est obligé de regarder comme démontré tout ce que l'historien lui raconte. Une histoire sans citations est comme un procès sans pièces, ni témoignages. Gibbon, Hume, Robertson, Henri, Roscoé, Müller, et tous les bons historiens n'ont point cru devoir s'affranchir de cet usage qui prouve seul que l'auteur a remonté aux sources, et qu'il n'a pas écrit une Histoire en lisant seulement deux ou trois historiens qui l'ont devancé.

Je demande pardon à M. Dampmartin de cette observation, elle sent un peu la vieille école; mais enfin cette doctrine est celle qui a toujours été observée par les principaux membres de l'Académie des belles-lettres et de la Classe d'histoire de l'Insti-

tut, et qui a été suivie par les Pères de notre Histoire.

Pour ceux qui dispensent un historien de ces formalités, nous dirons que M. Dampmartin ne manque point d'art dans la manière de rapporter les événemens; que son style a de la rapidité, souvent de l'élégance.

Pour dire un mot de son système, dont il cherche la preuve dans les événemens qu'il raconte; selon lui, l'autorité du fondateur de la première Dynastie avoit été établie par les armes; les nobles abusèrent de leur ascendant sur des hommes accoutumés à les suivre au combat, et les maires du palais finirent par s'emparer du trône.

Le fondateur de la seconde Dynastie pensa que la monarchie recevroit une constitution plus vigoureuse et plus stable, si l'autorité sacerdotale dominoit sur la force militaire; mais les ecclésiastiques abusèrent de leur crédit pour hâter la dégradation de la famille royale. La corruption des mœurs a été la cause de la chûte de la dernière Dynastie.

L'ouvrage de M. Dampmartin est semé de rapprochemens ingénieux, de reflexions judicieuses. On y trouve des résultats intéressans; et, malgré le reproche que nous avons cru devoir lui faire, et qui prouve notre impartialité, on le lira avec intérêt, avec plaisir et avec profit. Il est terminé par une Table ample et bien faite, chose très-commode et très-utile qui manque souvent aux ouvrages de ce genre.

A. L. M.

FRAGMENT d'une Lettre sur la cérémonie du 2 avril 1810; par M. *Auguste de* LABOUISSE. A Paris, chez *Delaunay*, libraire, Palais-Royal, galerie de Bois, n.° 243. 1810. 8 p. in-8.°

Histoire de France pendant le dix-huitième siécle; par *Charles* Lacretelle, professeur d'Histoire à l'Université Impériale; tom. I, II, III. Seconde édition, revue par l'auteur. 3 vol. in-8.° de plus de 1200 p., imprimés sur papier carré fin d'Auvergne. Prix, 15 fr. br., et 18 fr. 75 c. par la poste, franc de port. Le t. IV, paroîtra en mai prochain, et le cinquième et dernier suivra de près. A Paris, chez F. *Buisson*, libraire, rue Gît-le-Cœur, n.° 10.

La première édition des trois premiers volumes de cette histoire, quoique tirée à un grand nombre d'exemplaires, a été épuisée avant la publication des deux derniers, et cet empressement à acquérir cet ouvrage prouve son mérite et l'intérêt qu'il inspire. Le quatrième est actuellement sous presse; il paroîtra dans le courant du mois de mai, et fera suite à la première et à la seconde édition des premiers. B.

Vie du prince Eugène de Savoie, généralissime des armées autrichiennes; écrite par lui-même, et publiée pour la première fois en 1809. Troisième édition, revue, corrigée et augmentée de notes, et de la dernière partie de la Vie de l'Auteur jusqu'à sa mort; avec portrait. Prix, 2 fr. 50 c. A Paris, chez *Michaud* frères, imprimeurs-libraires, rue des Bons-Enfans, n.° 34.

Cet ouvrage, resté longtemps ignoré, jettera quelque jour sur les événemens politiques et militaires

du siécle de Louis XIV. Ce prince, que le général autrichien n'aimoit pas, y est jugé avec sévérité, ainsi que quelques-uns de ses ministres et de ses généraux; mais, d'un autre côté, tout bon Français sera touché de la franchise avec laquelle le prince Eugène fait l'éloge du courage des Français et de l'habileté de quelques-uns de leurs généraux. Vendôme, Boufflers et Villars y sont parfaitement appréciés par leur généreux ennemi. On y trouvera, sur la cour de Vienne et sur les grands hommes qui dans le même temps illustrèrent l'Allemagne, des détails et des anecdotes qui ne sont pas moins précieux. La touchante union du prince Eugène avec Marlborough, exprimée par ce prince lui-même, sera à jamais l'admiration de la postérité. On ne trouvera dans cet écrit ni les dissertations ni les commentaires, qui rendent les mémoires justificatifs si ennuyeux et si longs; ce sont les souvenirs d'un homme de génie, qui, à la fin de sa carrière, a oublié toutes les circonstances inutiles et ne voit plus que les masses, dont il fait à grands traits un tableau d'une exactitude et d'une simplicité admirables. Les plus importans événemens y sont représentés en dix lignes, et aucune cause principale n'y est omise : un volume suffit pour décrire la plus glorieuse carrière, pour raconter les travaux et les triomphes d'un demi-siécle. Si l'on pouvoit douter de l'authenticité de ce manuscrit, on trouvera les preuves dans l'avis de l'éditeur; mais la meilleure et la plus irrécusable, c'est l'empreinte du génie de l'auteur que, malgré la négligence et l'aimable simplicité de son style, on reconnoît à chaque pensée, à chaque expression. Quand on aura lu cet ouvrage, il sera demontré que personne n'a pu se

mettre ainsi à la place d'un grand homme, que personne n'a pu inventer tous les précieux détails qui sont mis au jour pour la première fois, et que, pour trouver tout cela dans son imagination, il eût fallu être initié dans des secrets impénétrables, et enfin être plus habile et plus grand que le prince Eugène lui-même.

MYTHOLOGIE.

COURS d'Histoire héroïque, de M. MILLIN, membre de l'Institut et de la Légion d'Honneur, conservateur des Médailles de la Bibliothéque Impériale, professeur d'archæologie, etc., etc. : imprimé pour l'usage de l'Ecole spéciale des langues orientales et des antiquités. *Programme pour l'année* 1810. un vol. in-8.°. A Paris, chez J. B. *Sajou*, imprimeur, rue de la Harpe, n.° 11. Prix, 3 fr.; et franc de port, 3 fr. 50 c.

Les personnes qui depuis dix années suivent les Cours de M. MILLIN sur l'*Antiquité figurée*, ont reconnu l'utilité des Programmes qu'il a publiés à leur occasion (1); il s'en faut bien qu'ils contiennent tout ce qui doit être enseigné dans chacun de ces Cours; mais ils servent à diriger et à soutenir l'attention, à se préparer à mieux entendre ce qui doit être dit, a résumer plus facilement les leçons

(1) INTRODUCTION *à l'Etude des Monumens antiques.* — INTRODUCTION *à l'Etude des Pierres gravées.* — INTRODUCTION *à l'Etude des Médailles.* — PROGRAMME *d'un Cours d'Histoire des Arts chez les anciens.* — EXPOSÉ *du Cours de Mythologie.*

passées; ils aident et soulagent la mémoire, sans protéger la paresse.

L'objet de son *Cours de Mythologie* n'est pas de l'enseigner comme on le fait dans le monde et dans les colléges, car il suffit pour l'apprendre ainsi de lire les divers traités élémentaires dont elle a été l'objet; son but est de l'exposer dans ses rapports avec cette partie de l'histoire de l'art qu'on appelle l'*Antiquité figurée*. Dans ses Cours sur l'*Histoire de l'Art*, il traite de la sculpture, de la peinture, de la gravure, de l'architecture dans les différentes périodes chez les Ægyptiens, les Grecs, les Romains et les anciens peuples de l'Orient; dans son Cours de *Mythologie* ce sont les monumens antiques eux-mêmes qu'il examine: elle lui sert à les distribuer dans un ordre méthodique; il fait connoître l'histoire de chacun d'eux, les explications diverses qui en ont été données, les ouvrages où ils ont été gravés ou décrits, et le jugement qu'on en doit porter relativement à l'histoire et à l'art. Cela donne lieu à des observations sur les mœurs et les usages des Grecs et des Romains. Il lit les traductions, et il indique les meilleures imitations des principaux passages des auteurs classiques qui ont rapport aux monumens qu'il décrit, et dont il fait voir les originaux, les gravures ou les empreintes. Ce Cours peut donc être regardé comme une exposition et une analyse des plus belles productions du génie dans la littérature et dans les arts; et la Mythologie n'est qu'un cadre propre à les expliquer avec ordre et avec méthode; cadre naturellement choisi puisqu'elle a été l'objet des plus belles compositions des poètes les plus célèbres et des plus grands artistes de l'antiquité.

Ce Programme, dit M. Millin, ne doit donc pas être jugé comme un ouvrage. Si d'autres personnes que celles qui suivent ses Cours, le lisent, elles doivent excuser sa secheresse; elle est inévitable, puisque ce n'est qu'une table analytique des matières qui doivent être traitées dans chaque séance.

Le dernier Programme étoit relatif à la première partie de ce Cours, et contenoit l'*Histoire des Dieux*; celui-ci est consacré à la seconde qui traite de l'*Histoire Héroïque* : ce n'est pas la moins interessante; puisque c'est celle qui a fourni aux poètes épiques (2) les sujets de leurs sublimes compositions; aux poètes dramatiques, ceux des tragédies les plus touchantes (3); et enfin aux artistes, ceux des chef-d'œuvres (4) qui ont fixé les règles de l'art, et ont offert des modèles de perfection.

Ce Cours aura lieu tous les jours dans la Salle des Cours de l'Ecole spéciale des Langues orientales et des Antiquités établie par le Gouvernement à la Bibliothèque impériale. Il commencera le lundi 7 mai.

HISTOIRE LITTÉRAIRE.

COMPTE rendu des travaux de la Société des sciences, arts et belles-lettres de Mâcon, pendant l'année 1809; par M. CORTAMBERT (1), D. M. P., secrétaire perpétuel, professeur d'accouchement, membre du jury de medecine et du comité de vaccine,

(2) HOMÈRE, VIRGILE, etc.
(3) Celles d'ÆSCHYLE, de SOPHOCLE et d'EURIPIDE.
(4) Le Laocoon, la Famille de Niobé, etc.
(1) Un vol. in-8.° de 140 pages.

médecin des hospices de Mâcon, et correspondant de la Société médicale d'émulation de Paris, etc., etc.

Travailler au perfectionnement de l'agriculture, établir la nomenclature des richesses naturelles du département; considérer le sol, les eaux, l'atmosphère, etc ; observer et décrire les maladies des êtres organisés; recueillir et propager les nouvelles découvertes dans les sciences, faire connoître et répandre les procédés peu connus dans les arts, honorer et cultiver les Muses, exciter l'émulation par des prix, enfin développer et signaler les talens en tout genre, tels sont, Messieurs (2), les soins constans de la Société académique des sciences de Mâcon.

On ne trouve rien de plus précis, de plus exact ni de plus clair que ce compte rendu; aussi, en me bornant à vous parler de ce qu'il renferme sur les sciences médicales, je rapporterai souvent les expressions mêmes du Rédacteur, ou bien je n'indiquerai que le titre des ouvrages.

Le premier traite des *Rapports de la médecine et de l'agriculture.* M. CORTAMBERT jeune établit d'abord que, chez les animaux, le tempérament se compose essentiellement de trois élémens, la constitution, l'intelligence et le caractère; et que dans les végétaux, il réside seulement dans la constitution ou autrement dans le mode des fonctions assimilatrices. C'est dans ce sens qu'il applique aux plantes le mot *tempérament.* Il en distingue quatre espèces: le Tempérament celluleux, qui se sous-divise en

(2) Ce Rapport a été fait à la Société médicale d'émulation de Paris, par M. Lacombe.

Celluleux ferme et *C. lâche*; le *Tempérament fibreux*, le *T. grêle* et le *T. mixte ou moyen*. Il a ensuite fait voir la correspondance des divisions de l'agriculture et de la médecine, et l'analogie qui existe entre l'une et l'autre, considérées sous le rapport des arts chimiques et médicaux. Il divise ceux-ci pour les végétaux comme pour les animaux en art de l'éducation, en médecine proprement dite, en chirurgie et en art de la momification. Il compare les arts chimiques, qui s'occupent des engrais, à ceux qui préparent les alimens. Enfin, il observe que les substances stimulantes pour une classe des êtres organisés le sont en général pour l'autre; mais les Rapports de l'agriculture avec la médecine sont surtout remarquables, lorsqu'il parle des maladies des végétaux. Notre collègue, M. Tollard, les a comprises en une seule classe, deux ordres, trente quatre genres, etc. (3). M. Cortambert jeune les divise en neuf classes : 1. Phlegmasies, ou maladies inflammatoires; 2. Atonies; 3. Adynamies, ou maladies putrides; 4. Difformités; 5. Plaies; 6. Impétigines; 7. Ethisie; 8. Fongosités; 9. Skirrhes, ou cancers.

II. *Dissertation sur le lait*, considéré comme cause des maladies des *femmes en couches*; par M. Montain.

III. *L'Ami de la santé*; par M. Perrier.

IV. Le *Code des bonnes mères*; par M. Millot.

V. *Modèle d'une machine pour soulever les malades, les panser, les retourner, les baigner, faire leur lit*, etc.; par M. Dufour.

VI. *Nouvelle instruction sur les secours à donner aux noyés*; par M. Desgrange.

(3) Bulletin des sciences médicales. Novembre et décembre 1808.

VII. *Projet d'organisation d'un bureau de nourrices à Mâcon;* par MM. Dufour et Desgrange.

VIII. *Reflexions sur l'ouvrage* de M. Gerboin, *ayant pour titre :* Recherches expérimentales sur un nouveau mode de l'action électrique; par M. Lacombe, avec des notes de M. Delamartine.

IX. *Sur l'emploi médical de l'électricité;* par M. Carmoy père. Première *Observation.* Chez un ouvrier, une partie des muscles du bras, après une contusion profonde, avoit contracté une très-forte adhérence, et ne formoit plus qu'un tout inextensible; l'éleetrisation a rendu l'etat premier, non à toute cette masse devenue comme inorganique, mais du moins à une grande portion. Deuxième *Observation.* Une jeune personne fut attaquée, à la suite d'une vive frayeur, d'abord de violentes convulsions, et ensuite d'une hémiplégie, qui finit par se borner au bras droit; elle a été guérie en quinze jours. M. Carmoy a tué un grand nombre d'oiseaux en portant la commotion électrique sur diverses parties du corps; il n'a trouvé aucun désordre dans leur intérieur, qui indiquât la trace du fluide.

X. *Observation, du même auteur, relative à un vice de déglutition causé chez une jeune femme, par la rupture d'une des cornes de l'os hyoïde, à la suite d'un effort violent, fait en soulevant un fardeau à bras tendu.* Les effets de sa maladie et les signes auxquels M. Carmoy l'a reconnue, consistoient principalement dans la descente et l'ascension alternatives d'un petit corps, lorsque la malade mangeoit. Le temps a rendu à la longue la faculté d'avaler, en dilatant peu-à-peu la partie de l'œsophage opposé à l'obstacle.

XI. *Réflexions sur l'abus des idées générales en*

médecine; par M. Cortambert aîné (4). Ces Réflexions sont relatives à la distinction de la vie inorganique et animale; comme il appartient plus particulièrement à notre Société de les discuter et de les approuver ou rejeter, je crois devoir en rapporter littéralement l'analyse.

« Une de ces abstractions les plus célèbres, et qui « ont le plus occupé les esprits dans ces derniers « temps, est la division de la vie en *organique* et « *animale*. Notre Collègue convient que cette divi- « sion est une des plus heureuses que l'on ait pu « employer pour classer les différentes fonctions, et « il a rendu hommage au génie de Bichat qui, en la « fondant, a su présenter les idées les plus ingénieuses. « Il a examiné, néanmoins, jusqu'à quel point elle « est juste; il est entré dans quelques détails pour « faire voir que les lois attribuées à chacun des « deux vies, sont souvent communes à l'une comme « à l'autre : ainsi la *Symétrie*, l'*harmonie* et l'*Inter- « mittence d'action* n'appartiennent pas uniquement « à la vie animale; cette vie n'est pas la seule qui « soit soumise à l'influence de l'habitude; et l'orga- « nique, également susceptible d'être excitée, est, « sous ce rapport, susceptible d'être modifiée par

(4) Ouvrages du même auteur : Dissertation sur la Phthisie nerveuse; Observations sur le penchant à l'Imitation; Vues sur l'amour de la Variété et le Pouvoir de l'habitude; Réflexions sur les mots *Nature*, *Principe vital* et *Tempérament;* Recherches et Observations sur le Galvanisme; Précis et Réponse aux Objections sur la Vaccine; Réglemens du Comité de Vaccine; Observations sur la formation de la Société des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Mâcon; quatre Notices ou Comptes rendus des travaux de cette Société, pendant les années 1806, 1807, 1808 et 1809.

« l'éducation. Cette dernière vie n'est pas non plus « exclusivement le point où naissent et aboutissent « toutes les passions. En examinant cette dernière « loi, qui est peut-être celle, il est vrai, qui souffre « le moins d'exceptions, il s'est étendu davantage « en explications, comme ayant devant lui un sujet « qui touche à la philosophie et à la morale, il a « essayé une analyse des passions, dont les unes, « n'étant que des mouvemens spontanés qui résultent « uniquement de l'action augmentée ou altérée de « nos organes, appartiennent essentiellement à la « vie organique, mais dont les autres, étant des « idées morales exaltées ou portées à un degré tel « qu'elles deviennent dominantes, et déterminent « nos penchans, appartiennent essentiellement à la « vie animale. Au reste, quand les caractères as- « signés à chacune des deux vies seroient aussi ab- « solus qu'on l'a dit, la distinction établie entre elles « ne seroit pas moins une abstraction, ainsi que la « distinction de la *sensibilité* et de la *contractilité* « en *organique* et *animale.* S'il est utile d'admettre « des divisions pour mieux étudier les divers phé- « nomènes de notre existence, il faut prendre garde « d'oublier que ces phénomènes dépendent d'un « même principe, et que toutes les fonctions de « notre organisation s'associent et s'enchaînent natu- « rellement pour ne former qu'un seul tout. »

XII. *Observation d'une suffocation imminente avec sifflement et râlement occasionnés par un morceau de noix sèche passé dans la trachée artère d'un jeune enfant*; par M. Desgrange.

XIII. *Tables des naissances, mariages et décès à Mâcon, de 1740 à 1790*; par M. Renon-des-Chanes. Ce travail, qui doit être incessamment livré à l'im-

pression, n'est pas seulement d'un intérêt local; il renferme aussi des considérations générales, par exemple sur les mois de l'année les plus favorables à la conception; sur la précocité convenable des mariages pour qu'ils soient aussi féconds que possibles; sur le rapport des veufs aux veuves; sur l'évaluation de la population en général, par le moyen des naissances; sur l'erreur accréditée que les femmes, dans le célibat, étoient sujettes à plus de maladies, et vivoient moins longtemps que dans le mariage. Cet intéressant ouvrage se compose de plusieurs Mémoires dont je rendrai compte à la Société aussitôt qu'ils seront imprimés.

XIV. *Mémoire pour servir à l'histoire des lésions de la sensation et de la locomotion, suivi d'une Notice sur l'emploi du marc de raisin contre la paralysie;* par M. Lacombe.

XV et XVI. *Notices sur les travaux de la Classe des sciences mathématiques et physiques de l'Institut, pendant les mois de novembre* 1808 *et de juillet* 1809; par le même.

Douze autres ouvrages de médecine ont été adressés, par les auteurs, à la Société académique des sciences de Mâcon, pendant l'année 1809. Je terminerai ce Rapport en faisant remarquer les droits que cette Société acquiert de plus en plus à l'intérêt public, et ceux que notre correspondant conserve à l'estime particulière de la Société médicale, par son exactitude à vous adresser, Messieurs, chaque année le tribut de ses travaux, non moins que par ses connoissances étendues dans les sciences et la littérature. Lacombe.

BIBLIOGRAPHIE.

MANUEL du Libraire et de l'Amateur de Livres, contenant; 1.° un nouveau Dictionnaire Bibliographique, dans lequel sont indiqués les livres les plus précieux et les ouvrages les plus utiles, tant anciens que modernes, avec des notes sur les différentes éditions qui en ont été faites, et des remarques pour en reconnoître les contrefaçons. On y a joint des détails nécessaires pour collationner les livres anciens et les principaux ouvrages à estampes; la concordance des prix auxquels les éditions les plus rares ont été portées dans les ventes publiques, faites depuis quarante ans, et l'évaluation approximative des livres anciens qui se rencontrent fréquemment dans le commerce de la librairie; 2.° une table en forme de catalogue raisonnné où sont classés méthodiquement tous les ouvrages indiqués dans le Dictionnaire, et de plus un grand nombre d'ouvrages utiles, mais d'un prix ordinaire, qui n'ont pas dû être placés au rang des livres précieux; par J. C. BRUNET fils. Paris, *Brunet*, libraire, rue Gît-le-Cœur, n.° 4, et *Leblanc*, imprimeur-libraire, Abbaye Saint-Germain; 1810; 3 vol. in-8.°; le premier de XVIII et 614 p.; le deuxième de 704, et le troisième de 393. Prix, 24 fr., et 30 fr. par la poste.

J'ai copié le titre entier de cet ouvrage, parce qu'il annonce tout ce qu'il promet, et que l'ouvrage

acquitte largement toutes ses promesses. En rendant compte dans ce Journal (1) du *Nouveau Dictionnaire Bibliographique* de M. FOURNIER, j'avois donné aux amateurs de cette sorte de livres de grandes espérances; M. Brunet les a réalisées. Son Manuel sera le Manuel de tous ceux qui veulent se former une bibliothéque, ou seulement rare, ou simplement utile, ou bien réunir le rare et l'utile. Les uns et les autres trouveront dans le livre de M. Brunet un *Indicateur* fidèle, pour les acquisitions qu'ils se proposent de faire. J'aime à croire, aussi, que cet Indicateur ne sera pas inutile aux nouveaux compilateurs de *Dictionnaires historiques*, et que nous n'y retrouverons plus ces énormes erreurs de noms, de dates, d'éditions qui défigurent tous ceux que nous avons eus jusqu'ici.

L'ouvrage dont je rends compte aujourd'hui, n'est pas susceptible d'analyse. La critique *amère* seroit déplacée, parce qu'on ne doit que des remercîmens à un jeune homme qui a eu le courage de parcourir une carrière aussi longue et aussi fastidieuse; de courir de bibliothéque en bibliothéque pour s'assurer de l'intitulé, de la date, du format, et du contenu des livres rares qu'il fait connoître, et que d'ailleurs on a peu de reproches graves à lui faire. Je me contenterai donc de lui indiquer quelques corrections, quelques omissions, et d'ajouter quelques remarques à des articles qui en paroîtront susceptibles.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — Depuis l'impression du livre de M. Brunet, on a publié, en janvier 1810, les quatre derniers volumes qui portent la date de 1808; mais on prépare une nouvelle table des matières.

(1) Juin 1809.

Accords (le sieur des). — Dans toutes les éditions des *Bigarrures et Touches du Seigneur des Accords*, on trouve au bas des vers latins, mis à la tête de cet ouvrage singulier, un passage grec estropié de manière qu'il devient inintelligible; il est emprunté de l'Idylle quatrième, vers 41 de Théocrite :

> Τάχ' ἄυςιον ἔσσετ' ἄμεινον
> *Forsan cras melius erit.*

Tibulle a exprimé la même pensée dans ces vers élégans :

> *Amantis credula vitam*
> *Spes fovet et melius cras fore semper ait* (2).

L'exemplaire que je possède, de l'édition de 1662, a appartenu à quelque personnage facétieux du dix-septième siécle, qui s'est amusé à écrire sur des feuillets blancs, intercalés, quelques additions assez plaisantes. Par exemple, à côté de cette épitaphe, pag. 332.

> Cy gist le Sire Jean Ratot
> Et tous ses petits Ratelets,
> Et sa femme Dame Sibelle,
> Mais dieu mercy encor vit-elle.

« Pensez qu'elle avoit fait faire son tombeau avant « que de mourir, ainsi que fit le sieur de Beaulne, « duquel un poète gaillard fit ce tetrasthique :

> *Huc sibi Belnensis tumulum quem cernis inanem*
> *Struxerat, invidit cui laqueus tumulum.*
> *Debuerat certe sors, si foret omnibus æqua,*
> *Tardius hic fieri, vel prius ille mori.*

(2) Liv. 2. *Eleg.* 7.

Tabourot, auteur de ces *Bigarrures*, mettoit pour devise sur le titre des livres de sa bibliothéque, *à tous accords.*

Æliani Opera. M. Brunet a oublié, ou n'a pas connu une édition des *Histoires diverses*, donnée à Dresde en 1746, in-8.°, par Kretzschmar. Elle ne contient que le texte grec; mais elle est accompagnée d'un excellent index grec et latin.

Arsenius. *Prœclara dicta*, etc. — En parlant de cet ouvrage extrêmement rare, dans le compte que je rendis dans ce Journal, du *Nouveau Dictionnaire bibliographique* de M. Fournier. j'élevois quelques doutes sur l'opinion qui le faisoit sortir des presses de Calliergi, opinion que M. Brunet partage, parce que je ne trouvois aucune ressemblance entre les caractères employés par ce célèbre imprimeur, et ceux du *Violetum* d'Arsenius. Ces doutes ont été confirmés ou plutôt levés par le savant abbé Morelli, qui après avoir lu mon article dans le *Magasin*, me fit l'amitié de m'écrire: *vous avez raison de dire que l'ouvrage d'*Arsenius *n'est point sorti de l'imprimerie de* Calliergi. *Ce livre est imprimé avec les caractères majuscules et minuscules qui ont servi aux* Porphyrii Quæstiones Homericæ Gr. Romæ 1518; in-4.°; *et à quelques autres ouvrages de la même imprimerie, différente de celle de* Calliergi. Cette imprimerie est celle que Léon X fit établir à Rome, à *Monte Cavallo* (*in Gymnasio Mediceo Caballini Montis*), et d'où sortirent la même année et du même format que le Porphyre, que vient de citer M. Morelli, les *Commentarii in Septem Tragœdias Sophoclis Gr.* M. Brunet n'a point oublié ces deux ouvrages rares, aux articles *Porphyre* et *Sophocle.*

La seconde partie du Recueil d'Arsenius est pré-

cédée d'un feuillet blanc qui contient cette épigraphe (c'est le livre qui parle) : *γέρας εἴμ' ὀνομαστείας σπάνιον τῶν σπουδαίων, οὐκ ἂν ἀμάρτοις δηλαδὴ, τῆς ἀληθείας φίλε.* « Si tu me nommes un don precieux fait aux lec- « teurs sensés et graves, tu ne te trompes pas, ami « de la vérité. »

Athanasius (*Petrus*), *Rhetor.* — Nous avons un autre Recueil du même auteur, intitulé : *D. Athanasii Rhetoris Presbyteri, Bizantini, Antipatellarus. Epistola de unione Ecclesiarum ad Alexandrinum et Hierosolimorum Patriarchas. — Anticampanella in compendium redactus. Gr. Lat.* Paris. Jacquin : 1655; in-4.°.

On lit dans les notes de Baluze sur les œuvres de Loup, abbé de Ferrières (*Servati Lupi*), p. 449 de la seconde édition, donnée à Leipzig, sous la date d'Anvers, 1710, in-8.°, un passage remarquable sur cet Athanase; il mérite d'être rapporté, parce qu'il fait honneur à la philanthropie de l'archevêque de Marca, et qu'il nous apprend le cas que Baluze et lui faisoient de notre auteur. « *Aderat frequenter* « (apud P. de Marca, Archiep. Paris.) *Athanasius* « *Rhetor, presbyter Constantinopolitanus, homo ce-* « *teroqui doctus et eruditus, sed tamen pannosus et* « *pauper, et non propterea existimabat* Marca *vi-* « *rum esse contemnendum, cui præter bonam mentem* « *et plurimam rerum sacrarum ac divinæ humanæque* « *philosophiæ cognitionem, aderat etiam modestia* « *vere christiano digna et mores inculpati; hunc ita* « *pannosum penes se in colloquiis locabat* Marca : « *quoties vero eum ad prandium invitabat juxta se* « *assidere faciebat et quidem super alios qui vestiti* « *erant mollius et fortassis rebantur Athanasium sibi* « *inferiorem esse multis parasangis.* »

Ces trois opuscules n'ont point été connus de Fabricius, qui cite seulement celui qu'annonce M. Brunet.

Bianchi. — Nous avons un Traité curieux de *Giovanni Bianchi*, savant médecin de Rimini, intitulé : *Se il vitto Pittagorico di soli vegetabili sia giovevole per conservare la sanità, e per la cura di alcune malatie*. Venezia, 1752 ; in-8.°, de 94 pag. C'est une réfutation du Traité du célèbre Cocchi, *del Vitto Pittagorico*. M. Brunet auroit dû citer le Recueil précieux des opuscules italiens de ce savant Florentin, qui réunissoit comme les Lorry, les Bernard, etc., des connoissances étendues dans toutes les parties de la philologie, et toutes celles qu'exigeoit sa profession de médecin ; ce Recueil est intitulé : *Discorsi Toscani del Dottore Antonio* Cocchi, *Medico ed Antiquario Cesareo*. Firenze. Bonducci ; 1761—2 ; 2 vol. in-4.°. Mais la dissertation singulière qui a pour titre : *del Matrimonio Ragionamento di un Filosofo Mugellano*, y est annoncée parmi les ouvrages inédits de Cocchi ; elle fut imprimée après sa mort. A la tête de ce recueil on trouve une notice curieuse sur son auteur, et une liste des ouvrages imprimés et inédits que nous devons à ce savant médecin.

Bouhier (Jean). — Il me semble qu'il ne falloit pas renvoyer à la table du troisième volume, *les Recherches et Dissertations sur Hérodote*. Cet ouvrage, savant et peu commun aujourd'hui, méritoit bien de trouver place dans le Dictionnaire.

M. Brunet a oublié deux ouvrages du même auteur, qu'on ne trouve pas facilement, et qui sont recherchés.

Explication de quelques Marbres antiques dont les

originaux sont dans le Cabinet de M. Le Bret, *premier président au parlement de Provence.* Aix. Joseph David; 1733, in-4.°, fig.

Dissertation sur le Grand Pontificat des Romains. Dijon. Augé; 1742, in-4.°.

Bouchet (Jehan). — *S'ensuyvent les Regnards*, etc. Il existe une autre édition de cet ouvrage, de même format in-4.°, goth. avec fig., *imprimée à Paris par* Philippe Le Noir, *libraire, et l'ung des deux relieurs jurez de livres en l'Université de Paris; demourant à Paris en la grant rue Saint-Jacques, à l'enseigne de la Rose blanche couronnée; l'an mil cinq cens et trente, le XXVIII jour de janvier.* Le titre de cette édition est :

S'ensuyvent les Regnards traversant les périlleuses voyes des folles fiances du monde, composées par Sébastien Brand, *lequel composa la nef des fols dernièrement imprimé nouvellement à Paris.* XXX. Ces trois X désignent l'année de l'impression, 1530, comme on le voit par la souscription que j'ai rapportée plus haut. Mais ni l'abbé Goujet qui a consacré un long article à Jean Bouchet, dans le tome XI de sa Bibliothéque française, ni le P. Niceron, tom. XXVII de ses Mémoires, ne fait mention d'un autre ouvrage intitulé :

Les Loups ravissans, dit le Doctrinal Moral, contenant douze chapitres où chascun pourra facillement congnoistre que c'est de bien et fuyr mal, avec les exemples joinctes à chascun chapitre, comme pourrez veoir cy-après.

L'édition que j'ai sous les yeux a été donnée par le même imprimeur, du même format et avec les mêmes caractères que l'ouvrage précédent. Il n'y a point de souscription; mais on voit sur le dernier

feuillet, au haut de l'enseigne de Philippe Le Noir, XLVII. Ce qui prouve que ce livre fut imprimé en 1547. Il est en prose et en vers, et sûrement du même auteur. Jean Bouchet, dans une lettre que l'abbé Goujet cite, pag. 250, du volume déja indiqué, fait mention de ses *Regnards traversans et Loups ravissans.* Mais quand même nous n'aurions pas cette preuve positive, il suffiroit d'une légère lecture de ce dernier ouvrage, pour voir qu'ils sont composés tous deux dans le même esprit, et que la facture des vers est la même. On en jugera par les passages suivans, tirés du feuillet portant pour signature CCCII.

C'est *Archilupus*, *maistre et principal de tous les louveteaulx estudians en l'art d'iniquité et au livre de toute malice*, qui *considérant sa fin en brief s'approcher*, adresse cette *exhortacion* à *ses louveteaulx.*

Mauldictes bestes détestables,
Louveteaulx, chanter il vous fault;
Hurlez, buglez, comme beaulx diables,
Sçavoir chanter beaucoup vault;
Car se on vous fait quelque assault
Il vous faut hardiment deffendre,
Et se besoing est faire un sault,
Vos ennemis ne fault attendre.

. . . .

Quelque plaisir vous fault prendre
Et apprendre
L'art de musique joyeux,
Et qui vous voudra surprendre
Tost deffendre
Vous veuillez. Siez courageux
Faictes-moy les furieux
Jeunes et vieux,

Et criez piteusement
Et on vous en craindra mieulx.
Les aigneaulx sont gracieux,
Il vous craindront seurement.
Pour très-bien accentuer,
Tost tuer
Fault aigneaulx sans différence ;
Sur iceulx veuillez ruer
Et suer
Par force de résistence, etc.

CABINET SATYRIQUE. — Il y a plusieurs observations à faire sur ce *Sottisier*, dont on ne trouve nulle part une bonne notice.

La première édition in-12, de 703 pages de texte, parut à Paris, chez Billaine en 1618, avec un privilége du Roi, accordé à Antoine Lestoc, libraire, et dont celui-ci fit part à Billaine. Ce privilége fut donné à Paris le 8 juin de la même année.

Cette première édition est précédée d'un *Advertissement*, qui ne reparoît plus dans les suivantes; on y cherche à excuser le ton plus que libre qui règne en général dans les pièces de ce recueil, par l'exemple des beaux esprits anciens et modernes qui se sont amusés à peindre, dans leurs écrits, des nudités assez crues, fondés, probablement sur cet axiôme d'Horace: « *ut pictura poesis.* — Non, dit l'éditeur, « pour les faire imiter, ains pour en la saleté et « impureté des choses monstrées, comme contraindre « les esprits à les fuir et avoir en horreur. »

Cet Avertissement nous apprend qu'il avoit paru, l'année précédente, un recueil du genre de celui-ci, mais informe : « la matière y estoit en la pluspart « de ses membres, l'ordre en nul ; inégalité, mes-« lange, confusion partout. » J'ignore quel est ce

recueil, publié en 1617; mais un passage de cet Avertissement me fait croire que l'éditeur veut parler des *Muses gaillardes*, par Antoine Dubreuil. Paris, Dubreuil; in-12, sans date. Cette première édition contient 49 pièces que l'on ne trouve plus dans les éditions postérieures.

La seconde édition, en caractères italiques, comme la précédente, et du même format, parut à Paris en 1620, chez Antoine Estoc, *au Palais, en la gallerie des Prisonniers, près la Chancellerie*, avec une nouvelle Préface, dans laquelle l'imprimeur avertit le lecteur que la première édition s'étoit écoulée en moins de trois mois, et que la seconde est plus correcte : « outre ce que les pièces qui se sont trou- « vées estre un peu vieilles ou plattes y ont été re- « tranchées, et beaucoup d'autres qui se sont faites « ou recouvertes du depuis adjoutées et mises en leurs « places. »

On trouve dans cette seconde édition 29 pièces qui ne sont pas dans la première, mais on en a retranché, comme je l'ai déja dit, 49, qui ne reparoissent plus.

La jolie édition, en caractères romains, donnée par les Elzeviers en 1666, en 2 vol. petit in-12, a été faite sur la seconde de 1620; et, comme dans cette dernière, il manque le dernier vers de la seconde stance de Sigognes, page 45, qu'il faut ainsi suppléer, d'après la première de 1618 :

Non plus qu'une vieille jument.

Mais ce qui annonce le peu de soin de l'éditeur, c'est qu'en réimprimant l'avis au lecteur de la seconde édition, dans lequel il est dit qu'on n'a pas

voulu y insérer les Satyres de Regnier, parce qu'on en avoit fait depuis peu une édition séparée, il oublie que ces Satyres remplissent la moitié du second volume de son édition.

Les autres éditions publiées dans le dix-septième siécle, n'ont rien de particulier ; mais il en parut une dans le dix-huitième, en 2 vol. grand in-12, remarquable aussi par son élégance. Elle ne porte point la date de l'année. On lit seulement au bas du frontispice : *au Mont-Parnasse*, *de l'imprimerie de Messer Apollon*, *l'année satyrique*. On l'attribue à Lenglet du Fresnoy, qui aimoit assez, comme on sait, à traiter les *matières grasses*, et qui n'a pas manqué, dans sa magnifique édition de Regnier, de ramasser toutes les pièces qui lui sont attribuées dans le Cabinet satyrique. Cette édition a été faite sur celle de 1666 ; mais on en a supprimé la préface, et on l'a remplacée par ce quatrain :

Vous qui cherchez le mot pour rire
Dans ce qu'Apollon fait écrire,
Lisez ce livre, et vous aurez
Le plaisir que vous désirez.

P. L. XXXXXX. Dombiste.

On n'a conservé des poésies de Regnier que la huitième Satyre, *Macette*, et la première Elégie, *Impuissance;* le recueil est terminé par une épigramme du *Dombiste* qui ne vaut pas mieux que le quatrain que je viens de citer. Les pièces ajoutées par l'éditeur ne sont guères que de la prose rimée, et sont distinguées par ces trois initiales. P. L. D., ce qu'on peut interpréter, par *Lenglet Dufresnoy.*

Cette édition est en général plus correcte que les précédentes. Cependant on y remarque de temps en

temps des vers tronqués. Par exemple, tom. I, p. 220, dans la charmante traduction faite par Regnier de l'épigramme latine de Jacques Bouju :

Impubes nupsi valido, etc.

Il faut rétablir au dixième vers :

Et l'autre *trop* alangoury.

L'éditeur a fait des additions et des corrections à quelques pièces, et il n'avoit probablement pas sous les yeux l'édition de 1618; car il a rempli à sa manière la lacune des stances de Sigognes dont j'ai parlé plus haut, et il n'a rétabli dans son édition, ni les 49 pièces que la seconde avoit supprimées, ni l'*advertissement* curieux de la première.

CRUSIUS (*Martinus*). — Je ferai observer que la *Turco-Græcia* et la *Germano-Græcia*, sont deux ouvrages distincts, qu'on fait bien de rassembler lorsqu'on le peut ; mais qui se vendent séparément, parce que le premier est le plus important par le grand nombre de renseignemens curieux qu'il renferme, renseignemens d'un intérêt général ; le second, au contraire, quoique curieux, n'a guères qu'un intérêt local.

CYRILLI (S) HIEROSOL. OPERA. — Thomas Millos donna à Oxford en 1703, in-fol., une édition grecque et latine de ce Père de l'Eglise qui, par son élégance et la beauté de son exécution, méritoit de trouver place dans ce Manuel.

DISCOURS *de la Vie abominable de milord de Lecestre :* la véritable date est 1585.

DUBBII AMOROSI. — La réimpression dont parle M. Brunet a été véritablement donnée à Paris. Les éditeurs sont, Corbie, sous-secrétaire du duc de

Choiseul, mort à Charenton, et Moëtte, ancien bibliothécaire de Louis XV, à Versailles, mort très-âgé en 1806, et laissant une bibliothéque curieuse, surtout en ouvrages philosophiques. Ces deux Messieurs sont aussi éditeurs du *Meursii Elegantiæ Latini Sermonis.* Typis Elzevirianis. Paris, Barbou; 1757, in-8.°

EPHRAEM *Syrus.* — La traduction grecque a été magnifiquement imprimée à Oxford, 1709, in-folio, par les soins d'un savant anglois (Edward Twaiter), sous ce titre : S. EPHRAÏM SYRUS. *Græce, e codicibus manuscriptis Bodleianis.*

EPISTOLÆ *Græcanicæ mutuæ; a Jacobo Cujacio magna ex parte latinitate donatæ.* Aureliœ Allobrogum, 1606, in-folio.

Le nom de Cujas se trouve mal-à-propos à la tête de cette collection On voit par l'extrait d'une lettre de Casaubon, citée par Huet dans son Traité *de Claris interpretibus*, que cette version latine est l'ouvrage *obscuri cujusdam et mediocriter docti germani*, et que François Pithou, de qui les éditeurs disent la tenir, l'avoit trouvée à Bâle, *cum Franciscus Pithoeus, a quo illi habuerant, eam sæpe mihi in bibliotheca sua ostenderit, et Basileæ, nescio quo casu, sibi repertam dixerit.*

FRANCO (Nicolo). — La *Priapea* et les *Sonetti* ont été réimprimés à Paris, en 1790, chez Chalon, aux frais de Molini, à la suite du *Vendemiatore* de *Luigi Tansillo.* La préface curieuse de ce recueil a été rédigée en italien par Molini, d'après les notes que lui avoit fournies l'abbé de Saint-Léger.

GARZONI (Tomaso). — Le livre italien dont Fr. Clavier a traduit l'*Hôpital des Fols*, méritoit de

trouver place dans ce Manuel, parce qu'il renferme des choses très-curieuses. Il est intitulé :

Opere di Tomaso Garzoni da Bagnacavallo, cioè la Piazza universale di tutte le professioni del Mondo. — La Sinagoga degli ignoranti. — L'Hospidale de' pazzi incurabili. — Il Theatro de' Varij et diversi cervelli mondani. L'édition la plus correcte est celle de Venise 1617, in.4.°.

Generibus (*de*) *Ebriosorum*, etc. — Ces Traités singuliers ont été réimprimés sur l'édition de 1599, à la fin du second volume des *Epistolæ obscurorum virorum.* Francofurti ad Mœnum, 1757, in-12.

Geoponicorum, *libri* XX. — Il existe une vieille traduction française de cet ouvrage, imprimée à Poictiers, par Jehan et Enguilbert de Marnef, en 1543. Elle a pour titre : *les* XX *Livres de Constantin César, ausquels sont traictés les bons enseignemens d'agriculture : traduicts en françoys, par M.* Anthoine Pierre, *licencié en droict ;* in-8.°.

Gregorii *Nazianzeni Opera.* — On assure que Monseigneur le cardinal Fesch a fait acheter tout ce qui restoit de l'édition du premier volume de 1788, avec les manuscrits des deux autres; ainsi, nous devrons à son Eminence la continuation de cette belle édition.

Invectivæ. — Voyez ce que j'ai dit de cet ouvrage dans le compte que j'ai rendu du Nouveau Dictionnaire bibliographique de M. Fournier.

Guarini : *le Berger Fidèle ; traduit en vers français,* avec le texte; 1677. — Cette traduction et celle de l'Aminte, également accompagnée du texte (Paris, Barbin, 1666), sont de l'abbé de Torche.

Homeri *Opera*, 1588. — Cette édition, donnée par H. Etienne, est recommandable par sa correction, et

les préfaces de ce savant imprimeur, dont le monogramme grec Στέφανος, figuré au bas du frontispice, est un modèle de calligraphie. H. Etienne avoit eu pour maître d'écriture grecque le célèbre Vergèce, et son écriture se rapproche beaucoup de celle de cet habile calligraphe. Il a écrit sur le frontispice d'un exemplaire d'un de ses recueils ἐκ ἔστι τόλμης ἐφόδιον μεῖζον βίῳ. Henr. Steph. *ex hoc suo libro* (3), p. 42, *excerpebat* A. 1583 Jul. V. Les caractères grecs et latins sont d'une rare élégance.—La petite édition de Wetstein, 1707, est aussi recherchée pour son élégance et les préfaces savantes de Bergler.

JESUITE (le) *à tout faire.* — Il faut placer avant cet ouvrage le *Jésuite sécularisé.* Vilebard. Cologne, 1683; petit in-12 de 234 pag., fig. On y joint ordinairement la *Critique du Jésuite sécularisé.* Delpeuck. Cologne, 1683, même format, fig. On trouve à la fin du premier de ces ouvrages le *Canticum Jesuiticum* en 47 strophes. Le commencement montrera dans quel esprit il a été composé.

> *Opulentas civitates,*
> *Ubi sunt commoditates,*
> *Semper querunt isti patres.*

(3) Ce recueil est intitulé : *Virtutum Encomia : sive Gnomae de Virtutibus ex Poetis et Philosophis utriusque linguae. Graecis Versibus, adjecta interpretatione* Henrici Stephani. *Anno* 1573, *excudebat* H. Stephanus, petit in-12 de 255 pag.

Cette sentence dont H. Etienne se faisoit probablement l'application dans quelque circonstance malheureuse, est un vers de Menandre, que Stobée nous a conservé dans le chapitre 49, intitulé : Ἔπαινος τόλμης, *Eloge de l'audace.* Grotius l'a traduit en ce vers latin :

> *Viaticum vitae optimum est audacia.*

Mais au lieu de Βίῳ, toutes les éditions de Stobée portent Βίου.

Claras ædes, bonum vinum,
Bonum panem, bonum linum,
Et pallium tempestivum.

Indiæ galli, capones,
Turdi, lepores, pavones,
Sunt horum patrum bucones.

Ce singulier cantique se termine par ce calambourg :

Ergo
Vos qui cum Jesu itis
Non ite cum Jesuitis.

Juvenalis *Satyræ.* — Parmi les anciennes éditions de Juvénal, M. Brunet pouvoit citer la suivante:

J. Juvenalis Satyræ sexdecim, cum veteris scholiastæ et Jo. Britannici commentariis, quibus accesserunt P. Pithœi, Cœlii secundi Curionis, et Theodori Pulmanni Notæ et variæ Lectiones. Additus est index geminus rerum et verborum omnium absolutissimus. Lutetiæ. Orry, 1613; in-4.°.

Les érudits apprendront avec plaisir que M. Firmin Didot va publier une nouvelle édition de ce Satyrique avec le commentaire latin d'Adrien Valois et de Charles son fils, que l'on croyoit perdu.

Multa renascentur quæ jam cecidere.

Lascaris *Compendium octo orationis Partium.* Vincentiæ, 1489. — La note a besoin d'être rectifiée. *L'Erotematum liber tertius* fait partie intégrante de cette édition, et les exemplaires où elle ne se trouve pas, sont incomplets et perdent la moitié de leur valeur.

Longinus. — En considérant l'importance de la matière et l'étendue que M. Brunet a donnée à d'autres

articles qui la méritoient beaucoup moins, on trouvera peut-être que celui sur Longin est un peu écourté. Je vais remplir quelques-unes de ces lacunes pour les anciennes éditions.

DIONYSII *Longini de Sublimi Genere Dicendi Libellus, nunc ultimò accurate, ac triplici in latinum expositione emissus et luculenta prælectione illustratus. Bononiæ*, 1544, in-4.°. — Le texte grec et les trois versions, *Gabrielis de Petra*, *Dominici Pizimentii*, et *Petri Pagani*, sont imprimés sur quatre colonnes en regard.

—— *Græce, apud Crispinum*, 1570, in-8.°. — Cette édition élégante, donnée à Genève par François Portus, avec quelques conjectures marginales, se trouve à la suite de l'Aphthonius et de l'Hermogène, imprimés l'année précédente.

—— *Gr. Lat. Oxonii edendum curavit et notarum insuper auctarium adjunxit G. L.* C. Gerardus Langbaine. *Oxonii*, 1638, in-8.°. — Les notes de Gabriel de Petra et de l'éditeur, ainsi que les pièces liminaires, donnent du prix à cette édition.

—— *Cum notis, amendationibus et præfaetione* T. Fabri. *Salmurii*, 1663, in-12.

—— Grec-Français. Paris, chez la veuve de Claude Thiboust et Pierre Esclassan. 1694, in-8.°. La traduction est celle de Boileau.

—— Gr. Lat. Amst. Wetstein. 1733, in-8.°. — Cette dernière édition est citée par M. Brunet; mais il pouvoit faire observer que c'est dans cette seule édition que se trouvent les notes de Fr. Portus,

—— Grec-Allemand, par Heineken. Dresde 1737, gr. in-8.°. — Cette edition est précédée de la vie de Longin, d'une longue notice sur ses ouvrages, dans laquelle on trouve le texte et la traduction de ses

fragmens, et enrichie de notes curieuses. Le traducteur n'a pas négligé de rapporter dans ces notes les traductions en vers, latines, françaises, italiennes, angloises, allemandes, des passages des poètes grecs que Longin a semés dans son Traité. Celles de notre Boileau y occupent, comme on s'en doute bien, un rang distingué; mais on est bien aise de comparer ces traductions et de voir jusqu'à quel point le génie différent des langues, permet aux traducteurs de rendre l'énergie ou l'élégance de l'original. Par exemple, l'éditeur cite treize traductions de l'ode de Sapho, si heureusement rendue par Boileau.

Heureux, qui près de toi, pour toi seule soupire!

L'une des quatre traductions françaises que rapporte Heineken fut faite par une Dame, et insérée dans le *Mercure Galand*, de juillet 1684. Comme elle respire une sensibilité douce, et qu'on n'ira pas la chercher où elle se trouve, je vais la reproduire ici pour les amateurs.

Heureux qui près de vous respire
Et remarque, à toute heure, avec combien d'appas
Vous savez et parler et rire!
Le plaisir qu'il goûte ici bas
Aux immortels pourroit suffire.
C'est par ce ris et ce parler
Que mon cœur se laisse troubler;
Car dès que je vous vois je cherche en vain l'usage
Et de mes pas et de ma voix.
Un feu vif et subtil me réduit aux abois;
Je sens couvrir mes yeux par un épais nuage.
Je n'entends rien distinctement;
Je sue, je pâlis, je frissonne, je tremble;
Je n'ai ni pouls, ni mouvement;
Et dans ce désordre il me semble,
Que je n'ai plus à vivre qu'un moment.

Moyen de parvenir.— Sur le dos du frontispice de la première édition de 439 pages, on lit ce quatrain singulier, bien digne de l'auteur et du livre :

> Si Madame m'eust survescu,
> J'eusse commencé cet ouvrage :
> Quand la mort s'en torcha le c.
> J'eu le cœur mou comme fromage.

Je ne pousserai pas plus loin ces observations dans lesquelles j'ai moins eu pour but de critiquer l'estimable auteur de cet ouvrage, que de jeter quelque variété dans une analyse naturellement froide et monotone, et d'engager M. Brunet à augmenter, dans une nouvelle édition, lorsqu'elle aura lieu, le nombre des excellentes discussions et des anecdotes qui accompagnent beaucoup d'articles de celle-ci. Elles amusent le lecteur en même temps qu'elles l'instruisent, et remédient, jusqu'à un certain point, à la sécheresse inséparable de ces sortes d'ouvrages.

M. Brunet a fixé les prix, d'après une évaluation moyenne, et il a soin de citer ceux auxquels les ouvrages ont été portés dans les ventes remarquables. Mais, comme je l'ai dit, en parlant du *Nouveau Dictionnaire bibliographique* de M. Fournier, rien n'est plus variable que ces prix. Ils dépendent des circonstances et des caprices des amateurs. Cependant on est bien aise de les trouver là et de satisfaire sa curiosité.

Le troisième volume, comme le titre l'annonce, est un catalogue bien fait que pourront consulter avec fruit ceux qui veulent former une bibliothéque, et qui n'ont pas des connóissances bibliographiques assez étendues.

La correction de ce Manuel est très-soignée, et

l'on y remarque peu de fautes graves. Outre le soin que l'auteur a pris lui-même d'y veiller, il a eu le bonheur de trouver dans M. PARISON un littérateur très-versé dans cette partie de l'histoire littéraire et dans beaucoup d'autres, et surtout très-patient et très-zélé, qui a bien voulu revoir toutes les épreuves. M. Brunet, dans une Préface fort bien faite, reconnoît ce service essentiel, et celui de quelques autres savans qui se sont fait un plaisir de l'aider de leurs lumières. CHARDON DE LA ROCHETTE.

GRAMMAIRE.

DICTIONNAIRE français et grec moderne; par M. GREGORIOS ZALIKOGLOU de Thessalonique; in-8.° de 68 et 576 pages. Prix, 12 fr. papier ordinaire, et 15 fr. papier fin. A Paris, chez *Eberard*; *Tilliard*, libraire, rue S. André-des-Arcs, n.° 16; et chez l'*Auteur*, rue de l'Université, n.° 111.

L'ouvrage que nous annonçons ne peut être rangé dans la classe de ces livres dont la réputation devient tout-à-coup populaire. Peut-être même si quelques-uns des hommes, malheureusement trop rares, qui cultivent encore dans notre patrie la langue d'Homère, d'Hérodote et de Démosthènes, n'eussent entrepris de le faire connoître, son existence eût été tout-à-fait ignorée du vulgaire, et même d'une grande partie des littérateurs.

Cependant 3000 exemplaires ont été tirés de cet utile et important ouvrage. Un généreux Hellène

[M. Georgios, fils de Philandre, grec du Péloponnèse], jaloux de rappeler ses compatriotes à la gloire et aux talens de leurs ancêtres, a avancé tous les frais de sa publication. Le Macédonien, qui en est l'auteur, a suivi un noble mouvement de patriotisme et de désintéressement. Il a mieux aimé poursuivre la gloire en disciple d'Aristote, que briguer la fortune en marchand de Corinthe.

Ce Dictionnaire peut être de la plus grande utilité non-seulement pour les Hellénistes, mais pour les voyageurs et les savans français qui retrouveront dans le grec actuel une foule de noms de plantes, d'animaux, qu'on n'est pas encore parvenu à reconnoitre dans les descriptions des anciens, et que le nom seul donné par les Grecs modernes et combiné avec la vue de l'objet, fera distinguer très-facilement.

Ce Livre peut aussi faciliter beaucoup les rapports des deux nations dans un temps où l'état des affaires politiques de l'Europe laisse entrevoir la possibilité d'un changement favorable pour la Grèce. En effet, on peut déja présumer que, parmi les différentes nations qui peuplent ce beau pays, ce sont les descendans de ces Hellènes, auxquels l'Europe doit la renaissance des lettres et des sciences, qui s'élèveront au premier rang par leur activité, par leur industrie, par leur intelligence, et par leur amour pour des études, que dans les temps les plus orageux ils n'ont jamais entièrement abandonnées.

M. Gregorios a fait précéder ce Dictionnaire d'un Discours préliminaire très-étendu dans lequel en exhortant ses compatriotes à l'étude des beaux monumens de la littérature française, il pose rapidement les principes de notre grammaire et de notre

prononciation, qu'il oppose à celles du grec moderne. Il parle ensuite des idiotismes français, les compare à ceux du grec actuel, et fait sentir l'utilité dont ces deux langues peuvent être mutuellement l'une pour l'autre. Dans toute cette discussion, qui roule sur les plus importantes lois de la grammaire générale, M. Gregorios, à ce qu'il me semble, se montre un digne émule des Suidas, des Pollux, des Photius et des Eustathes, nourri de la logique profonde des Condillac et des Dumarsais.

L'auteur a composé son ouvrage d'après celui de Bentotis. Pour la partie française, il a eu à sa disposition tous les Dictionnaires et tous les ouvrages de grammaire les plus estimés; mais il paye un juste tribut d'éloges au Dictionnaire de l'Académie et au Vocabulaire de Wailly qui lui ont servi de guides. On ne craint pas de s'égarer en marchant à la clarté de pareils flambeaux.

On pourroit peut-être croire en France que la langue des Grecs d'aujourd'hui est essentiellement différente de celle des Grecs d'autrefois. On pourroit s'imaginer qu'il y a entre ces deux langues la différence qui existe entre le latin et les idiômes qui en sont dérivés. On se feroit, de cette manière, une très-fausse idée du grec moderne. Cette langue, en effet, offre les ressemblances les plus frappantes avec la langue parlée et écrite il y a 3000 ans. Tous les mots sont restés les mêmes, excepté quelques-uns des plus familiers qui ont subi la contraction à laquelle le besoin d'exprimer rapidement les idées dans la conversation condamne toutes les langues. Sous ce rapport, ce n'est, à proprement parler, qu'un dialecte du grec ancien. Il s'en éloigne bien moins que l'italien ne s'éloigne du latin. Les seules diffé-

rences importantes qui s'y soient établies sont dans la syntaxe, et surtout dans la prononçiation.

En effet, les mœurs de l'Orient ne changent presque pas. Les institutions, les usages, les habitudes y restent indélébiles comme les monumens, et semblent tenir quelque chose de la constance du beau ciel et de l'heureux climat qui les a vus naître. C'est un fait attesté par tous les voyageurs qui, en parcourant la Grèce, l'Ægypte et l'Arabie, ont retrouvé encore dans les Cophtes, les Ægyptiens d'Hérodote, et dans la Syrie et la Morée d'aujourd'hui le Péloponnèse d'Homère, et la Terre promise de la Genèse. Je n'en citerai qu'un seul exemple qui nous ramène au Discours préliminaire de l'ouvrage que nous annonçons, et qui me semble offrir une particularité assez piquante.

Qui ne s'imagineroit que ces titres pompeux de Majesté, d'Altesse, de Sainteté, par lesquels nous désignons la puissance civile ou politique ou religieuse, ne sont une des inventions de la civilisation moderne, et qu'ils ont dû être employés pour la première fois par des courtisans jaloux de plaire à leurs maîtres, et d'abaisser leurs égaux par l'élévation de leurs supérieurs. J'en avois toujours ouï attribuer l'introduction à Dioclétien, ainsi que celle du mot *vous*. Eh bien! M. Gregorios nous prouve que cette périphrase honorifique est de la plus haute antiquité dans sa langue. Seulement le titre a changé selon les diverses époques dans lesquelles chaque talent, chaque qualité ou chaque vertu étoit plus nécessaire et plus honorée. Dans les temps héroïques, par exemple, ceux du voyage des Argonautes et de la guerre de Troie, où la force du corps et le courage de l'ame étoient les qualités les plus utiles, on

en tiroit les titres honorifiques des princes et des rois. On disoit, la force d'Hercule (1), le nerf de Télémaque, le sacré courage d'Alcinoüs, le cœur velu de Patrocle, la vaste gloire d'Ulysse, au lieu de dire simplement Ulysse, Patrocle, Alcinoüs, Hercule ou Télémaque. Aujourd'hui, en Grèce, on dit, votre science, votre probité, votre célébrité, pour désigner un littérateur, un marchand, un militaire. M. Gregorios présume que c'est cet ancien usage qui a introduit dans les poèmes grecs cette abondance d'épithètes riches et variées, telles que celles-ci, la vénérable Alcmène, le brave Amphitryon, Electryon le sauveur des peuples, l'épouse pudique, et mille autres semblables. Il pense que c'est la même cause qui a introduit chez sa nation l'usage de remplacer le mot insignifiant de *Monsieur*, employé dans toute l'Europe, par des épithètes appropriées à chaque talent, à chaque emploi, à chaque condition. Ainsi, au lieu de dire ou d'écrire *Monsieur un tel*, les Grecs modernes disent ou écrivent, l'utile, le savant, le probe, l'honorable, l'illustre, et le puissant, suivant que celui auquel on s'adresse est, ou banquier, ou homme de lettres, ou négociant, ou militaire, ou chef dans un emploi civil.

C'est à la même cause encore que notre auteur attribue l'introduction de cette singulière périphrase qui, pour désigner un seul homme, mais un homme illustre, employe l'article pluriel uni à une prépo-

(1) Βίη Ἡρακλείη, ἱερὴ ἲς Τελεμάχοιο, ἱερὸν μένος Ἀλκινόοιο, Πατρόκλῆος λάσιον κῆρ, Ὀδυσσῆος κλέος εὐρύ. Cette épithète honorifique d'Homère, *le cœur velu de Patrocle*, n'auroit-elle pas quelque rapport avec cette expression soldatesque et populaire, *il a du poil aux yeux*, qui désigne un *brave téméraire?*

sition. Cette locution se trouve dans Homère, dans Xénophon, etc., où l'on voit employée la périphrase, *ceux autour de Priam*, *ceux autour de Cyrus*, pour désigner avec plus d'honneur et de respect *Priam* et *Cyrus*, qu'on suppose par là avoir toujours un nombreux cortège autour d'eux. Ne seroit-ce pas ou de la langue des Grecs ou d'une idée analogue que les Allemands auroient formé cet idiotisme qui leur est propre, et qui consiste à employer la troisième personne du pluriel au lieu de la seconde du singulier : *Sie schreiben*, ils écrivent, au lieu de, *du schreibst*, tu écris.

J'ai dit plus haut que le grec moderne différoit moins de l'ancien, que l'italien du latin; en effet, dans la langue italienne toutes les formes grammaticales, tous les mots sont généralement corrompus. Dans le grec moderne, au contraire, tous les mots qui s'employent doivent être réguliers dans leurs terminaisons, et formés d'après toutes les règles de la grammaire du grec littéral; et cela doit être, puisque jusqu'aujourd'hui les Grecs n'ont pu s'accoutumer à regarder leur idiôme comme une langue différente; ils n'ont pas même adopté encore une grammaire pour le grec moderne; et les formes des anciennes grammaires sont toujours usitées dans leurs écoles.

M. Gregorios paroît désirer qu'on en compose une à l'usage de sa nation; et, en indiquant avec beaucoup d'exactitude les différences grammaticales qui existent entre les deux langues, il pose les bases d'une grammaire abrégée nécessaire à une classe nombreuse de citoyens auxquels il est, dit-il, inutile d'apprendre beaucoup de formes de l'ancienne grammaire qui ne sont plus usitées, telles que le

Duel, par exemple, qui, déja chez les anciens du temps de Périclès, commençoit à tomber en désuétude.

Les différences qu'offrent les deux langues dans les terminaisons des noms ne sont qu'au nombre de trois. L'auteur les compare aux formes anciennes, discute la question sans partialité, et ayant à prononcer entre la langue de ses pères et la langue de ses contemporains, ou plutôt entre deux dialectes de la même langue, il se décide pour la forme qui peut contribuer davantage à la clarté du discours.

Un fait assez curieux à savoir est que, malgré l'introduction de quelques nouvelles manières, les formes du grec ancien n'ont jamais cessé d'être en usage, ni de subsister simultanément avec les formes nouvelles.

Les différences qui existent entre les noms sont très-faciles à saisir. Mais celles qui se trouvent entre les verbes demandent une étude particulière. C'est une des matières que M. Gregorios a le plus approfondies, à laquelle il a donné le plus d'étendue. Aussi, pour ne pas dépasser les bornes d'un article, je me bornerai à dire que l'auteur compare sans cesse le *dialecte attique* avec le *dialecte en usage aujourd'hui*. C'est le terme propre par lequel il désigne sa langue, et il affirme qu'elle ne diffère pas plus de l'attique que ce dialecte ne différoit du Dorique et de l'Eolien.

Dans cette comparaison exacte, l'auteur développe quelquefois des défauts dans le grec ancien, l'oppose au grec moderne, et donne de temps en temps la préférence à celui-ci sous le rapport de la clarté. Alors il conseille courageusement à ses compatriotes de préférer la forme nouvelle, ou, comme il l'appelle, la

forme usitée par le peuple, à celle qui a été consacrée par tant de grands écrivains; «car, dit-il, vous « n'appellerez sûrement pas de la constance, un « aveugle attachement à des défauts que le goût na- « turel de votre nation a enfin dû remplacer par des « formes plus riches et plus heureuses » Il faut voir, dans l'ouvrage même, les exemples dont il s'appuye, et je regrette vivement de n'en pouvoir citer ici quelques-uns.

Mais si le grec actuel a dans quelques occasions, la supériorité sur l'ancien, plus souvent encore il est inférieur à cette belle langue, et il a abandonné plusieurs des avantages qu'elle possédoit. Je citerai au nombre de ces pertes l'abandon du mode si heureux de l'optatif, celui des articles relatifs, et enfin celui de l'infinitif. Une recherche assez curieuse seroit de suivre pas à pas les causes de l'abolition de cette forme si prompte et si nécessaire, et de faire la même enquête sur un dialecte du français, sur le patois Angevin, où l'on a aussi entièrement abandonné l'usage de l'infinitif. Jamais en Anjou, dans le Craonnois, et dans les autres districts de cette province, on ne dit: *je voudrois faire*, *je voudrois aller*; mais, comme le Grec moderne, *je voudrois que je ferois*, *je voudrois que j'irois*, etc., etc., *je voudrois que je fisse*, etc.

L'auteur que j'analyse exprime de vifs regrets sur la perte de l'infinitif. Il répète sans cesse à ses compatriotes, que c'est un défaut essentiel dans leur idiôme; il insiste sur la nécessité de le remettre en usage, et de rendre à toute sa gloire cette belle langue illustrée par de si beaux génies, par une durée de 3000 ans, et par l'admiration de tous les peuples. Alors, dans son enthousiasme, le jeune auteur s'écrie: « il faut, « mes compatriotes, conserver soigneusement notre

« langue, si nous voulons que notre nation subsiste « éternellement; c'est sur notre langue que s'appuyent « nos plus belles espérances; c'est cette langue qui « restant pure, et conservant tous ses moyens, nous « aidera à ressaisir et à rallumer le flambeau éteint « de la gloire de nos pères. C'est le seul héritage « qu'ils ayent laissé à leurs enfans, le seul lien qui « les conserve et les unisse; une foule d'autres peu« ples ont la même croyance, mais n'ayant pas la « même langue, ils ne feront jamais avec nous un « corps homogène. Tant que nous conserverons pure « et incorruptible, cette langue divine, ce feu sacré, « la race des Hellènes restera immortelle; nous et « nos descendans nous porterons les signes frappans « de la noblesse de notre origine; nous montrerons « à l'univers que nous sommes nés du pur sang de « ces Grecs qui ont jeté en Europe les prèmiers « fondemens de la civilisation. Que sont devenus les « descendans de ces Grecs qui peuploient l'Asie, qui « cultivoient l'Afrique, qui régnoient sur la Sicile « et sur une grande portion de l'Italie? Ayant aban« donné la langue de leurs pères, ils ont perdu leur « nom et leur gloire; ils ont perdu jusqu'au droit « de se vanter de leur origine. Mais pourquoi cher« cher si loin des exemples? Ceux que dans la Grèce « nous appelons Turcs, ne sont-ils pas la plupart « descendans des Grecs? ne sont-ils pas nos frères? « ne sont-ils pas des Grecs? Tous les milliers de « Turcs qui sont répandus aujourd'hui dans la Grèce « ne sont pas venus des monts du Caucase ou des « bords de la Caspienne. Mais du moment qu'ils ont « abandonné la langue et le nom de leurs pères, ils « ont renoncé au partage de leur gloire. Quel est « l'Athénien qui se glorifie encore aujourd'hui de la

« prudence de Thémistocle? le Macédonien qui s'en-
« orgueillit de la valeur d'Alexandre? celui qui
« conserve fidèlement dans sa bouche et dans son
« oreille la langue de ces grands-hommes. Hélas!
« nous pleurons comme à la destruction de notre
« héritage, en voyant nos propres concitoyens fouler
« aux pieds les monumens du goût et du génie de
« leurs ancêtres. Mais nous rendons aussi d'immor-
« telles actions de grâces aux soins maternels de
« notre respectable Eglise, la conservatrice de la
« langue. Nous aimons à lui payer un juste tribut
« d'éloges; nous lui en témoignons notre reconnois-
« sance; car c'est la langue qui a conservé la nation,
« et c'est la nation qui conserve le culte et l'Eglise. »

On peut juger, par cette foible traduction, du style animé et piquant de l'auteur qui, simple dans les discussions grammaticales, exact dans les définitions métaphysiques, s'élève et s'échauffe toutes les fois que son sujet le conduit. On ne peut que le louer de sa chaleur et de son enthousiasme en plaidant une pareille cause. Eh! quel sujet d'espérances plus riche, quelle chimère plus brillante peut se créer un véritable ami des lettres que de voir le Grec se dégageant peu-à-peu de la rouille dont il a été souillé par le contact des barbares, rappelant toutes les formes libres et hardies qui rehaussoient l'idiôme de ses pères, conservant les innovations heureuses qu'y ont introduites l'usage et la logique de ses grammairiens, reconquérir sa gloire obscurcie par le malheur ou par l'esclavage, et offrir enfin le modèle de la langue la plus parfaite, secondée par les plus beaux génies que l'antiquité ait transmis à l'admiration des hommes. Que dis-je! dans l'état actuel c'est encore la plus belle langue de l'Europe. C'est un beau marbre de

Paros qui n'attend que la main d'un Phidias ou d'un Praxitèle.

Avant de finir cet article, il me semble que pour donner une idée moins incomplète du grec moderne, il ne sera pas inutile de faire quelques remarques sur la prononciation.

J'ai dit plus haut qu'un des plus grands changemens que la langue eut subis existoit dans la prononciation où la voyelle *ι* a usurpé la place de presque tous les autres sons. Qu'on me permette de développer à ce sujet quelques idées.

Quelques harmonieuses que nous trouvions les langues grecque et latine, en les prononçant à la manière de l'Université de Paris, en faisant résonner toutes leurs voyelles, et en les dépouillant de leurs consonnes rudes ou aspirées, il n'est pas douteux que notre prononciation n'eût semblé fort ridicule aux contemporains d'Homère ou de Démosthènes, de Cicéron ou de Tacite.

En effet, l'introduction de la prononciation de la diphthongue *οι* comme *ι* est très-ancienne. Le premier exemple authentique qu'on en puisse citer se trouve dans Thucydide, où les Athéniens au commencement de la guerre du Péloponnèse ayant envoyé consulter l'oracle de Delphes pour en apprendre l'issue, la Pythie répondit verbalement : « vous aurez la guerre « contre les Doriens, et la *peste* ou la *famine* avec elle. » Ἥξει Δωριακὸς πόλεμος, καὶ λοιμὸς ἅμ' αὐτῷ. Et le mot λιμὸς, signifiant la *famine*, tandis que λοιμὸς veut dire la *peste*, la ville de Minerve resta jusqu'à l'événement incertaine sur le genre de fléau dont elle étoit menacée par l'oracle.

La prononciation de l'*ê* ou de l'*η* se soutint beaucoup plus longtemps ; et l'exemple que je vais en

rapporter convaincra les plus incrédules. Vous trouvez dans une pièce de Cratinus citée par Suidas, au mot *βη*, le sot s'en va comme un mouton disant *bè, bè, βῆ, βῆ.*

Si l'on m'accorde que les brebis de l'Attique ne parloient pas une autre langue que celles d'aujourd'hui, il faudra bien en conclure que c'est dans l'intervalle depuis Cratinus jusqu'au siécle d'Auguste que la prononciation de l'*è* grave ou *η* se sera changée en *ι*.

La prononciation des diphthongues *ει*, *αι*, au contraire, s'étoit déja transformée en *i* et en *é* au milieu du troisième siécle avant l'ère chrétienne. J'inclinerois à croire (car je suis disposé à attribuer à cette belle langue des Grecs toutes les perfections imaginables), j'inclinerois à croire que cette diphthongue avoit primitivement le son de la nôtre dans *vieilles*, *merveilles*, *oreilles*. Je suis convaincu par les exclamations *ai*, *aye*, *aie*, expressions involontaires que la douleur arrache de la même manière à tous les hommes de toutes les langues; je suis convaincu, dis-je, par ces exclamations, qui sont plutôt les cris de l'homme animal, que des mots de la langue de l'homme raisonnable et pensant, que les Grecs contemporains d'Homère et peut-être de Sophocle prononçoient cette diphthongue en séparant les sons des deux voyelles. Eh bien! déja sous les règnes des Ptolémées Philadelphe et Epiphanes, ces deux diphthongues commençoient à usurper le son de l'*é* et de l'*i*. Une épigramme de Callimaque (30. 5.) où il introduit un écho qui répète les sons avec exactitude, met cette question hors de doute. Un voyageur s'écrie en voyant passer un jeune homme: *Ναιχι καλός*, l'écho répond: *καλὸς ἔχει*, qu'il est beau! il est beau. On voit que la diphthongue *αι* est remplacée ici par l'*é*

simple, et l'αι au contraire par l'*iota* pur. En latin la diphthongue *æ* en place de l'*aï* ne devint d'un usage général qu'au premier siécle avant J. C. Vous trouvez *aquaï*, *animaï*, etc., depuis les 12 Tables et le poète Ennius jusqu'à Lucrèce et Catulle. Ainsi l'on voit que cette prononciation se conserva à Rome même longtemps après que la Grèce l'avoit perdue. Le changement de la voyelle υ en *i* se fit du temps de l'école d'Alexandrie. Cependant l'*u* conserva sa prononciation dans beaucoup de circonstances; et encore aujourd'hui dans plusieurs mots du grec vulgaire, l'υ est prononcé presque comme *ou* et même comme *u*. Eustathe même (t. 1, p. 125, éd. Rom.), après avoir affirmé que la prononciation de l'αι, de l'η et de l'ι étoit absolument semblable, assigne une différence remarquable entre le son de l'*u*, de l'*oi* et des trois *i* que les Grecs écrivent par ει, η, et ι. Ainsi, ajoute-t-il, on ne prononce pas de même la première syllabe de *Scylla* et de *Koilès*, Σκύλλα, κοίλης, de φῦναι et de Φινέα, *funai* et *Phinéa*.

Le son de la voyelle ι paroît seul être resté immuable au milieu de la destruction de toutes les voyelles. L'ο au contraire, après avoir conservé longtemps la pureté de ses sons chez les Grecs, a subi moins de changemens que les autres voyelles. L'*ô* long, ou l'ω introduit avec l'η sous l'Archontat d'Euclide, 456 ans avant J. C., ne fut pas une lettre oiseuse. Elle servit à représenter un son très-harmonieux, à faire éviter des amphibologies dans la rédaction des lois et des contrats. Maintenant, par une vicissitude bizarre, la forme de la lettre subsiste dans l'alphabet des Grecs, et le son est banni de la prononciation et de la langue.

Les Français, qui étudient avec les naturels les

différentes langues de l'Europe moderne, ont dû chercher à se rendre compte du mépris assez général des étrangers pour la poésie française considérée sous le rapport de l'harmonie, tandis que nous trouvons tant de charme, nous autres indigènes, à la déclamation des beaux vers de Racine, de Jean-Baptiste ou de Delille. Ils peuvent convenir que l'Allemand est plus riche et plus accentué, l'Anglois plus abondant et plus hardi, l'Espagnol plus heureusement doué d'un mélange de consonnes douces et de consonnes fortement aspirées, le Portugais et l'Italien plus doux, plus prosaïque, plus musical enfin, si j'ose me servir de cette expression : mais, à tous ces avantages, la langue française peut en opposer un qui lui est propre et qui, à la vérité, ne peut être que difficilement senti par les étrangers qui n'ont pas fait un long séjour dans ce pays. C'est probablement la cause qui, dans une langue dépourvue de nombre et de prosodie, produit le charme des vers considérés seulement comme une musique harmonieuse. Ce charme appartient essentiellement à la richesse des inflexions de nos sons vocaux, richesse qu'aucune langue vivante ne peut nous disputer; qui ne sent en effet que cet heureux mélange de l'*o* bref, et de l'*ó* long comme dans *peau*, par exemple, et *ô* exclamation, entre l'*o* aigu et l'*ò* grave, comme dans *trône* et *couronne*, *pôle* et *cote*, ne forme une harmonie agréable? Qui pourroit nier le charme de la variété de sons qui existe entre l'*é* aigu de *cité*, l'*e* muet de *ferme*, l'*e* bref de *trompette*, et l'*è* grave de *fête*, et même *faîte*; de l'*e* de *merveille*, *treille*, et l'*e* des *faîtes*, *laite*, *lait*; entre l'*i* long des mots féminins tels que *poésie*, *Ionie*, et l'*i* bref des substantifs et des participes passifs, tels que

souci, *assujetti*, *parti*, etc.? Qui pourroit ne pas goûter les nuances délicates de l'adverbe *à*, de *patte*, *chatte*, etc., avec l'*á* grave de *pâtre*, *théâtre*, qui n'est que l'*a* dorique importé en France par la colonie Phocéenne de Marseille ; qui ne sent enfin que ce mélange de consonnances si variées, de nuances si finies, d'inflexions si délicates, forment une harmonie très-riche, et peuvent, dans les mains d'un habile compositeur, produire une musique très-touchante et très-variée?

La langue française possède encore un autre avantage qui lui est particulier, c'est le beau son de l'*u* qu'elle a gardé seule, et que toutes les autres nations européennes ont abandonné, quoique la langue latine l'ait conservé très-longtemps, et qu'elle eût même deux formes pour le désigner, l'Υ qui étoit le lettre majuscule des Grecs, et l'*u* ou l'υ, l'upsilon de l'écriture cursive. Voilà pourquoi dans tous les manuscrits latins ces deux lettres se confondent sans cesse; voilà pourquoi vous trouvez indifféremment *Sulla* et *Sylla*, et tant d'autres exemples. Le nom de la huppe, oiseau dont le cri est *pupu*, qui porte encore ce nom dans nos provinces, et qui se nomme en latin *pupula*, prouve que les Latins gardèrent le son de l'*u* dans quelques mots. Cependant comme ils avoient deux formes de l'*u*, ainsi que je viens de l'exposer, ils attribuèrent à l'*u* pour abréger l'écriture le son de la diphthongue, ou comme dans le nom du *coucou*, *cuculus;* mais il lui conservèrent, dans beaucoup de noms et dans beaucoup de cas, le son primitif de l'upsilon des Grecs et de l'*u* des Français.

Je ne parle pas de la triphthongue *oui* qui n'est qu'un composé des sons *ou* et *i*. Mais le son de la

diphthongue *oi* qui fournit encore aux modifications différentes comme celle du son bref de *loi*, *foi*, *toi*, et celle du son grave des mots *oie*, *soie*, appartient essentiellement à la langue française; aussi les Grecs modernes qui ont traduit la Philosophie chimique de M. Fourcroy, n'ont-ils pu trouver de lettres pour rendre ce son qu'ils ne connoissent pas, et ont écrit Fourcroâ, Φουρκρωά. Les diphthongues *œ* qui ont le son de l'*é ao*, qui prennent celui de l'*a*, *œu*, *au*; *eau*, *eu*, qui prennent le son de l'*o* et de l'*eu* des Latins, peuvent encore être rangées au nombre des richesses vocales et harmoniques de notre langue.

Mais revenons à la langue grecque et au Dictionnaire de M. Gregorios, dont cette digression sur la langue française m'a écarté trop longtemps. L'auteur, contre l'avis de presque tous ses compatriotes, se décide contre la prononciation usitée aujourd'hui en Grèce, source d'une foule de confusions et d'erreurs dans la conversation. Comment concevoir en effet que deux choses aussi différentes que *le mien* et *le tien*, que *vous* et *nous*, ὑμῶν, et ἡμῶν, ἡμεῖς et ὑμεῖς se prononcent absolument de la même manière. Cet abus se fait sentir si fortement que le peuple, pour éviter dans la conversation la confusion de ces mots qui ont un sens très-différent et un son tout-à-fait semblable, a créé de nouveaux mots, inventé de nouvelles particules pour se faire comprendre sans ambiguité.

M. Gregorios propose aux chefs d'école de rappeler peu-à-peu la prononciation ancienne; il pense qu'on peut former par là une langue aussi facile à saisir pour l'oreille, qu'elle est riche en mots propres, en tours heureux, en inflexions variées. C'est une nouvelle preuve de la justesse de son goût, de cet abandon courageux des habitudes de l'enfance; ce

vif amour de la vérité est encore une qualité dont il faut louer M. Gregorios, quand on a rendu hommage à la saine logique, à l'ordre, à l'érudition et au raisonnement qui brillent dans son ouvrage.

MÉLANGES.

DENKSCHRIFTEN *der Koeniglichen Akademie der Wissenschaften zu München für das Jahr* 1808; c'est-à-dire, Mémoires de l'Académie royale des sciences de Munich pour l'an 1808. Munich, aux frais de l'Académie Royale 1809, in-4.° LXVIII et 428 pages.

Les LXVIII premières pages de ce recueil sont consacrées à l'Histoire de l'Académie, depuis le 27 juillet 1807, où elle reçut la constitution qu'elle a aujourd'hui (1), jusqu'à la fin de 1808. Le secrétaire-général, M. SCHLICHTEGROLL, y présente d'abord le nouvel acte de constitution, et la liste des membres. Vient ensuite un aperçu historique des séances publiques, générales et particulières qui ont eu lieu dans le courant de l'année, et des objets qui y ont été traités. La notice est terminée par les prix qui ont été proposés, et par la liste des membres que l'Académie a perdus.

L'Académie de Munich est actuellement divisée en trois classes: la *classe de philologie et de philosophie*, la *classe de mathématiques et des sciences*

(1) Cette Académie a été fondée en 1758; mais dans les cinquante premières années de son existence, elle n'a fait, pour ainsi dire, que végéter, n'étant pas suffisamment secondée par le gouvernement. C'est à la suite des grands changemens qui ont eu lieu dans le royaume de Bavière, que le roi actuel a voulu lui rendre un nouveau lustre, en la prenant sous sa protection spéciale, et en lui donnant une nouvelle organisation. L'Histoire de l'ancienne Académie a été écrite par WESTENRIEDER, en deux volumes, publiés en 1784 et 1807.

naturelles, et la *classe d'histoire*. C'est d'après cette division que les dix-huit mémoires qui composent ce recueil ont été disposés.

Sur l'éducation morale des Grecs; discours académique de Frederic JAKOBS. L'auteur de ce discours attribue aux Grecs une grande supériorité sur les peuples modernes, pour la moralité de leurs actions; l'éducation avoit chez eux une tendance éminemment morale; il développe ensuite les sources dans lesquelles les jeunes gens puisoient leurs principes de morale, et les moyens par lesquels ils entretenoient et nourrissoient chez eux les sentimens que la première éducation leur avoit donnés.

S. Th. SŒMMERING *academicæ Annotationes de cerebri administrationibus anatomicis, vasorumque ejus habitu*. L'auteur examine les diverses méthodes que les anatomistes et les physiologistes ont imaginées pour connoître la structure et les fonctions du cerveau, et fait voir les avantages et les désavantages de chacune, pour conduire au but proposé. Sa dissertation est un résumé, très-bien fait, des travaux des savans qui se sont occupés de cette matière. Elle est accompagnée d'une gravure qui représente le cervelet d'un enfant, dont les vaisseaux ont été injectés, et qui a été préparé avec un vernis de gomme copale.

Remarques sur la structure des yeux de différens animaux; par le docteur J. A. ALBERS *de Brême*. L'auteur examine la structure des yeux de la tortue franche (*Testudo Mydas*), de la morrhue (*Gadus morrhua*), et de l'espèce de Coryphène, appelée *Coryphæna Equisetis*. Elle est aussi accompagnée d'une planche qui fait voir, en neuf figures, différentes parties des yeux de ces animaux.

Deux nouveaux genres de plantes, décrits par François de Paula SCHRANK. Ces deux plantes sont

déja connues des botanistes, mais l'auteur trouve que les noms qui leur ont été imposés ne leur conviennent nullement. L'une est l'*Hedysarum muricatum*, JACQUIN et WILDENOW, qui dans divers jardins porte le nom d'*Æschynomene patagonica*. Elle ressemble assez à l'*Hedysarum* de la Diadelphie; mais en examinant de plus près les parties de la fructification, l'auteur a reconnu qu'elle appartenoit à la Décandrie où elle formoit un genre nouveau. Il nomme ce genre *Patagonium*, de la patrie de la plante, et le place avant le genre *Sophora*; et pour désigner l'espèce qui jusqu'à présent est la seule de ce genre, il lui donne le nom de *P. Hedysaroides*, à cause de sa ressemblance avec l'*Hedysarum*. L'autre plante est celle qu'on connoît dans quelques jardins sous le nom de *Volkameria japonica*, et dans d'autres sous celui de *Volkameria fragrans*. Comme ses fleurs ne se rencontrent que pleines dans nos jardins, on n'a pas jusqu'ici encore pu en déterminer le genre, ni conséquemment l'admettre dans aucun système. L'auteur a été plus heureux : il a trouvé dans le jardin botanique de Landshut des échantillons dont les parties de la fructification étoient assez bien prononcées pour lui permettre de reconnoître assez exactement les caractères génériques. Ces caractères en font un nouveau genre qui appartient à la Dodécandrie monogynie, où il doit figurer à côté du genre *Styrax*. L'auteur l'appelle *Agricolaea*, et la plante, *A. Fragrans*. Le nom du genre est pris de Jean AGRICOLA *Ammonius*, surnommé aussi en allemand *Peuerlé* (*Baeuerlein*, petit paysan).

Grimaldia, nouveau genre de plantes, avec des remarques sur la formation des genres et sur les caractères spécifiques, par François de Paula SCHRANK. Le genre *Grimaldia* avoit déja été établi par l'auteur, d'après une

plante encore inédite, qui croît naturellement en Abyssinie, mais qui est cultivée en Ægypte où elle est employée contre les maux d'yeux; il en avoit donné la description, en 1805, dans le douzième cahier de la *Gazette Botanique* qui se publie à Ratisbonne. Depuis, il a eu occasion d'examiner deux autres plantes déja connues, mais qui avoient été rangées par le professeur Nocca de Pavie sous le genre *Cassia*, sous les noms de *C. nictitans erecta*, et *C. nictitans procumbens*; et il a reconnu que ces deux plantes n'appartenoient nullement au genre *Cassia*, mais qu'elles se rangeoient naturellement sous son nouveau genre *Grimaldia*, dont il falloit seulement modifier un peu les caractères génériques, qui étoient nécessairement trop déterminés, n'ayant été tirés que d'une seule espèce. L'auteur présente ici de nouveau les caractères du genre, modifiés comme ils devoient l'être pour convenir parfaitement aux trois espèces jusqu'à présent connues; et il donne ensuite la description de chacune de ces espèces; il appelle la première *Grimaldia apifera*, et les deux autres *G. assurgens* et *G. decumbens*. Les observations qu'il fait, à cette occasion, sur la formation de nouveaux genres et sur les caractères spécifiques, sont très-justes. La dissertation est accompagnée de trois planches qui représentent les trois espèces de *Grimaldia* qui en font le sujet.

Sur les genres Brunia et Staavia, par Charles Louis Wildenow. Le genre *Brunia*, établi par Linné, et classé dans la Pentandrie Monogynie, comprend des plantes qui croissent dans l'Afrique Méridionale. Deux espèces de ce genre en furent séparées, en 1787, par le docteur Dahl qui en fit un nouveau genre, sous le nom de *Staavia*, dont il détermina exactement le caractère générique. L'an-

née suivante, le caractère du genre *Brunia*, qui n'étoit pas encore parfaitement bien déterminé, le fut aussi par les soins du docteur Gaertner. Comme on ne connoissoit alors que huit espèces de *Brunia* et deux de *Staavia*, et que depuis cette époque ce nombre s'est considérablement accru, M. Wildenow offre ici une description exacte de ces deux genres, et des espèces qu'ils renferment et qui sont au nombre de quinze: *B. nodiflora*, **B. paleacea*, **B. deusta*, *B. microphylla*, *B. laxa*, *B. fragarioides*, **B. tenuifolia*, *B. lanuginosa*, *B. superba*, *B. verticillata*, *B. laevis*, **B. rubra*, *B. abrotanoides*, **B. macrocephala*, *B. ciliata.* Le genre *Staavia* n'offre que trois espèces qui sont *S. radiata*, **S. pinifolia*, et *S. glutinosa.* Les espèces figurées dans les trois planches sont celles que nous avons marquées d'un astérisque.

Sur un fossile des environs d'Erding, connu sous le nom d'Alben; par le Commandeur Petzl, *conservateur des collections d'Histoire naturelle.* Le fossile dont il est question, est une terre qui, dans le voisinage d'Erding, petite ville de la Bavière, où on la rencontre, est appelée *Alm* ou *Alben.* Elle forme, à la profondeur d'environ un pied, de fortes couches qui par cela même que la terre franche qui les recouvre, n'a que peu d'épaisseur, sont très-nuisibles à l'agriculture: car pour peu que le laboureur sillonne trop profondément, et que cette *alben* se mêle avec la bonne terre, le champ n'est plus capable, pendant plusieurs années, de donner de bonnes récoltes. Elle mérite donc l'attention de l'économe et du minéralogiste, et c'est pour cela que l'auteur s'occupe ici à en déterminer les caractères physiques et chimiques. Les résultats de ses recherches sont que cette terre appartient aux *Carbonates calcaires;* qu'elle doit être placée, dans le système minéralogique, entre la *farine fossile* et

la *craie*; et que c'est un véritable *tuf calcaire* dans l'état d'efflorescence.

Sur un fossile des couches de marne près d'Amberg, par le Commandeur PETZL. Ce fossile se rencontre depuis plusieurs années dans les couches de marne près d'Amberg, sans qu'on ait encore songé à l'examiner avec attention. L'auteur est le premier qui s'en soit occupé, et il a eu la satisfaction de faire une découverte extrêmement importante pour ses compatriotes, puisqu'il a reconnu dans ce fossile la substance minérale connue sous le nom de *Spath de Bologne*, et que M. Haüy a appelée *baryte sulfatée radiée*, substance qui n'a encore été rencontrée jusqu'à présent qu'au bas du Mont-Paterno près de Bologne en Italie. Il indique les caractères physiques et chimiques qui établissent la nature de ce fossile.

Sur la direction et l'inclinaison des couches des montagnes primitives dans le Nord de l'Europe, par Jean Fréderic Louis HAUSMANN *à Cassel.* Ces observations, que l'auteur a eu occasion de faire dans un voyage qu'il entreprit en 1806 et 1807 en Norvège et en Suède, tendent à confirmer la théorie de M. de HUMBOLDT sur la direction et l'inclinaison des couches des montagnes primitives, théorie que ce savant a exposée dans un Mémoire dont on trouve des extraits dans le *Journal de Physique* de DELAMETHERIE, messidor an 9, page 53; dans le Journal allemand de CASPARI et BERTUCH, intitulé: *Allgemeine geographische Ephemeriden*, t. 9, 1802, p. 310 et 389; et dans celui de MOLL, *Annalen der Berg-und Hüttenkunde*, t. 2, 1803, p. 22.

Démonstration de l'insuffisance et de l'incertitude du procédé proposé par VAUQUELIN, *pour décomposer le laiton ou d'autres combinaisons de cuivre et de zinc, par la voie humide, moyennant la séparation du cuivre par le zinc; déduite de l'expérience re-*

marquable sur l'union du cuivre au zinc par la voie humide, etc., par D. C. F. Bucholz *à Erfurt.* On sait depuis longtemps que le zinc sépare le cuivre de sa combinaison avec l'acide sulfurique, et l'en précipite sous la forme métallique. C'est sur ce fait qu'est fondé un procédé proposé par M. Vauquelin pour l'analyse du laiton, et qui est consigné dans les *Annales de Chimie*, tome XXVIII, page 50. M. Bucholz, engagé par le professeur Bernhardi à analyser un sulfate de zinc, tenant du cuivre, voulut faire usage de ce procédé pour en séparer le cuivre; mais il remarqua que la lame de zinc plongée dans une dissolution du sulfate, faite dans environ vingt parties d'eau, étoit recouverte d'un enduit presque noir et friable, et que cet enduit, après avoir été détaché de la lame, séché sur du papier brouillard, et frotté avec une agathe, acquerroit entièrement l'éclat métallique et la couleur du laiton. Il fit diverses expériences pour rechercher la cause de ce phénomène inattendu, et ce sont ces expériences, et les conséquences qu'il en a déduites, qu'il présente ici à l'Académie.

Expériences et observations, à l'occasion d'une première répétition des expériences de Davy, concernant le produit qu'on obtient sous l'apparence métallique, près du pôle négatif de la batterie galvanique, lorsqu'on place de la potasse ou de la soude dans le circuit de cette batterie.

Suite des expériences et des observations sur les produits métalliformes de Davy, obtenus des alkalis; avec une revision de l'Histoire du Pyrophore et d'autres substances lumineuses par elles-mêmes, et un résumé d'expériences plus anciennes qui rendent probable, qu'on peut obtenir des produits analogues de différentes terres; par J. W. Ritter. Les nouvelles ex-

périences de Davy sur les alkalis, dont il est ici question, n'étoient pas encore publiées directement par leur auteur, lorsque M. Ritter composa ces deux Mémoires; il n'en avoit eu connoissance qu'indirectement, surtout par l'*Extrait d'une Lettre de Londres du 23 novembre 1807*, inséré dans le *Nouveau Bulletin des sciences par la Société Philomatique*, t. 1, N.° 4 (Janvier 1808) p. 83; et dans les *Annales de Chimie*, N.° LXIV, page 319. Les expériences et les observations qui font le sujet des Mémoires de M. Ritter, ont été faites à la demande de l'Académie, et sont du plus grand intérêt. Dans le premier Mémoire, l'auteur commence par faire connoître les conditions que doivent réunir la pile de Volta et les alkalis soumis à son action, pour que les expériences de Davy puissent réussir; et il expose ensuite les propriétés physiques et chimiques qu'il a reconnues aux produits obtenus dans ces expériences. Pour avoir ces produits, il ne s'est pas borné à soumettre à l'action de la pile de la potasse et de la soude pures; il leur a substitué des sels à base de ces alkalis, et s'est assuré qu'ils fournissoient les mêmes produits, seulement plus difficilement et en moindre quantité. Il termine le mémoire, en faisant part de l'opinion qui lui paroît la plus vraisemblable sur la nature de ces produits. Tout ce qu'il a vu et observé dans le cours de ses expériences, dit-il, le porte à conclure, que les produits de Davy ne sont pas, comme le pensent les chimistes français, la potasse et la soude réduites, ou en d'autres termes, qu'ils ne sont pas les bases de la potasse et de la soude décomposées, mais que ce sont de véritables hydrures de potasse et de soude. Il trouve que, dans cette supposition, on peut parfaitement expliquer tous les phénomènes que présentent les produits

de Davy, tandis que si l'on admet la supposition des chimistes français, beaucoup de ces phénomènes sont absolument inexplicables. Le second Mémoire est divisé en deux parties. Dans la première M. Ritter expose la suite de ses expériences. Dans les précédentes il n'avoit employé qu'un petit nombre de métaux, pour servir de pôle négatif : actuellement il y a employé successivement tous les métaux dont il a pu disposer, et les a fait agir sur la potasse. Ceux qui lui ont le mieux fourni le produit de Davy, sont le platine, l'or, l'argent, le cuivre, le laiton, le nickel, le cobalt, le niccolan, l'antimoine, le chrome, le molybdène, le bismuth, l'étain, le plomb et le zinc; il a même trouvé que les trois derniers étoient les plus favorables au succès de ces expériences. Il insiste surtout sur les résultats curieux et intéressans qu'il a obtenus en employant le mercure et le tellure. Ces deux métaux ne lui donnèrent pas le produit de Davy; mais il vit le premier s'épaissir et prendre à la fin une consistance grumeleuse et tenace : il a reconnu que c'étoit un amalgame que le produit de Davy venoit de former avec le mercure, et il en indique ici les diverses propriétés. Le tellure au contraire produisit, à son point de contact avec la potasse, une assez grande quantité de poudre noire brunâtre, et lui-même perdit son éclat et fut visiblement corrodé. M. Ritter croit que cette poudre ne peut être qu'un *hydrure de tellure*, et il en conclut que ce métal, employé comme pôle négatif, a plus d'attraction pour l'hydrogène, que n'en a la potasse, et par conséquent aussi, que n'en ont tous les autres métaux qu'il a eu occasion d'employer. Cela le rendit curieux de savoir quelle seroit la manière d'agir du tellure, si on l'employoit comme pôle positif; il en fit l'expérience, et il s'aperçut,

avec surprise, qu'il donnoit du *Gaz oxygène*, sans rien perdre de son éclat. Il en conclut que le tellure est le quatrième métal connu (les trois autres sont l'or, le platine et le palladium) qui, employé comme pôle positif, donne l'oxygène de l'eau en état de gaz; mais qu'il est jusqu'à présent le seul qui, employé comme pôle négatif, s'empare, à un degré aussi marqué, de tout l'hydrogène que produit la décomposition de l'eau. La seconde partie du Mémoire est historique. L'auteur y récapitule toutes les expériences qui ont été faites jusqu'à présent sur le pyrophore et d'autres substances lumineuses par elles-mêmes, dans le but de faire voir, que dans les laboratoires de chimie les produits de Davy se formoient déja depuis longtemps par des procédés purement chimiques; car il croit ne pas devoir douter que le pyrophore ne doive sa proprieté de s'enflammer par le contact de l'eau ou d'une humidité quelconque, à un hydrure de potasse ou de soude qui entre dans sa composition et qui s'est formé pendant sa préparation.

Nouvelles expériences sur l'influence du galvanisme sur l'irritabilité de nerfs animaux, *par* J. W. RITTER. Dès 1797 l'auteur avoit remarqué que des nerfs irritables d'organes animaux, soumis pendant quelque temps à l'action de la chaîne galvanique, éprouvoient toujours un changement notable dans leur irritabilité; et dans deux ouvrages, dont l'un parut à Weimar en 1798, in-8.°, et l'autre à Jena de 1800 à 1805, in-8.°, il a fait part au public de ses recherches à ce sujet. Le premier de ces écrits a pour titre : *Preuve que l'action vitale dans les animaux est accompagnée d'un galvanisme continuel*; et l'autre: *Matériaux pour une plus parfaite connoissance du galvanisme et des résultats de son examen*. Ils sont en allemand. Ce Mémoire contient la suite de ces recher-

ches; il est très-curieux, et est accompagné d'une gravure qui facilite l'intelligence du texte.

Est-il nécessaire, pour expliquer les phénomènes de la cohaesion, d'avoir recours à une force attractive qui agisse suivant d'autres lois que les lois générales de la gravitation? par le professeur G. G. SCHMIDT *à Giessen.* Cette intéressante question, que NEWTON lui-même, le fondateur de la théorie de la gravitation, avoit résolue affirmativement, l'est ici d'une manière négative. Comme l'opinion de Newton a déja été combattue par LA PLACE, l'auteur du mémoire ne fait qu'adhérer au sentiment de ce grand géomètre, et le consolider par une nouvelle démonstration analytique.

Sur le Miroir aérien de Grey, et sur d'autres phénomènes analogues; par François de Paula SCHRANK. C'est une ancienne observation, faite par GREY dans les *Transactions philosophiques*, que si on fait un petit trou dans un papier d'une couleur sombre et terne, qu'on l'approche très-près de l'œil, et qu'entre le trou et l'œil on tienne une aiguille, on voit cette aiguille, ou plutôt son image, renversée. C'est ce trou dans le papier que Grey a appelé un *miroir aérien*, parce qu'il a cru lui trouver une analogie avec le miroir concave. Le phénomène dont il est question, a déja été expliqué par *Honorat* FABRI; mais l'auteur de ce Mémoire fait voir que son explication, qui a été rapportée par PRIESTLEY dans son *Histoire de l'optique*, et adoptée par le professeur KLÜGEL dans la traduction allemande qu'il a publiée de cet ouvrage, n'est point exacte et qu'elle ne rend pas du tout raison du phénomène. C'est pour cela qu'il revient sur cet objet, en proposant une autre explication qui lui paroît plus satisfaisante.

De altitudine speculæ astronomicæ regiæ, quæ

prope Monachium est, supra mare internum, quam mille quingentis observationibus a se habitis atque ad calculos revocatis mensus est Carolus Felix Seyffer. Ce Mémoire contient une table des mille cinquante observations dont il est parlé dans le titre, et qui ont été faites depuis le 1 janvier 1807 jusqu'au 31 juillet 1808. La table est suivie de quelques remarques sur ces observations, dont le dernier résultat donne à l'Observatoire de Munich une élévation de 0,71699295 de mètre au dessus du niveau de la mer.

Super longitudine geographica speculæ astronomicæ regiæ, quæ Monachii est, ex occultationibus siderum inerrantium a se observatis et ad calculos revocatis, nunc primum definita a Carolo Felici Seyffer. Les observations et les calculs que M. Seyffer présente ici avec beaucoup de détails, lui ont donné pour la longitude géographique de l'Observatoire de Munich, 29° 16′ 23″, 4. Ce n'est qu'un premier résultat : l'auteur se propose de continuer ses observations à ce sujet et d'en faire le sujet de quelques autres Mémoires.

Essai d'une Histoire du Cabinet Royal des Médailles à Munich; par François Ignace Streber. Ce Mémoire a été lu à l'Académie le jour où elle célébroit l'anniversaire de sa fondation. L'auteur y retrace succinctement l'origine du Cabinet, qu'il fait remonter au duc Albert V, surnommé le Magnanime; ses accroissemens successifs, ses vicissitudes et son état actuel. Il y a joint deux appendices, dont l'un contient la description d'un médailler en ivoire qui est dans le Cabinet, et qui est extrêmement curieux par la manière dont il est travaillé et par ses ornemens. Dans l'autre appendice M. Streber donne la description de douze médailles rares de la collection, dont la plupart lui paroissent inédites. Cet appendice est accompagné d'une planche où ces médailles sont figurées. G. J. O.

TABLE DES MATIÈRES.

SCIENCES ET ARTS.

GÉOMÉTRIE.

ASTRONOMIE.

ZOOLOGIE.

ENTOMOLOGIE.

BOTANIQUE.

MÉDECINE.

PHARMACIE.

AGRICULTURE.

TECHNOLOGIE.

BEAUX-ARTS.

ARCHITECTURE.

PEINTURE.

GRAVURE.

MUSIQUE.

VOYAGES.

GÉOGRAPHIE.

TOPOGRAPHIE.

HISTOIRE.

ANTIQUITÉS. ARCHÆOLOGIE.

NUMISMATIQUE.

PALÆOGRAPHIE.

DIPLOMATIQUE.

BIOGRAPHIE. NÉCROLOGIE.

HISTOIRE LITTÉRAIRE.

BIBLIOGRAPHIE.

TYPOGRAPHIE.

MORALE.

THÉOLOGIE.

MÉTAPHYSIQUE.

LINGUISTIQUE.

GRAMMAIRE.

LANGUE CHINOISE.

POÉSIE LATINE.

POÉSIE FRANÇAISE.

ROMANS.

THÉATRES.

ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MUSIQUE.

THÉATRE DE L'OPÉRA COMIQUE.

ODÉON. THÉATRE DE L'IMPÉRATRICE.

OPÉRA BUFFA.

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

THÉATRE DES VARIÉTÉS.

THÉATRE DE LA GAIETÉ.

THÉATRE DE L'AMBIGU COMIQUE.

THÉATRE DES JEUX GYMNIQUES.

Salle de la Porte S. Martin.

Suite de la Table du Numéro.

AVIS.

Ce Journal paroît régulièrement le dernier jour de chaque mois.

Prix, tant pour Paris que pour les Départemens, franc de port :

pour six mois . . . . 24 fr.
pour un an . . . . 42 fr.

On s'abonne au BUREAU DU MAGASIN ENCYCLOPÉDIQUE, chez *Gabriel* DUFOUR, et Compagnie, libraires, rue des Mathurins S. Jacques, n.° 7.

Pour la France, et pour les Pays étrangers, chez tous les Libraires et Directeurs des Postes.



